

# **DYNAMIQUE COMMERCIALE EN MILIEU MÉTROPOLITAIN : ÉVOLUTION ET ÉVALUATION. QUELQUES ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION**

**par Michel BOISVERT**  
Université de Montréal

Etude de l'évolution du commerce de détail, dans les grandes villes en particulier, au Canada. Mise en relief du rôle joué dans ce développement par les pouvoirs publics dans le cadre des trois types de planification proposés par Ackoff : réactive, préactive et interactive.

A study of the evolution of the retail trade in Canada particularly in the major cities which underlines the role played by the administration within the framework of the three types of planning suggested by Ackoff — reactive, preactive, and interactive.

## **INTRODUCTION**

L'activité commerciale en milieu urbain suscite beaucoup d'intérêt chez les praticiens de l'aménagement mais retient peu l'attention des théoriciens, ceux de la ville et ceux de l'urbanisme. Sous des apparences assez banales, cette activité n'en est pas moins révélatrice de phénomènes qui jouent dans la crise que nous traversons un rôle capital, tels l'innovation technologique, la convivialité, la maîtrise par le bas des transformations du milieu, l'engagement social du planificateur. J'essaierai donc dans ce court texte d'explicitier cette proposition.

Dans un premier temps, j'exposerai sommairement ce que sont à mes yeux dans la dynamique commerciale en milieu métropolitain les tendances lourdes et les ruptures occasionnées par la crise actuelle. J'examinerai ensuite l'intervention des pouvoirs publics en ce domaine, à l'aide d'une typologie qui sans avoir le mérite d'être novatrice possède quand même l'avantage de la clarté. Je tenterai alors à mes risques et périls de mettre des noms sur ces visages en me référant à la réalité canadienne. J'aborderai enfin, en troisième partie, la difficile question de l'évaluation de ces pratiques d'intervention.

## **LA DYNAMIQUE COMMERCIALE EN MILIEU MÉTROPOLITAIN**

Le phénomène le plus marquant des trente dernières années, tant sur un plan économique que spatial, est sans doute le centre commercial. La part des ventes au détail qui lui sont attribuables n'a cessé d'augmenter, quoique suivant des rythmes largement différenciés entre les régions du Canada (Martin, Swan et al.). On a prôné souvent la stagnation voire le déclin du centre commercial, en conséquence de la hausse rapide du prix de l'énergie, en s'appuyant sur la théorie du cycle du produit,

et même en faisant appel à une dialectique d'inspiration marxiste (Davis et Kirby). C'était sans compter sur la capacité d'adaptation des promoteurs, alimentée par de puissants intérêts financiers et par d'alléchantes conditions de rendement (Lion). Comme en témoigne l'expérience canadienne, au niveau des métropoles tout au moins, le « produit » a été renouvelé, notamment par le réaménagement des centres commerciaux existants, l'augmentation de taille donnant lieu la plupart du temps à une nouvelle extension dans la gamme de biens et services offerts, et parfois à une spécialisation plus poussée. Mais ceci s'applique aux centres commerciaux régionaux et super-régionaux, car dans le même temps ceux de catégorie intermédiaire ont continué à perdre du terrain, certains devant même fermer leurs portes.

L'évolution du commerce de centre-ville dans les métropoles nord-américaines qui semblait il y a quelques années encore vouée au déclin (Beaujeu-Garnier et Delobez) a connu ici et là d'importants rebondissements, rendant plus difficile la tâche d'en prédire l'avenir.

Certaines tendances lourdes lui sont assurément favorables, comme la progression dans le pouvoir d'achat des ménages — favorisant la consommation de biens et services spécialisés — et l'extension de la société des loisirs — assurant la croissance du secteur divertissement. D'autres tendances lui sont en revanche défavorables, ce sont les maux classiques des zones centrales : criminalité, congestion, spéculation foncière. De même au niveau des faits porteurs d'avenir, le diagnostic n'est pas clair : d'une part l'émergence d'un réseau de villes mondiales concentrant les pouvoirs de décision économique (Friedmann et Wolff) procure aux zones centrales un bassin de clientèle en croissance, le jet set, mais d'autre part la prolifération de parcs scientifiques en périphérie et les projets de technopole accentuent la délocalisation des activités de recherche et développement. Il reste que des réalisations récentes ou projets de centres commerciaux majeurs ont choisi comme emplacement une localisation centrale, comme Granville Island à Vancouver, voire l'hypercentre lui-même comme Eaton Place à Toronto et le centre Cadillac-Fairview à Montréal.

A l'autre bout du spectre, les zones commerciales dites de voisinage, de type centre commercial ou non, connaissent elles aussi d'importantes transformations. Parce que limitées aux achats les plus courants, leur évolution a longtemps bénéficié de la stabilité des forces en jeu, le pouvoir d'achat dans l'aire de marché et la position géographique occupée par les concurrents. Rien n'est plus aussi net. Du côté de la demande, il y a eu évolution différenciée du pouvoir d'achat entre les classes sociales, et aussi relance de la construction résidentielle dans les zones déjà urbanisées. Du côté de l'offre, la diffusion du mode d'opération en franchise continue de plus belle, même dans des domaines traditionnellement réservés aux indépendants de petite taille, comme l'entretien des vêtements (pressing), la cordonnerie ou l'épicerie de dépannage. Autre exemple de phénomène récent et imprévu : la relance des marchés en plein air mais avec les traits habituels du centre commercial : publicité commune et intense, places de stationnement en grand nombre, arrangement physique « optimal » des composantes à l'intérieur du marché.

Quant aux artères commerciales situées dans les quartiers plus anciens, leur sort est très variable. Il dépend à la fois des conditions objectives d'accessibilité et des capacités subjectives d'adaptation à une demande en mutation. Car la compo-

sition de ces quartiers change sous la pression du vieillissement de la population, de l'embourgeoisement du tissu social et de la réduction constante de l'emploi industriel (Boisvert et Lessard).

Ce survol suffit à montrer combien l'activité commerciale évolue à un rythme assez lent et combien la résultante des changements qui s'y produisent manque de netteté. C'est précisément ce manque de netteté qui a fait avorter il y a trois ans un exercice de type Delphi que j'avais entrepris dans le cadre d'un atelier d'urbanisme consacré à l'évolution de l'activité commerciale en milieu métropolitain : les experts consultés ne se sont à vrai dire entendus que sur la nécessité de prendre en compte le nombre le plus étendu possible d'influences diverses. Mais la planification urbaine n'en possède pas moins ses exigences que nous chercherons maintenant à rappeler.

## LES PRATIQUES DE LA PLANIFICATION URBAINE

Il existe pour rendre compte des pratiques de la planification un grand nombre de qualificatifs : indicative, incitative, impérative, centralisée, prospective... Pour illustrer comment les administrations publiques locales se sont intéressées à la dynamique de l'appareil commercial, je m'inspirerai de la typologie développée par Russel Ackoff. Examinons donc tour à tour la planification réactive, préactive et interactive.

La *planification réactive* prend racine dans l'idéologie conservatrice. L'intervention de l'État doit répondre aux problèmes à mesure qu'ils se présentent et les remèdes seront largement fournis par l'intuition, le jugement et surtout l'expérience. Les responsables de l'administration ont pour mandat d'éviter le non-désirable et non de rechercher le désirable, car il n'y a pas de place pour un projet collectif, ni même pour des aspirations qui dépasseraient l'épanouissement individuel. Les décisions publiques appartiennent aux élus, c'est-à-dire ceux à qui ces responsabilités ont été confiées. Lorsque des problèmes apparaissent insolubles avec les moyens traditionnels, des experts extérieurs seront appelés en renfort avec pour mission de fournir ces éléments de réponse qu'une pratique quotidienne dans un milieu donné n'aurait pas permis d'entrevoir.

L'évolution de l'activité commerciale en milieu urbain est un terrain tout à fait adapté à l'application de ces principes. L'administration publique doit s'efforcer de répondre diligemment — suivant l'intensité de la pression politique — et efficacement — au plus bas coût possible — aux demandes exprimées soit par les consommateurs soit par les commerçants. Les outils d'intervention privilégiés seront les équipements de transport, le mobilier urbain et l'appui aux campagnes de promotion organisées par les associations de marchands.

La *planification préactive* est celle qui inspire la plupart des planificateurs formés au cours des années 60. C'est celle des prévisionnistes au service de la croissance et de l'abondance. On ne peut plus se satisfaire de répondre aux requêtes des uns ou des autres, il faut désormais aller au devant de leurs désirs, trouver l'organisation optimale d'une société en perpétuel changement. Le mandat des responsables de l'administration y sera donc de prévoir ces changements et de préparer les plans d'action. La complexité de la vie en société s'impose avec une telle force

qu'elle alimente une expansion continue de l'appareil bureaucratique, la prolifération des lois et règlements, la multiplication des commissions, régies et autres initiatives interministérielles ou intergouvernementales.

Derrière cette idéologie libérale, au sens noble du terme, se trouvent des réformateurs avec une vision de l'environnement social où ressortent davantage les contraintes que les opportunités d'action. Le défi n'est pas tant de susciter de nouveaux comportements ou des changements institutionnels que de réconcilier des intérêts conflictuels. Bien sûr, la décision ultime en matière d'interventions publiques appartient toujours à ceux qui sont dépositaires de la volonté populaire, mais il est du devoir de chaque rouage dans l'appareil bureaucratique de s'assurer que l'univers des choix possibles aura été examiné et que les conséquences de chaque choix auront été estimées.

Le maintien du commerce indépendant face à la montée des entreprises à sucursales multiples, le réaménagement des artères commerciales en regard des nouvelles technologies et des nouveaux besoins, ou encore le maintien d'une mixité de fonctions en zone centrale dans un contexte où priment des forces d'exclusion, ce sont tous des enjeux qui alimentent une intense réflexion où domine le souci de comprendre et de prévoir l'issue de ces affrontements. Le cadre privilégié pour la mise au point des mesures d'intervention sera le plan d'aménagement, conçu aux diverses échelles de référence socio-politique, avec comme instrument premier de contrôle le zonage.

Alors que se développent les scénarios exploratoires, sous le règne de la planification préactive, ce sont les scénarios d'anticipation qui apparaissent comme les seuls véritables instruments d'action pour la *planification interactive*. On ne se prépare plus à faire face à l'avenir; désormais on construit cet avenir. Il ne s'agit plus de tirer parti des opportunités; il faut les créer. Paradoxalement cette approche réconcilie à plusieurs égards les deux démarches précédentes. Ainsi l'autodéveloppement, l'accomplissement (*self-realization*) s'entend autant des collectivités que des individus. De même l'expérience joue à nouveau un rôle majeur dans le processus de planification, mais elle correspond moins à un exercice de mémoire qu'à un exercice d'imagination prolongé dans l'expérimentation. Si dans la planification réactive le juriste et le comptable occupent des postes-clefs, et si l'économiste, le politologue, le statisticien et le géographe prennent le relais en planification préactive, les rôles stratégiques appartiennent maintenant aux animateurs sociaux, aux créateurs artistiques, aux spécialistes de recherche opérationnelle. Car les principes sur lesquels s'appuie la planification interactive sont la participation, la coordination sectorielle, l'intégration organisationnelle et le traitement en continu. En l'occurrence, les professionnels de la planification cherchent moins à adapter des modèles universels aux particularités locales qu'à générer de nouveaux modèles à partir de la spécificité de chaque milieu.

Dans un tel contexte l'activité commerciale ne soulève pas en soi beaucoup d'intérêt, mais comme composante culturelle d'un milieu elle devient au contraire l'objet d'une attention soutenue. Car si la zone commerciale est un lieu d'échanges, ceux-ci ne se limitent pas aux transactions purement commerciales, comme le révèle la tradition de la place du marché.

Cette symbiose avec l'habitat est telle que les actions collectives à entrepren-

dre sont élaborées à un niveau global et d'abord orientée vers les conditions de logement et d'emploi. Surtout, ces actions découleront d'un long processus d'animation et de participation du milieu.

En face du phénomène de ségrégation résidentielle menant à la constitution de quartiers ethniques et par extension à des zones commerciales de même nature, l'attitude adoptée par les planificateurs locaux sera à nouveau différenciée. Au risque de simplifier à outrance, on peut en effet affirmer que le fait ethnique, largement répandu dans l'espace métropolitain, sera ou bien toléré, ou bien accepté, ou bien enfin valorisé suivant que l'approche qui prévaut est de type réactif, préactif ou interactif.

Bien sûr ces trois pratiques de la planification se rencontrent rarement à l'état pur, mais on trouve sans trop de difficultés des situations s'en rapprochant. Pour une ville comme Montréal par exemple, où n'existe aucun plan directeur, où le service d'urbanisme est en termes d'effectif réduit à sa plus simple expression et où les décisions du comité exécutif ne sont éclairées sauf exceptions par aucun travail en commission ni aucune discussion publique sur le terrain, le modèle réactif est assurément proche de la réalité. Ainsi, pour mieux concurrencer les centres commerciaux régionaux qui se sont installés tout autour de la ville centrale, l'administration municipale a inventé la formule SIDAC (Société d'initiative et de développement des artères commerciales), installé dans un temps record de nouveaux lampadaires sur une quinzaine d'artères et retenu les services du plus grand bureau local d'études en urbanisme, affilié à une société internationale de génie conseil. Or n'ont droit de parole à la SIDAC que les commerçants ; les lampadaires viennent tous du même catalogue et les résultats des vastes enquêtes menées par le consultant ne filtrent qu'au compte-gouttes.

A Ottawa-Hull, c'est le modèle préactif qui m'apparaît dominer. Villes, communautés urbaines, corporations publiques provinciales et fédérales, les administrations possèdent leur plan d'aménagement et disposent de moyens d'action et de réaction considérables. Malgré le relatif isolement dans lequel chacun s'est enfermé, certaines réalisations majeures témoignent aujourd'hui de la capacité d'intervention de tels appareils, par exemple l'extension du centre-ville de l'agglomération sur la rive québécoise, qui comporte d'importants investissements commerciaux, ou encore la réanimation du vieux marché de Bytown, dans une zone adjacente au centre-ville d'Ottawa.

On peut enfin trouver dans la plupart des milieux métropolitains des pratiques apparentées au modèle interactif, mais je ne connais pas d'exemple de telles actions menées depuis l'Hôtel de Ville. Les projets sont plutôt initiés par de jeunes aménagistes radicaux comme ceux du GIUM (Groupe d'intervention urbaine de Montréal) sur le plateau du Mont-Royal ou encore par d'autres jeunes lancés dans le commerce à la recherche d'un renouvellement des rapports sociaux, comme dans le Vieux Sainte-Rose, à Laval, en banlieue de Montréal.

Ackoff affirme que le choix entre ces trois attitudes dépend des circonstances. Ainsi lorsque les forces à l'intérieur et à l'extérieur du système dont on fait partie conduisent toutes là où on veut aller et à un rythme qui convient, on devrait préférer l'« inactivisme » ou l'« a-planification ». Si la direction est adéquate mais le rythme d'évolution insatisfaisant, l'approche préactive devrait contribuer à la mise au point

de mécanismes d'accélération ou de décélération. Quand le changement lui-même est dérangeant et que, à vrai dire, seul le *statu quo* voire le *statu quo ante* importent, alors la planification réactive s'impose. Enfin, lorsque le scénario tendanciel est refusé et que ce sont les promesses d'une nette amélioration dans les rapports sociaux qui dominent, la planification interactive s'impose d'elle-même.

En somme, chaque démarche peut trouver et trouve en fait preneur. Mais il est alors trop simple de s'imaginer que la démarche qui rassemblera démocratiquement une majorité d'électeurs sera celle qui prévaudra. Car il faut premièrement compter avec la bureaucratie, filtre parfois très difficile à passer. Deuxièmement, il n'y a pas un Etat mais des niveaux d'intervention publique qui peuvent de manière presque indépendante privilégier la démarche apparaissant à chacun comme la plus opportune, avec des risques d'inarticulation évidents. Troisièmement, toute intervention doit composer avec les habitudes, les aspirations, les intérêts de tous les citoyens, seuls et en groupes. Et nous voici revenus au point de départ.

## L'ÉVALUATION DES MESURES D'INTERVENTION

Ces trois pratiques de la planification urbaine poursuivent évidemment des objectifs distincts de sorte que l'évaluation des mesures d'intervention différera de l'une à l'autre. Pour la planification réactive, l'objectif premier est d'offrir au consommateur la gamme la plus étendue possible de biens et services, au plus bas prix. Les nouvelles structures de production comme les grandes surfaces et l'allongement des heures d'affaires seront d'abord évaluées à partir de ce critère. Au niveau de l'organisation spatiale, le bien-être des consommateurs dépend de la fluidité des déplacements dans la ville, car ainsi non seulement la « désutilité » du transport est-elle minimisée, mais en plus le degré de concurrence entre les établissements et entre les zones commerciales est maximisé. Rappelons toutefois que cette démarche n'implique pas ici la restructuration constante des réseaux de transport mais bien l'élimination de la congestion là où elle menace.

Pour la planification préactive, non seulement les excès d'une telle liberté d'action doivent être repérés et le cas échéant éliminés, mais encore il faut que l'équité soit brandie pour exorciser cette recherche de l'efficacité, en vertu de la mission régulatrice de l'Etat. Comme le suggère Dawson, l'activité commerciale cesse alors d'être uniquement une activité économique de production pour prendre certains caractères de service social. C'est ainsi que l'organisation du commerce dans l'espace métropolitain, tout en visant la minimisation des coûts totaux de transport, introduit une contrainte d'équité qui assure à chaque groupe de citoyens, à chaque zone résidentielle, un niveau d'accessibilité minimal à l'ensemble des lieux d'offres métropolitains. Et il faut en outre veiller à ce que les effets externes engendrés par l'activité commerciale soient aussi élevés que possible lorsqu'ils sont positifs — d'où l'intérêt pour un modèle de structuration de type hiérarchique comme ceux qui sont dérivés de la théorie des places centrales — et aussi faibles que possible lorsqu'ils sont négatifs — d'où la création de zones piétonnes, la confiscation des plus-values foncières et les programmes de mise en valeur du patrimoine architectural.

La planification interactive s'inspire aussi de cette vision intégrée de l'activité commerciale mais elle substitue à une démarche qui vient d'en haut un processus

où l'initiative vient du bas. S'il est alors saugrenu de distinguer entre les objectifs définis dans l'espace géographique et d'autres qui ignoreraient cette dimension, il est de même non pertinent d'isoler l'activité commerciale de l'ensemble des activités socio-économiques qui composent le cadre de vie. Pourtant, puisque des actions sont requises, des choix devront s'exercer qui se référeront à des objectifs plus ou moins nets. La conformité de la sphère commerciale aux besoins et aspirations de la population sert de cadre général d'évaluation. En plus, la participation des citoyens n'est plus une contrainte nécessaire dans un processus de nature bureaucratique mais bien un objectif en soi, de sorte que les échanges non directement reliés à l'organisation de l'activité commerciale prennent aussi une valeur.

Refaisons une dernière fois le tour de ces pratiques planificatrices. Toute l'agglomération métropolitaine se compose d'un nombre fini de zones commerciales, de taille et de composition diverses. L'interdépendance qui s'ensuit sera perçue dans la planification réactive comme une partie à somme nulle. Si le centre-ville connaît un nouvel essor, ce seront les commerçants de quartier qui en souffriront. Si la revitalisation des artères commerciales réussit, ce seront les promoteurs de centres commerciaux qui seront menacés de faillite. L'administration publique devrait donc éviter de prendre parti : l'époque n'est plus à une extension de la zone d'influence ou à une augmentation du taux de pénétration du marché extra-local car toutes les administrations disposent des mêmes moyens d'action, financés d'ailleurs par les électeurs-clients. Le soutien de projets commerciaux est donc risqué, tant sur le plan politique que financier.

Dans l'approche préactive se déroulent des parties à somme non nulle. A l'échelle de l'ensemble de l'agglomération, l'immobilisme ou la précipitation peuvent conduire à une perte nette d'activité au profit d'agglomérations rivales. A l'intérieur de l'agglomération, l'utilisation optimale des ressources du milieu peut signifier une meilleure intégration de l'industrie locale aux canaux commerciaux, une forme d'effet externe positif. Au niveau de chaque quartier, les investissements réalisés dans l'accroissement de la capacité de production commerciale et dans la rénovation du cadre bâti mettent en branle un processus de formation de rentes foncières dont la répartition entre les classes sociales et entre les catégories d'acteurs, y compris l'administration publique locale, varie beaucoup dans le temps et dans l'espace et rend imparfaitement compte de l'amélioration de la qualité de vie tenue pour réalisée.

Enfin, dans la perspective de la planification interactive, la théorie des jeux et, de façon générale, toute vision structurée autour d'une lutte de pouvoir trouve, il me semble, difficilement sa place étant donné la multiplicité des rôles tenus par chaque acteur, la spécificité de chaque situation et la promotion des intérêts communs qui se trouve à la base du postulat volontariste.

On le voit, à nouveau chacune des trois visions possède une cohérence interne en même temps qu'une légitimité. Mais revenons en terminant sur les difficultés entraînées par le découpage de l'espace en aires de juridiction superposées, offrant donc la possibilité d'une diversité de pratiques planificatrices. Coordonner l'action d'administrations locales voisines est une tâche ardue, même lorsque des institutions intermunicipales sont en place. Un exemple actuel ? Un centre commercial régional sera construit au cours des prochains mois dans une proche banlieue de Montréal, à quelques centaines de mètres d'une artère commerciale qui vient à peine de trou-

ver un second souffle grâce au dynamisme des marchands et des associations socio-culturelles locales ainsi qu'à l'appui des autorités de la ville centrale. La CUM (Communauté urbaine de Montréal) n'y peut rien. Et cette harmonisation est aussi nécessaire lorsque des pouvoirs publics, à des échelles différentes, y vont de leurs interventions. Autre exemple? Un programme a été lancé l'an dernier par le ministère des Affaires municipales du Québec sous le titre « Revicentre » dont un volet important touche précisément la fonction commerciale. Or même si le Secrétariat à l'Aménagement et à la Décentralisation, en amont dans la filière gouvernementale, avait déjà exposé dans un document les grandes lignes d'une politique de revitalisation des centres villes, largement inspirée d'une vision globale de type interactif d'ailleurs partagée par bon nombre d'intervenants sur le terrain, l'appareil bureaucratique a traduit le projet dans un programme qui à mes yeux est davantage de type préactif, avec subventions à la clef, contrôles répétés, normes détaillées et échéances précis. Comme en plus certaines administrations locales ont une approche réactive, le moins que l'on puisse dire c'est que l'issue de telles actions apparaît incertaine.

## CONCLUSION

Face aux transformations de l'activité commerciale en milieu métropolitain et à la diversité des pratiques interventionnistes dans le domaine, deux tâches me semblent primordiales pour l'urbaniste, auxquelles ce colloque apporte un concours certain. La première est l'ouverture la plus large possible aux expériences vécues dans une diversité de milieux. Le modèle des franchises, l'envahissement de la publicité commerciale à la télévision, la construction en souterrain sont des phénomènes qui ont connu, je pense, une plus large diffusion au Canada. En contrepartie, la piétonisation, l'insertion de nouveaux espaces commerciaux en milieu bâti et l'exigence d'études d'impact détaillées me semblent des pratiques plus répandues en France. Il y a là un terrain fertile à d'utiles échanges. En outre, de nouveaux défis se présentent devant nous, qui feront appel à des efforts de planification aussi éclairés que possible. J'en mentionne deux : d'une part, la réaffectation de zones industrielles devenues obsolètes mettant parfois en cause l'avenir même du commerce central, d'autre part la revitalisation des premières couronnes suburbaines qui en beaucoup d'endroits ont servi de déversoir au prolétariat urbain chassé des zones centrales.

La seconde tâche urgente à mes yeux est de proposer et d'expérimenter de nouveaux mécanismes d'intégration de pratiques planificatrices diversifiées. Michel Chevalier a, pour sa part, proposé deux exemples de séquences dans la décision publique s'appuyant en chaque cas à la fois sur la planification par objectifs, de type préactif, et sur la planification par intérêts, qui rejoint autant l'approche réactive que l'approche interactive. De telles propositions sont à l'ordre du jour.

**BIBLIOGRAPHIE**

- Ackoff, R. *Redesigning the Future*. New York : John Wiley & Sons, 1974.
- Beaujeu-Garnier, J. et A. Delobez. *Géographie du commerce*. Paris : Masson, 1977.
- Boisvert, M. et M. Lessard. *La revitalisation commerciale de l'avenue du Mont-Royal*, rapport-synthèse d'un travail réalisé en atelier d'urbanisme. Université de Montréal, 1982.
- Chevalier, M. « Innovation strategies in public management » in *Making Cities Work : The Dynamics of Urban Innovation*, D. Morley, S. Proudfoot et T. Burns eds. London : Croom Helm, 1980, pp. 75-86.
- Davis, R.L. et P.A. Kirby. « Retail organization » in *Retail Geography*, J. Dawson ed. London : Croom Helm, 1980.
- Dawson, J. « Retail activity and public policy, » in *Retail Geography*.
- Friedmann, J. et G. Wolff. « World City Formation : An Agenda for Research and Action, » *International Journal of Urban and Regional Research*, 6-3 (Sept. 1982), pp. 309-343.
- Gouvernement du Québec. *La revitalisation des centres villes*, document du secrétariat à l'Aménagement et à la Décentralisation. Editeur officiel, 1984.
- Lion, E. *Shopping Centers : Planning, Development and Administration*. Toronto : John Wiley & Sons, 1976.
- Martin, F. N. Swann et al. *Comparaison interrégionale de la diffusion des innovations au Canada*, chap. 8. Ottawa : Conseil économique du Canada, 1979.

# DÉVELOPPEMENT DE NOUVELLES ZONES D'ACCUEIL POUR L'IMMIGRANT À MONTRÉAL : LE CAS DE LA CÔTE-DES-NEIGES (NORD)

par **Bernadette BLANC**  
Université de Montréal

Etude des conditions d'apparition de nouvelles zones d'accueil à Montréal pour les immigrants récents (1975-1985). Analyse des facteurs exogènes (par exemple la politique municipale) et endogènes (environnement local et comportement de la population déjà installée) à partir d'un cas particulier : le secteur de la Côte-des-Neiges à Montréal.

A study of the conditions which led to the development of new reception areas for recent immigrants in Montreal (1975-85). The Cote-des-Neiges zone is used as a basis for the analysis of exogenous (such as local government policy) and endogenous factors (local environment and attitudes of the existing resident population).

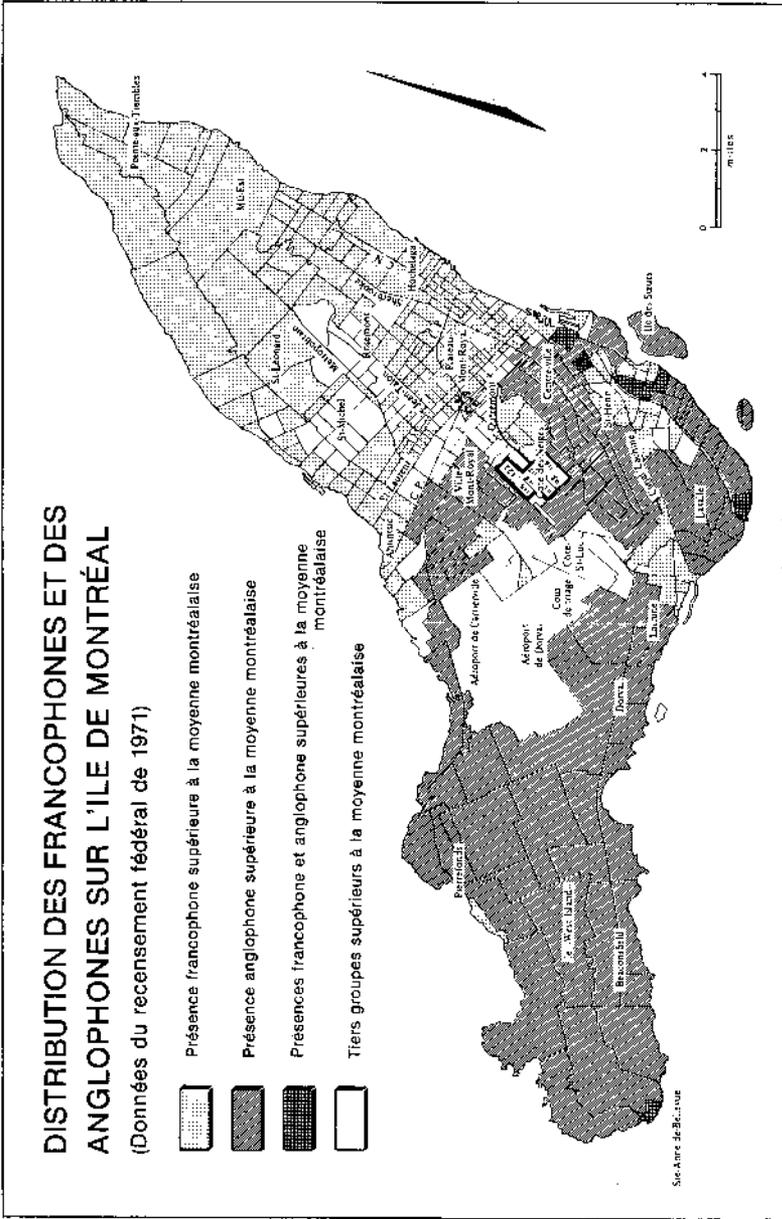
## Résumé

Montréal doit une grande part de son originalité aux collectivités ethniques qui composent sa population et se répartissent de manière caractéristique dans l'espace. Comme l'ont relevé plusieurs historiens (P.A. Linteau, 1982, etc.) et d'autres chercheurs (M. Polèse *et al.*, 1975-1978), Montréal est la seule agglomération d'Amérique du Nord où une majorité de francophones (68,5 % en 1981) \* cohabite avec une minorité notable d'anglophones (18,4 % en 1981) \*, tandis que plusieurs autres collectivités (variant entre 4,6 % et 0,3 % en 1981) \* complètent la mosaïque. Mais plus encore, comme on peut le constater sur la carte 1, c'est la concentration de ces différentes collectivités ethniques qui est particulièrement remarquable. L'axe nord-sud de la rue Saint-Laurent sert de frontière entre la collectivité majoritairement francophone à l'Est et la collectivité majoritairement anglophone, à l'Ouest; les autres collectivités se localisent de part et d'autre de l'axe de la rue Saint-Laurent et projettent deux antennes : l'une à l'ouest vers Côte-des-Neiges et Côte Saint-Luc et l'autre à l'est vers Saint-Michel et Saint-Léonard. Cette répartition remonte au XIX<sup>e</sup> siècle pour les collectivités ethniques les plus anciennes (francophone, anglophone). Cependant, le paysage ethnique montréalais se modifie ces dernières années; les francophones progressent de plus en plus dans l'ouest et s'infiltrent dans les secteurs centraux (traditionnellement) majoritairement allophones (C. Veltman, 1983). Notre première question est la suivante : si l'ancienne zone d'accueil traditionnelle (le couloir Saint-Laurent) ne peut plus accueillir les nouveaux immigrants qui sont en majorité des réfugiés (1978-1985), où ces derniers vont-ils se rendre ? Nous savons grâce aux statistiques assez récentes (Recensement fédéral, 1981 et recensement électoral de

\* Données du recensement de 1981, répartition de la population selon la langue maternelle.

la Ville de Montréal, 1978) que ces nouveaux immigrants se retrouvent en majorité dans Côte-des-Neiges (nord). Notre intérêt s'étant centré sur cette zone, nous nous demandons en premier lieu quels sont les facteurs exogènes susceptibles de provoquer le développement de nouvelles zones d'accueil (nouvelles politiques d'immigration, politique municipale et transformation des quartiers ethniques anciens liées aux transformations des quartiers centraux de Montréal). En deuxième lieu nous abordons les facteurs endogènes qui prévalent dans Côte-des-Neiges (comportement de la population ancienne et récente, caractéristiques de l'environnement local...) et qui peuvent expliquer son statut actuel de zone d'accueil privilégiée pour les nouveaux immigrants.

Notre constat préliminaire concernant la situation qui prévaut dans Côte-des-Neiges (nord) nous fait craindre que cette zone ne devienne une zone grise regroupant les nouvelles ethnies les plus défavorisées, et que par ailleurs elle soit menacée à moyen terme par le même type d'intervention qui chasse actuellement des quartiers centraux les autochtones et les anciennes ethnies les plus défavorisées. Nous ne doutons pas que l'immigration, actuellement limitée par le gouvernement en raison de la crise économique, reprenne un jour; d'où l'intérêt pour nous de cerner les différents scénarios vers lesquels semblent s'orienter les nouvelles zones d'accueil. A cette étape-ci, les scénarios qui se dessinent (et restent à préciser) ne nous semblent pas favorables à « l'insertion sans heurt à la société d'accueil », selon l'expression de N. Bredimas-Assinopoulos (1984). Par ailleurs, ils ne permettraient pas aux nouvelles ethnies de s'ancrer dans l'espace. Une étude ultérieure devait confirmer ou infirmer ce constat et envisager à quelles conditions Côte-des-Neiges pourrait véritablement devenir un quartier multi-ethnique plutôt qu'une zone d'accueil grise et transitoire.



Document 1

Source : La Géographie résidentielle des immigrants et des groupes ethniques, Polèse et al., 1978.

Répartition de la population allophone  
de la zone métropolitaine de Montréal  
selon la langue maternelle  
(Recensement fédéral 1981)

QUELQUES DONNÉES CHIFFRÉES RELATIVES AUX CARTES

LANGUE MATERNELLE	POURCENTAGE DE LA POPULATION	INDICE DE CONCENTRATION <sup>3</sup>	POURCENTAGE DANS LES SECTEURS A TRÈS FORTE DENSITÉ
	TOTALE		
Français	68,5	0,50	—
Anglais	18,4	0,51	—
Italien	4,6	0,59	38,6
Grec	1,5	0,66	55,7
Portugais	0,8	0,57	37,7
Allemand	0,7	0,44	4,1
Espagnol	0,7	0,39	13,8
Langues Sémitiques <sup>1</sup>	0,6	0,50	25,7
Chinois	0,5	0,57	38,2
Polonais	0,5	0,46	6,8
Yiddish	0,4	0,85	84,0
Ukrainien	0,4	0,48	26,7
Magyar	0,4	0,54	28,9
Langues Indochinoises <sup>2</sup>	0,3	0,57	34,1

<sup>1</sup> Hébreu, arabe et autres langues sémitiques.

<sup>2</sup> Kampuchéen, laotien, vietnamien et autres langues indochinoises.

<sup>3</sup> L'indice utilisé est le coefficient de dissimilarité, mesure classique dans les travaux traitant de ségrégation résidentielle. Variant de 0 à 1, il indique la proportion de la population d'un groupe donné qu'il faudrait déplacer pour que sa distribution dans chacun des secteurs de recensement soit identique à celle de l'ensemble de la population. En conséquence, une valeur élevée correspond à un comportement résidentiel qui tend à la concentration géographique. À l'inverse, une valeur faible indique plutôt une tendance à la diffusion. À titre de comparaison, l'indice de concentration moyen pour l'ensemble de la population allophone à Montréal est de 0,56.

Source : Ministère des Communautés culturelles et de l'immigration, 1981.

DÉVELOPPEMENT DE NOUVELLES ZONES D'ACCUEIL

Immigrants admis au Québec en 1980  
selon les 15 principaux pays de dernière résidence

Rang	Pays de dernière résidence	Nombre	%
1	Viêt-nam	3 519	15,6
2	Kampuchéa	2 283	10,1
3	Laos	1 744	7,7
4	Haiti	1 556	6,9
5	France	1 403	6,2
6	Royaume-Uni	1 134	5,0
7	États-Unis	1 010	4,5
8	Inde	619	2,8
9	Liban	618	2,8
10	Portugal	616	2,7
11	Israël	510	2,3
12	Italie	437	1,9
13	Philippines	414	1,8
14	Belgique	395	1,8
15	Chine populaire	370	1,7
Quinze principaux pays		16 628	73,8
Tous les pays		22 538	100,0

Source : Ministère de l'Immigration, Rapport 80-81.

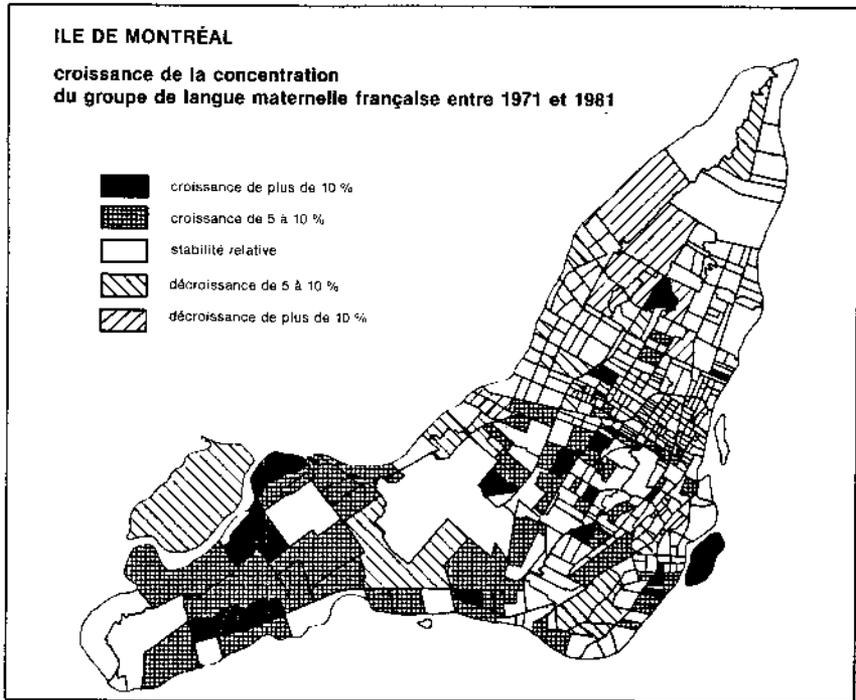
Document 3

Immigrants et travailleurs immigrants admis au Québec  
en 1980 selon la catégorie d'immigrants

Catégorie d'immigrants	Immigrants		Travailleurs immigrants	
	Nombre	%	Nombre	%
Indépendants	5 758	25,6	3 004	30,4
Parents aidés	1 271	5,6	704	7,1
Famille	7 402	32,8	2 469	25,0
Réfugiés	8 079	35,9	3 698	37,4
Informations non disponibles	28	0,1	14	0,1
TOTAL	22 538	100,0	9 889	100,0

Source : Ministère de l'Immigration, Rapport 80-81.

Document 4



Source : C. Veltman in *Recherches sociographiques*, « L'évolution de la ségrégation linguistique à Montréal, 1961-1981 », R.S. XXIV, 3, sept.-déc. 1983, p. 319 à 390.

*Document 5*

## MOUVEMENTS SOCIAUX ET TRANSFORMATION DES ENJEUX URBAINS : LE CAS DE MONTRÉAL

par Pierre HAMEL  
Université de Montréal

Les mouvements sociaux se sont profondément transformés dans les années 60 et 70 (caractère moins revendicatif, abandon du recours à l'action directe) et de nouveaux rapports de force sont apparus qui ont modifié les enjeux urbains. Les activistes remplacent de plus en plus l'agitation sociale par la gestion d'équipements communautaires.

Social movements changed radically during the 60s' and the 70s' (becoming less protest movements and abandoning direct action) and new power structures appeared causing a transformation of urban issues. Social agitation is being increasingly replaced by the management of community centres.

Les remarques qui suivent s'inscrivent dans le cadre d'une recherche démarrée il y a près de dix ans, portant sur les rapports entre l'État et les mouvements sociaux urbains dans le contexte montréalais. Les préoccupations initiales étaient de cerner les difficultés concrètes rencontrées par ces mouvements dans leurs tentatives d'infléchir les tendances du développement urbain. En effet, il semble alors qu'en dépit d'un discours qui, dans l'ensemble, évolue en se radicalisant, les pratiques concrètes — d'organisation, de mobilisation, de formation — des acteurs reproduisent ou se butent sans cesse aux mêmes difficultés — tant d'ordre technique, organisationnel que politique — sans parvenir à les surmonter.<sup>1</sup>

Si cette analyse permet d'éclairer les faiblesses voire la vulnérabilité des mouvements sociaux, elle souligne également, par ailleurs, que ceux-ci se définissent par rapport à une configuration particulière des enjeux urbains. En d'autres termes les formes d'action collective préconisées correspondent à certains types de problèmes urbains, caractérisés notamment par un processus de désappropriation sociale. Nous y reviendrons. D'autre part, au cours de la période allant grosso modo du début des années 60 au milieu des années 70, ces mouvements contribuent de façon dynamique à l'élaboration des politiques urbaines. Or, depuis la fin des années 1970, la configuration de ces mouvements n'est plus la même. Ils n'ont plus recours à des mobilisations de masse, ils sont, dans l'ensemble, moins revendicateurs et n'utilisent plus des moyens d'action directs aussi fréquemment. En d'autres termes, leur présence sur la scène publique s'est estompée, allant parfois jusqu'à laisser présager leur complète disparition. Que s'est-il passé? A la suite d'Alberto Melucci,<sup>2</sup> il est possible de faire l'hypothèse que ces mouvements n'ont pas disparu mais plutôt qu'ils se sont profondément transformés. Pour comprendre cette transformation des mouvements sociaux urbains, deux catégories de facteurs devraient être pris en compte, à savoir des facteurs d'ordre interne — concernant avant tout les aspects idéologiques et organisationnels — et des facteurs d'ordre externe afférent

à la nature des enjeux urbains. Pour l'instant, il sera question de cette deuxième catégorie de facteurs.

A première vue, l'évolution des enjeux urbains interagit avec la dynamique des mouvements sociaux. Or, jusqu'à maintenant, la sociologie des mouvements sociaux n'a pas suffisamment prêté attention à cette évidence. Cependant, cette évidence est susceptible de faire progresser la compréhension des nouvelles formes d'action collective que revêtent les mouvements sociaux. C'est ce que ce texte se propose d'illustrer.

Dans un premier temps, quelques éléments permettant de cerner, de manière schématique, l'évolution des enjeux urbains dans le contexte montréalais seront fournis. Dans un second temps, quelques caractéristiques des mouvements sociaux urbains et de leur articulation aux enjeux urbains majeurs seront brièvement présentés.

### 1. *Évolution des enjeux urbains dans le contexte montréalais*

Si cette évolution a été marquée par les transformations profondes qui ont caractérisé le développement économique, elle s'est également reflétée à travers les efforts des acteurs, en particulier du côté public, pour s'ajuster à la conjoncture. De manière succincte, rappelons qu'au début des années 60 — tendance qui se poursuit dans les années ultérieures — et ce malgré son déclin relatif par rapport à la métropole torontoise, la métropole montréalaise est en expansion. Ceci s'exprime clairement par la poussée démographique de la population montréalaise au cours de cette période et davantage encore par les nombreux projets de développement urbain. Ces projets, tant privés que publics, apparaissent d'abord comme de vastes opérations de rénovation urbaine, en particulier dans les quartiers périphériques au centre ville. Mais ils permettent aussi de renouveler l'infrastructure urbaine en mettant en place des réseaux de transport efficaces. C'est dans cette perspective par exemple que l'on complète l'autoroute Ville-Marie et construit le métro.

Toutefois, les opérations de rénovation n'empêchent pas le déclin des quartiers populaires de la ville centrale. Pour ces quartiers, elles signifient surtout des démolitions massives et des hausses de loyer. De plus, elles ne parviennent pas à enrayer les processus de détérioration en cours, visibles sur plusieurs plans : vieillissement et appauvrissement des populations initiales, désindustrialisation, détérioration du cadre bâti, etc.

Au cours de cette période — qui coïncide avec la décennie 60 mais qui, sous certains aspects, se poursuit jusqu'au milieu des années 70 — l'espace urbain montréalais se transforme sous l'impact des pressions au développement urbain. L'action des promoteurs publics et privés vise alors à mettre en place une structure urbaine apte à répondre aux exigences de la production et de la consommation de masse. Il s'agit en fait d'une nouvelle phase de modernisation, comparativement à celle entraînée par la vague d'urbanisation du début du siècle. Pour ce faire, on n'hésite pas à réaliser ou à tout le moins à démarrer un processus de déstructuration des espaces traditionnels de quartier. Pour reprendre l'expression de Marc Guillaume,<sup>3</sup> l'objectif est d'organiser la ville sur un mode « sériel » afin de lever les entraves à la circulation des marchandises. Les variables économiques guident alors cette nouvelle modernisation de l'espace urbain et la logique qui prime est celle du capital.

Cependant, au fur et à mesure que la croissance fait place à la décroissance et à la stagnation et que l'espace montréalais s'adapte aux besoins de la consommation de masse, une transformation des enjeux urbains se dessine. Ainsi, vers le milieu des années 70, les acteurs publics et privés réajustent leur tir. Le défi n'est plus tant de moderniser l'espace pour le rendre fonctionnel que d'améliorer le cadre de vie.

Conformément à une demande de plus en plus explicite de la part des nouvelles classes moyennes qui revendiquent un cadre de vie adapté à leurs besoins, les pouvoirs municipaux renouvellent le mobilier urbain, améliorent les aspects architecturaux du cadre bâti, adoptent des mesures de protection et de conservation de l'environnement. En outre, le cadre de vie s'avère également d'une importance plus générale. On peut alors le considérer à titre de variable stratégique sur le plan de la concurrence économique, que ce soit pour attirer des entreprises de pointe ou stimuler la consommation. Il n'est donc pas étonnant d'observer un réajustement des programmes publics d'investissements et la mise en place de nouveaux modes d'intervention, en particulier du côté municipal.<sup>4</sup>

En ce sens, la ville de Montréal s'adresse à l'entreprise privée. L'objectif : créer un nouveau partenariat susceptible de favoriser une relance économique en revitalisant la ville traditionnelle. C'est la mise sur pied, en juin 1979, d'une Commission d'initiative et de développement économique (C.I.D.E.M.) qui permet le mieux de poursuivre cet objectif. Ayant pour mandat d'élaborer et de proposer des politiques susceptibles de favoriser le développement dans plusieurs secteurs (industrie, commerce, habitation, tourisme, transports), la C.I.D.E.M. pilote différents projets. Mentionnons, à titre d'exemple, l'opération 20000 logements qui entend favoriser le « retour en ville » des banlieusards. Ou encore le programme de revitalisation commerciale qui encourage la création de Sociétés d'initiative et de développement des artères commerciales (S.I.D.A.C.) et intervient dans l'aménagement des rues commerciales afin de concurrencer les centres commerciaux construits en périphérie.

Loin d'être gratuites, ces initiatives municipales constituent une adaptation à la nouvelle configuration des enjeux urbains et un effort pour soutenir le renversement de tendances qui se manifestent sur le plan des rapports sociaux à l'espace. Ceux-ci se caractérisent, notamment, par un changement d'attitude à l'endroit du cadre de vie et de l'environnement et se traduisent, entre autres, par un mouvement d'accession à la propriété dans les quartiers périphériques au centre ville. Ainsi même si entre 1971 et 1981 la population de la ville de Montréal diminue, le nombre de ménages ayant accès à la propriété augmente passablement. Ce phénomène se manifeste de manière plus visible dans certains quartiers. Par exemple, dans une sous-zone du Plateau Mont-Royal qui compte en 1971 13645 ménages comparativement à 13225 en 1981, le pourcentage de propriétaires passe de 0,096 en 1971 à 14,4 % en 1981.<sup>5</sup> Si ces chiffres correspondent à un processus d'embourgeoisement (« gentrification ») bien connu des quartiers populaires périphériques aux centres ville, ils témoignent aussi d'un changement de mentalité sur plusieurs plans, Montréal étant traditionnellement une ville de locataires, les résistances au développement urbain conformément aux intérêts des promoteurs et des constructeurs requièrent un maximum d'organisation de la part de classes populaires pour avoir des chances de réussite. Si une coalition de propriétaires n'est peut-être pas plus facile à organiser, par contre ceux-ci possèdent souvent, individuellement et collectivement, une plus grande capa-

cité de lobbying, compte tenu de leur statut social. Il s'en suit une transformation des rapports de forces entre les principaux acteurs sur la scène urbaine.

Par ailleurs, il faut souligner que l'embourgeoisement des quartiers populaires s'effectue de façon d'autant plus efficace qu'il est mené de manière progressive et est soutenu indirectement par les pouvoirs publics. Dorénavant, les expulsions ne sont plus massives. Elles s'effectuent progressivement et souvent de manière négociée entre les locataires et les nouveaux propriétaires.

Ce ne sont là que quelques-uns des éléments qui permettent de cerner la redéfinition des enjeux urbains dans le contexte montréalais à partir du milieu des années 70. Ils désignent un changement de mentalité, en particulier de la part des nouvelles classes moyennes, à l'égard du cadre de vie. Mais ils indiquent aussi, en contrepartie, que les mouvements sociaux urbains doivent faire face à des problèmes différents de telle sorte qu'il n'est peut-être pas aussi surprenant, qu'on le laisse parfois entendre, de constater qu'ils ont une présence plus diffuse sur la scène publique. C'est ce qu'il convient maintenant de considérer.

## 2. *Caractéristiques des mouvements sociaux urbains dans le contexte montréalais*

Comme dans la plupart des grandes villes des pays occidentaux, l'urbanisation et la modernisation des infrastructures et du tissu urbain montréalais à la fin des années 50 et au début des années 60 accentuent certaines inégalités sociales et spatiales et provoquent des insatisfactions ayant été à l'origine des mouvements revendicatifs sur l'urbain. Ces mouvements s'organisent principalement dans les quartiers populaires, périphériques au centre ville. Dans un premier temps, ils se battent contre les démolitions massives nécessaires à la réalisation des projets privés et publics de redéveloppement urbain. Et de ce fait, ils remettent en question la conception de la ville préconisée par les forces économiques et politiques dominantes. Mais leurs revendications portent également sur les hausses de loyer, l'amélioration des conditions de logement et les droits des locataires. Tout comme elles concernent des demandes de participation active aux projets publics de rénovation.

Si dans plusieurs cas ces revendications sont mises de l'avant par des mobilisations symboliques, dans d'autres elles sont portées par plusieurs centaines, voire des milliers de citoyens. Ceci est le cas notamment de la coalition qui s'oppose, au début des années 70, à la construction de l'autoroute est-ouest et à l'expropriation de plus de trois mille ménages. On peut citer également le cas des citoyens de Milton Parc qui s'opposent à un vaste projet immobilier — à la fois commercial et résidentiel — s'inscrivant dans un processus d'extension du centre ville et bouleversant la vie quotidienne des citoyens du quartier. Là aussi la mobilisation est large et soutenue. Dernier exemple : au milieu des années 60, des citoyens — locataires et propriétaires résidents — d'un quartier du sud-ouest de Montréal, la Petite Bourgogne, s'organisent pour intervenir dans le cadre d'un vaste projet de rénovation urbaine initié cette fois par la municipalité. Si dans un premier temps, le comité de citoyens, mis sur pied à cette occasion, essaie de définir des modalités de participation, il rencontre une fin de non-recevoir de la part des autorités municipales et est conduit de ce fait à radicaliser son action et à remettre en cause les modes d'intervention et de gestion municipale.

Ce ne sont là que trois exemples parmi plus d'une centaine d'affrontements qui

se sont déroulés à Montréal entre 1963 et 1976 autour de la question du logement.<sup>6</sup> Mais d'autres revendications sont également mises de l'avant dans une foule d'autres secteurs allant des droits sociaux à l'éducation populaire en passant par les questions de consommation et de santé. Toutefois, il est important de mentionner que les revendications mises de l'avant par ces mouvements, qui sont en fait portés par des « organisations populaires, » ne constituent que l'un des axes d'action de ces organisations. Et, pour une bonne part, leur portée peut s'assimiler à un projet réformiste en ce sens que les revendications populaires visent dans une majorité de cas à faire des pressions sur l'État en vue d'améliorer les politiques sociales et de réduire les inégalités. Mais à partir de la fin des années 60 les organisations populaires développent un autre axe d'action qui mise davantage sur l'auto-organisation. On ne s'adresse pas tant à l'État, dans cette perspective, pour obtenir des réformes sociales que pour bénéficier d'un financement adéquat en vue de mettre en place et de gérer collectivement des équipements et des services communautaires.

En référence au premier axe d'action, les revendications des mouvements sociaux urbains se trouvent en porte-à-faux à partir du milieu des années 70. Ceci pour plusieurs raisons. D'abord la récession économique engendre progressivement une remise en question des modes d'intervention de l'État-Providence qui est devenu le principal gestionnaire de la solidarité sociale. Cette même récession économique va également avoir un impact sur les formes du développement urbain. Comme il a été mentionné précédemment, le développement urbain se fait à une plus petite échelle à partir de ce moment. L'opposition au modèle capitaliste d'organisation de l'espace ne peut donc plus s'exprimer aussi clairement puisque, modulé par la crise, ce dernier emprunte des voies moins brutales et surtout moins ostensibles. Enfin les moyens d'action, et jusqu'à un certain point d'organisation, qui peuvent avoir une certaine efficacité dans le cadre d'un système de gestion politique fortement centralisé semblent moins adaptés alors que cette gestion tend à être décentralisée. Pour ces différentes raisons qui s'articulent à une redéfinition des enjeux urbains et qui renvoient sur un autre plan qui sera délibérément laissé de côté pour l'instant, à leurs difficultés internes et à la crise du militantisme, dans la forme qu'ils empruntent au cours des années 60 et au début des années 70, les mouvements sociaux urbains subissent un déclin important.<sup>7</sup>

D'un autre point de vue, toutefois, ce déclin n'est pas aussi évident qu'il y paraît de prime abord. D'une part ces mouvements semblent s'adapter à la nouvelle conjoncture en misant sur des formes d'organisation plus diffuses — ayant moins recours aussi aux mobilisations larges et à l'action directe — qui privilégient la structure du réseau. Comme le mentionne Alberto Melucci à propos de l'Italie :

Plutôt que de mouvements, on devrait parler d'espaces de rassemblement (espaces d'agrégation) : il existe entre les jeunes, les femmes, dans le champ de l'écologie et de la contre-culture, un réseau « diffus » de groupes, de points, de rencontre, de circuits de solidarité qui diffèrent profondément de l'image de l'acteur collectif organisé politiquement.<sup>8</sup>

Et c'est maintenant cette forme d'organisation qu'emprunte les nouveaux mouvements sociaux, devenant de ce fait peut-être moins visibles, d'un point de vue sociologique, mais continuant à être présents et actifs et à jouer un rôle social.

D'autre part les organisations populaires qui soutenaient les premiers mouve-

ments sociaux urbains ne se sont pas effondrées même si elles sont devenues moins revendicatrices. Elles poursuivent et même élargissent leur action communautaire en prenant davantage le relais de l'État dans la gestion des équipements et services collectifs.

En conclusion soulignons que les mouvements sociaux urbains se sont adaptés à la nouvelle conjoncture d'organisation de l'espace provoquée par la crise et la récession économique. A ce titre il est plus juste de parler de réajustement ou d'adaptation que de déclin. Cependant si l'on considère cette conjoncture urbaine à partir d'une perspective politique qui introduit également la remise en cause du rôle traditionnel de l'État-Providence, ces mouvements sociaux semblent, pour une bonne part, de plus en plus intégrés à une gestion publique institutionnalisée. Il apparaît, dès lors, que leur portée ne peut plus être interprétée uniquement en référence au contexte urbain montréalais mais, de façon plus large, en référence au contexte politique québécois et canadien marqué, ces dernières années, par une redéfinition du rôle de l'État.

## NOTES

<sup>1</sup> Voir à ce sujet Pierre Hamel, *Logement et luttes urbaines à Montréal* (Montréal : Faculté de l'Aménagement, Université de Montréal, 1983), 322 p.

<sup>2</sup> Voir Alberto Melucci, « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques, » *Revue internationale d'Action Communautaire*, n° 10 (automne 1983), pp. 13-30.

<sup>3</sup> Marc Guillaume, *Le capital et son double* (Paris : P.U.F., 1975).

<sup>4</sup> Pour une analyse du réajustement des politiques municipales voir en particulier l'article de Jacques Léveillé, « Les stratégies de réponse à la crise de croissance des années soixante-dix à Montréal. » Texte de la communication présentée dans le cadre du colloque international organisé par l'Association internationale de sociologie sur le thème : *Mise en question de l'État providence et émergence de la Cité* (Nanterre : Université de Paris X, octobre 1983).

<sup>5</sup> J'emprunte ces chiffres à l'étude de Francine Dansereau, « Les mutations de l'espace habité montréalais, 1971-1981, » *Colloque A.C.S.A.L.F.*, Chicoutimi, 24 mai 1985.

<sup>6</sup> Pour une description et une analyse de ces affrontements voir Pierre Hamel, *op. cit.*

<sup>7</sup> Voir à ce propos l'analyse de Chris Pickvance, « The rise and fall of urban movements and the role of comparative analysis, » *Society and Space* (1985), volume 3, pp. 31-53.

<sup>8</sup> Alberto Melucci, *op. cit.*, p. 14.

## **RESTRUCTURATION ÉCONOMIQUE : LE CAS DE LA VILLE MÉTROPOLITAINE DE TORONTO ET SA RÉGION**

**par Christopher R. BRYANT**

Université de Waterloo, Ontario.

Etude de la désindustrialisation et de la restructuration économique à Toronto (ville proprement dite, zone métropolitaine et région urbaine) à travers des statistiques récentes. Il s'agit d'un phénomène complexe qui fait intervenir des facteurs variés et dont les manifestations sont diverses — nouvelle répartition spatiale de la population, déplacement de l'implantation des zones industrielles, pertes d'emplois industriels compensées par des créations dans d'autres secteurs économiques, développement de la sous-traitance, etc.

Study of disindustrialisation and economic restructuration in Toronto (the city proper, Metropolitan Toronto, and the whole urban region) using recent statistics. It is a complex phenomenon composed of multiple factors which can be observed in a variety of ways — redistribution of the population, displacement of industrial zones, decrease in the number of industrial jobs available, compensated by the creation of jobs in other economic sectors, development of subcontracting, etc.

L'économie moderne est un système dynamique. Depuis plus de quarante ans, la transformation des structures économiques est devenue de plus en plus complexe avec des phénomènes tels que l'internationalisation des structures de certaines grandes entreprises, une mobilité accrue des capitaux, l'entrée sur les marchés internationaux des produits industriels du Tiers monde, l'automatisation et l'ère de l'informatique. De plus, au niveau des plus anciennes régions industrielles et des régions métropolitaines des pays développés vient s'ajouter toute une série d'autres facteurs tels que le vieillissement de l'infrastructure industrielle, l'effet de syndicalisation sur les «frais» de main-d'œuvre, la croissance métropolitaine et la concurrence sur le marché foncier. Les transformations économiques à n'importe quelle échelle géographique qui sont engendrées par ces facteurs divers créent des problèmes d'ajustement social et économique pour les individus, les ménages, les entreprises et les autorités collectives. L'envergure des transformations récentes met en cause l'efficacité du marché à faire face aux ajustements nécessaires et à évaluer les frais réels de ces transformations.

Dans ce court article, il n'est pas possible de traiter toutes ces transformations économiques et leurs effets. Nous allons plutôt orienter la discussion sur le phénomène de la désindustrialisation — un des éléments principaux des changements dans les structures économiques modernes — et illustrer la complexité de ces transformations en prenant le cas de la ville métropolitaine de Toronto et de sa région. L'analyse est basée sur les données des recensements décennaux de la population du Canada en 1971 et 1981, ainsi que d'autres données provenant des enquêtes de Statistiques Canada. Cette analyse nous permettra de parler de la géographie dynamique du secteur manufacturier et ses rapports avec d'autres secteurs économiques.

En dernier, nous suggérerons une série d'hypothèses qui pourraient servir comme explication partielle de ces transformations.

La désindustrialisation soulève immédiatement des images de diminution d'emplois dans le secteur manufacturier, à la fois sur le plan relatif et absolu. C'est un phénomène qui a touché certaines régions dans tous les pays industrialisés du monde occidental, et a même touché l'ensemble des effectifs dans l'industrie manufacturière au niveau national pour les pays comme la France et le Royaume-Uni depuis plusieurs années (Tableau 1; Bryant, 1980). C'est aussi un phénomène sérieux à cause des difficultés d'ajustement social et économique qui y sont associées.

*Premièrement*, la désindustrialisation implique le chômage et tous les frais sociaux et économiques qui en découlent. Il est tentant de parler de la désindustrialisation en tant que processus « naturel » et de s'attendre à des solutions « naturelles. » Mais il ne faut jamais oublier que la perte d'emplois industriels est le résultat de décisions humaines et que celles-ci ne tiennent pas entièrement compte des frais et bénéfices collectifs (Labour Council of Metropolitan Toronto, 1983). Prenons l'exemple de la concurrence dans certains secteurs économiques apportée par l'importation de produits provenant des pays avec des frais de main-d'œuvre moins élevés. D'un côté, les frais de main-d'œuvre dans les pays d'origine *peuvent* être moins élevés à cause de l'exploitation de la main-d'œuvre de sorte que les prix de revient ne tiennent pas compte d'un niveau de rémunération « juste. » D'un autre côté, les transformations d'entreprises et les problèmes de réajustement et du réemploi de la main-d'œuvre provoqués par cette concurrence dans les pays développés ne sont pas pris en compte non plus. Il est donc important de se poser la question suivante : qui doit assumer la responsabilité de ces frais sociaux ?

*Deuxièmement*, des difficultés importantes se posent aux municipalités locales dans lesquelles le phénomène de désindustrialisation apparaît. Dans les juridictions où l'impôt foncier et commercial constitue une source importante de revenu local — comme dans l'Ontario — la perte d'entreprises industrielles a un effet négatif sur la capacité des municipalités à assurer les services socioculturels et l'infrastructure collective nécessaire au bien-être de leur population, parce que c'est l'industrie et le commerce qui subventionnent les services de la population résidente dans une municipalité. Dans les cas où il n'y a pas de mouvement compensatoire dans d'autres secteurs économiques, les effets de la désindustrialisation sont aggravés par les effets multiplicateurs — moins d'industries, moins d'achats de services et de marchandises provenant d'autres secteurs locaux, moins de revenus, moins de commerces et ainsi de suite. C'est donc un processus qui peut toucher tout le monde — les anciens résidents aussi bien que les nouveaux immigrants pour qui la désindustrialisation vient s'ajouter à toute une série d'autres ajustements. Dans la ville de Toronto, par exemple, le chômage a progressé de 5 % en 1980 à 9 % en 1983, pour un chiffre absolu de 35 000 à 40 000 chômeurs (City of Toronto, 1983). Pendant cette même période, il y a eu une augmentation de 112 % du chômage dans le secteur manufacturier.

Sans ignorer tous les frais sociaux mentionnés ci-dessus, il ne faut pas oublier non plus qu'il y a eu un développement progressif dans d'autres secteurs tels que les services communautaires et personnels et les finances. Donc, en considérant la désindustrialisation dans une grande métropole comme Toronto, il est important

de faire l'analyse des mouvements dans d'autres secteurs économiques. De plus, il faut reconnaître la position de la ville de Toronto et même de l'agglomération métropolitaine de Toronto (Metro Toronto) par rapport aux autres éléments géographiques dans la grande région métropolitaine qui est liée à Toronto par des rapports complexes et diversifiés (Figure 1). Nous verrons alors que la problématique du phénomène de désindustrialisation dans la ville de Toronto est tout à fait différente comparée à celle que l'on trouve dans plusieurs de nos anciennes régions industrialisées.

## METRO TORONTO ET SA RÉGION

Pour faciliter la collecte et l'analyse de l'information, une région a été définie, qui comprend la ville métropolitaine de Toronto (i.e. la ville de Toronto, East York, York, Etobicoke, North York et Scarborough) et les municipalités régionales adjacentes de Peel, Halton, York et Durham (Figure 1). Cette région s'étend dans un rayon de 50 km à 60 km autour de Toronto et les principales migrations journalières orientées vers Toronto y sont donc comprises. Pour certaines comparaisons, il faut se contenter de l'unité géographique composée des deux régions métropolitaines de recensement de Toronto et d'Oshawa (Figure 1).

Avant d'illustrer le cas de Toronto et de sa région, notons quelques indicateurs au niveau national pour donner un cadre général. Avant la récession économique du début des années 80, le Canada a connu un taux de croissance d'emplois dans le secteur manufacturier supérieur à beaucoup d'autres pays occidentaux comme la France (Tableau 1), bien qu'il fût largement inférieur au taux de croissance dans d'autres secteurs. Cette stabilité dans le secteur manufacturier canadien est en partie reliée à la croissance démographique du pays (Tableau 1) pendant cette même période

Changement de l'emploi et de la population, France et Canada, de 1975 à 1982

	France	Canada
Population	2,9 %	8,5 %
Emploi global	1,1 %	13,9 %
Industrie manufacturière, mines, les services de gaz, électricité et eau	- 10,2 %	4,9 % <sup>1</sup>
Commerce	6,4 %	12,3 %
Finances, assurances, affaires immobilières et services commerciaux	20,6 %	26,8 % <sup>2</sup>
Services socioculturels et personnels	16,3 %	26,1 % <sup>3</sup>

Source : *Statistical Yearbook 1982*, New York : Organisation des Nations Unies, 1985, et *Demographic Yearbook 1983*, New York : Organisation des Nations Unies, 1985.

<sup>1</sup> Y compris les réparations, l'installation et les services sanitaires.

<sup>2</sup> Non compris les services commerciaux.

<sup>3</sup> Y compris les hôtels et restaurants.

Tableau 1

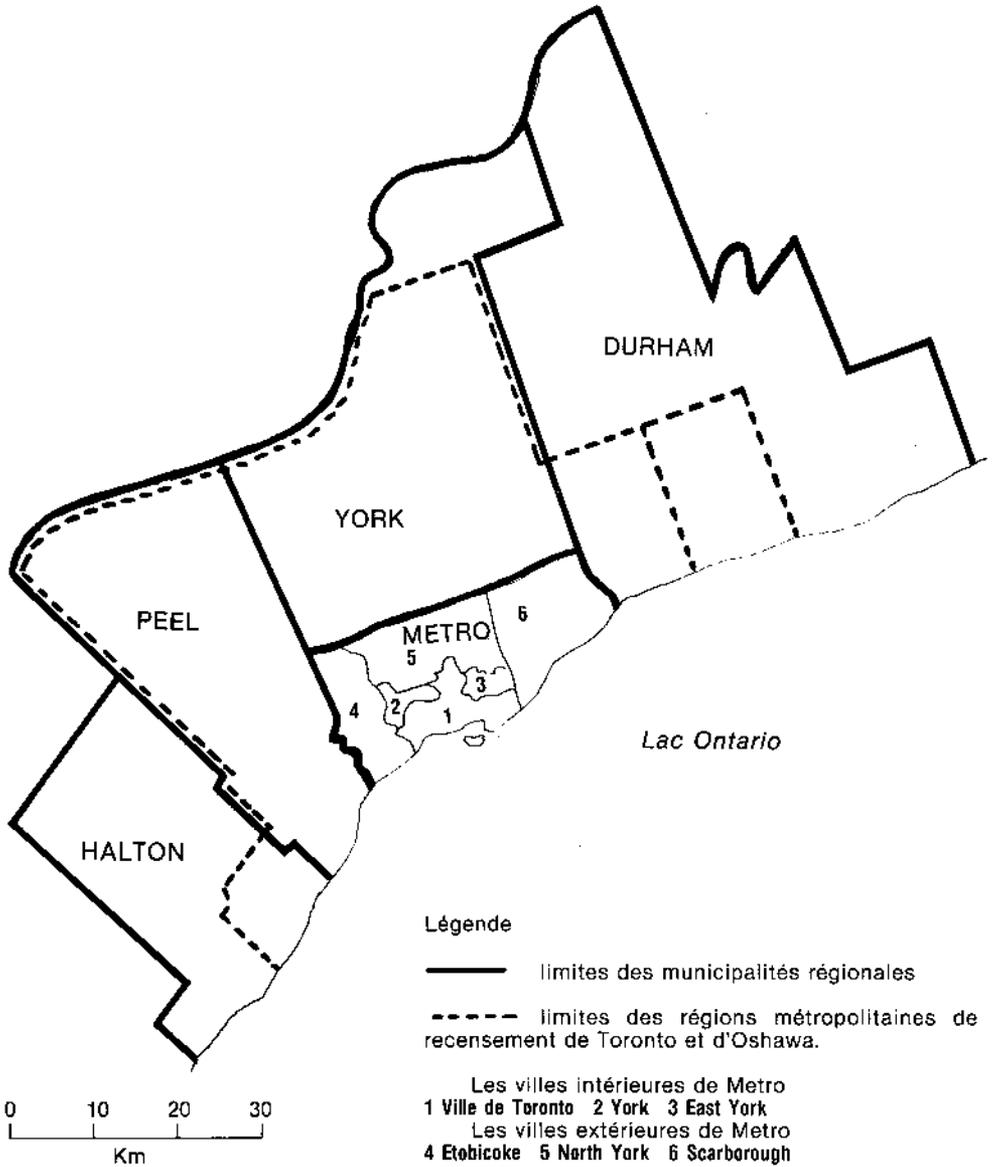


Figure 1. La grande région de Toronto

## RESTRUCTURATION ÉCONOMIQUE

qui a eu pour effet l'élargissement du marché intérieur pour certains biens produits sur place (Gardner, 1983).

L'agglomération métropolitaine de Toronto (Metro) et la grande région de Toronto, définie ci-dessus, occupent une part importante du marché du travail du Canada et de l'Ontario (Tableau 2). Ceci témoigne d'une concentration importante dans les activités économiques de la province et du pays y compris le secteur manufacturier, malgré le développement économique qui a eu lieu dans d'autres régions, telles que l'Alberta. En prenant les deux régions métropolitaines de recensement de Toronto et d'Oshawa, l'importance du secteur manufacturier est confirmée également pour les emplois dans les moyennes et grandes entreprises (Tableau 3). Sur le plan absolu, une augmentation d'emplois dans les moyennes et grandes entreprises est indiquée à partir du milieu des années 70 jusqu'au début des années 80; depuis, il y a eu une diminution d'effectifs (Tableau 3). Par contre, il est évident que la grande région de Toronto reste la capitale du pays et de la province pour les finances, avec un niveau de concentration d'emplois dans ce secteur qui est impressionnant (Tableau 2).

Part de la ville métropolitaine de Toronto (Metro) et sa région  
dans la population active occupée<sup>1</sup> de l'Ontario et du Canada, 1971 et 1981

	Part (%) de :							
	Metro dans				la région de Toronto <sup>2</sup> dans			
	Ontario		Canada		Ontario		Canada <sup>3</sup>	
	1971	1981	1971	1981	1971	1981	1971	1981
Toutes les activités économiques	30,4	30,4	11,9	11,5	39,5	43,6	15,5	16,5
Industries manufacturières	32,7	29,0	16,0	13,6	46,2	45,7	22,4	21,5
Commerce	38,0	31,5	14,9	11,9	48,1	47,0	18,9	17,7
Finances, assurances et affaires immobilières	53,2	50,9	23,1	21,1	59,0	59,7	25,7	24,7
Services socioculturels, commerciaux et personnels	34,1	32,3	13,2	12,1	42,6	43,6	16,5	16,3

Source : calculé à partir du *Recensement de la population*, 1981 et 1971, Ottawa : Statistiques Canada.

<sup>1</sup> Par lieu de travail.

<sup>2</sup> Comprend la ville métropolitaine de Toronto, et les municipalités régionales de Halton, Peel, York et Durham.

<sup>3</sup> Les totaux du Canada utilisés se rapportent à la population active occupée et comprennent un petit nombre de personnes (environ 30000 en 1981) travaillant hors du Canada.

*Tableau 2*

Part des régions métropolitaines de recensement de Toronto et d'Oshawa  
dans les emplois industriels<sup>1</sup> du Canada et de l'Ontario, de 1972 à 1984

Année <sup>2</sup>	% d'emplois Industriels des régions métropolitaines de recensement de Toronto et d'Oshawa dans :		nombre d'emplois industriels ('000) <sup>1</sup> dans les deux régions
	Ontario	Canada	
1972	39,6	19,6	296,9
1973	39,3	19,6	316,4
1974	39,2	19,5	325,1
1975	39,6	19,7	305,4
1976	39,3	19,5	308,3
1977	39,2	19,5	304,4
1978	39,5	19,6	315,5
1979	39,6	19,9	333,9
1980	40,8	20,3	327,1
1981	40,0	20,5	336,8
1982 <sup>1</sup>	41,6	21,0	312,3
1983 <sup>1</sup>	46,4	23,5	414,3
1984	45,2	23,3	398,3

Source : *Emploi, gains et durée de travail*, Ottawa : Statistiques Canada, Catalogue 72-002.

<sup>1</sup> A partir de 1983, les données sont basées sur un échantillon dans toutes les classes de taille des entreprises. Avant, les données se réfèrent uniquement aux entreprises avec au moins 20 employés.

<sup>2</sup> Pour le mois de juillet chaque année.

Tableau 3

La stabilité apparente du secteur manufacturier pour la grande région de Toronto cache des changements importants dans la géographie du secteur à l'intérieur de la région. Pour illustrer ces changements, la grande région de Toronto a été divisée en trois zones (Tableau 4 et Figure 1) : la zone intérieure de Metro, presque entièrement construite, la zone extérieure de Metro qui a connu une croissance importante dans les années 50 et 60, et la zone limitrophe à Metro qui comprend des agglomérations urbaines importantes comme Mississauga, Brampton et Oshawa, ainsi que des zones périurbaines. La géographie dynamique de cette grande région métropolitaine apparaît nettement (Tableau 4). Suivant l'exemple de tant de régions métropolitaines nord-américaines et européennes, la population a diminué pendant les années 70 au centre et a augmenté plus rapidement dans les municipalités régionales situées sur les limites de Metro. Par contre, le nombre d'emplois a continué à croître au centre pendant cette décennie, bien que moins rapidement que le nombre d'emplois dans les deux zones extérieures. Ces tendances globales cachent une diminution d'emplois industriels et commerciaux au centre et une progression d'emplois dans les finances et les services en général. Par contre, les deux zones extérieures ont connu une augmentation importante dans tous ces secteurs. A l'intérieur de Metro, néanmoins, la ville de Toronto reste un pôle d'emplois très important, aussi bien sur

## RESTRUCTURATION ÉCONOMIQUE

 Comparaison de population et emploi<sup>1</sup> dans la région de Toronto, 1971 et 1981

	Les trois villes inférieures de Metro		Les trois villes extérieures de Metro		Les municipalités régionales adjacentes		Total régional
	nombre	(%)	nombre	(%)	nombre	(%)	
<b>Population</b>							
1971 <sup>2</sup>	964871	(33,0)	1124858	(38,5)	833215	(28,5)	2922944
1981	835808	(24,5)	1301587	(38,1)	1280306	(37,5)	3417701
<b>Population active occupée</b>							
Toutes les activités économiques							
1971	614590	(48,9)	351650	(28,0)	289815	(23,1)	1256055
1981	678810	(36,9)	602400	(32,8)	556115	(30,3)	1837325
Industrie manufacturière							
1971	139100	(39,0)	113195	(31,7)	104631	(29,3)	358926
1981	110750	(24,1)	180520	(39,4)	167430	(36,5)	458700
Commerce							
1971	100465	(44,8)	76405	(34,1)	47207	(21,1)	224077
1981	93860	(28,0)	130800	(39,0)	110345	(32,9)	335005
Finances, assurances et affaires immobilières							
1971	63470	(72,4)	15455	(17,6)	8683	(9,9)	87608
1981	94160	(62,1)	35140	(23,2)	22355	(14,7)	151655
Services socioculturels, commerciaux et personnels							
1971	171330	(54,0)	82775	(26,1)	63421	(20,0)	317526
1981	234705	(44,2)	158485	(29,9)	137255	(25,9)	530445

 Source : *Recensements de la population*, 1971 et 1981, Ottawa : Statistiques Canada.

<sup>1</sup> Par lieu de travail.

<sup>2</sup> Les données sur la population pour 1971 sont basées sur les limites municipales de 1976.

Tableau 4

le plan global que pour le secteur manufacturier (Tableau 5); pour la ville de Toronto, le rapport global d'emplois/population active occupée et résidente avait même augmenté entre 1971 et 1981, ce qui implique des migrations quotidiennes importantes entre le centre et les villes et régions d'ortoirs. C'est un flux qui est beaucoup plus important pour ceux qui sont employés dans les finances et les services socioculturels, commerciaux et personnels que ceux employés dans le secteur manufacturier.

La conséquence de toutes ces transformations est une nouvelle répartition de l'activité économique à l'intérieur de la grande région de Toronto (Tableau 6). Partout, l'importance relative de l'*industrie manufacturière* a diminué. Au centre, c'est une diminution — une vraie désindustrialisation — qui a eu lieu; dans les zones extérieures pendant les années 70 cette diminution n'a été que relative par rapport à

## Indices d'indépendance de « pôles d'emplois », Metro Toronto, 1971 et 1981

Ville	Rapport $\frac{\text{nombre d'emplois par lieu de travail}}{\text{population active occupée par lieu de résidence}}$			
	1971		1981	
	toutes les activités économiques	industrie manufacturière	toutes les activités économiques	industrie manufacturière
Toronto	1,56	1,56	1,77	1,30
East York	0,35	0,71	0,56	1,07
York	0,49	0,63	0,55	0,69
Scarborough	0,62	0,74	0,62	0,76
North York	0,66	0,80	0,92	1,11
Etobicoke	0,75	0,93	0,95	1,16

Source : calculé à partir des *Recensements de la population*, 1971 et 1981, Ottawa : Statistiques Canada.

Tableau 5

d'autres secteurs parce qu'il y a eu malgré tout une croissance industrielle importante dans les villes comme Scarborough (Tableau 7) et les municipalités régionales comme Peel. *Le commerce* a diminué au centre sur le plan absolu et relatif, a augmenté en terme d'emplois absolus dans les trois villes extérieures de Metro et a progressé absolument et relativement dans la zone extérieure, reflétant en partie le mouvement de la population (Tableau 4) et la construction de grands centres d'achat sur la périphérie de Metro, comme Square One à Mississauga, Yorkdale à North York et Scarborough Town Centre à Scarborough. Par contre, l'importance relative des emplois dans le secteur des assurances et des affaires immobilières et dans les services socioculturels, commerciaux et personnels, a augmenté mais plus rapidement dans la zone centrale (Tableau 6).

Donc, la désindustrialisation de la zone centrale fait partie de toute une série de changements structurels dans la région. Dans cette partie centrale, certaines zones ont connu une réindustrialisation, bien qu'en fin de compte il y ait eu diminution d'emplois industriels. En même temps, il y a eu une augmentation d'emplois dans d'autres secteurs dans la zone centrale. Au niveau de l'effectif total d'emplois, le résultat net à première vue peut être considéré comme satisfaisant. Mais ce changement structurel dans le centre continue de créer des difficultés d'ajustement social. En effet, la main-d'œuvre congédiée par l'industrie se trouve souvent confrontée à des difficultés insurmontables de reconversion vers les secteurs économiques en progression. Un indicateur indirect de cette situation est l'augmentation importante du rapport emplois/population active occupée et résidente pour la ville de Toronto (Tableau 5). Par contre, les zones extérieures de la région ont connu un développement accru dans tous les secteurs, avec l'industrie manufacturière occupant toujours un rôle important (Tableau 6).

## RESTRUCTURATION ÉCONOMIQUE

La structure de l'emploi<sup>1</sup> dans la région de Toronto par secteur économique,  
1971 et 1981

	% de la population active occupée					
	Les trois villes intérieures de Metro		Les trois villes extérieures de Metro		Les municipalités régionales adjacentes	
	1971	1981	1971	1981	1971	1981
Industrie						
manufacturière	22,6	16,3	32,2	30,0	36,1	30,1
Commerce	16,3	13,8	21,7	21,7	16,3	19,8
Finances, assurances et affaires immobilières	10,3	13,9	4,4	5,8	3,0	4,0
Services socio- culturels, commerciaux et professionnels	27,9	34,5	23,5	26,3	21,9	24,7
Autres secteurs	22,9	21,5	18,2	16,2	22,4	21,4
<b>Total</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>

Sources : *Recensements de la population, 1971 et 1981*, Ottawa : Statistiques Canada.

<sup>1</sup> Par lieu de travail.

*Tableau 6*

### LES CAUSES MULTIPLES DE CES TRANSFORMATIONS

Sur ce point, on peut seulement émettre quelques hypothèses quant à l'explication de ces transformations. Toute analyse des changements structurels économiques est compliquée par l'action de plusieurs processus qui fonctionnent à des échelles géographiques très différentes. Pour notre discussion immédiate, il est utile de noter deux grands sous-ensembles de facteurs, qui ne sont pas complètement indépendants, l'un concernant des processus reliés à l'organisation interne des grandes régions métropolitaines et l'autre des processus qui fonctionnent à l'échelle nationale et internationale.

Les facteurs reliés à l'organisation interne des grandes régions métropolitaines sont à la base de la croissance et du développement de la « ville régionale » ou la « ville éparpillée » de l'ère postindustrielle. Ces processus ont été synthétisés ailleurs (e.g. Bauer et Roux, 1976; Bryant et al., 1982) et pour notre discussion il suffit simplement de les citer sommairement :

La structure de l'emploi<sup>1</sup> d'une ville extérieure de Metro, 1971 et 1981 :  
l'exemple de Scarborough

	% de la population active occupée		nombre absolu	
	1971	1981	1971	1981
Industrie manufacturière	32,5	30,7	30565	46995
Commerce	21,7	23,3	20440	35690
Finances, assurances et affaires immobilières	4,0	4,5	3770	6845
Services socioculturels, commerciaux et personnels	24,6	26,1	23175	39955
Autres secteurs	17,1	15,5	16110	23795

Source : *Recensements de la population*, 1971 et 1981, Ottawa : Statistiques Canada.

<sup>1</sup> Par lieu de travail.

Tableau 7

1. Le développement des transports et, surtout en Amérique du Nord, l'importance de la voiture particulière et les investissements publics dans la construction des autoroutes et voies rapides.

2. Cela a entraîné une mobilité accrue des citoyens et a facilité l'accessibilité entre les centres villes et les zones périurbaines et de banlieue. A son tour, ceci a permis a) l'explosion résidentielle dans les zones à la périphérie de la zone centrale bâtie et b) pour un certain nombre de personnes l'accès aux résidences dans les villages et à la campagne tout en travaillant dans la ville.

3. Cette nouvelle répartition de la population dans la ville régionale a également influencé la répartition du secteur commercial. Avec l'accessibilité accrue des zones périurbaines et la disponibilité de terrains à bon marché pour les grandes surfaces et leurs parkings, nous commençons à comprendre l'essor du commerce dans les zones extérieures de la région (Tableau 4).

4. En même temps, les zones extérieures ont attiré le développement industriel, particulièrement à cause de la technologie de production industrielle en série et ses demandes d'espace horizontal. La disponibilité des terres pour l'expansion industrielle à des prix moins élevés et avec des impôts fonciers plus bas a été un facteur significatif; même dans Metro, les avantages des villes extérieures telles que Scarborough et Etobicoke du point de vue de terrains industriels disponibles sont évidentes (Tableau 8).

5. Enfin, viennent s'ajouter à tout cela les aspects négatifs des zones centrales — peu de terrains disponibles, prix de terrains et des impôts fonciers élevés, embouteillage et vieillissement des locaux existant au centre.

RESTRUCTURATION ÉCONOMIQUE

Terrains industriels en hectares, Metro Toronto, 1982

Municipalité	Terrains Industriels			total
	occupés	libres	libres, mais attachés aux industries existantes	
<i>Les trois villes intérieures de Metro</i>				
Toronto	810	34	—	844
York	166	18	—	184
East York	142	—	—	142
<i>Les trois villes extérieures de Metro</i>				
Etobicoke	3198	283	389	3870
Scarborough	1451	1090	490	3031
North York	2219	170	—	2389
<b>Metro</b>	<b>7985</b>	<b>1596</b>	<b>879</b>	<b>10460</b>

Source : basé sur Gardner, 1983, p. 49.

Tableau 8

Donc, le développement relatif et/ou absolu en faveur des zones extérieures de la grande région de Toronto et la régression industrielle de la zone centrale apparaissent comme le résultat inévitables de la croissance métropolitaine.

Mais tout cela est bien plus compliqué à cause d'autres processus s'opérant à une macroéchelle géographique — sans même parler de la crise économique des dernières années. Premièrement, les données au niveau de la grande région de Toronto reflètent le développement des secteurs tertiaire et quaternaire, y compris les services personnels et d'affaires, qui se sont développés progressivement depuis le début du siècle. En même temps, le secteur primaire a perdu des emplois très rapidement à la suite de l'industrialisation, de la mécanisation et de la modernisation de l'agriculture, de la pêche, des mines et de l'industrie forestière. Depuis peu, le secteur industriel a connu une régression, liée en partie à la concurrence internationale de certains pays en voie de développement; l'industrie textile est un exemple classique (Gardner, 1983).

Deuxièmement, le développement technologique a influencé le nombre d'emplois industriels. Dans certains secteurs face à la concurrence internationale comme par exemple dans l'industrie du vêtement, il apparaît que le manque d'innovation tech-

Evolution des effectifs des salariés et des ouvriers<sup>1</sup> dans le secteur manufacturier pour les régions métropolitaines de recensement de Toronto et d'Oshawa, de 1972 à 1984

Année	Nombre d'employés (en milliers) dans le secteur manufacturier							
	Ontario				régions métropolitaines de recensement de Toronto et d'Oshawa			
	total	salariés (1)	ouvriers (2)	(1 + 2)	total	salariés (1)	ouvriers (2)	(1 + 2)
1972 <sup>2</sup>	750,2	224,9	525,2	0,43	296,9	105,1	191,8	0,55
1973	804,9	227,9	577,1	0,39	316,4	105,1	211,1	0,50
1974	830,4	237,3	593,1	0,40	325,1	110,0	215,1	0,51
1975	770,6	236,5	535,1	0,44	305,4	110,0	195,4	0,56
1976	785,5	237,7	547,8	0,43	308,3	110,5	197,9	0,56
1977	776,5	239,0	537,5	0,44	304,4	110,9	193,5	0,57
1978	798,9	246,8	552,1	0,45	315,5	115,9	199,6	0,58
1979	842,3	255,9	586,4	0,49	333,9	118,9	214,9	0,55
1980	802,0	262,0	540,0	0,49	327,1	121,6	205,5	0,59
1981	842,0	272,4	569,7	0,48	336,8	126,5	210,3	0,60
1982 <sup>1</sup>	760,6	267,4	493,2	0,54	312,3	125,4	186,8	0,67
1983 <sup>1</sup>	893,0	296,4	571,7	0,52	414,3	146,3	228,7	0,64
1984	881,9	288,7	571,7	0,50	398,3	141,1	216,3	0,65

Source : *Emploi, gains et durée de travail*, Ottawa : Statistiques Canada, Catalogue 72-002.

<sup>1</sup> A partir de 1983, les données sont basées sur un échantillon dans toutes les classes de taille des entreprises. Avant, les données se réfèrent uniquement aux entreprises avec au moins 20 employés.

<sup>2</sup> Pour le mois de juillet chaque année.

Tableau 9

nologique a entraîné une diminution de main-d'œuvre continue visant à maintenir des prix de revient compétitifs (Gardner, 1983). Par contre, l'innovation technologique — par exemple, l'automatisation, l'importance de l'informatique — a eu pour effet une diminution des effectifs de production (ouvriers) par rapport aux employés salariés (Tableau 9). Par exemple, même dans la récession économique de 1980 à 1982, l'effectif des salariés dans l'industrie manufacturière des moyennes et grandes entreprises a continué à croître tandis que l'effectif des ouvriers diminuait. Donc, la direction, comprise en partie dans les effectifs salariés, devient plus importante; on peut émettre l'hypothèse que ceci est en partie lié à l'importance accrue à la valeur attachée à une localisation en zone rurale (y compris les zones périurbaines) et à l'agrément général des locaux de travail (Keeble, 1976).

Enfin, il faut reconnaître l'influence des changements dans l'organisation des grandes corporations nationales et internationales. Ces facteurs comprennent la réorganisation de la production par certaines entreprises multinationales comme la fer-

meture d'usines afin de « rationaliser » la production et de la concentrer ailleurs (Labour Council of Metropolitan Toronto, 1983). Bien que nous ne disposions pas d'informations spécifiques pour la région de Toronto, il faut reconnaître la possibilité d'autres formes de réorganisation qui ont été suggérées dans d'autres pays industrialisés. Wood (1985), par exemple, en parlant du Royaume-Uni, a suggéré qu'il y a une tendance dans les plus grandes entreprises à réduire l'emploi dans la production (et donc l'effectif des ouvriers en général) et de faire de plus en plus appel à la sous-traitance et à des services fournis à l'extérieur de l'entreprise. Cette hypothèse s'explique par le désir de contrôler les frais de main-d'œuvre en se procurant des services et certaines tâches industrielles directement du *secteur privé et compétitif* plutôt qu'en les assurant par leurs propres services. Il se peut que l'augmentation des emplois dans les petites et moyennes entreprises reflète, au moins en partie, ce phénomène, mais il faudrait attendre des recherches détaillées sur les achats de services par les grandes entreprises pour vérifier cette hypothèse.

En conclusion, la restructuration économique de Metro Toronto et de sa région telle qu'elle est indiquée par les informations statistiques citées ci-dessus se présente comme une série de transformations complexes et interdépendantes. Pour l'ensemble de la grande région, la restructuration est compliquée par différents processus opérant à des échelles géographiques très différentes. La régression industrielle qu'a connue la zone centrale pendant les années 70 et le début des années 80 est compensée pour l'ensemble des emplois par le développement d'autres secteurs ; mais pour les employés congédiés par l'industrie, ces changements ne sont pas nécessairement compensatoires et ils peuvent se trouver au chômage permanent alors que d'autres venant de l'extérieur prennent les emplois dans les secteurs en progression. Evidemment, une reprise économique peut renverser ces tendances, tout au moins à court et à moyen terme (par exemple, en 1984 la ville de Toronto a vu une augmentation de près de 8 % des effectifs employés dans l'industrie manufacturière [Metro Toronto, 1985]). A long terme, des zones centrales comme la ville de Toronto nécessiteraient l'élaboration d'une stratégie de développement économique bien fondée afin d'assurer une structure d'emplois appropriée à sa population résidente. Il n'est pas absolument inévitable que les tendances historiques mentionnées ci-dessus continuent mais afin de modifier ces tendances il faut reconnaître que les facteurs qui fonctionnent à l'échelle régionale, nationale et internationale sont des impératifs très puissants et que la modification des tendances demandera une détermination acharnée et un esprit d'innovation dans la création d'opportunités nouvelles et différentes.

**BIBLIOGRAPHIE**

- Bauer, G. et Roux, J.-M. *La rurbanisation : ou la ville éparpillée*. Paris : Les Editions du Seuil, 1976.
- Bryant, C.R. « Manufacturing in Rural Development », Ch. 5, pp. 99-128 dans Walker, D.F. (ed.), *Planning Industrial Development*. Chichester, England : Wiley and Sons, 1980.
- Bryant, C.R., Russwurm, L.H. et McLellan, A.G. *The City's Countryside : Land and Its Management in the Rural-Urban Fringe*. Harlow, Angleterre : Longman, 1982.
- City of Toronto. *A Jobs and Economic Development Strategy for Toronto*. Toronto : Mayor's Office, City of Toronto, 1983.
- Gardner, R.L. *Industrial development in Metropolitan Toronto : issues, Prospects and Strategy*. Toronto : Economic Development Office of the Chairman, Municipality of Metropolitan Toronto, 1983.
- Keeble, D. *Industrial Location and Planning in the United Kingdom*. London : Methuen, 1976.
- Labour Council of Metropolitan Toronto. *A Time for Public Leadership : Industrial Strategies for Metropolitan Toronto*. Toronto : Labour Council of Metropolitan Toronto, 1983.
- Metro Toronto. *Employment Survey*. Toronto : Metropolitan Toronto Planning Department, 1985.
- Wood, P.A. « The Anatomy of Job Loss and Job Creation : Some Speculations on the Role of the "Producer Service" Sector. » London : Manuscript, Department of Geography, University College, 1985.

## LES ACADIENS DANS LA MÉTROPOLE

par **Armand G. ROBICHAUD**

Commission d'Aménagement Beaubassin  
Nouveau-Brunswick

Beaucoup d'Acadiens ont émigré dans la région de Boston au XIX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, ils s'installent en grand nombre dans les régions urbaines du Canada, principalement à Montréal et à Toronto et plus récemment dans les grandes villes de l'Ouest. Certains retournent au pays et ils leur font bénéficier de leur expérience urbaine.

Many Acadians emigrated to the Boston region in the 19th century. Today large numbers of them settle in the urban districts of Canada, mainly Montreal and Toronto, and more recently in the large cities of the West. Some of these return home, bringing with them the benefit of their urban experience.

Cette présentation veut tracer les grandes lignes de la migration des Acadiens vers les métropoles. Nous tenterons de découvrir pourquoi ils s'y rendent, comment ils y vivent et quel impact ils peuvent avoir dans ces milieux.

Nous nous servons comme fil conducteur de notre recherche, de la relation ville-campagne telle qu'elle est perçue par Jane Jacobs. Nous tracerons d'abord une synthèse de l'histoire acadienne; nous suivrons ensuite les Acadiens à travers quatre mouvements migratoires: à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle vers Boston, dans l'entre-deux-guerres vers Montréal, dans les années 1950 vers Toronto et finalement dans les années 1970 dans l'ouest canadien et à Vancouver. Après avoir traversé le continent, quelques-uns de ces Acadiens bohèmes retourneront au pays; nous verrons donc, en conclusion, quel impact ces métropolitains peuvent avoir dans leur patrie.

### RELATION VILLE-CAMPAGNE

La relation ville-campagne est l'un des sujets les mieux documentés en urbanisme. Tous les spécialistes de la ville ont tenté de faire valoir leur point de vue à ce sujet.<sup>1</sup> Les économistes et géographes libéraux soutiennent généralement la thèse que la ville est un catalyseur du développement économique.

Un nouveau livre canadien intéressant dans cette perspective est celui de Jane Jacobs intitulé *Cities and the Wealth of Nations*. Selon cette économiste autodidacte, les villes sont les seuls endroits où la richesse est produite. Elle explique qu'aucune théorie économique, qu'elle soit libérale ou socialiste, ne réussit à analyser adéquatement l'économie puisqu'elle part de l'hypothèse que les nations sont des entités économiques, alors que la seule entité économique de base est la ville.

Selon cette « grand-mère amoureuse de la ville, » la campagne vit aux crochets

de la ville. La campagne peut produire des matières premières, de la main-d'œuvre, être consommatrice des produits de la ville mais ne peut pas vivre indépendamment de la ville. J. Jacobs prétend par ailleurs qu'on ne peut transplanter avec succès la technologie ou l'industrie de la ville à la campagne. Les subventions aux régions sous-développées ne font que miner les richesses des villes et ne réussissent jamais à engendrer du développement. Les régions à l'écart doivent se créer une économie de remplacement des importations et créer des villes pour connaître une véritable croissance.

L'auteur prétend par ailleurs que les dépenses militaires ainsi que les subsides aux régions défavorisées engendrent une économie de déclin. La voie qu'elle propose pour engendrer un développement global est la création de villes-états ayant leur propre monnaie, leur propre politique douanière et le plein contrôle sur leur économie. Elle a publié il y a quelques années un livre favorable à la souveraineté du Québec.

Beaucoup de gens au Canada s'intéressent à ses propos. Le mensuel *L'Actualité* de Montréal a publié une entrevue avec J. Jacobs dans son numéro d'avril 1985. On y dit que deux ministres du gouvernement québécois, Bernard Landry et Jean-Marc Johnson, ont quelque peu modifié leur discours après l'avoir lue. Sans vouloir me rallier à sa thèse, j'en retiendrai que c'est par des contacts et des échanges avec les villes qu'une région limitrophe et sous-développée comme l'est l'Acadie peut engendrer son développement.

## **SYNTHÈSE DE L'HISTOIRE DE L'ACADIE<sup>2</sup>**

L'Acadie est à l'origine de l'établissement européen en Amérique du Nord. Elle fut fondée en 1604 soit avant la Nouvelle-France (Québec en 1608) et la Nouvelle-Angleterre (Jamestown en Virginie en 1607). Après trois décennies où les établissements n'étaient que des postes de traite, la colonisation véritable se fit de 1632 à 1650. En 1680 il n'y avait cependant que 800 résidents en Acadie contre 9700 en Nouvelle-France et 155000 dans les colonies anglaises. L'Acadie a donc toujours été marginale relativement à l'ensemble américain.

Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sont marqués par d'innombrables guerres entre la France et l'Angleterre. Les Acadiens, entre l'arbre et l'écorce, adoptent une politique de neutralité. Les années 1755 à 1763 sont pour eux qui vivent en relative quiétude comme sujets britanniques depuis 1713, des années fatidiques. Le gouvernement anglais délègue alors plus de la moitié des 13000 Acadiens et les déporte dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre et dans les prisons en Angleterre. Quelques-uns regagnent la France, d'autres vont en Louisiane. En 1763 on ne trouvait que 3 à 4000 Acadiens en Acadie tandis que de 2 à 3000 étaient réfugiés en Nouvelle-France.

Le siècle suivant de l'histoire acadienne est marqué par son enracinement dans le silence. Quelques-uns regagnent discrètement leur pays et s'installent sur des terres éloignées des centres anglais. Graduellement et au compte-gouttes, ils obtiennent des concessions de terre, le droit de vote et des écoles, de telle sorte qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les Acadiens participent de façon plus active à la vie économique et politique de l'est du Canada.

On compte aujourd'hui 365000 Acadiens (d'origine ethnique française) dans les trois provinces maritimes du Canada dont 271000 au Nouveau-Brunswick (38,9 % de la population de cette province), 78000 en Nouvelle-Ecosse (9,2 % de la population) et 15500 dans l'Île-du-Prince-Édouard (12,7 % de la population). 33 % de ces Acadiens sont assimilés et n'utilisent plus la langue française, plus particulièrement en Nouvelle-Ecosse et dans l'Île-du-Prince-Édouard.<sup>3</sup>

## BOSTON, LA PREMIÈRE MÉTROPOLE

Les Acadiens ont toujours entretenu des relations commerciales et sociales avec les principales villes de l'est de l'Amérique. Dès le début de la colonisation, la France étant éloignée et la Nouvelle-France difficile d'accès, les Acadiens se tournèrent vers la Nouvelle-Angleterre. Grâce à une technologie qu'ils ramenèrent avec eux du Poitou, ces « défricheurs d'eau » drainaient les marais avec l'aide de digues et d'« aboiteaux » et firent de l'agriculture leur principale activité économique. En peu de temps cette agriculture complétée par la pêche, la chasse et l'élevage procurait un surplus de commodités susceptibles d'être échangées à l'extérieur. La colonie était dépendante de l'extérieur pour des produits manufacturés et certaines denrées, qui le plus souvent provenaient du Massachusetts.<sup>4</sup> C'est ainsi que Boston, première métropole de l'Amérique,<sup>5</sup> est devenue la première métropole des Acadiens. Le commerce entre ces deux colonies était souvent sous forme de contrebande puisqu'interdit par la France et vu d'un mauvais œil par l'Angleterre. Plusieurs des marchands acadiens de cette époque eurent la vie difficile, puisque leur économie était soumise au système économique de la colonie anglaise et que les deux colonies étaient souvent en état de guerre. La situation ne s'est guère améliorée lorsque l'Acadie est devenue colonie britannique.

Le principal mouvement migratoire des Acadiens, après leur « voyage organisé » de 1755, fut l'émigration dans la région de Boston, durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques-uns comme pêcheurs, la plupart pour travailler dans les usines textiles et dans la chaussure.

Ce mouvement a surtout attiré les Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Ecosse.<sup>6</sup> Le Nouveau-Brunswick a su mieux résister à cette tentation grâce à des efforts de colonisation de l'arrière-pays mieux articulés. Cette migration a drainé plusieurs milliers de personnes; pratiquement toutes les familles acadiennes ont de la parenté « aux États, » comme l'on dit. Ce mouvement n'était pas sans créer de l'émoi dans la population. Voici ce que dit un correspondant au journal *Le Moniteur Acadien* en 1869 :

Avez-vous jamais rencontré ces espèces d'Acadiens et de Canadiens, qui nous arrivent parfois des États-Unis, le feutre sur le coin de la tête, le « guess so » dans la bouche et le vide dans la cervelle ? Si non, tant mieux, je vous souhaite de n'en jamais voir : c'est une affliction de moins pour vous. Si oui, dites-le-moi franchement, est-il rien de si humiliant pour notre nationalité ? Est-il rien de plus affligeant et de plus honteux pour tout homme qui sent battre dans sa poitrine un cœur de Français, qui sent couler dans ses veines un sang pur et loyal, que de voir ces hommes, peut-être appelés à rendre de grands services à leur patrie, devenir ainsi des nullités sociales, ou mieux des nuisances dans la société.<sup>7</sup>

Quelques années plus tard, soit en 1872, le *Moniteur Acadien*, dans un long article sur le problème de l'émigration, fait observer que les départs vers les États-Unis se font de plus en plus nombreux :

C'est avec un profond sentiment de douleur que nous voyons tous les jours, depuis quelque temps, un assez bon nombre d'Acadiens, jeunes gens et hommes faits, dire adieu à leurs parents et à leurs amis, quitter nos belles campagnes et s'embarquer pour les États-Unis, ou pour Boston, comme on dit ordinairement. La fièvre de l'émigration qui a dépeuplé la Province de Québec, surtout depuis trois ou quatre ans, semble avoir atteint nos rivages et s'être développée d'une manière épidémique parmi nous.<sup>7 bis</sup>

Madeleine Giguère dans un article sur les Franco-américains indique qu'il y avait 900 000 personnes de langue maternelle française aux États-Unis en 1970.<sup>8</sup> On peut présumer qu'il y en a un beaucoup plus grand nombre qui sont d'origine ethnique française, par ailleurs il va de soi que la plus grande partie des Franco-américains seraient d'origine québécoise.

Les francophones étaient considérés comme des ouvriers idéaux puisqu'ils étaient dociles, qu'ils apprenaient vite, et qu'ils se contentaient de faibles salaires. Il n'est pas étonnant que les données du recensement indiquent que les Franco-américains en 1970 étaient surtout des cols bleus et dans le cas des femmes des travailleuses du secteur tertiaire de bas niveau. Madeleine Giguère conclut qu'il y a correspondance entre l'assimilation à l'anglais et les emplois de niveau supérieur.

Il faut noter que cette immigration vers la Nouvelle-Angleterre a eu des effets d'entraînement en Acadie. C'est ainsi qu'en 1903 on fonda à Waltham, Mass., dans la banlieue de Boston, « La Société Mutuelle l'Assomption. » Cette compagnie d'assurance a maintenant son siège social à Moncton et elle est l'une des plus importantes compagnies de l'Acadie. Le Père Clarence d'Entremont explique que « les Acadiens de la Nouvelle-Angleterre, vivant depuis un certain temps aux États-Unis, étaient devenus plus pratiques en affaires que leurs cousins des Maritimes. »<sup>9</sup>

## MONTRÉAL, NOTRE MÉTROPOLE CULTURELLE

Montréal, la première métropole du Canada, peut être considérée comme la principale ville pour les Acadiens. L'Acadie et le Québec ou la Nouvelle-France ont toujours eu des contacts très étroits. Mon propre ancêtre Louis Robichaud, originaire du Poitou (Chaussée, dans le sud-louduvais, département de la Vienne), est mort à Québec en 1649, sept années après son arrivée en Acadie. Les Acadiens constituent le plus important apport ethnique au Québec après les Canadiens français. Plusieurs prétendent qu'il y a 600 000 Acadiens au Québec; le Père Adrien Bergeron affirme qu'il y en a plus d'un million sur une population totale de 6,5. Le premier mouvement migratoire fut l'exode vers la Nouvelle-France lors du grand dérangement et quelques peuplements subséquents. Les Acadiens se sont intégrés rapidement à la population québécoise « car ceux-ci partageaient la même langue, la même religion, la même civilisation en plus d'avoir enduré l'assaut d'un même ennemi. »<sup>10</sup>

On retrouve des Acadiens un peu partout au Québec, mais avec des concentra-

tions plus importantes en Gaspésie, sur la côte nord, aux Îles-de-la-Madeleine et dans plusieurs paroisses réparties sur l'ensemble du territoire québécois.

On n'a trouvé aucune étude particulière sur les Acadiens à Montréal. Il semblerait que l'émigration vers Montréal se soit faite de façon continue quoique probablement avec plus d'importance durant la deuxième guerre mondiale. La plupart des usines fabriquant du matériel de guerre étaient situées dans le centre du pays et les Acadiens se seraient d'abord dirigés vers Montréal.<sup>11</sup>

Il est très difficile de déterminer le nombre d'Acadiens vivant à Montréal parce que ceux-ci peuvent difficilement être distingués des Québécois dans les recensements. M. Louis Morais, président fondateur du groupe « Les Acadiens en Ville, » estime à 300 000 le nombre d'Acadiens dans le Montréal métropolitain, presque autant que dans l'Acadie Maritime. On retrouve une concentration importante de Madellinots à Verdun autour d'une paroisse fondée par un curé descendant d'Acadiens.<sup>12</sup> On estime par ailleurs que les Acadiens sont surtout concentrés dans l'est de l'île de Montréal.

Alors que les Acadiens émigraient vers les villes de la Nouvelle-Angleterre et les villes anglaises du Canada, surtout pour y travailler dans les usines, Montréal avait une vocation beaucoup plus large. Les Acadiens s'y rendaient et s'y rendent encore pour faire leurs études et les professionnels et les hommes d'affaires y obtiennent des promotions. On retrouve des Acadiens dans toutes les sphères de la vie montréalaise, qu'il s'agisse de présidents de compagnies, de hauts fonctionnaires, de professionnels ou de politiciens. Emery LeBlanc explique que les Acadiens étant bilingues ont souvent de meilleures chances de promotion que les Québécois unilingues francophones.<sup>13</sup>

Il est intéressant de noter qu'au moins trois ministres du gouvernement québécois actuel sont d'origine acadienne : Bernard Landry dont les parents sont de Saint-Jacques-de-l'Achigan (une paroisse acadienne au Québec), Marcel Léger (dont les parents sont originaires de Shédiac au Nouveau-Brunswick) et Pierre-Marc Johnson (fils de l'ancien premier ministre Daniel Johnson).

Dès le début du siècle il existe des regroupements d'Acadiens à Montréal. En 1911 est fondée la succursale Abbé Casgrain de la Société l'Assomption<sup>14</sup> et en 1927 on fonde une section acadienne de la Société Saint-Jean-Baptiste.<sup>15</sup> Un mensuel littéraire et historique, « La Revue Acadienne », est publié pendant deux ans (1917-1918).<sup>16</sup> Une chaire d'histoire de l'Acadie est établie à l'Université de Montréal en 1920.<sup>17</sup>

Ces associations acadiennes essaient d'aviver le sentiment d'appartenance chez les Acadiens mais on ne peut les considérer comme toujours très ouvertes d'esprit comme en témoignent deux rapports dans *L'Évangéline* de 1929. On fait d'abord état d'une rencontre de la Société l'Assomption où un dénommé Gaudin, d'origine acadienne, fait une conférence sur le féminisme :

A entendre certaines personnes du sexe féminin, la femme aurait le droit de tout faire. Pour peu que la chose continue, l'homme devra prendre jupe un jour ou l'autre, c'est-à-dire remplir le rôle de la femme, tandis que cette dernière remplira celui de l'homme dans toutes les sphères d'activité. Puis il prouve ensuite ce que la femme devrait être vis-à-vis de l'homme. Elle se doit d'abord d'être

aimable, ravissante même. C'est son devoir de plaire à l'homme, d'être charmante en un mot, de continuer à être l'inspiratrice des artistes, des poètes, des peintres et des musiciens. Les musées d'art ont célébré ses charmes, et sa beauté est inscrite dans le bronze et dans le marbre. Les galeries regorgent de peintures exquises qui démontrent à quel point le peintre s'inspire de la femme. La même chose s'applique à la musique ainsi qu'à la poésie. Alfred de Musset chanta la femme telle qu'elle doit être tandis que Molière fustigea celle qui se montrait trop pédante, trop savante. Sauf certaines exceptions, la femme n'est à sa place qu'au foyer et le féminisme ne produira jamais l'égalité entre les deux sexes. Au contraire il apporte la révolte chez la femme. C'est l'homme, poursuit-il, qui fait les lois. Qu'on vote bleu ou rouge, cela ne regarde point les femmes.<sup>18</sup>

Lors d'une conférence subséquente M. Gaudin fait état des « résultats funestes d'une lecture peu soignée de la part des parents vis-à-vis de leurs enfants, ce qui est le plus souvent que l'on imagine, dit-il, la cause de leur perdition. »<sup>19</sup>

À l'heure actuelle, il existe trois associations d'Acadiens à Montréal. Le Club Universitaire Acadien, fondé vers 1960, est surtout formé d'universitaires âgés qui se rencontrent trois ou quatre fois l'an. Alors qu'il était autrefois actif dans les œuvres de philanthropie et comme promoteur de l'identité canadienne, Il s'agit aujourd'hui surtout d'un club de rencontres sociales.

Les Acadiens en Ville, fondé en 1976, regroupe environ 450 membres appartenant surtout à la classe ouvrière. Ce club axé vers la famille est très actif et organise des soirées dansantes, des soupers-causeries, des pique-nique, des manifestations lors de notre fête nationale le 15 août et produit une émission de télévision sur un poste communautaire.

La dernière-née, qui est d'ailleurs toujours en voie de formation, est le RAAM (Rassemblement des Acadiens et Acadiennes à Montréal). Ce club regroupe surtout de jeunes universitaires célibataires, avec une forte concentration de « cultureux, » la plupart demeurant au centre ville.

Ces associations contribuent à l'intégration des nouveaux arrivants, proposent des échanges de logements entre Acadiens métropolitains et ceux qui sont restés au pays, font la promotion d'artistes acadiens, etc. Un bulletin d'information nommé *Echos Urbains* est publié à Montréal.<sup>20</sup>

Il est important de noter que la plupart des grands personnages de la culture acadienne demeurent à Montréal; mentionnons l'écrivain Antonine Maillet, les chanteurs Edith Butler, Calixte Duguay et Angèle Arsenault. Par ailleurs certains chansonniers québécois sont d'origine acadienne, comme Gilles Vigneault, Raoul Duguay, Donald Lautrec, Georges Langford. La plupart de nos artistes ont adopté Montréal comme lieu de ressourcement. On peut donc dire, à toutes fins utiles, que Montréal est la métropole culturelle des Acadiens.

Montréal est une ville que bien des Acadiens ont choisie comme lieu de résidence. Ils y travaillent dans l'industrie, dans le commerce, dans la fonction publique et dans le domaine des arts. Mais Montréal est aussi la ville où les Acadiens vont une ou deux fois l'an pour magasiner et pour aller au théâtre ou au cinéma.

## TORONTO, LA MÉTROPOLE INDUSTRIELLE

L'émigration vers Toronto des groupes ethniques de souche autre que britannique a débuté vers le début du présent siècle, et s'est maintenu entre les deux guerres mondiales, mais elle a surtout été importante après la deuxième guerre mondiale.<sup>21</sup> C'est surtout vers la fin des années 1950 que les Acadiens se sont dirigés massivement vers Toronto et le sud de l'Ontario, attirés par les emplois industriels.<sup>22</sup> Toronto remplace donc graduellement Boston comme métropole industrielle des Acadiens.

Il y a plus de 100000 francophones à Toronto. Selon un sondage, les Acadiens représentent 19 % de ce nombre,<sup>23</sup> mais selon une estimation plus optimiste ils représenteraient 40 % de cette population.<sup>24</sup> Elle est répartie sur l'ensemble du territoire métropolitain. Une certaine concentration d'Acadiens est à noter autour de la paroisse du Sacré-Cœur : en 1965 ceux-ci représentaient la majorité des paroissiens de cette seule église française de Toronto. Il est à noter que cette paroisse du centre ville, qui attire surtout des cols bleus, a été le point focal de la vie française à Toronto depuis le début du siècle. Durant les années soixante les choses ont changé alors qu'une nouvelle église était fondée en 1966. Grâce aux politiques fédérales favorables au bilinguisme, le nombre d'écoles françaises est passé de deux en 1966 à huit en 1977.<sup>25</sup>

Les Acadiens sont souvent considérés à Toronto comme appartenant à une classe défavorisée. On dit que leurs enfants ont plus de difficultés dans les écoles.<sup>26</sup> Une étude de 1965 montre que les Acadiens sont sous-scolarisés<sup>27</sup> mais qu'ils ont des salaires moyens par famille similaires à ceux des francophones originaires du Québec et supérieurs à ceux des Franco-ontariens.<sup>28</sup> Les informateurs indiquent également une plus grande cohésion sociale chez les Acadiens comparés aux autres groupements francophones.

Un certain nombre d'organisations acadiennes existent à Toronto. En 1954 était fondé le Club Acadien, qui organisait des danses et publiait un journal intitulé *Le Bulletin*.<sup>29</sup> Il existait encore dans les années 1960 une succursale de la Société l'Assomption.<sup>30</sup> La Fédération des Femmes Canadiennes Françaises, rattachée à la paroisse du Sacré-Cœur, était durant les années soixante le seul regroupement des femmes de la classe ouvrière et était composé majoritairement d'Acadiennes.<sup>30</sup>

Le principal organisme acadien est aujourd'hui l'Alliance Acadienne. Ce groupement financé par le gouvernement fédéral se donne comme mission de regrouper les Acadiens pour faire connaître et conserver leur héritage. Il a publié en 1984 trois numéros d'un journal, *L'Acadianité*.

On peut y lire la biographie d'un Acadien originaire de la Gaspésie, Charles Arsenault. Il s'installe à Toronto en 1950 et prend emploi auprès de la compagnie de magasins à rayons Eaton comme traducteur. En 1954 il se lance dans le commerce et fonde la Compagnie de meubles Champlain et la librairie Champlain. C. Arsenault a fait partie, durant les trente dernières années, d'au moins vingt-cinq organisations différentes : dont environ quinze regroupements francophones à Toronto (il était notamment président-fondateur du Club Acadien, membre du conseil de la paroisse du Sacré-Cœur, membre des Compagnons des vins de France), et dix associations métropolitaines (Board of Trade de Toronto, Conseil des écoles catholiques du Grand

Toronto, membre du bureau de planification de la ville de Toronto) et de quelques organisations provinciales et nationales (Association canadienne française de l'Ontario, Association des commissaires d'écoles de langue française de l'Ontario). Mais il est évident que l'histoire de C. Arsenault est exceptionnelle et que la majorité des Acadiens de condition ouvrière connaît un genre de vie très différent.

Toronto sert occasionnellement de tremplin culturel pour les Acadiens, mais surtout lorsqu'il s'agit d'un art non lié à la langue. On pense à Paul LeBlanc, coiffeur originaire de Dieppe, N.-B. qui gagna récemment un Oscar de l'Académie cinématographique américaine pour sa participation à la fabrication des 800 perruques du film *Amadeus*.<sup>31</sup> Celui-ci émigra à Toronto, après quelques années de métier à Moncton. Il demeure actuellement à New York.

## VANCOUVER, MÉTROPOLE DE L'HÉDONISME

Vers la fin des années 1970, l'Ouest canadien en général et Vancouver en particulier sont l'objectif de la quatrième vague d'émigration des Acadiens. La vitalité de l'économie dans cette partie du pays, engendrée surtout par l'industrie pétrolière et l'abondance des emplois fort rémunérateurs sont à la base de ce mouvement. On retrouve ainsi des Acadiens dans toutes les villes et principaux centres de l'Ouest, mais Calgary en Alberta est probablement la ville où l'on en retrouve le plus grand nombre.

Nous n'avons pas trouvé d'études particulières sur la présence des Acadiens à Vancouver, mais quelques études traitant des Franco-colombiens et des Québécois peuvent servir de base de référence. On estime à un peu moins de 20000 le nombre de Québécois ayant émigré vers la Colombie britannique de 1976 à 1983, Vancouver étant la principale destination. Ces migrants sont souvent professionnels ou étudiants mais pour une partie il s'agit de jeunes entre 18 et 30 ans qui veulent « vivre et se laisser vivre » dans ce paradis pour assistés sociaux.

Il y a approximativement 100000 francophones en Colombie britannique dont approximativement 40000 vivent dans la région métropolitaine de Vancouver.<sup>32</sup> Le seul endroit où il y a une concentration significative de francophones est l'ancien village de Maillardville, maintenant banlieue de la ville de Coquitlam, situé entre Vancouver et la frontière américaine. Maillard était propriétaire d'une scierie et il recruta en 1909 un grand nombre de Québécois et les installa à la périphérie de son usine.<sup>33</sup> Aujourd'hui Maillardville n'abrite plus qu'un noyau vieillissant de francophones, les jeunes ont, pour la plupart, déserté le village et abandonné l'héritage culturel des parents.<sup>34</sup>

Les nouveaux immigrants francophones vivent près du centre ville en général ou dans la paroisse du Saint-Sacrement au sud. Une nouvelle société vient d'être formée, qui a acheté trois terrains dans ce quartier, afin d'y construire 80 logements pour les francophones.<sup>35</sup>

Les Franco-colombiens sont généralement sous-scolarisés; ils gagnent moins d'argent que les anglophones et même que les autres minorités ethniques de la Colombie britannique et sont chômeurs plus souvent qu'à leur tour. Il est intéres-

sant de noter cependant qu'il n'y a pas de différence notable entre les secteurs d'activités des francophones et des anglophones.<sup>36</sup>

Si les francophones s'installent à Toronto et en Alberta pour des raisons économiques, c'est souvent pour d'autres raisons qu'ils vont à Vancouver. Des enquêtes montrent que le climat, le paysage, et les possibilités d'y pratiquer des activités de plein air sont des éléments qui poussent les francophones à vivre à Vancouver. Un autre élément motivateur est le rythme de vie, le bouillonnement culturel et intellectuel. La Colombie britannique est la « Californie canadienne »; on y retrouve une influence orientale (Vancouver et San Francisco ont les deux plus importantes minorités chinoises en Amérique du Nord). Les techniques de relaxation visant l'émancipation du « moi », les thérapies individuelles et de groupe, la pratique d'une vie saine par le sport et par une meilleure alimentation sont des éléments importants de la vie sur la côte ouest. Les Acadiens comme les autres immigrants sont attirés par ce nouveau mode de vie.<sup>37</sup>

Il existe plusieurs associations francophones à Vancouver. Un journal hebdomadaire, *Le Soleil de Colombie*, y est publié. Il est intéressant de noter qu'une journaliste, Annie Granger, est française, d'origine acadienne. Ses descendants sont de Belle-Ile-en-Mer où plusieurs Acadiens s'établirent après le « Grand Dérangement. »

## CONCLUSION

Dans tout mouvement migratoire, un certain nombre de gens reviennent aux sources, quelques-uns très vite mais d'autres après plusieurs décennies. Ceux-ci ramènent avec eux un bagage culturel, de nouvelles valeurs, de nouvelles technologies et parfois des capitaux. Ces éléments peuvent entraîner des difficultés d'adaptation dans leur ancien milieu mais dans l'ensemble ces ressources sont profitables à la communauté d'origine.

On a constaté depuis le début des années 1970, mais surtout dans la deuxième moitié de cette décennie, un retour des Acadiens émigrés. On peut se demander si cette tendance est l'indice d'une confiance de la population dans les possibilités de vivre convenablement dans notre milieu ou le signe d'une diminution de l'attrait économique exercé sur les populations moins favorisées par les centres de développement urbains.<sup>38</sup>

L'importance de ce phénomène a été mesurée par une étude réalisée en 1981 dans le district scolaire no. 12, au sud du comté de Kent, N.-B.<sup>39</sup> On a constaté que 37,3 % de la population étudiante avait déjà résidé soit aux États-Unis, soit dans une région anglophone du Canada. Le directeur du district scolaire no. 39 (nord du comté de Kent) indiqua que près de 100 élèves par année provenaient de régions anglophones et s'installaient dans son district durant les années 75-80,<sup>40</sup> sur un total de 3600 élèves. On note des difficultés d'intégration de ces nouveaux venus dans le milieu scolaire.

Ces Acadiens ramènent aussi au pays une nouvelle moralité, qu'il s'agisse de l'union libre au lieu du mariage, ou des vues plus libérales sur l'avortement, la promiscuité sexuelle, etc. On remarque aussi depuis quelques années le développement

de mouvements religieux nouveaux en Acadie : d'abord les Témoins de Jehovah, puis les Pentecostistes, les Baptistes et bien d'autres. Le phénomène inquiète les paroisses.

Les gens qui reviennent d'exil, plus particulièrement ceux qui ont étudié ou travaillé au Québec, sont généralement plus patriotes. Une analyse de la composition des mouvements nationalistes montrerait que ceux qui ont vécu à l'extérieur sont surreprésentés dans les associations.

Les métropolitains profitent souvent des connaissances acquises pour créer de nouvelles entreprises. Un article du journal *Le Petit Moniteur* donne l'exemple de deux frères, Arthur et Emery Allain, qui ont travaillé à Toronto pendant plus de douze ans.<sup>41</sup> De retour à Cocagne en 1972, ils établissent une société qui se spécialise dans les toitures de bâtiments, « Atlantic Roofers. » Cette firme basée à Halifax a actuellement un chiffre d'affaires de près de 7 millions de dollars par année; elle emploie 70 personnes au Nouveau-Brunswick, 40 personnes en Nouvelle-Ecosse et elle se propose d'ouvrir une succursale à l'Île-du-Prince-Édouard l'été prochain qui donnerait de l'emploi à 20 autres personnes.

Pour reprendre les propos de Jane Jacobs, ce n'est que par la création d'une économie de remplacement des importations qu'une région prospère. Nos métropolitains réenracinés en Acadie semblent contribuer à la réalisation de cet objectif. Grâce à l'informatique et aux télécommunications, les contacts entre les régions sont de plus en plus faciles. La distance n'est plus un obstacle à la communication. Si l'Acadie reste en liaison avec les métropoles, son devenir en sera plus prometteur.

Les métropoles par leur force d'attraction ont drainé une grande partie des ressources humaines de l'Acadie, mais ces Acadiens dispersés dans les métropoles et qui maintiennent un contact vivant avec l'Acadie ou ceux qui vont en ville et s'imprègnent de la culture urbaine pour la ramener au bercail, contribuent largement au développement de leur patrie.

## BIBLIOGRAPHIE

- Arsenault, Fernand. « L'émigration et les Acadiens, » *Vie Française. Cinquième colloque annuel de l'Institut français du Collège de l'Assomption* (mars 1984), pp. 36-39.
- Arsenault, Georges. *Histoire de l'émigration chez les Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard*. Summerside : La Société Saint-Thomas d'Aquin, 1980.
- Bernard, Antoine. « Renaissance acadienne, » *Comité de la survivance française*. Québec : Université Laval.
- Breton & Savard eds. *The Quebec and Acadian Diaspora in North America*. Toronto : The Multicultural Historical Society of Ontario, 1982.
- Dalgie, Jean et al. *Les Acadiens des Maritimes : études thématiques*. Moncton : Centre d'études acadiennes, 1980.
- Dalgie, Jean. « Nos amis les ennemis, les marchands acadiens et le Massachusetts à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, » *Cahiers de la Société historique acadienne*, Vol. 7, n° 4 (décembre 1976).

- d'Entremont, C.J. « La survivance acadienne en Nouvelle-Angleterre, » *Vie française. Cinquième colloque annuel de l'Institut français du Collège de l'Assomption* (mars 1984), pp. 8-25.
- Fédération des francophones hors-Québec. *Les héritiers de Lord Durham*. Ottawa.
- Hebert, Pierre. « L'apport ethnique des Acadiens au Québec ». Gaspésie : Publications de la Société historique de la Gaspésie, Vol. XII (déc. 1984), pp. 30-41.
- Jacobs, Jane. *Cities and the Wealth of nations*. New York : Random House, 1984.
- Latouche, Daniel. « La grand-mère amoureuse de la ville. » Interview dans *L'Actualité*, Vol. 10, n° 4 (avril 1985). Montréal : Mactean Hunter Limitée.
- Leblanc, Jean-Paul et al. *Projet de recherche auprès des abandons scolaires*. District scolaire n° 12, Bouctouche, juin 1981.
- Mailloux, Claude. « La migration actuelle et récente des Québécois vers l'Ouest canadien : la Colombie britannique, » *Vie Française*, vol. 38, n° 4-5-6 (avril-mai-juin 1984).
- Maxwell, Thomas. *The Invisible French, the French in Metropolitan Toronto*. Waterloo, Ontario : Wilfred Laurier University Press, 1977.
- Spigelman, Martin S. « Survival - New Views on Francophone Minorities in Canada, » *Acadiens. Revue de l'histoire de la région Atlantique*. Fredericton, N.-B. : Department of History, University of New Brunswick, 1978 ; pp. 141-150.

#### Journaux

- Acadianité. La voix acadienne de l'Ontario* (Toronto), vol. 1, n° 1 (janvier 1984); vol. 1, n° 2 (février 1984); vol. 1, n° 3 (avril 1984).
- L'Évangéline* (Moncton, N.-B.), 19 janvier 1926, p. 5; 31 octobre 1929, p. 5; 26 décembre 1929, p. 4.
- Pro-Vision, sud-est* (Moncton), vol. 3, n° 45 (2 avril 1985).
- Le P'tit Moniteur*, hebdo du sud-est (Shédiac, N.-B.), vol. 2, n° 39 (21 mars 1985); vol. 2, n° 40 (28 mars 1985).
- Le Soleil de Colombie*, 13 janvier 1984; 16 novembre 1984; 22 mars 1985.
- Times-Transcript* (Moncton), 26 mars 1985.

#### NOTES

- 1 J'ai personnellement fait une recherche bibliographique sur la relation ville-campagne intitulée *La Densité* dans le cadre d'un cours de maîtrise à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Montréal (22 mai 1977), 55 p.
- 2 Jean Daigle, *Les Acadiens des Maritimes*.
- 3 Recensement 1981, *Statistiques Canada*.
- 4 Daigle. *Nos amis les ennemis, Les marchands acadiens et le Massachusetts à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle*.
- 5 Jane Jacobs, *Cities and the Wealth of Nations*, p. 145.
- 6 Muriel K. Roy, *Peuplement et Croissance démographique en Acadie*, p. 185.
- 7 Cité dans Georges Arsenault, *La Colonisation et les Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard*, p. 22.
- 7 bis *Ibid.*
- 8 In Breton & Savard, eds., *The Quebec and Acadian Diaspora in North America*.
- 9 R.P. Clarence d'Entremont, *La Survivance acadienne en Nouvelle-Angleterre*, p. 16.
- 10 Pierre Hebert, *L'apport ethnique des Acadiens au Québec*, p. 31.
- 11 G. Arsenault, *Histoire de l'émigration chez les Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard*.
- 12 Selon Anselme Chiasson lors d'une entrevue téléphonique, 22 avril 1985.

<sup>13</sup> Emery LeBlanc, originaire de Shédiac, N.-B., ancien rédacteur en chef de *L'Évangéline*, qui déménagea à Montréal pour devenir Directeur des Relations Publiques pour le Canadien National; entrevue téléphonique, 22 avril 1985.

<sup>14</sup> Antoine Bernard, p. 33.

<sup>15</sup> *L'Évangéline*, 19 janvier 1928, p. 5.

<sup>16</sup> Bernard, p. 38.

<sup>17</sup> Bernard, p. 181.

<sup>18</sup> *L'Évangéline*, 31 octobre 1929, p. 5.

<sup>19</sup> *L'Évangéline*, 28 décembre 1929, p. 4.

<sup>20</sup> Source : *Echos urbains*, vol. 1, n° 1. Programme de la soirée spéciale pour Edith Butler, 23 février 1985; entrevue téléphonique avec Marc Chouinard.

<sup>21</sup> Maxwell, *The Invisible French*, p. 45. Cf. aussi Jean-Baptiste Haché, *Acadian identity. A Conceptual Framework for the Study of an Ethnic Minority in a Bicultural Society* (Toronto : University of Toronto, 1970).

<sup>22</sup> Arsenault, *Histoire de l'émigration*, p. 36.

<sup>23</sup> Maxwell, *The Invisible French*, p. 25.

<sup>24</sup> Roger Léger, dans *L'Acadianité*.

<sup>25</sup> Maxwell, *The Invisible French*, p. 149.

<sup>26</sup> Spigelman, *Survival - New Views on Francophone Minorities In Canada*, p. 143.

<sup>27</sup> Maxwell, *The Invisible French*, p. 86.

<sup>28</sup> Maxwell, *The Invisible French*, p. 67.

<sup>29</sup> *Acadianité*, vol. 1, n° 1.

<sup>30</sup> Maxwell, *The Invisible French*.

<sup>31</sup> *Le P'tit Moniteur*, 28 mars 1985; *Pro-Vision*, 2 avril 1985, p. 1; *Times & Transcript*, 26 mars 1985, p. 1.

<sup>32</sup> *Les Héritiers de Lord Durham*, p. 35.

<sup>33</sup> *Le Soleil de Colombie*, 13 janvier 1984.

<sup>34</sup> Mailloux, *La migration actuelle et récente des Québécois vers l'ouest canadien : la Colombie britannique*, p. 12.

<sup>35</sup> Annie Granger, « Quartier Saint Sacrement, Le retour des francophones ». *Le Soleil de Colombie*, 22 mars 1985, p. 1.

<sup>36</sup> *Le Soleil de Colombie*, 16 nov. 1984, p. 1.

<sup>37</sup> D'après Mailloux, pp. 15-17.

<sup>38</sup> *Les Héritiers de Lord Durham*, p. 36.

<sup>39</sup> Jean-Paul Leblanc, *Projet de recherche auprès des abandons scolaires*, p. 97.

<sup>40</sup> Alcide Leblanc, lors d'une entrevue téléphonique, 22 avril 1985.

<sup>41</sup> Gilles Allain, « Atlantic Roofers de Cocagne. Un grand coup de pouce à l'économie locale, » *P'tit Moniteur*, 21 mars 1985, p. 9.

## LANGUE ET MINORITÉ EN MILIEU URBAIN

par **Normand ROBICHAUD**

Université Laurentienne, Sudbury

Etude des réactions de sujets francophones bilingues vivant en milieu anglophone majoritaire et placés en situation de conflit linguistique de type visuel ou auditif. Les résultats des tests font apparaître des différences marquées entre sujets provenant d'un environnement urbain et sujets vivant en milieu rural : en milieu urbain, la résistance à la langue majoritaire est toujours moins forte.

A study of the reaction of bilingual Francophones living in a predominantly anglophone environment and thereby facing linguistic conflicts which are of a visual or auditory type. The test results show marked differences between subjects coming from an urban environment and those who live in urban districts. Resistance to the majority language is always weaker in an urban context.

Deux études (Robichaud, 1978, 1980) menées dans les provinces de l'Atlantique, démontrent que lorsque deux langues sont en contact et en rapport de force, l'une en position majoritaire et l'autre en position minoritaire, le comportement langagier variera, dans certains cas significativement, selon le degré de bilinguisme des sujets et la composition linguistique de l'environnement social.

En effet, dans deux situations expérimentales qui consistaient à résoudre l'une, un conflit visuel faisant appel à la vision binoculaire et l'autre, un conflit auditif fondé sur le mode dichotique d'écoute, les résultats ont démontré que la culture du groupe majoritaire, la culture anglaise, exerce une force d'attraction auprès de la population qui a composé l'échantillonnage de ces deux études.

La situation expérimentale faisant appel à la rivalité binoculaire consiste essentiellement à présenter simultanément à l'œil humain au moyen du stéréoscope et à une vitesse tachistoscopique, deux stimuli différents. Les recherches (Engel, 1956, 1958; Hostorf et Myro, 1959; Bagby, 1957; Pettigrew, Barnett et Allport, 1958; Eriksen, 1964) démontrent que dans une telle situation, une des images a tendance à dominer : celle qui est la plus familière au sujet ou qui correspond aux modèles culturels de son groupe.

Le mode dichotique d'écoute part du même principe que le précédent, mais cette fois-ci la situation de conflit s'adresse à l'ouïe. Présenter simultanément des stimuli auditifs de langues différentes est une situation commune dans un milieu où deux langues sont en contact.

En ce qui concerne la mesure des réactions de sujets bilingues (Robichaud, 1978) qui, pour l'expérience, avaient été classés selon trois degrés différents de bilinguisme (bilinguisme à dominance française, bilinguisme équilibré et bilinguisme à dominance anglaise), les résultats ont été différents selon le mode de présentation des stimuli (Cf. figure 1).

Moyenne des scores des réactions de sujets bilingues à des stimuli visuels et auditifs lorsque deux langues sont en contact.

Groupes : TA, témoin unilingue anglais; BA, bilingue à dominance anglaise; BE, bilingue équilibré; BF, bilingue à dominance française; TF, témoin unilingue français.

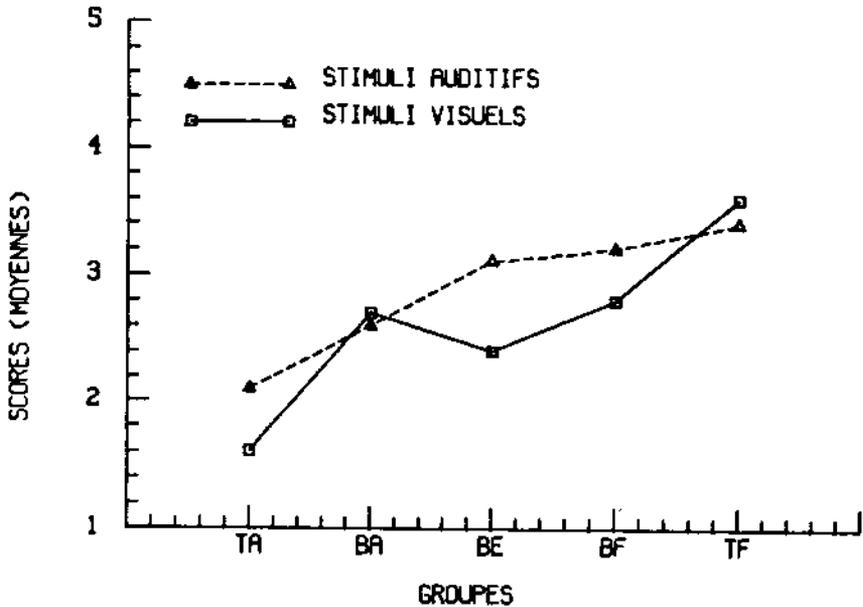


Figure 1

Dans la situation de conflit visuel, les réactions<sup>1</sup> ont été favorables aux stimuli de langue anglaise et d'une façon significative en ce qui concerne le groupe bilingue équilibré ( $p < 0,01$ ). Par contre, dans les situations de conflit auditif, les réactions ont été partagées plus équitablement entre les deux pôles linguistiques.

On peut donc conclure que les sujets bilingues « dans une situation spontanée dans laquelle le sujet ne peut prendre conscience distinctement de l'existence simultanée d'éléments linguistiques bipolaires (vision binoculaire), la langue du majoritaire domine. Par contre, dans une situation qui présente les éléments bilingues d'une façon distincte (mode dichotique d'écoute), les forces semblent s'équilibrer. Sans doute, les sujets peuvent-ils faire appel à des modèles de comportement ou mécanismes de défense qui modifient leurs réponses » (Robichaud, 1978, pp. 48-49).

Des résultats analogues (Cf. figure 2) ont été obtenus en ce qui concerne la mesure de l'influence de l'environnement sociolinguistique (Robichaud, 1980).

Moyenne des scores des réactions à des stimuli visuels et auditifs selon l'environnement linguistique lorsque deux langues sont en contact.

Groupes : TA, témoin unilingue anglais; MA-1 et MA-2, majoritairement anglophone; B, bilingue; MF-2 et MF-1, majoritairement francophone et TF, témoin unilingue français.

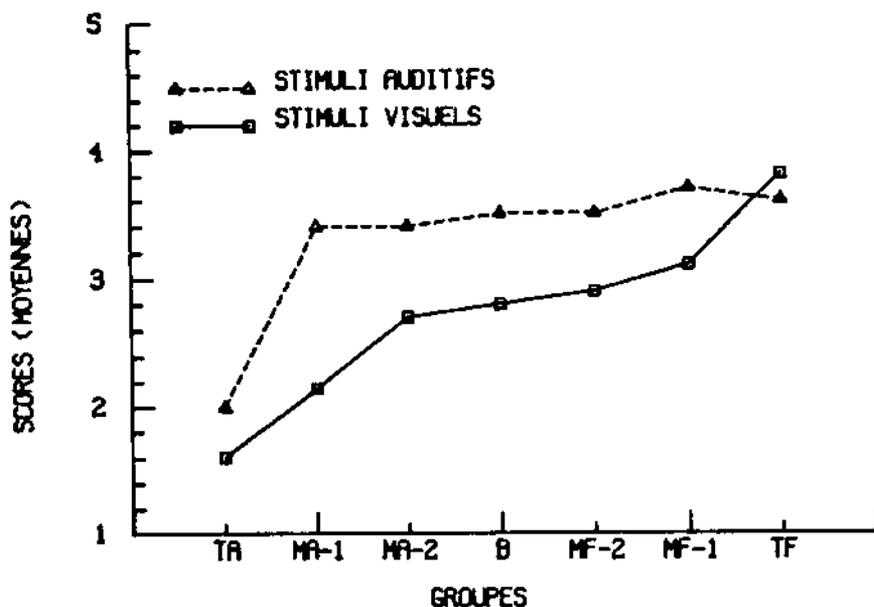


Figure 2

Pour cette étude, l'environnement sociolinguistique comprenait cinq groupes expérimentaux (dont les membres vivaient dans un milieu 1) soit majoritairement francophone, 2) soit bilingue et, 3) soit majoritairement anglophone, et deux groupes témoins (un unilingue francophone et un unilingue anglophone). La langue maternelle et d'usage des sujets était le français. Les résultats de cette recherche révèlent que la langue anglaise exerce une force d'attraction auprès des cinq groupes expérimentaux en ce qui concerne les réactions aux conflits visuels et que le groupe dans la position la plus minoritaire offre une différence significative ( $p < 0,01$ ) entre la perception de la langue française et de la langue anglaise, qui se situe nettement en faveur de celle-ci. Cependant, dans la situation de conflit auditif, les réactions sont plus favorables aux stimuli de la langue française.

Les réactions aux stimuli visuels des deux groupes témoins unilingues sont également révélatrices en ce qui concerne l'attrait entre les deux pôles linguistiques. Le groupe unilingue anglophone, tout en vivant à proximité de la culture française, se départit à peine de sa langue d'appartenance. Par contre, le groupe unilingue fran-

cophone, vivant dans un environnement exclusivement de langue française, s'éloigne d'une façon beaucoup plus prononcée de sa langue d'appartenance (Cf. figure 2).

## PROBLÉMATIQUE

Les résultats de ces deux études, particulièrement en ce qui concerne les réactions à la situation de conflit visuel, confirment d'une part la présence d'une influence dissolvante sur les membres de la minorité qui, d'après Lewin (1948), se traduit par le désir d'assimilation à la majorité, d'autre part l'hypothèse de Lambert (1975) qui soutient que lorsque deux langues sont en contact, la langue en position minoritaire évolue souvent d'après un processus de soustraction ; elle s'appauvrit considérablement en empruntant des éléments linguistiques à la langue majoritaire considérée comme plus prestigieuse par le minoritaire.

Cependant, en ce qui concerne les réactions aux situations de conflit auditif, les résultats atténuent l'importance de la force d'attraction exercée par le majoritaire et révèlent plutôt une influence intégrante de cohésion qui viendrait de l'attrait qu'exercent sur les minorités les caractères qui leur sont propres et qui sont irréductibles aux cultures voisines (Lewin, 1948). Il existe donc également des forces qui offrent une résistance au phénomène d'assimilation à la majorité. Nous avons poussé plus loin notre analyse dans le but de découvrir les facteurs qui maintiennent et renforcent l'adhésion aux modèles linguistiques de son propre groupe et qui par conséquent contrecarrent les influences assimilatrices des modèles linguistiques du groupe majoritaire.

Plus précisément, nous avons voulu vérifier par cette étude dans quelle mesure le fait de prendre conscience ou connaissance, selon différents niveaux de contraintes, des caractéristiques propres à son groupe d'appartenance influencera les réactions dans une situation de conflit visuel et auditif.

## MÉTHODOLOGIE

La situation expérimentale de cette recherche fut semblable aux deux études mentionnées ci-dessus. Elle consiste en une expérience de laboratoire dans laquelle les sujets ont eu à choisir entre des stimuli empruntés à la langue du majoritaire (anglaise) et à la langue du minoritaire (française) et mesurés à partir d'une expérimentation fondée sur la vision binoculaire et sur le mode dichotique d'écoute.

*Les stimuli visuels* faisant partie de l'expérience de rivalité binoculaire comprenaient vingt paires de mots comportant le même nombre de lettres (4, 5 ou 6 lettres) et étaient composées chacune d'un mot français et d'un mot anglais ayant la même signification ou une signification contraire. Ils ont été répartis en quatre catégories qui représentaient différents degrés de difficultés perceptuelles. Ils ont été classifiés de la façon suivante :

- 1) Les stimuli homographiques (même orthographe) dans les deux langues.  
Ex. : CHANCE ;
- 2) Les stimuli quasi homographiques à compléter (même orthographe dans les deux

langues à l'exception d'une seule lettre qui était remplacée par un blanc).  
Ex. : COMM\_\_N (commun ou common);

3) Les stimuli dissemblables qui étaient composés de mots de mêmes sens mais différemment orthographiés. Ex. : FREIN - BRAKE;

4) Les stimuli opposés. Ce sont des antonymes dont l'un des mots est en français et son contraire en anglais. Ex. : BLACK - BLANC.

A ces vingt paires de mots ont été ajoutés cinq autres stimuli comportant des mots empruntés aux langues espagnole et allemande, et couplés soit avec un mot français, soit avec un mot anglais ayant la même signification et le même nombre de lettres. Ces mots ne font pas partie de notre analyse; Ils avaient pour but d'empêcher les sujets de déceler « l'astuce » de l'expérience qui consistait à présenter systématiquement et simultanément une paire de mots synonymes ou antonymes dans deux langues différentes.

*Les stimuli auditifs* comprenant dix problèmes mathématiques de difficulté et d'intensité sonore identiques présentés simultanément et en alternance selon la langue à chaque oreille, l'un en anglais, et l'autre, différent, en français. Il y avait un intervalle de trois secondes entre chaque présentation d'un problème de telle sorte qu'il était impossible au sujet de donner la réponse aux deux problèmes; il devait soit choisir entre l'un ou l'autre soit formuler une réponse à partir d'une combinaison de deux problèmes.

*L'échantillonnage* : Les sujets qui ont participé à l'expérience ont été choisis sur une base volontaire parmi la population étudiante d'une douzième année d'une école polyvalente de langue française d'un centre urbain important de la région du nord-est de l'Ontario. Les sujets qui ont participé à l'expérience ont affirmé avoir vécu depuis toujours dans cette ville (91 %) ou dans ses proches banlieues (9 %). Afin d'avoir des groupes semblables et de nous permettre ainsi de faire des comparaisons valides entre les groupes représentant les différents niveaux de difficultés, nous n'avons retenu pour l'expérimentation que les sujets dont la langue la plus fréquemment utilisée était le français et dont la connaissance de la langue anglaise était similaire.

*Les niveaux de contrainte* : Les sujets ont été répartis en trois groupes de vingt sujets (dix sujets de sexe féminin et dix de sexe masculin), chaque groupe représentant un niveau différent de contrainte. Par contrainte nous entendons une information verbale qui précédait chaque consigne propre à l'expérimentation et par laquelle le sujet était mis au courant de la situation de la langue française dans son environnement social. Les trois niveaux de contrainte étaient présentés de la façon suivante :

1) absence de contrainte : aucune information n'accompagnait la consigne de l'expérimentation qui consistait à demander au sujet de dire ce qu'il voyait (vision binoculaire) et ce qu'il entendait (mode dichotique d'écoute).

2) contrainte modérée : avant de donner la consigne propre à l'expérimentation, l'expérimentateur rappelait au sujet quelques faits généraux sur la culture française en Ontario (rappel des luttes pour la survivance du fait français, de la création d'institutions en langue française dont leur école...).

3) contrainte forte : l'expérimentateur en donnant la consigne mettait en évidence avec insistance devant le sujet le devoir et l'obligation en tant que francophone de

veiller à la survivance de sa culture (très important de parler français à la maison, à l'école, avec ses camarades et amis...).

## LES RÉSULTATS

Les résultats ou les réactions des sujets aux stimuli visuels et auditifs sont résumés dans la figure 3. Comme on peut le constater, il n'existe que très peu de différence entre les deux situations; les stimuli visuels (la moyenne des scores pour les trois groupes est de 2,86) autant que les stimuli auditifs (la moyenne des scores pour les trois groupes est de 3,31) se situent à mi-chemin entre les deux pôles de force c'est-à-dire entre le pôle à dominance française et le pôle à dominance anglaise. Dans l'ensemble, les résultats démontrent une absence de dominance entre les deux langues en contact.

Une analyse séparée des résultats selon le mode de vision binoculaire et selon le mode dichotique d'écoute fait ressortir davantage cette absence de dominance entre les deux langues en contact et ceci pour les trois niveaux de contrainte.

Moyenne des scores des réactions à des stimuli visuels et auditifs selon le degré de contrainte lorsque deux langues sont en contact.

Groupes : C-0, aucune contrainte; C-1, contrainte faible; C-2, contrainte forte.

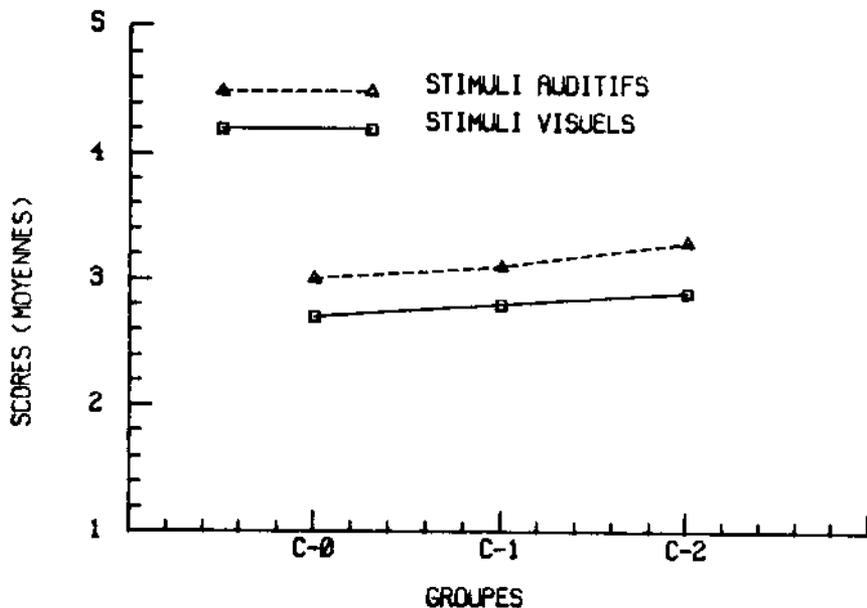


Figure 3

*La vision binoculaire* : la réaction aux stimuli visuels. L'analyse de la variance ne donne aucune différence significative ni entre les groupes ( $F_{2,54} = 1,32$ , p n.s.), ni entre le sexe ( $F_{1,54} = 0,07$ , p n.s.), ni entre les catégories ( $F_{3,162} = 3,05$ , p n.s.), ni entre les mots ( $F_{6,864} = 3,88$ , p n.s.).

*Le mode dichotique d'écoute* : la réaction aux stimuli auditifs. L'analyse de la variance ne révèle aucune différence significative entre les groupes ( $F_{2,54} = 1,32$ , p n.s.), ni entre le sexe ( $F_{1,54} = 0,92$ , p n.s.). Cependant, il existe une différence significative entre les problèmes ( $F_{14,756} = 7,92$ ,  $p < 0,01$ ).

En s'appuyant sur les résultats obtenus, on peut infirmer notre hypothèse qui soutenait qu'une contrainte, définie comme une information verbale portant sur l'état de la langue du minoritaire dans un contexte social précis et communiquée d'abord sans insistance (contrainte modérée) et puis avec insistance (contrainte forte), influencerait les réactions que donneraient des sujets en réponse à une situation de conflit visuel et auditif. Nous tâcherons d'expliquer ces résultats plus loin dans notre conclusion, mais auparavant nous examinerons une autre conséquence que notre étude a laissé entrevoir et qui pourrait apporter une explication aux résultats rapportés ci-dessus.

Comparaison entre les stimuli visuels selon les réactions à la vision binoculaire et les réponses au test de familiarité d'après les trois niveaux de contrainte.

Groupes : C-0, aucune contrainte; C-1, contrainte faible et C-2, contrainte forte.

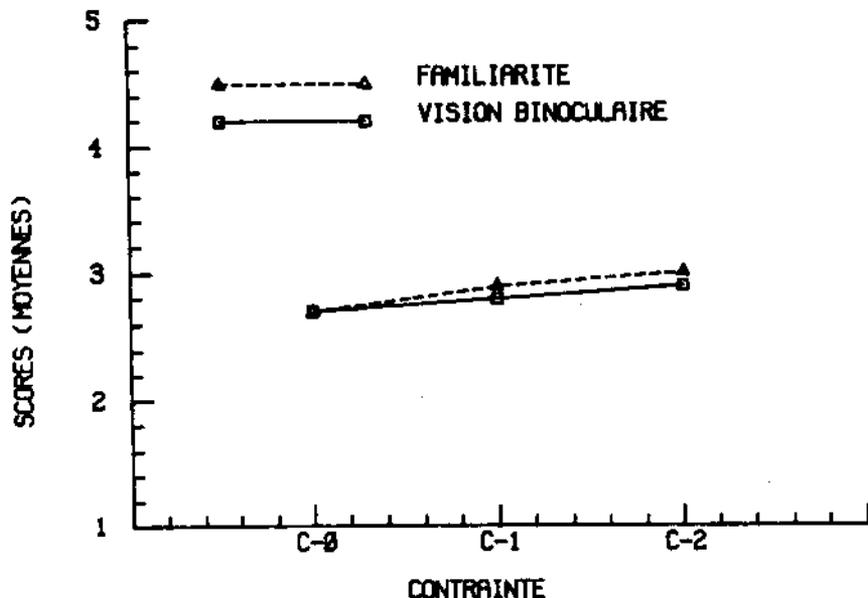


Figure 4

A l'aide d'une échelle de familiarité, il a été possible d'évaluer la fréquence de contact des sujets avec les stimuli visuels. En effet, chaque sujet à la fin de l'expérience indiquait sur une échelle en cinq points son degré de familiarité avec les paires de mots qui constituaient les stimuli de la situation de rivalité binoculaire.

La figure 4 donne la comparaison entre les scores de l'échelle de familiarité et les réponses de l'expérience de rivalité binoculaire.

On constate qu'il n'existe en fait qu'une différence très minime entre les résultats des deux tests. Ceci confirme bien l'hypothèse qui soutient que dans la vision binoculaire, l'image la plus familière a tendance à dominer. Cependant, il est très instructif de comparer ces résultats à ceux obtenus dans les deux études auxquelles il a été fait référence dans l'introduction (Robichaud, 1978, 1980) (Cf. figure 5).

Comparaison entre les stimuli visuels selon le test de familiarité et la vision binoculaire d'après les recherches portant sur le bilinguisme, l'environnement linguistique et les contraintes.

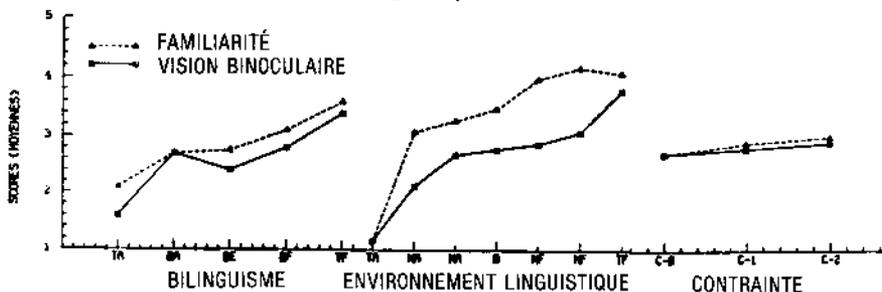


Figure 5

Un tel rapprochement indique que les deux recherches qui ont été menées dans des centres urbains (celle portant sur les niveaux de bilinguisme et de contrainte) n'offrent aucune différence significative, selon le rapport « t », entre les scores du test de familiarité et les réactions au conflit visuel à l'exception du groupe témoin de langue anglaise (Cf. tableau 1). Par contre, la recherche qui a été faite dans des milieux semi-ruraux (celle qui portait sur l'influence de l'environnement sociolinguistique) révèle des différences significatives, selon le rapport « t », entre les deux tests en ce qui concerne les groupes expérimentaux et le groupe témoin de langue française (Cf. tableau 1). Ces derniers résultats démentiraient la proposition qui affirme que, dans la vision binoculaire, l'image la plus familière domine.

## CONCLUSION ET DISCUSSION

L'interprétation de cette apparente contradiction qui, selon ces recherches, semble démontrer une différence entre les groupes urbains et les groupes ruraux pour

Rapport « t » entre les stimuli visuels selon le test de familiarité  
et la vision binoculaire

		GROUPES	SEXE		TOUS LES SUJETS (df 19)
			F (df 9)	M (df 9)	
BILINGUISME	Témoins	UNILINGUE ANGLAIS	2.85*	4.49**	4.80***
		UNILINGUE FRANÇAIS	1.09	.44	1.04
	Bilingues	A DOMINANCE ANGLAISE	.49	-.15	.26
		ÉQUILIBRÉ	.47	1.98	1.49
		A DOMINANCE FRANÇAISE	1.67	1.82	1.91
ENVIRONNEMENT LINGUISTIQUE	Témoins	UNILINGUE ANGLAIS	1.04	2.46**	-.31
		UNILINGUE FRANÇAIS	.94	4.24**	3.31**
	Régions	MAJORITAIREMENT ANGLOPHONE <sup>1</sup>	11.86***	2.00	6.05***
		MAJORITAIREMENT ANGLOPHONE <sup>2</sup>	1.92	1.97	2.76*
		BILINGUE	2.16	2.38	3.21**
		MAJORITAIREMENT FRANCOPHONE <sup>2</sup>	4.51**	3.34**	5.41***
	MAJORITAIREMENT FRANCOPHONE <sup>1</sup>	5.53***	4.72**	7.76***	
CONTRAINTE	Contraintes	NULLE	.19	.71	.53
		MODÉRÉE	.63	1.34	1.19
		FORTE	1.76	.09	1.38

\* p < .05  
\*\* p < .01  
\*\*\* p < .001

Tableau 1

rait faire comprendre l'absence de dominance que la présente étude sur les niveaux de contrainte révèle entre les deux langues en contact.

En effet, contrairement au milieu rural ou semi-rural qui offre un système organisationnel et culturel assez monolithique, le milieu urbain, en raison de sa composition et de ses modèles sociaux hétérogènes présente une organisation plus ouverte

et pluraliste. Donc, les réseaux d'influence sont beaucoup plus complexes, dans un milieu urbain et, par conséquent, il est plus rare de rencontrer l'adhésion totale à une norme ou à une ligne de conduite prépondérante. Il est plus difficile d'avoir la conformité d'opinion ou d'intention entre tous les membres d'un groupe surtout lorsqu'il s'agit d'adhérer à des normes collectives à caractère idéologique. Ceci expliquerait le fait que, dans la présente étude, les contraintes imposées aux sujets n'ont eu aucun impact sur leur comportement langagier mesuré selon la vision binoculaire et le mode dichotique d'écoute. On n'a qu'à constater, par exemple, la persistance avec laquelle les étudiants des écoles publiques urbaines de langue française en position minoritaire s'obstinent à parler anglais entre eux malgré toutes les mesures que prend la direction de ces écoles pour les inciter à parler français.

Il aurait été pertinent de vérifier quel aurait été le comportement langagier des sujets en milieu rural sous l'influence d'une contrainte dans une situation de conflit visuel et auditif. Aurait-il présenté une absence de dominance comme dans l'échantillon urbain de la présente étude? Ou encore aurait-il, comme semble le soutenir notre hypothèse interprétative, influencé favorablement la langue d'appartenance? Du reste, en milieu rural, comme le démontre la recherche sur l'influence de l'environnement sociolinguistique, l'indice de réalisme entre la réaction effective et la réponse prévue est très faible; ce qui laisse supposer qu'il existe, pour un minoritaire qui fait un choix entre des stimuli linguistiques empruntés aux deux langues en contact, des influences ou des forces qui, tout en ne concordant pas avec la familiarité des stimuli présentés, intensifieraient la cohésion aux modèles culturels propres à leur groupe et, par conséquent, contrecarreraient ainsi les forces assimilatrices de l'autre langue.

Par contre, le contraire se produit en milieu urbain. Ici, l'indice de réalisme est fort puisqu'il n'existe que très peu de différence entre les choix effectués et les attentes. Serait-ce l'indication d'une abdication de la volonté de résister devant les forces assimilatrices de la langue du majoritaire? Cette étude à perspective synchronique ne permet pas de l'affirmer. Cependant, une étude diachronique des divers réseaux d'influence donnerait la possibilité de voir plus clairement la complexité du phénomène des rapports de force qui existent lorsque deux langues sont en contact.

## NOTE

<sup>1</sup> Un score moyen de 1 indique que la totalité des réactions ont été données en langue anglaise et un score moyen de 5, en langue française.

**BIBLIOGRAPHIE**

- Bagby, J., « A Cross-Cultural Study of Perceptual Predominance in Binocular Rivalry, » *J' Abn. and Soc. Psychology*, 54 (1957), pp. 331-334.
- Engel, E., « The Role of Content in Binocular Resolution, » *American Journal of Psychology*, 69 (1956), pp. 87-91.
- Engel, E., « Binocular Fusion of Dissimilar Figures, » *Journal of Psychology*, 46 (1956), pp. 53-57.
- Eriksen, C.W., *Advances in Experimental Social Psychology*. New York : Academic Press, 1964, Vol. 1.
- Hostorf, A.H., et Myro, B., « The Effect of Meaning on Binocular Rivalry. » *American Journal of Psychology*, 72 (1959), pp. 393-400.
- Lambert, W.E., Culture and language as factors in learning and education. In a Wolfgang (Ed.) *Education of Immigrant Students*. Toronto. Ontario Institute for Studies in Education, 1975.
- Lewin, K., *Resolving Social Conflicts*. New York, Happer, 1958.
- Pettigrew, T., Allport, G., et Barnett, E., « Binocular Resolution and Perception of Race in South Africa, » *British Journal of Psychology*, 49 (1958), pp. 265-278.
- Robichaud, N., *Mesure des réactions de sujets bilingues dans une situation de conflit visuel et auditif*. Projet de recherche effectué pour le ministère des Communications, Ottawa, 1979. (Contrat n° OSU78-00289).
- Robichaud, N., *Mesure de l'influence de l'environnement sur le comportement linguistique selon les réactions à une situation de conflit visuel et auditif*. Projet de recherche effectué pour le Secrétariat d'État, Ottawa, 1980.

## **EMPLOI ET RÉSIDENCE DES POPULATIONS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE : LE CAS D'AULNAY-SOUS-BOIS**

**par Jacques MALEZIEUX**

Institut d'Urbanisme de Paris

Depuis la fin des années soixante, l'agglomération parisienne se trouve affectée par un processus complexe de régression — mutation qui se traduit par une diminution quantitative des habitants et des emplois mais aussi par un affinement qualitatif des activités économiques et la progression des catégories sociales aux niveaux de ressources plus élevés. Le processus, accentué par la crise économique, rend de plus en plus difficile l'intégration de la population d'origine étrangère rejetée par le monde du travail industriel et de plus en plus concentrée dans certains grands ensembles se transformant en ghettos. La commune d'Aulnay-sous-Bois apparaît exemplaire à ce sujet.

Since the end of the 1960s', the Paris metropolitan area has been affected by a complex process of regression — mutation which expresses itself by a quantitative reduction of inhabitants and employment, but also by a qualitative refinement of economic activities and the progression of the higher-income social categories. The process, accentuated by the economic crisis, makes more difficult the integration of the foreign-origin population, rejected by the industrial labor world and increasingly contrasted in certain cities which become ghettos. The commune of Aulnay-sous-Bois is an example.

Depuis la fin des années 60, l'agglomération parisienne se trouve affectée par un processus complexe de récession-mutation qui se traduit principalement, dans les parties centrales, par une régression démographique et une diminution quantitative des emplois, par un affinement qualitatif des fonctions économiques, une élévation des niveaux de vie et une modification des comportements politiques.

Les effets négatifs de cette transformation accélérée et aggravée par la crise économique générale affectent particulièrement la première couronne de banlieue, surtout vers l'est dans la moitié N.O.-S.E., qui dans sa partie proche de la ville centre était traditionnellement très industrialisée et qui aux franges de l'urbanisation continue s'était, durant la période de haute croissance, intensément densifiée par l'implantation de nombreux grands ensembles d'habitation populaire.

Ces effets négatifs s'expriment principalement par les problèmes exacerbés que pose l'intégration des populations d'origine étrangère, nombreuses à y être implantées parce que l'évolution économique les rejette et l'évolution urbanistique les conduit à se rassembler dans les grands ensembles dont certains se transforment en véritables ghettos. Là se multiplient et se renforcent tous les problèmes sociaux actuels, en particulier ceux liés à une nouvelle émergence de la xénophobie et du racisme qui constitue l'un des problèmes les plus importants auxquels se trouvent confrontés l'économie et la société française.

Une commune de la banlieue nord-est de l'agglomération parisienne, Aulnay-sous-Bois est particulièrement expressive de ces phénomènes parce qu'elle possède sur son territoire, sans que des liens organiques les associent, à la fois un des principaux centres d'emploi de main-d'œuvre étrangère qui a connu ces dernières années des conflits du travail d'une intensité extrême, et à la fois ces grands ensembles transformés en ghettos, appelés îlots sensibles, qui requièrent des opérations d'urbanisme de grande ampleur. Cette présence, en opposition essentielle avec l'évolution profonde du contenu économique et social de la ville, engendre des difficultés qui rendent peu probable une intégration satisfaisante des populations d'origine étrangère dans le court et moyen terme.

## LE REJET DU MONDE INDUSTRIEL

Au printemps 1982, l'usine Citroën d'Aulnay-sous-Bois s'est inscrite dans l'histoire économique et sociale de la France contemporaine par un conflit du travail, exceptionnel par sa nature et sa durée, sa gravité et surtout l'ampleur de ses conséquences. Il s'est agi d'une effective révolte des travailleurs immigrés, musulmans et maghrébins en particulier, manifestant leur rejet d'une forme d'organisation du travail industriel qu'ils ont fini par assimiler à un véritable esclavage. Attisées par des haines personnelles, des réactions religieuses ou racistes, des oppositions syndicales profondes, des ingérences politiques diverses et l'intervention spectaculaire des médias, les manifestations de la grève furent d'une rare violence. Au point que, par-delà tout ce qui fut accordé pour l'arrêter, améliorant les conditions de travail et les conditions de vie (modification du travail à la chaîne, organisation d'élections libres, reconnaissance des délégués de chaîne, augmentation des salaires, etc.), les conflits se sont depuis lors répétés au sein de l'établissement, brefs mais brutaux, révélant d'irréparables cassures, et se sont étendus dans d'autres usines de l'entreprise, Levallois, Nanterre, Clichy, Asnières, Saint-Ouen et dans des usines d'autres entreprises, Talbot à Poissy, Renault à Flins...

La rupture est à ce point consommée que, pour l'entreprise, de nouvelles stratégies sont définies et appliquées, rejetant progressivement les travailleurs immigrés — stratégie technologique et économique par accélération de la robotisation — stratégie sociale par recrutement et formation d'un nouveau personnel — stratégie géographique par déplacement des productions vers les usines de province — stratégie médiatique pour modifier l'image de marque de l'entreprise et de ses produits.

De façon apparemment paradoxale, c'est au sein de l'usine la plus moderne du groupe Citroën que le conflit a éclaté. Dernière très grande usine à avoir été construite en agglomération parisienne, l'établissement d'Aulnay-sous-Bois a vu son implantation décidée par accord au plus haut niveau ministériel, en dérogation avec la politique et les exigences matérielles du CIAT (Comité interministériel d'aménagement du territoire) qui, à la fin des années 60, freinent encore, autant que faire se peut, la croissance parisienne en favorisant le mouvement de décentralisation. Dans la demande d'agrément de 1967, la création de cette usine est l'une des conditions posées par l'entreprise à la poursuite de son dégagement du centre de Paris et de l'agglomération (usine Panhard du XIII<sup>e</sup>, usine de Grenelle, ensemble Beaugrenelle, usine de Javel, Aubervilliers, Puteaux, Issy, Choisy, Nanterre, Levallois, Saint-Denis-

Fabien) et du transfert partiel de son potentiel de production en province (Rennes, Caen, Metz, Reims, Mulhouse, Charleville-Mézières). Elle marque la volonté de Citroën de conserver une forte présence en agglomération parisienne par maintien d'installations anciennes ou création d'installations nouvelles tant au niveau des fonctions de direction qu'au niveau des fonctions de production, en respectant les distinctions spatiales : siège social à Neuilly, centre de recherche à Vélizy, pièces de rechange à Melun-Sénart, usine d'assemblage, carrosserie, peinture, sellerie, montage à Aulnay-sous-Bois.

Engagés en juillet 1972, les travaux de construction de la première tranche de l'usine la rendent opérationnelle dès avril 1973. La nouvelle unité s'impose par la modernité de ses principales caractéristiques. A 16 km de Paris, l'usine bénéficie d'une excellente accessibilité par sa localisation en bordure de l'autoroute A 1, en jonction avec les autoroutes B 3 et A 87. Sur un terrain rectangulaire de près de 2 km sur 1 km (180 ha), l'usine est organisée de façon rationnelle dissociant une zone verte, plantée d'arbres avec les locaux administratifs, les locaux sociaux et les parkings; une zone d'ateliers comprenant l'assemblage-carrosserie, la peinture, le montage, la sellerie; une zone de circulation et de stockage des marchandises et des véhicules, avec installations de transfert routier et ferroviaire. Un espace est réservé pour une extension, comprenant un atelier d'emboutissage-ferrage, un dépôt de pièces de rechange : l'ensemble pouvant se développer sur 750000 m<sup>2</sup> avec un emploi maximum de 12000 salariés.

Dans leur conception et leur équipement, les ateliers représentent l'état le plus avancé de la technologie du début des années 1970 avant l'introduction de la robotisation — installations automatisées de transfert, de soudage et de peinture, progression des véhicules sur balancelle, progression simultanée des produits et des hommes, gestion informatisée d'une large part de la manutention, de la fabrication et du stockage. A l'intérieur, les larges circulations, l'éclairage fonctionnel, l'entretien très poussé, permettant d'obtenir les taux d'accidents du travail parmi les plus faibles de la construction automobile; à l'extérieur l'absence de pollutions et le traitement de l'environnement permettent à l'entreprise de donner de son usine une image valorisante correspondant à la voiture de prestige de la marque qui y est construite parmi d'autres modèles et de bien l'intégrer dans un environnement où la planification urbaine prévoit l'aménagement de parcs, municipal et départemental.

En fait l'usine représente, malgré son ouverture apparente, un monde clos, totalement isolé des espaces bâtis les plus proches par les infrastructures autoroutières et le parc municipal établi sur une butte artificielle; un monde clos dont les caractéristiques sociales sont très particulières.

L'évolution des effectifs est significative. Régulièrement croissants jusqu'en 1978, ils vont ensuite décroître sous les effets conjoints de la dépression économi-

1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1985
5943	5907	7821	8001	7319	6757	6387	6380	6910	(Prévisions) 5140

que, des difficultés de l'entreprise et de la détérioration des rapports sociaux au sein de l'établissement. Cette dégradation se traduira par la montée progressive puis sou-

dainement explosive de l'opposition de la main-d'œuvre Immigrée qui a toujours représenté plus de 65 % de l'effectif total, plus de 75 % de l'effectif ouvrier, plus de 80 % de l'effectif travaillant en chaîne continue.

<b>CITROËN : AULNAY-SOUS-BOIS - PRINCIPALES CARACTÉRISTIQUES SOCIALES</b>		
	1978	1983
<i>Qualification et statut</i>		
— Cadres	0,6 %	0,8 %
— Maîtrise-Administration	8,6 %	9,4 %
— Techniciens	3,5 %	4,4 %
— Ouvriers professionnels	18,0 %	16,8 %
— Ouvriers spécialisés	69,0 %	68,6 %
<i>Origine</i>		
— <i>Travailleurs étrangers</i> effectifs totaux	66 %	67 %
— <i>Ouvriers étrangers</i> effectifs totaux	75 %	78 %
<i>Âges</i>		
— 25 ans	11,0 %	4,0 %
25-34 ans	36,0 %	21,5 %
35-55 ans	48,5 %	69,0 %
+ 55 ans	4,5 %	5,5 %
<i>Conditions de travail</i>		
Travail à la chaîne continue	43,0 %	43,0 %
% départs volontaires/départs totaux	68,0 %	23,0 %
Ancienneté < 5 ans	47,2 %	2,8 %
> 25 ans	5,0 %	9,6 %
Dépense formation/ masse salariale	1,41 %	1,95 %

En fait la volonté de Citroën de maintenir une unité de production dans l'agglomération parisienne a eu pour causes principales l'intérêt de maintenir la cohérence d'un réseau traditionnel de relations techniques intenses entre les usines présentes dans la région et surtout l'intérêt de pouvoir tirer parti d'un important « gisement » de main-d'œuvre d'origine étrangère dont l'entreprise avait une longue habitude de gestion.

La création d'un nouvel établissement permettait de parfaire un contrôle très poussé de cette force de travail dont on maîtrisait les comportements. Était recherchée l'adaptation aux contraintes très particulières d'un mode de production à la chaîne dont on voulait optimiser l'efficacité et l'adaptation à une mentalité d'entreprise qui avait adopté comme principe fondamental le principe d'autorité, exigeant

l'obéissance totale à une hiérarchie très décomposée jusqu'au niveau de la petite maîtrise en autosurveillance.

Le contrôle s'exerçait sur le recrutement qui s'effectuait au niveau central de l'entreprise par un service spécialisé agissant par embauche directe sur les hauts plateaux marocains ou dans certains pays du Sahel, par embauche sur le marché du travail parisien, par affectation et mutation entre les établissements de la firme. Une gestion précise pouvait être faite par intervention sur les compositions ethniques, les compositions par âges, par ancienneté, par qualification ; en particulier dans les années 70 où le taux de rotation de la main-d'œuvre était élevé. Une échelle s'était peu à peu constituée avec des possibilités limitées de progression : au plus bas, les Noirs, Maliens et Sénégalais particulièrement, les Turcs les plus récemment introduits, les Maghrébins dont les seuls Marocains représentaient plus de 40 % de l'effectif étranger total, les Espagnols et les Portugais, les Asiatiques dont le nombre s'était rapidement réduit du fait d'une trop grande habileté manuelle et d'une trop grande agilité intellectuelle, sous la direction d'une maîtrise et d'un encadrement presque exclusivement français.

Le contrôle s'exerçait dans l'organisation du travail lui-même par le biais d'un syndicat très proche de la direction, la C.S.L., à laquelle l'adhésion était quasi obligatoire pour un nouvel arrivant et d'une opposition très forte à toutes les autres organisations.

Le contrôle s'exerçait également par la politique menée en matière de logement et de transport. Même après avoir cessé de gérer ses propres foyers, l'entreprise conserva des réservations dans de nombreux foyers privés situés à Paris, dans l'agglomération, dans la région, surtout dans leur partie nord. Une étude faite en 1980<sup>1</sup> montre la faiblesse des effectifs habitant à proximité de l'usine, à Aulnay-sous-Bois et dans les communes proches, alors que la main-d'œuvre se trouve dispersée à tra-

Seine	35 %
Seine-Saint-Denis	32 %
Val-d'Oise	13,5 %
Hauts-de-Seine	10,7 %
Val-de-Marne	4,5 %
Seine-et-Marne	3 %
Oise	1,3 %

vers toute la région parisienne. 150 cars partant de 13 têtes de ligne (Paris : Stalingrad, Nation, Boulevard Victor, Porte d'Italie, Villeplinte, Gare d'Aulnay, Goussainville, Gonesse, Saint-Denis, Gennevilliers, Crépy-en-Valois, Meaux, Couilly Pont-aux-Dames) transportaient chaque jour jusqu'à l'intérieur de l'usine entre 4000 et 4500 personnes. Cette dispersion-diffusion, systématiquement recherchée à l'embauche, permettait d'éviter toute concentration proche ou lointaine propice à la définition d'une attitude commune d'opposition par le biais d'influences extérieures syndicales ou politiques.

L'établissement ne connut aucune grève jusqu'en 1982 où le conflit éclata avec la violence déjà signalée. La crise économique, fixant les effectifs, par leur régression et par la diminution de la rotation, a entraîné le mûrissement de la main-d'œuvre étrangère et la mise en œuvre d'un processus de refus des conditions de travail imposées de façon d'autant plus sévère que l'absentéisme s'aggravait et la qualité s'affaiblissait. Les tensions de plus en plus fortes furent accentuées par l'irruption des organisations syndicales nationales, en particulier la C.G.T., qui surent utiliser la montée en force de quelques leaders des nationalités les plus représentées et par l'influence croissante exercée par l'Islam qui soudait, malgré leur diversité d'origine géographique, la majorité des ethnies. Le conflit sous des formes brutales et sous des formes larvées s'est d'autant plus prolongé que les décisions ont été prises et progressivement appliquées de façon plus rigoureuse, de remplacer les travailleurs immigrés par une robotisation croissante impliquant l'utilisation d'une main-d'œuvre plus formée et par définition d'une main-d'œuvre nationale.

A Aulnay-sous-Bois alors qu'est conçu et progressivement appliqué un plan de profonde modernisation de la production en général et de nouveaux modèles en particulier, la diminution des effectifs d'origine étrangère s'accélère au rythme maximum autorisé par les autorités publiques, par arrêt total de l'embauche, aide au retour au pays directement ou après formation, licenciements secs. Le 27 août 1984, la Direction du travail autorisait pour l'année à venir la diminution des effectifs de 1531 personnes, dont 866 licenciements, en majorité des anciens immigrés marocains, soit un retrait nettement supérieur à celui envisagé par les autres usines de la firme.

L'usine d'Aulnay deviendra aussi l'usine de nouvelles voitures, surtout l'usine d'un nouveau mode de production, rejetant complètement le taylorisme et intégrant au plus vite les progrès de l'automatisme dans le cadre de la robotisation, avec comme seule limite la charge financière des investissements lourds qu'elle suppose. Elle aura cessé d'être l'usine des travailleurs immigrés qui auront été rejetés, en partie du fait de leur incapacité à s'adapter aux exigences des nouvelles technologies : incapacité due à l'absence de leur formation d'origine et à la faiblesse des actions entreprises pour l'améliorer. Une enquête effectuée fin 1983, auprès de 4800 ouvriers non professionnels de chez Citroën montra que 66 % des O.S. étaient analphabètes, et le plan de formation de l'entreprise pour 1984-1985 ne prévoit de leur consacrer que 10 % des sommes qu'il représente.

Pour l'entreprise les problèmes posés par les travailleurs immigrés sont en voie de résolution ; pour les travailleurs immigrés les problèmes se posent en des termes aggravés, d'autant plus que, pour 45 % d'entre eux, ils sont en France avec leur famille et que seule une minorité désire retourner au pays, le plus souvent à l'heure de la retraite et pas avant.

## LES DIFFICULTÉS DE L'INTÉGRATION URBAINE

En dehors du monde de l'usine, la vie urbaine est également, mais pour une large part de façon disjointe, profondément marquée par les difficultés d'intégration de la population d'origine étrangère.

Durant la période de haute croissance, Aulnay-sous-Bois a connu une forte pro-

gression de ses activités économiques (implantation de l'usine Citroën, du centre routier de transit international de Garonor, aménagement et occupation de trois zones industrielles, création du centre commercial Parinor, développement induit des services privés et publics). Ce dynamisme, particulièrement industriel (en 1980 l'emploi industriel, dans la référence ASSEDIC, représente à Aulnay 47,1 % de l'emploi local, contre 42,5 % en Seine-Saint-Denis, 32,8 % en Ile-de-France, 39,2 % en France), s'est maintenu plus longtemps que dans toutes les communes environnantes : l'activité économique pour un indice 100 en 1975, est en 1980 à l'indice 117,3 à Aulnay-sous-Bois, 96,6 en Seine-Saint-Denis, 99,7 en Ile-de-France.

Cette croissance économique, alliée à une volonté politique d'expansion démographique et à des opportunités foncières pouvant être facilement valorisées par la promotion immobilière, devait provoquer une rapide progression de la population et une intense urbanisation. La commune qui comptait 42446 habitants en 1958 et 47584 en 1962, passe à 62417 en 1968 et 78955 en 1975. L'aménagement urbain s'effectue sous deux formes :

- par densification-réhabilitation du pavillonnaire ancien créé dans les années 1920-1930 de part et d'autre de la gare ferroviaire ;

- par création de grands ensembles de logements collectifs, particulièrement au nord de la commune et plus précisément encore par-delà la route nationale 2 qui allait être transformée en boulevard autoroutier, amorce de l'autoroute F2, dans une zone jusqu'alors essentiellement rurale.

C'est là que fut construit notamment un nouveau quartier : Aulnay 3000 comprenant un grand ensemble : La Rose des Vents, regroupant 3095 logements collectifs dont on s'efforça d'atténuer l'effet de masse en le bordant de lotissements pavillonnaires. C'est un quartier neuf de plus de 4000 logements, accueillant plus de 20000 personnes qui fut ainsi achevé au début des années 70. Principalement constitué d'immeubles de 4 et 9 étages, la Rose des Vents se présente comme un grand ensemble classique, avec un important centre commercial concentré et un équipement scolaire très dense pour répondre aux besoins d'une population jeune.

En fait, dès le milieu des années 70 une mutation s'opère, qu'allaient renforcer les effets de la crise économique et qui devait bouleverser les principales caractéristiques humaines de la commune.

Au fur et à mesure que les communications autoroutières et ferroviaires vont s'améliorer, que l'influence de l'implantation de l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle va s'exercer, que les établissements industriels les plus anciens vont être touchés par la récession, la partie traditionnelle d'Aulnay-sous-Bois va voir sa composition sociale se modifier : la population ouvrière du pavillonnaire ancien étant de plus en plus remplacée par une population d'employés et de cadres moyens exerçant leur activité dans les communes voisines et surtout à Paris.

Simultanément la population des grands ensembles va se modifier, les premiers habitants cherchant rapidement des conditions de vie plus satisfaisantes dans les nouveaux lotissements pavillonnaires d'une banlieue plus lointaine. Ces départs sont comblés par l'arrivée massive de travailleurs étrangers et de leur famille qui allaient transformer le grand ensemble en un véritable ghetto où plus de 75 % de la population est d'origine étrangère, sans compter les ressortissants des DOM-TOM, qui y

sont également fort nombreux. C'est essentiellement dans ce quartier que vivent les étrangers qui représentaient, selon les résultats minorés des recensements, 18,5 % de la population totale de la commune en 1982 (contre 14,9 % en 1975) avec une majorité maghrébine (54,6 %), en particulier algérienne.

Comme tous les grands ensembles affectés par ce phénomène, la Rose des Vents connaît une multiplication et un renforcement des problèmes sociaux, particulièrement ceux qui découlent de l'augmentation du chômage et particulièrement du chômage des jeunes. En 1982 les étrangers représentent 13 % des actifs locaux ; leur taux d'activité est de 29,9 % contre 52,3 % pour les Français. Ces problèmes liés à l'analphabétisation, à la sous-scolarisation, au chômage, à l'usage de la drogue, à la progression de la délinquance sont traités avec d'importants moyens liés à toutes les procédures administratives qui ont été définies : îlot sensible, développement social du quartier selon les recommandations de la Commission Dubedout, zone d'éducation prioritaire, avec un gros effort de rénovation et d'entretien du cadre bâti et de développement des services sociaux, mais sans que l'on puisse envisager, au fond, une véritable intégration, même à moyen terme.

La commune se scinde ainsi en deux parties inégales et de plus en plus antagonistes ; au nord, isolé, le grand ensemble qui va de plus en plus se tourner vers la nouvelle gare RER de la commune voisine de Villepinte ; au sud, la ville pavillonnaire dont la population est en majorité constituée d'employés et de cadres moyens travaillant pour seulement 30 % dans la commune même et pour une très large part à Paris.

Les caractéristiques du grand ensemble, les événements ayant affecté l'usine Citroën, marquent la vie urbaine qui se trouve déterminée par l'affirmation de comportements individuels et collectifs xénophobes et dans certains cas racistes. La vie locale, caractérisée par des manifestations de certaines catégories sociales, principalement d'artisans et de commerçants, par des manifestations de partis de droite et d'extrême-droite, par le renversement de la municipalité traditionnellement communiste et son remplacement par une municipalité d'opposition, par la nomination de conseillers généraux de droite, ne se définit que par rapport aux problèmes posés par les populations d'origine étrangère.

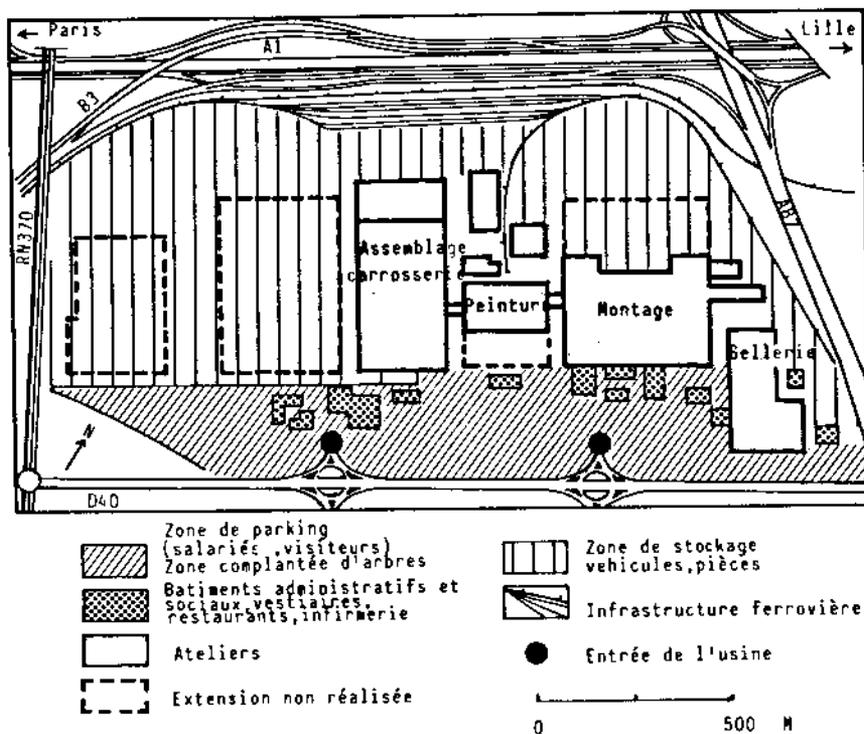
## CONCLUSION

La banlieue parisienne, particulièrement la première couronne, se trouve affectée par une transformation fondamentale de ses activités économiques et de ses compositions sociales qui tendent à s'élever en rejetant tout ce qui peut gêner la mise en correspondance progressive du niveau des activités économiques et du niveau social des habitants. Sur le versant est, dans la moitié N.O.-S.E., la récession ne s'est pas seulement manifestée par la stagnation économique et par la régression démographique, elle a surtout montré que le principal obstacle à la poursuite de l'évolution spontanée et encouragée par les responsables politiques locaux et régionaux était la présence d'une population d'origine étrangère considérée comme excessive. La mutation en cours à l'usine Citroën, avec le remplacement accéléré des travailleurs étrangers par des équipements modernes exigeant une main-d'œuvre très qualifiée, va dans le sens de l'évolution évoquée. La transformation du cadre

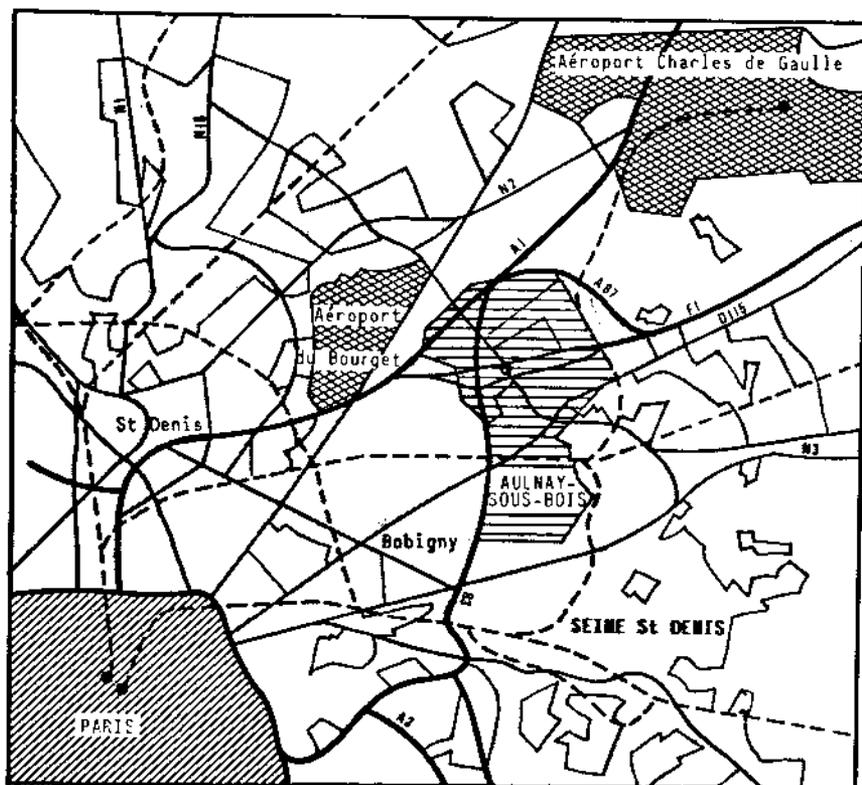
bâti et du contenu social des grands ensembles s'avère beaucoup plus difficile et le processus d'intégration, peut-être par l'intermédiaire des enfants, demandera plusieurs générations.

**NOTE**

<sup>1</sup> J. Malezieux, « Le bassin de main-d'œuvre des grandes unités de production industrielle : évolution récente, » B.A.G.F., N° 476 (1981), pp. 47-57.



**CITROEN AULNAY-SOUS-BOIS**  
**Plan de l'usine**

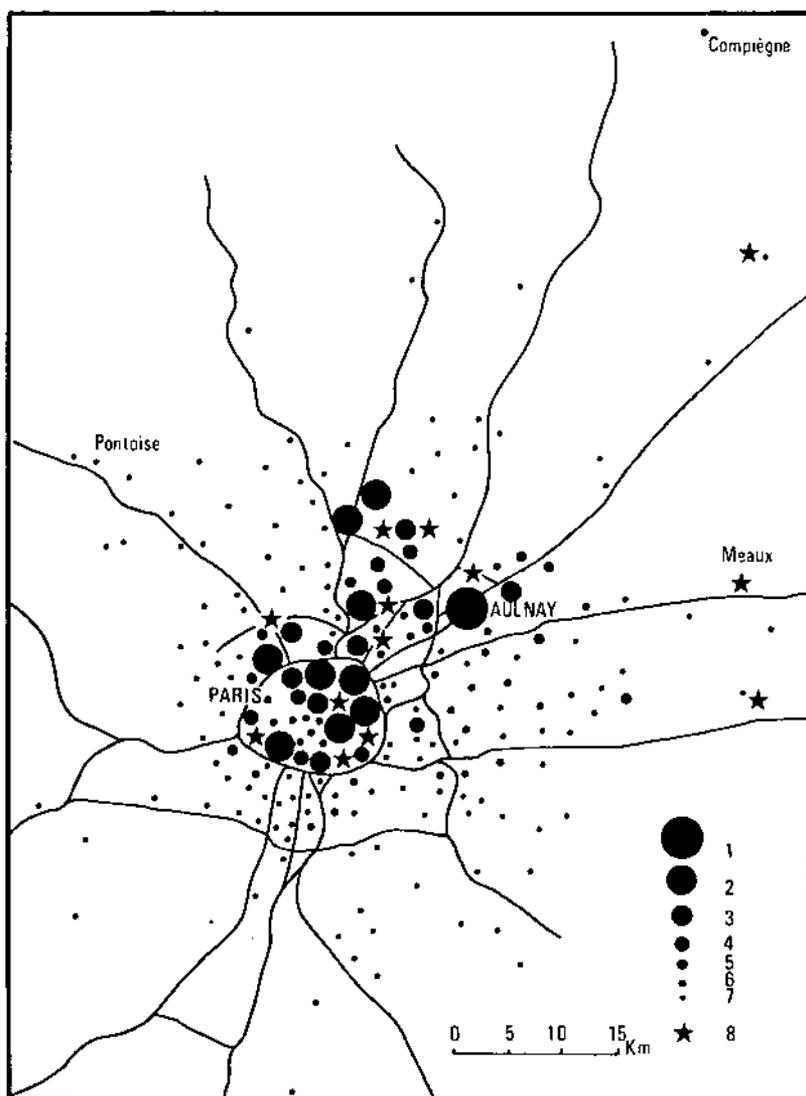


- |   |                  |   |                         |
|---|------------------|---|-------------------------|
|  | Paris-ville      |  | Espace rural-Parc-forêt |
|  | Banlieue dense   |  | Autoroute               |
|  | Aéroport         |  | Route principale        |
|  | Aulnay-sous-Bois |  | Voie ferrée principale  |



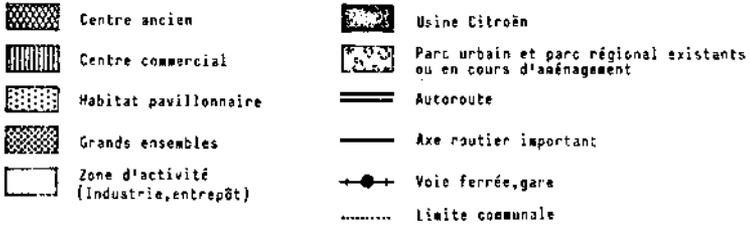
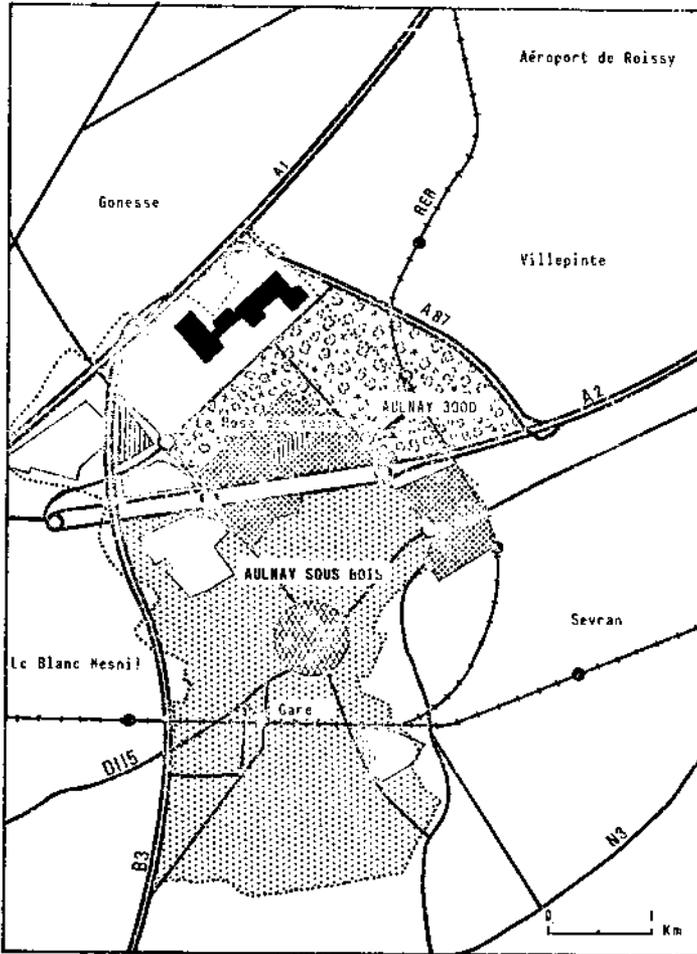
**AULNAY-SOUS-BOIS Situation**

## EMPLOI ET RÉSIDENCE DES POPULATIONS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE



- Citroën-Aulnay : résidence de la main-d'œuvre. 1 : 235 - 2 : 75 à 100. - 3 : 49 à 74. - 4 : 27 à 48. - 5 : 16 à 26. - 6 : 8 à 15. - 7 : 1 à 7. - 8 : Tête de ligne des autocars de ramassage. Source : Fichiers prud'homaux. Échantillons : 2 800-7 500.

### CITROËN AULNAY-SOUS-BOIS Résidence de la main-d'œuvre



**AULNAY-SOUS-BOIS Organisation**

## **MÉTROPOLES ET RÉCESSIONS : PROBLÈMES POSÉS PAR L'INTÉGRATION DES MINORITÉS ETHNIQUES. « ÎLOTS SENSIBLES » : UNE SPATIALITÉ DU MAL-ÊTRE**

par **L. J. UZAN**

Université Paris XII - Val-de-Marne

Dans la région parisienne, la politique urbaine des grands ensembles a considérablement dégradé la qualité de la vie. L'article étudie la manière dont les citadins de ces grands ensembles perçoivent l'espace. L'architecture urbaine les enferme dans ce qu'ils ressentent comme un « îlot » qui les situe individuellement et collectivement en marge, voire en prison. Le « mal être » est directement lié à la perception de cette spatialité.

The quality of life in the Paris region has been considerably deteriorated by the policy of high-rise estates. This article analyses the way in which people living on these estates perceive their environment. Urban architecture cuts them off, marginalizes them so that they feel individually and collectively isolated and even imprisoned. This "mal être" can be directly linked to their perception of the environment.

Il existe en Ile-de-France une centaine de « grands ensembles » d'habitat qui ont été baptisés « îlots sensibles » en raison de leur isolement relatif et de la fragilité des solutions qu'ils apportent aux difficultés des familles à faible niveau de vie qui les occupent. Depuis 1982, conformément au Plan intérimaire de la Région, 22 de ces îlots, déclarés prioritaires, font l'objet d'actions intégrées de « développement, » visant à associer une rénovation de la construction et des mesures sociales appropriées à chaque cas (notamment l'inclusion dans des Z.E.P., zones d'éducation prioritaires). L'intention des pouvoirs publics est d'obtenir ainsi une amélioration de la « qualité de la vie » pour les populations concernées. C'est en observant, à Créteil, l'îlot dit « les Bleuets » situé au nord de la ville, que nous sont apparus un certain nombre de traits de ce que nous appellerons *une spatialité du mal-être*.

L'utopie a toujours postulé qu'il existe des réponses spatiales aux problèmes sociaux (Choay, 1980) et, pour la plupart des stratèges de la domination, « savoir penser l'espace, » le « mettre en forme » est l'un des moyens pour le contrôler.

Par ailleurs, de fréquents accès de fièvre dressent les habitants contre telle ou telle composante concrète de leur « cadre de vie » considérée comme un signe, sinon une cause, du caractère pathogène de la société technologique (cités H.L.M., usines nucléaires, emprises d'autoroutes, etc.). On parle volontiers de « pollution visuelle », on impute au béton, à l'entassement, à l'uniformité une part importante du « stress environnemental » (Lévy-Leboyer, 1980, 105) dont souffrent nos contemporains.

La correction de certains dysfonctionnements de la société semble alors passer par un remodelage de l'architecture, par une refonte des plans d'urbanisme, par

la recherche de quelque chose comme les « bonnes formes » de la Gestalttheorie (lesquelles émergent d'une rencontre appropriée entre les caractères objectifs de structuration des objets, les capacités régulatrices de l'organisme qui perçoit et les biais culturels propres à l'observateur). Les autorités politiques ne manquent pas d'affirmer l'importance d'une « insertion territoriale » correcte de l'homme-habitant (cf. le programme de la Commission nationale pour le Développement social des Quartiers, dite Commission Dubedout puis Commission Pesce).

Cependant, une critique qui se qualifie elle-même de « radicale » récuse cette sorte de déterminisme fonctionnaliste qui lierait l'amélioration de la vie des plus humbles à la modification formelle des lieux et qui détournerait ainsi plus ou moins volontairement l'attention des abus socio-économiques sous-jacents. C'est, selon nous, faire un mauvais procès aux utilisateurs de la notion d'espace que d'imputer à celle-ci une neutralité appauvrissante. Elle permet au contraire une approche globale d'une grande richesse, à condition bien entendu d'être clairement définie et, en particulier, de n'être pas confondue avec la notion connexe d'environnement ni réduite à ses seules dimensions qualifiables.

*L'analyse spatiale* traite d'ensembles qui tirent leurs attributs de tous les agents physiques, chimiques, biologiques et de tous les facteurs sociaux constitutifs de l'environnement (selon la définition donnée de celui-ci par le Conseil international de la Langue française : cf. Lévy-Leboyer C., 1980). Ces ensembles enregistrent en outre les modulations nées de la psychologie individuelle et collective, de « la bande passante des filtres interposés » (Paillard J., in Bresson et al., 1974, 9). Mais l'analyse spatiale évacue les objets en tant que tels — la question du beau et du laid ne se posant donc pas directement (Uzan, 1981) — et spécifie l'environnement vécu par l'intermédiaire du paramètre fondamental qu'est la *distance*, source des *interactions déployées dans l'étendue*.

Sachant que le secret de la santé des groupes sociaux n'est ni dans la « vraie nature, » ni dans la beauté, ni dans la fonctionnalité du monde contemporain, on peut se prendre à souhaiter qu'en produisant *des indicateurs spatiaux corrélatifs du mal-être* on contribue en quelque manière à l'explication des comportements, voire à l'orientation des actions correctives. L'expérience des « îlots sensibles » suggère au moins trois types de désadaptation fondamentale.

## 1. LES TROUBLES DE LA MISE À DISTANCE

L'espace est, avant tout, *espacement* ou, mieux, *mise à distance* par l'individu des « autres, » des objets et des repères qui peuplent son milieu de vie.

Les relations qualitatives à l'espace l'emportent largement sur les étalonnages standardisés (en mesures de longueur, de temps ou de coûts). Une survalorisation très importante de la distance affective correspond aux caractéristiques de la population considérée qui ne connaît les composantes de son environnement qu'à travers des pratiques et des représentations fortement « biaisées. » S'agissant des habitants d'un « îlot sensible, » la mésestimation doit beaucoup à tout un contexte socio-économique largement connu (mobilité assez faible, manque de place, pauvreté relative des concepts disponibles, images très présentes d'un déracinement...).

### 1.1. *La distorsion des voisinages*

Les rapports à autrui dirigent d'abord l'attention vers *les proches* c'est-à-dire vers ceux qui sont physiquement à courte portée, socialement semblables ou sentimentalement élus. Or, pour beaucoup d'habitants, dans les grands ensembles de logements dits sociaux, ces proches sont ou trop près ou trop loin.

*Trop près*, la famille et ses voisins produisent une accumulation insupportable et cela sans qu'il y ait fatalement surcharge démographique ; la promiscuité, l'impossibilité de s'isoler résultent en particulier de l'insuffisance d'insonorisation entre les étages et de la disposition des pièces du logement. On se plaint souvent de l'absence de lieux où « bavarder » avec les « connaissances sympathiques » qui ne sont pas pour autant des amis : plus de lavage ni d'étendage de linge en commun, pas de jardinet, pas de bistrot... Ouvrir sa porte, c'est risquer d'introduire des intrus dont « on ne peut plus se débarrasser. » Des conflits graves succèdent souvent à l'excès de familiarité qui accompagne les premières entrées dans un ensemble neuf : l'euphorie d'un relogement plus confortable fait accepter ce que l'on regrette ensuite comme une perte d'indépendance (le « temps de la fête » rapproche mais la proximité use vite ses avantages). Trop près sont inmanquablement les enfants inconnus dont on redoute qu'ils deviennent « de mauvaises fréquentations. »

*Trop loin*, par contre, sont les parents et les amis : « Pensez-vous, ma belle-sœur, elle habite l'autre bâtiment, là-bas, tout au bout ! » Un trajet ridiculement bref est connoté comme irréalisable dans l'activité quotidienne. De même, l'arrivée de gens « différents, » issus de communautés ethniques dont les habitudes déconcertent et qui ne seront jamais que « ces gens-là... » met hors d'atteinte des voisins de palier.

### 1.2. *L'exagération des dissymétries*

On sait que, scientifiquement, un calcul des proximités non métriques — fût-il aussi habile que tout ce qui touche au multi-dimensional scaling (Shepard, 1962; Benzecri, 1964) — s'avère peu satisfaisant lorsque la relation entre deux éléments n'est pas symétrique. Or, non seulement les distances résultent d'ordonnements subjectifs, mais les dissymétries sont souvent perçues sur un mode dramatique qui tend à les aggraver. Ainsi *les mouvements centrifuges* qui obligent la population d'un îlot à quitter son domicile pour aller travailler, faire des achats, conduire les enfants à l'école..., sont-ils beaucoup *plus fréquents que les mouvements centripètes* introduisant des gens de l'extérieur dans la cité. On en conclut volontiers que les habitants des quartiers environnants sont trop « fiers » pour fréquenter la population locale (même si les distances sociales sont infimes au regard des indicateurs officiels) et qu'ils exercent une ségrégation rejetant le « grand ensemble » dans un « lointain » ghetto.

Inversement, les relations de pouvoir ouvrent l'îlot, sans défense, aux propriétaires, aux représentants de l'Administration... dont les décisions sont immédiatement réalisables alors que leurs auteurs restent « inaccessibles » (inconnus ou anonymes). Cette *perméabilité* à sens unique explique en partie l'indifférence avec laquelle sont accueillis les ré-aménagements partiels qui prétendent améliorer « l'image de marque » locale : on est sous la main des puissants sans être capable de rien leur imposer et il n'y a donc pas lieu de se réjouir spécialement de leurs (bonnes) interventions (des aires de jeux mises en place sur initiative du département, dans le cadre de l'Opération « îlot Sensible, 1982 », restent inutilisées).

### 1.3. La consolidation des discontinuités

Les distances sont d'autant plus grandes que les cheminements (des individus ou de la pensée) doivent franchir des *barrières* qui découragent l'effort physique ou psychologique. A cet égard, « l'îlot sensible » s'inscrit souvent dans une *trame urbaine isolante*. L'accès en est rendu pénible par des voies de circulation à grande vitesse, les terrains vagues contre lesquels il s'accote ou par la pénétration illusoire de rues en impasse butant sur « le mur, » un mur bien tangible bornant par endroit le périmètre du lotissement et dont l'interprétation mériterait d'être approfondie (N'Dion P., 1984) : ressenti comme une partie essentielle de la « cage, » du « blockhaus » dans lequel se plaignent de vivre même les enfants, il prend le caractère ambigu de l'enfermement et du rempart de protection.

On sait, d'autre part, que « dans les réalisations urbanistiques « monolithiques, » conçues à un moment donné pour une clientèle donnée, l'homogénéité est perçue de façon traumatisante et conduit à des réactions d'isolement vis-à-vis du monde extérieur... à un cloisonnement des espaces vécus aussi rigide que s'il existait des obstacles topographiques majeurs. » (Metton et Bertrand, 1974, 146) La perception d'une homogénéité sociale discriminante pousse à *concrétiser ce qui sépare*, y compris *le style architectural* lui-même (des constructions présentées, lors de leur création, comme des modèles « d'accord avec les lieux » dignes de l'attention des écoles d'architectes, sont vécues comme « le quartier gris, » tranchant sur la verdure et les couleurs des ensembles voisins et définissant un univers carcéral là où l'on prévoyait une « cité d'accueil »).

Ces « *effets de paroi* » naissent, du reste, à l'extérieur de l'îlot, pendant la période de sensibilisation qui accompagne le début des travaux de mise en place. Le voisinage développe préventivement ses réflexes de protection et fixe sa représentation de la nouvelle collectivité. Celle-ci n'a plus qu'à prendre le relais, renvoyant en miroir son image dévaluée, disqualifiant ses lieux de vie par une autocensure qui contribue largement à accélérer les processus internes de dégradation (comme l'a bien montré Pierre N'Dion, *op. cit.*). C'est pourquoi les « cités de décroisonnement », quartiers plus ouverts et de meilleur standing construits à proximité des grands ensembles les plus mal vécus, jouent difficilement le rôle qu'on leur destine. Combinée à des « brisures » internes, la fermeture de l'espace local modifie très fortement la notion même de l'étendue et toutes les projections concrètes ou imaginaires des formes fondamentales.

## 2. LA PAUVRETÉ DIMENSIONNELLE DE L'ESPACE

Autant que collection de lieux, caractérisés par leur position et par la valeur de leurs distances respectives, l'espace est *chôre* (terme utilisé par Platon dans le *Timée* avec le sens notamment de région, de réceptacle) « douée de la potentialité de recevoir des qualités qui lui viennent des corps. » (Largeault J., notes de cours 1982-83, p. 44) Les *formes* des objets et des flux s'y inscrivent et peuvent y être lues, soit directement, soit par le truchement de *figures plus ou moins géométrisées* issues de l'analyse. A priori, un quartier urbain est un volume matériel et, comme tout arrangement architectural, il peut être un élément de paysage, modulable dans le temps et porteur des dimensions imaginaires et symboliques issues de la représentation.

Toutes les enquêtes réalisées parmi la population des grands ensembles et la production de « cartes mentales » qui en résulte montrent cependant que l'espace vécu subit une simplification dimensionnelle extrême.

### 2.1. *Le cloisonnement matériel supprime la profondeur*

Le blocage de la vue par *accolement d'objets opaques* se projetant les uns sur les autres sans perspective (barre contre tour) plus qu'un serrage réel des constructions, habitue le regard à des séries d'écrans auxquels *l'inertie des matériaux* achève d'enlever tout intérêt perceptif car le béton, omniprésent, n'a pas de vie : il ne peut que se salir et imposer sa grisaille, quelles que soient les couleurs dont il se trouve ponctuellement « orné » (fleurs ou... linge sur les fenêtres). Les *intervalles* — qu'ils soient parkings ou espaces verts — moins qu'ailleurs conçus comme parties d'un ensemble, « résiduels », « n'ouvrant sur rien », « ne figurent rien », figés eux aussi sous la matière inerte (sols cimentés, gazons jaunis et clairsemés). Seuls quelques arbres dont la vigueur a eu raison du minéral accrochent l'attention, ponctuellement. Et c'est aussi *ponctuellement* que s'imposent au regard les plus agressifs des graffiti ou les plus volumineux des déchets, dont on a parfaitement conscience qu'ils sont une dégradation et que l'on « oublie » aussi vite que possible. L'ouverture des étages supérieurs des tours sur le ciel ne contredit pas cette négation de l'étendue car le ciel, c'est « le vide » et certaines femmes, récemment emménagées dans un logement des étages supérieurs, sont restées des semaines sans s'approcher de la fenêtre, en pleine panique.

### 2.2. *La transparence fonctionnelle exclut l'expérience cognitive*

Non seulement les résidents des « grands ensembles » n'ont aucune vue complexe ou englobante de leur « espace d'appartenance » dont ils atomisent le contenu, mais ils méconnaissent ou ignorent le monde extérieur. Faute d'un pouvoir économique suffisant, ils ne disposent que d'un « espace de référence » assez étroit — bien que l'automobile l'élargisse souvent plus qu'on ne pense (aux « Bleuets », on a pu recenser 640 voitures pour 2 064 habitants en 1980). L'expérience de la ville reste confinée au voisinage immédiat du lieu de travail, à quelques commerces et services habituellement fréquentés (supermarché, mairie, poste, sécurité sociale, dispensaire). Tous ces lieux sont étiquetés d'avance : ce sont autant de « boîtes noires » dont le contenu reste inintelligible mais dont on connaît la fonction.

Les quartiers résidentiels voisins sont « faits pour loger les riches ; » ce sont de « beaux quartiers », bien qu'on n'en puisse retirer qu'une impression globale (« il y a beaucoup de couleurs, ce n'est pas comme chez nous... »). Des terrains vagues attendants, on « sait » qu'ils servent à recueillir les objets usés les plus volumineux et les activités des « bandes de jeunes : » qu'ils soient à l'abandon, encombrés, dangereux est le revers « normal » de leur utilité ; il suffit donc de les éviter et l'idée ne vient pas d'attarder le regard sur les aspects formels du désordre qu'ils traduisent. Les places et les jardins interposés sur les trajets quotidiens sont « faits pour être traversés » : on ne les regarde pas davantage, « tallant son chemin » au plus court, au besoin à travers les pelouses (au nom de quoi voudrait-on obliger les gens pressés, souvent harassés, à faire un détour pour « jouir » d'une allée « paysagée » ?). Quant aux quartiers où s'inscrit l'usine, le bureau, le magasin..., ils ne sont d'aucun « usage » et sont tout bonnement ignorés (« De toute façon, on ne pourrait rien y changer ! »).

Cette carte simplifiée se réduit au graphe approximatif des déplacements et à quelques repères, ne réservant en particulier aucune place à la « terre inconnue » où pourrait s'investir l'imagination. Au monde *plein* mais *impénétrable* du réel, on renonce inconsciemment. L'homme *déterritorialisé* reporte son univers « appropriable, » un monde « lointain, fluide, étanche » comme le monde du merveilleux de Roger Caillois, dans un passé plus ou moins vécu, celui du lieu de naissance ou du lieu d'origine. Dès lors, s'élargit encore la distance avec le cadre de vie actuel, ramené à n'être qu'une *espace de pratique*, source de relations conflictuelles quand il n'est pas monotonie de la routine.

### 2.3. Des cheminements contraints

Les réseaux de déplacements n'intègre donc pas tout l'espace, qu'ils maillent sans l'ouvrir à la connaissance. Que ce soient par les transports en commun ou par des moyens individuels, le citadin en mouvement est toujours engagé dans des *corridors* bornés de parois opaques, avec pour seul choix celui de se déplacer ou non entre les points de ses destinations possibles. Plus l'homme est pauvre en moyens de déchiffrement des formes spatiales, plus il est prisonnier d'une *perception unidimensionnelle* qui le laisse démuni, jusqu'à l'apparition de comportements pathologiques (« je ne sais pas où je suis, » « il y a trop de choses, je ne distingue rien, » « je n'ose pas m'éloigner car je ne reconnais jamais le parcours... »). L'analogie est évidente avec *le labyrinthe*, archétype de « l'espace contraint » où ne subsiste qu'une « liberté interstitielle » d'autant plus faible que l'être enfermé maîtrise moins bien par la pensée la structure topologique créée par d'autres (Moles A., 1982). Or l'habitant du « grand ensemble » est plus mal préparé que quiconque à donner un sens à l'organisation spatiale, même lorsqu'elle lui paraît aussi claire que celle d'un système centré.

## 3. LES MÉTAMORPHOSES DU CENTRE

« La cité est le centre de notre vie. » « Ici, nous sommes trop loin du centre ville. » « Nous n'avons aucun centre auquel nous rattacher. » Le langage le plus ambigu est souvent significatif. Or, sollicités de parler de leur espace de vie, les résidents des cités recourent spontanément à l'imagerie du centre.

### 3.1. Le centre, ancrage de l'identité, île et noyau

L'image de « l'îlot » est acceptée et le « nous » pratiqué pour désigner les habitants du « grand ensemble. » Mais c'est un « nous » imposé par les conditions de l'espace concret, espace compact, clairement fini. La centration sur soi-même résulte d'un certain isolement propre à l'espace géographique mais qui n'exclut pas la différenciation interne. On ne se ressemble pas, on refuse de se reconnaître en tous ses voisins et pourtant on est, comme eux, des « Bleuets, » des « Hautes Noues » ou des « Amandiers. » Pour qui refuserait ce fait, une seule solution réaliste : quitter les lieux, « aller ailleurs. » Pour qui arrive d'ailleurs, au contraire, l'identité est conférée par ce mouvement même : on dit aussitôt non pas « j'habite aux Bleuets, » mais bien « je suis des Bleuets. »

La délimitation matérielle, entraînant une invariance de taille, a pour conséquence

de transformer tout supplément de population en un accroissement de la densité exigeant parfois de nouveaux éléments architecturaux (une tour des années 70 érigée parmi les parallélépipèdes des années 50-60, par exemple). On l'accepte comme une fatalité : il faut bien « nous loger tous ! »

Dans ce monde clos, on a conscience que *la fête* serait la seule possibilité d'ouvrir sur un espace de pouvoir, co-extensif à la cité, où l'autocentration cesserait pour un instant d'être un simulacre. On ne peut donc que regretter la stérilité contemporaine en ce domaine (« il n'y a jamais moyen d'organiser quelque chose de collectif »).

L'utilisation en commun avec d'autres unités de voisinage de services publics proches (l'école, en particulier) fait prendre conscience que les autres « voient » la cité comme un bloc soudé, indifférencié : on est un *noyau spatial*, un lieu d'interactions si fortes qu'aucune composante n'est capable de s'en dégager librement (le langage populaire utilise de façon significative le mot scientifique approprié : on nous « confine » dans notre appartenance) et malheur aux familles « inassimilables » qui feront l'objet d'un rejet ! L'analogie est si forte avec la cellule biologique où le noyau porte « toute l'information génétique et toutes les virtualités reproductrices de l'être » que le quartier assure sa propre stabilité dans le temps, son « image de marque : » il se « reproduit, » accueillant souvent l'innovation comme traumatisante. Il est malheureusement hétérogène aux autres noyaux du tissu urbain avec lesquels il compose un secteur reconnu mais peu cohérent (le « Vieux Créteil, » par exemple) et subit trop souvent une « dégénérescence » issue de l'intérieur. On a évoqué ailleurs (Uzan, 1982) des formes « en situation virale » pré-figuratrices d'un désordre spatial. Le vieillissement précoce de l'habitat pourrait être expliqué en ces termes (inaperçues pendant un temps, les dégradations du cadre vécu s'imposent toutes ensemble à la vision lors d'un « événement » provocateur). En raison d'évolutions pathologiques fréquentes, le « nous » (dont l'emploi montre que le noyau est effectivement assumé) se charge presque toujours de *connotations négatives* (la laideur, l'encombrement, la pauvreté...). Resterait donc à chercher à l'extérieur tout ce qui fait défaut sur place.

### 3.2. Le centre annulateur du désordre, pôle ou foyer

A la fois circonscrits par l'insularité de leur résidence et plongés globalement dans un milieu proche impuissant à les sortir d'eux-mêmes, les habitants des « grands ensembles » partagent avec les autres citoyens les services des *lieux centraux* : ils sont dans l'aire d'influence d'un centre commercial, dans la circonscription administrative d'une mairie ou d'un bureau de Sécurité Sociale, dans la zone de rayonnement d'une institution culturelle, etc. Mais ils s'y inscrivent sur un mode spécifique.

Le propre de la « place centrale » est de donner un sens à l'organisation spatiale en captant un territoire dans ses différents champs de force. A ce titre, tel centre commercial « régional » moderne (Créteil-Soleil pour « les Bleuets, » par exemple) et tels quartiers anciens de la ville (quartiers de Paris marqués par une prédominance ethnique, notamment) attirent bel et bien les adolescents et les familles des « grands ensembles » périphériques. Ils sont des *centres obligés*, fournisseurs des produits « qu'on ne trouve pas près de chez soi » et des distractions « de la rue. » Mais l'offre y est bien trop abondante : les moyens monétaires et culturels manquent. On prend vite conscience qu'on ne peut profiter que d'un *reflet appauvri du centre*, que « les autres » en tirent davantage. Combien d'adultes avouent rentrer frustrés de leurs « cour-

ses» ou de leurs «promenades du dimanche,» plus irritables et plus anxieux chaque fois qu'ils «se laissent prendre!» Combien de jeunes gens qui «traînent en ville» et s'y «dévoient» admettent qu'ils y ont appris la transgression comme seule façon efficace de se faire reconnaître.

Pôles (attractifs) ou foyers (diffusant de l'information), les lieux centraux pratiqués *imposent des apparences à la marginalité* : le marginal est celui qui, faiblement mobile et faiblement mobilisable pour l'échange, affiche (de façon la plus souvent intempesive) sa différence. Qu'il le veuille ou non, l'habitant d'un «îlot sensible,» happé dans le système urbain, y incarne *le revers de l'ordre*.

### 3.3. Le centre porteur d'aliénation, nœud ou grain d'énergie

Le monde contemporain, voué à l'hypercentration par le jeu combiné des technologies et des forces mondialisées, repousse au *nœud terminal d'une arborescence fonctionnelle* le pouvoir directionnel. L'hypertrophie de l'État, le choc en retour, dans le domaine politique, des grandes mutations socio-économiques, font de «l'objet local» une base d'impact lointaine, plus ou moins impuissante dans ses rétro-actions. Lorsque le centre de première grandeur s'éloigne dans la distance de l'espace social, l'espace concret se comporte comme s'il était entièrement ouvert à ses influx, un champ global, continu. Or, dans un espace totalement ouvert, a dit un poète argentin, on ne peut qu'être prisonnier «puisqu'il n'y a pas moyen d'en sortir.» C'est une image que reprendraient sûrement à leur compte les habitants des quartiers où «l'écart au pouvoir» est le plus grand et une situation qui ne leur offre, en réponse, que deux comportements actifs : «coller au terrain» en s'immobilisant ou provoquer l'errance de leur famille. Les premiers se maintiennent dans leur logement sans payer leur loyer, «oublient» d'envoyer les enfants à l'école et même de percevoir les allocations que la loi leur destine : a-sociaux par abstention, ils découragent toute «prise en charge» mais ne cessent pourtant de la revendiquer. Les «nomades,» au contraire, s'efforcent de découvrir des relais dans le maillage hiérarchique de l'espace de décision : toujours en quête du protecteur influent, ils «font valoir des droits,» sollicitent des aides, harcèlent les services de relogement pour être «bien placés» sur les listes ; habiles à profiter de leur faiblesse même, ils commuent leur dépendance en mobilité relative (déménageant souvent, dans un système de «promotion») et ils laissent derrière eux le poids croissant de l'inertie de ceux qui ne se «débrouillent» pas.

Les décideurs souhaitent éviter la péjoration des situations locales grâce à une politique de participation visant à rapprocher, par exemple, les élus municipaux et les habitants d'un îlot constitués en Comité de quartier. Cette démocratisation, nécessaire, réserve pourtant des déceptions, et peut-être a-t-on mal jaugé son contenu réel.

L'un des risques est de transformer l'îlot sensible en termitière par une éducation homogénéisante qui fait de chaque individu *un gain d'énergie porteur de la même information* que son voisin. On sait la tendance à l'uniformisation sociale des grands ensembles de logements sociaux : de plus en plus d'immigrés de la première génération, amputés de tout autre «rôle» que celui de «résidents,» des familles ayant plus d'enfants que la moyenne française, peu de gens âgés, des ressources que menace le chômage croissant. Si l'on diffuse parmi cette population, déjà spécifique, des recettes banales de mieux-vivre (par l'école, l'assistance sociale ou la Maison de la Culture) il faut être bien habile pour que cela débouche sur la concertation

et n'enclenche pas, à l'inverse, un processus entropique accéléré au cours duquel « chacun pour soi » devient la règle tacite. Que le centre directionnel ait fui « à l'infini » — sa localisation devenant indifférente puisque transmise par les « médias » — ou qu'il se rabatte, à distance nulle, sur l'individu, aucune représentation objective ne lui est plus associée. « — Je ne dépends de nulle part : » même si l'angoisse est inconsciente, pourrait-on la nier à travers ce propos ?

En résumé, la politique des « grands ensembles » choisie par la France des années 1950-70 place les urbanistes d'aujourd'hui devant le fait accompli d'une ségrégation (notamment ethnique) opérée dans les concentrations spatiales de logements sociaux dites « îlots sensibles, » à la périphérie des grandes aires métropolitaines. Tout en admettant parfaitement que l'espace n'est pas un support neutre, qu'il « joue un rôle dans la structure des personnalités et se trouve intimement associé au monde des valeurs et aux faits de culture » (Claval, 1981, 455 et bibliographie) on tend encore trop souvent à séparer les interventions sur les lieux des interventions sur le groupe humain pour en faire deux aspects des thérapies que l'on rêve de pratiquer.

Or, *toutes* les mesures de « correction » modifient la topologie individuelle et collective. Au moins devrait-on se demander si les « ponts » jetés vers le monde englobant sont de nature à diminuer les décalages entre les distances affectives et les distances « réelles, » à rendre sa complexité multidimensionnelle à l'environnement, à projeter des images cohérentes du centre sur le vécu quotidien.

L'habitude d'accepter *des critères spatiaux qualitatifs comme indicateurs de risque* (révélant une pathologie « latente, » difficile à observer et plus encore à mesurer) conduirait d'ailleurs vraisemblablement à une re-définition des composantes les plus « sensibles » du monde rural comme du monde urbain.

## BIBLIOGRAPHIE

- Benzecri, J.-P. *Analyse factorielle des proximités*. Publication de l'Institut de Statistique de l'Université de Paris, 1964-65.
- Choay, F. *La règle et le modèle*. Paris : Seuil, 1980.
- Claval, P. *La logique des villes*. Ed. Litec, 1984.
- Lévy-Leboyer, C. *Psychologie et Environnement*. Paris : P.U.F., 1980.
- Metton, A. et Bertrand, M.J. « Les espaces vécus dans une grande agglomération. » *L'Espace Géographique*, 2 (1974), pp. 137-146.
- Moias, A. et Rohmer, E. *Labyrinthes du vécu*. Paris : Klincksieck, 1982.
- N'Dion, P. *Lecture d'un espace social : la ZEP des Bleuets à Créteil*. Mémoire de Maîtrise inédit, Université de Paris XII, 1984.
- Shepard, N.R. « The analysis of Proximities : Scaling with an unknown distance function. » *Psychometrika*, 27, 2 (1962).
- Uzan, L.J., *Cadres de vie et décors de récréation*. Publication de l'I.R.U. — Environnement, Université de Paris XII, 1981.
- Uzan, L.J., 1982, *Les troubles de l'ordre spatial*. Publications de l'I.R.U. — Environnement, Université de Paris XII, 1982.

## VILLE ET POÉSIE DANS LES ANNÉES 60

par Colette COLLOMB-BOURREAU

Université de Lyon II

Chez les poètes canadiens, la ville a toujours été le lieu de la perte du passé et des origines, l'espace de la dispersion et de la fragmentation. C'est sous la ville américanisée, « underground, » que tout le mouvement poétique contemporain reconstruit un nouvel espace communautaire en même temps que marginal. Seuls certains poètes parviennent à retrouver dans une ville nommée et reconnue un lieu humanisé et rassurant.

The city for Canadian poets has always been the place in which one loses the sense of the past, in which people are dispersed and fragmented. Beneath the americanized city, the contemporary underground poets are building a new marginal community. Very few are the poets who are able to find something humanized and reassuring in a recognizable, named city.

Dans l'introduction à son anthologie regroupant les grandes figures de la poésie canadienne des années soixante,<sup>1</sup> Eli Mandel attribue aux grandes villes canadiennes un rôle privilégié : elles tissent un réseau de communications entre les divers flots de la création canadienne. Le Vancouver d'un Bill Bissett, note Mandel, n'est pas si éloigné du Toronto de Rosenblatt et, comme beaucoup d'autres poètes canadiens, New-love, Atwood, Bowering ont voyagé d'Ouest en Est et forgé ainsi de solides liens littéraires entre Calgary, Edmonton, Regina, Kamsack, Vancouver et Montréal.

Il s'étonne pourtant de l'inspiration résolument régionaliste de ces poètes ; et il perçoit ce régionalisme comme un avatar du traditionnel souci canadien de la terre, immense espace, encore vaguement terrifiant.

Ainsi, pour Mandel, les années soixante se caractérisent par la combinaison de l'ouverture à une culture littéraire nationale d'une part, et cette inclinaison quasi primitive pour le territoire (limité à la région) d'autre part. La ville n'apparaît donc pas comme un thème majeur dans les œuvres de ces poètes, alors qu'elle est la mère nourricière de leur vie et de leur carrière d'écrivains.

Le progrès technologique traditionnellement lisible dans la ville est ressenti par beaucoup de poètes comme une violence faite à la nature humaine dans un univers mécanisé ou bien encore comme la plate imitation des villes américaines qui les coupe de leurs racines nationales.

C'est pourquoi ils sont allés voir au-delà des murs de la cité dans l'espoir d'y retrouver la source qui leur rendrait leur vitalité d'artistes. Si on traite de la ville, on la maltraite le plus souvent, l'assimilant à un enfer de violence et d'aliénation qui rappelle, chez Earle Birney ou Irving Layton par exemple, la « City of the End of Things » de Lampman.

Pourtant, certains ont cherché sous la ville (dans l'« underground ») les fondements authentiques qui manquaient aux constructions légères et vides de la culture urbaine de l'Establishment.

Et d'autres, remontant à la surface, ont accepté ce que Dennis Lee appelle « a flawed inheritance, » consacrant ainsi la destinée urbaine du Canada. La nostalgie terrienne demeurait mais elle devenait féconde. La ville, pour ceux-là, est cette nouvelle « wilderness » qui exige pour la dire un langage différent, un langage canadien qui organise avec une certaine « capacité négative, » une nouvelle patrie, le quotidien urbain canadien.

## 1. L'ORIGINE PERDUE

Dans un poème intitulé « cordially death » où la mort est tout à la fois adresse (titre) et signature. Bill Bissett déroule l'obsédante litanie d'un seul vers, le même, répété cinquante fois :

Yu are Imprisoned In th city<sup>2</sup>

C'est dire explicitement l'uniformité et la monotonie d'une prison, mais aussi la fracture, le manque, la perte d'identité d'un sujet passif — « yu » — auquel fait défaut le « o » central, voyelle ronde, expression idéale d'un centre fusionnel maternel, dans la fermeture compacte et stérilisante de la ville. « City, » au bord droit de la page, fait barrière. Voilà un parfait spécimen de la bien nommée poésie concrète, « concrete poetry, » qui met en page l'étouffant univers du béton.

Cette ville qui engendre la mort, se construit elle-même sur la mort, sur des cimetières qu'elle écrase et éventre sans respect pour les héritages anciens. Dans la ville que traverse le poète dans « The Sky and I » de David McFadden, un immeuble s'érige :

On my right an old graveyard  
is being ripped out for the foundation  
of a new apartment building,  
and they're piling up stacks of old  
caskets...<sup>3</sup>

Ce cimetière importe au seul poète, car les constructeurs n'ont cure d'aucune origine. Bâtir la ville implique un effacement des hiérarchies temporelles, des durées qui joignent l'origine et le terme. Al Purdy souligne cette rupture dans « Esquimo Graveyard : »

The Public Works guy I'm with  
says you always find good gravel  
for concrets near a graveyard  
where digging is easy maybe  
a footnote on human character.<sup>4</sup>

La mort apprivoisée dans l'espace sacré de l'enclos puis profanée par les constructeurs ignorants se libère des entraves et se projette sauvagement, inhumainement sur la ville elle-même, comme McFadden le montre encore dans un poème plus tardif : « Border Skirmish : »

... across the street

to the McDonald Hamburgatorium  
standing now where once stood  
the house where she was born.<sup>5</sup>

Progrès destructeur, construction porteuse de mort, mouvement apparent qui engendre l'immobilité, c'est ainsi que M. Atwood voit également l'avènement de la ville dans la troisième partie de *The Journals of Susanna Moodie* :

... they buried me in monuments  
of concrete slabs, of cables  
of cold light over my head  
... they said, we will build  
silver paradise with a bulldozer.

Toute à l'érection des monuments funéraires aux scellements de béton, la ville fait état d'un progrès sans gloire.

Margaret Avison dans *Winter Sun* lui donne aussi la glaciale nudité de la mort :

... The Sticks-and-Stones, this City,  
Lies funeral bare.

La ville trouve ainsi son origine dans l'abolition d'une tradition et, hors de la tradition, les constructeurs de villes ne peuvent conserver le bénéfice de leur souci de rationalité tant ils se savent étrangers au génie du lieu.

« The City Planners » de Margaret Atwood dit assez bien comment l'utopie fondatrice se pervertit par ses exigences mêmes, celles de la planification d'une cité qui se veut le reflet d'une unité, d'une société structurée, intégrée, unitaire. Il s'agit ici de faubourgs résidentiels qui ne présentent pas l'image crispée d'un espace central et qui, de ce fait, abolissent toute fusion dans un recentrement protecteur parental, traditionnel. A l'idée de rassemblement et de profusion désordonnée mais chaleureuse qu'offrirait un centre conservateur et maternel, s'oppose une géométrie, une hygiène, une netteté qui rappellent les effets artificiels provoqués par des créations pionnières, mobilisatrices de l'espace :

What offends us is  
the sanities :  
the houses in pedantic rows, the planted  
sanitary trees, assert  
levelness of surface like a rebuke.<sup>6</sup>

Au relief protecteur ou au creux rassurant d'un centre s'oppose une mobilisation toute de surface qui vise à gommer les signes de dispersion ou de morcellement et à découper l'expression d'une spontanéité de la nature.

Les fondateurs de cette nouvelle cité offrent l'image de pères pervers, de conspirateurs politiques, de colonisateurs de l'espace, individualistes avides de bâtir un ordre urbain uniforme à partir de l'aliénation informe de leurs conceptions isolées et hasardeuses. La ville nouvelle se présente ainsi comme une géométrie brutale qui ne permet pas de se raccrocher à des mythes premiers générateurs ou porteurs de tradition mais à une politique de profit et donc de trahison d'un idéal communautaire :

That is where the City Planners  
with the insane faces of political conspirators  
are scattered over unsurveyed  
territories, concealed from each other,  
each in its own private blizzard;  
guessing directions, they sketch  
translators lines rigid as wooden borders  
on a wall in the white vanishing air  
tracing the panic of suburb  
order in a bland madness of snows.<sup>7</sup>

Ainsi, ce désir d'ordre se retourne en une folie plus angoissante que tout, issue d'une volonté de conquête de l'espace d'où tout archaïsme fusionnel est banni; l'espace géométrique nouveau ne peut plus comporter de point central privilégié, seul propre à calmer les terreurs primitives d'un éparpillement du corps social.

Or, le poète voit la fissure qui se dessine déjà sur le plâtre, l'asymétrie, le vice des formes, la légère contusion, l'amorce de la maladie, qui vont inexorablement détruire l'ordonnement artificiel d'une nature qui reprend ses droits :

certain things,  
the smell of spilled oil a faint  
sickness lingering in the garages,  
a splash of paint on brick surprising as a bruise,  
a plastic hose poised in a vicious  
coil; even the too-fixed stare of the wide windows  
give momentary access to  
the landscape behind or under  
the future cracks in the plaster.<sup>8</sup>

Et ce retour de la Nature, à la fois Déluge et Apocalypse, s'effectue dans la terreur :

When the houses, capsized, will slide  
obliquely into the clay seas, gradual as glaciers  
that right now nobody notices.<sup>9</sup>

Margaret Avison et John Newlove ont, à dix ans d'écart, l'une en 1960 et l'autre en 1970, exprimé le désarroi et l'effroi que suggère la ville lorsqu'elle n'est qu'un no man's land entre un passé qui se perd et un futur qui n'advient pas. Chez l'un comme chez l'autre, la ville, au-delà de sa spatialité, se trouve prise, engluée dans une temporalité sans conscience, séparée de la vie. Leonard Cohen voyait surgir le désert de cette perte de référence à la tradition : « the real deserts are outside tradition, » dit-il dans « Lines from my Grand-father's Journal. »<sup>10</sup> La ville se réduit à un temps de l'attente paralysante :

Along the endless avenue stand poles.  
Divorced from origin, their end's obscure.<sup>11</sup>

(M. Avison)

In the Cities men wait to be told. They sit between the Locomotive and the fish.  
The flat sea and the prairie that was a sea contain them...

men and women acting,

entertaining, rigorously dancing with fractured minds contorted to a joyless pleasure, time sold from life.<sup>12</sup>

(J. Newlove)

Ce rythme artificiel, mécanique, sans âme, anime la ville qui a échangé la vie contre le profit, le mouvement créateur contre la fixité stérile. L'homme, désormais sans références anthropomorphiques, ne peut plus se reconnaître dans son espace curieusement rétréci, entre une mécanisation indéchiffrable et un désert rendu à une faune inquiétante :

... In the marshes,  
The music of ominous living ...<sup>13</sup>

Pour Al Purdy aussi, la ville produit un rythme ponctué de signes obsédants mais vides de sens :

tell me why  
the red lights change to green at Queen  
and Bay...  
When there is no one about  
- no one about ?<sup>14</sup>

Le futur et le progrès prennent les traits d'une ville occupée sans relâche à fabriquer sa propre mort :

twentieth century people  
apartment dwellers  
executives of neon death  
warmakers with things that explode.<sup>15</sup>

L'immobilité urbaine ne s'ébranle que dans un mouvement destructeur accompli par la ville elle-même, comme indépendamment des êtres qui l'ont faite et peuplée. Revenir à la ville, c'est y devenir le témoin impuissant de l'iniassable laminage des traditions qui avaient pu y trouver un fragile refuge :

Back in the city many things you lived for  
are coming apart.<sup>16</sup> (Dennis Lee)

Dans *Procedures from Underground*, Margaret Atwood rejoue l'apocalypse urbaine, aboutissement logique d'une genèse trop concrète, dissociée de son imaginaire, de sa vie émotive, de ses racines affectives :

What you thought  
you would find here has  
vanished, as if  
the moment you left, the town  
heaved like a wave,  
the houses tip on their  
foundations, the roofs are collapsing, the  
wires thrash,  
in the wash of new neon  
light, the shadowy faces  
including your own, float  
silently, go under.<sup>17</sup>

L'enfer de la ville, cette Babel mécanisée qui s'est donné, selon Irving Layton, de nouvelles idoles chromées, fait apparaître, par contraste, les grands espaces sauvages comme un lieu rédempteur. Earle Birney oppose « mortal city » à « immortal ocean » dans « November Walk Near False Creek Mouth. » La ville est vouée à destruction car elle signifie une perte totale d'identité, mais surtout parce qu'elle-même n'a pas d'identité. Pour Earle Birney, toutes les villes sont interchangeables ; dans « A Walk in Kyoto », il écrit :

... the streets look much the same  
the Men are being pulled past on the strings of their engines  
... and all the faces as taut and unfeative as Moscow's  
or Chicago's or mine...<sup>18</sup>

(On notera que « mine » n'est pas nommée.)

Ou encore dans « Cartagena de Indias : »

City like any City  
full of stench of human indignity  
and disarray of the human proportion  
full of the nolsy always poor  
and the precocious dying  
stinking with the fear the stale of ignorance...

La ville n'a pas de nom propre, c'est « the City, » non nommée et innommable, car la multiplication incontrôlée de sa puissance va de pair avec un effacement de sa genèse. Arithmétique, géométrie, vitesse se combinent pour faire surgir un paysage monstrueux dans lequel l'homme ne peut reconnaître son œuvre.

Eli Mandel parle d'inversion dans le poème « Street Lights : » « towards the street's inverted sky. »<sup>20</sup> Dans un autre poème intitulé « Rapunzel, » il questionne :

How do towers grow like that?  
Overnight : the garden  
a green sky, its moon  
like beet, its sun  
a turnip underground ?<sup>21</sup>

Verticalité et inversion définissent ainsi un paysage urbain où la nature se trouve enfouie dans un ciel souterrain.

Ces villes ouvrent la dissociation et la fracture de l'être, consomment la perte d'un contact authentique avec la vie, la disparition d'un univers sensoriel. Les hauteurs vertigineuses, les silences désolants des banlieues, les constructions complexes, les nouveaux réseaux du cheminement détachent l'espace créé de cet espace primordial qui était le domaine privilégié du poète : celui de son corps, de son être et de ses sensations.

David Helwig attribue cette perte d'unité et d'intime communion à la prolifération même des signaux :

We have laid out our country in lines,  
highways, telephone wires, the invisible  
network of television signals,  
a system of exacerbated nerves

vibrating, seeking a torture, a drug.  
This is our city, this is what we have built,  
a short-circuit for burning the brain.  
A city of thin lines.

And the hands  
twitch that might have touched  
snow, the muck of spring earth,  
body's hair, breasts,  
brick, wood, asphalt, lived  
in touch, texture. Whole.<sup>22</sup>

Ainsi véhiculés, court-circuités, l'amour et la poésie ne tirent de la ville qu'une vaine simulation sans sujet.

Dans le poème de Margaret Atwood, « On the Streets, Love, » le poète ne parvient pas à distinguer ce qui reflète de ce qui est reflété, ce qui est vie de ce qui n'est qu'image criarde et plate. Chez Atwood, réel et imaginaire, et plus gravement, vie et mort se confondent dans le langage même de la ville, langage brut, pure représentation d'une réalité perdue, langage mort qui se glisse dans un corps de papier, l'aborbe, l'aplatit, au risque de le déchirer :

One day  
I'll touch the warm  
flesh of your throat, and hear  
a faint crackle of paper.<sup>23</sup>

Pour les poètes, le processus créateur n'a pas sa place dans le phénomène urbain. Ils ne découvrent dans la ville qu'un corps social dispersé et morcelé. Ils y voient une colonisation de l'espace par l'individualisme le plus sauvage, une laïcisation aussi; citons Dennis Lee dans « The Gods : »

Who, now, can speak of gods —  
their strokes and carnal voltage,  
old ripples of presence a space ago  
archaic eddies of being.<sup>24</sup>

Dennis Lee dit bien « a space ago ; » c'est dire comment la conquête technologique d'un nouvel espace a aboli, non seulement d'anciens temps mais aussi la spatialité ancestrale.

Car la ville est mouvement, elle se rénove constamment, la quitter puis revenir, comme l'a noté Atwood, c'est se condamner à ne plus la reconnaître. La ville procède d'un principe masculin mobilisateur et conquérant qui s'oppose à un imaginaire féminin où prédomine le désir de recentrement, de communion et de conservation.

La perte des valeurs rassurantes d'un centre, d'un creux féminin fait resurgir les craintes ancestrales d'une perte d'origine et d'identité. A l'espace originel qui engendre, porteur de traditions, s'oppose l'espace de la ville que les hommes ont engendré, un espace orienté sur une conquête volontaire de richesses économiques, de nouvelles valeurs sociales. Pour le poète qui refuse cette logique de la conquête, tout mouvement, tout déplacement est vécu comme un renoncement, une trahison, une infidélité au désir central, parental, lieu protecteur par lequel, de façon non tem-

porelle, on serait engendré. La ville, en revanche, offre un espace temporel de mobilité, la rue, symbole de la vie urbaine, menace.

Margaret Atwood préfère y renoncer, et se replier sur le lieu rassurant de la maison pour y fonder une nouvelle genèse :

... courage, genesis descends  
here also or never

I will build a history  
in the backyard from solid  
rocks, populate it  
with dried sticks and the old newspaper-  
faced gods  
covered by twilight and the first  
white snow.<sup>25</sup>

Car, nous dit-elle encore dans « A Place : fragments, » un poème du recueil « The Circle Game : »

there is no center;  
the centers  
travel with us unseen  
like our shadows  
on a day when there is no sun.  
We must move back  
there are too many foregrounds.  
Now, clutter of twigs  
across our eyes, tatter  
of birds at the eye's edge; the straggle  
of dead treetrunks; patch  
of lichen  
and in love, tangle  
of limbs and fingers, the texture  
of pores and lines on the skin.  
An other sense tugs at us :  
we have lost something,  
some key to these things  
which must be writings  
and are locked against us  
or perhaps (like a potential  
mine, unknown vein  
of metal in the rock)  
something not lost or hidden  
but just not found yet  
that informs, holds together  
this confusion, this largeness  
and dissolving :  
not above or behind  
or within it, but one  
with it : an

identity :  
 something too huge and simple  
 for us to see.<sup>26</sup>

La fusion ne peut s'effectuer que dans le recentrement alors que la ville éparpille et nie la possibilité d'un espace parental, propre à assurer une identité.

Dans cette poésie, la ville n'est pas canadienne, elle est « city » et toutes ces « cities » sont les mêmes. C'est une présence brutale que les poètes condamnent car rien ne permet d'y retrouver les traces de mythes fondateurs sacrés. Les terreurs primitives qu'expriment M. Atwood, E. Birney, E. Mandel ou D. Helwig dénoncent la désacralisation du monde en mal d'être, en perte d'âme et de vie.

## 2. LES SOUTERRAINS OU « PROCEDURES FROM UNDERGROUND »

Margaret Atwood ne propose, semble-t-il, pour sortir de l'enfer de la ville ou de son néant, que le rêve ou la liquéfaction ou encore le repli sur soi, sur un univers plus intime, plus enraciné (lui-même pourtant menacé de fracture).

Cependant, le sujet lui-même, noyé, imperceptible, se tient juste sous la surface : « I am in the lake, in the center of the picture, just under the surface. »<sup>27</sup>

C'est pourtant elle qui écrit *Survival* et *Surfacing* où l'on peut lire « withdrawing is no longer possible and the alternative is death ; »<sup>28</sup> elle cite, dans le dernier chapitre de *Survival* ces vers de Margaret Avison :

Nobody stuffs the world in at our eyes.  
 The optic heart must venture : a jail-break  
 and re-creation...<sup>29</sup>

Il ne s'agit donc pas d'opérer un retour régressif au mythe de la mère Nature. On sent déjà une attente féconde, une volonté de reconstruction, un refus de devenir la victime de la civilisation urbaine. Cette attente est, chez la plupart des poètes des années soixante, souterraine. Elle est fécondée par une réaction contre la culture établie et figée d'un pouvoir qui a transformé la ville en prison.

Si la condamnation de la ville par les poètes est bien antérieure à cette période, en revanche, la naissance et le développement d'une culture « underground » est bien caractéristique des années soixante. Il s'agit de tisser les réseaux souterrains d'une contre-culture politique : mais, pour les poètes, il faut aussi opérer le repli canadien issu d'une recherche d'identité nationale, afin de miner l'« Establishment. » Les poètes peuvent ainsi faire entendre une voix, qui, tout en se faisant l'écho des révoltes de leur génération, saura saisir l'idiome canadien et sa spécificité nationale dans les souterrains d'une Babel américanisée, que George Bowering décrit comme « the attendant despoliation of the ecosphere, and the avid leisure-hour invasion of the American trash culture. »<sup>30</sup>

La culture « underground » ne peut vraiment exister que dans les villes, là où la terre n'affleure plus à la surface, désormais scellée par le béton.

On en trouve écho dans la publication inlassable des « little magazines, » souvent de simples polycopiés à caractère intime mais militant, réactions littéraires de

groupes d'intellectuels minoritaires à la tyrannie des grands magazines ou des « little magazines » établis dans lesquels ils voient le reflet d'une culture décadente et figée dans l'académisme.

Ainsi *Tish* à Vancouver, *Descant*, *Evidence*, *Moment*, *Teangadoir* à Toronto, *Cata-ract* à Montréal, *Mountain* à Hamilton et bien d'autres certainement, ont revendiqué, malgré une existence parfois éphémère et un public limité, une part originale et non négligeable dans la création de nouvelles formes de poésie. Louis Dudek en a maintes fois souligné l'importance : ils ont imposé une culture parallèle non orientée vers le profit ou la publicité. Dudek y voit une force d'opposition face à des sociétés urbaines désormais incapables de retrouver leur signification originelle.

Dans « Meditation Over a Wintry City, » il reconstruit le processus : dans un premier temps, la ville est l'œuvre des facultés créatrices de l'homme puls, suscitant un foisonnement inventif, l'amalgame urbain fut l'occasion d'une implosion créatrice. Enfin, cette implosion créatrice trouve sa propre limite dans son caractère d'événement unique, non reproductible. Un pouvoir de monopole et de fixité se fonde sur la conservation stérile de cette œuvre. C'est ce que Michael Gnarowski exprime dans « Montreal-Est, »<sup>31</sup> lorsqu'il écrit :

They wished to go no further than their beginning and the magnificences of their spirit :

... while a great fog  
wrapped the heads  
of your towns,  
leaving only a white quiet  
and their carillons alive.

Ainsi, les fondateurs de la cité deviennent-ils des pères tyranniques que leur pouvoir a corrompus :

And yet bloated buildings, and citadels of stone,  
and jewelry of light as night comes on,  
castles among hovels, parks, facades, driveways,  
tell one of something harder than bread  
that men will work for, more than life merely,  
fearless of death.

Strange that a feeble animal  
marked with extinction and beset with the seasons,  
with cold and lack,  
and danger from the invisible dark,  
should lust  
to overpower or out-possess his kind,  
his tiny double, helpless kin

... stones are piled and power shows its face  
as in a mirror in every street.<sup>32</sup>

(L. Dudek : « Meditation Over... »)

C'est donc souterrainement que les minorités exclues associent dès lors leur désir de constituer une société nouvelle au besoin de s'extraire de ce premier espace urbain, ressenti désormais comme répulsif et carcéral :

So the word of the wise is angry, it is against this world,  
though in its nature helpless almost, like a lifted hand  
against a gun. Its work is slow.  
It builds, not homes, but cities, mining from within.

Insulted by the ear that waits for facts,  
set aside by active men,  
stalked by disease and death, as all men are,  
drowned in the apparent chaos of these times,  
artists and scholars walk their quiet ways,  
echo the pain that other men should feel and understand,  
and make their voices heard as something seen, above all sound.<sup>33</sup>  
(L. Dudek : *id.*)

Il s'agit alors de mobiliser, par la force de la fraternité, de l'esprit, de l'imaginaire, un espace communautaire qui recrée un centre, une matrice qui ne soit plus une forteresse de privilèges élevée par une paternité usurpatrice.

Pour Joe Rosenblatt, le ciment de la rue se craquèle déjà, et, de ses fissures, surgit un autre monde, celui d'un « underground » qui pousse sous la surface de toute la force sombre de ses virtualités poétiques :

... in the cracks of sidewalks in modern cities  
in the dust, in the grime caught in the jungles of the cracks  
of the faceless sidewalks there are many of us silent spits.  
There are many of us in the dirt who see beauty microscopically  
in the crevices of cement there are greenhouses.<sup>34</sup>

Dans les villes apocalyptiques de Margaret Avison, les poètes sont là aussi, forts de la puissance virtuelle de leurs frustrations accumulées :

And poets in potentia  
Keep everyone  
Busy on the jungle jim,  
Either by wry example or the  
Fomenting of frustration.<sup>35</sup>

Raymond Souster a vu le côté surprenant de cette percée venue de la terre dans un amusant petit poème intitulé « The Worm, » l'habitant souterrain par excellence :

Don't ask me how he managed  
to corkscrew his way  
through the King Street pavement,  
I'll leave that to you.  
All I know is  
there he was,  
circling, uncoiling  
his shining three inches,  
wiggling all ten toes  
as the warm rain fell  
in that dark morning street  
of early April.<sup>36</sup>

Eli Mandel a lui aussi traduit la force d'une poussée révolutionnaire venant d'en dessous, en termes jubilatoires dans « Epilogue, » l'un des *Fuseli Poems* :

When our Mayor was put out to eat grass  
And on the street manholes opened like eyes,  
Everyone said it had come from below  
Because the street was nervous, empty,  
And the sewers rumbled for days, the wires  
Sang in the high wind and cracks appeared  
In the gray cement like folds in an elephant's hide.

Everyone said it had come from below  
Because the banks toppled over like great gods  
And fire flamed out of the mouth of the stock exchange,  
And our bird-like mayor, like a hooped thing,  
Galloped away to the green fields in the country.<sup>37</sup>

Telle paraît être la cité souterraine : puissance mobilisatrice, vitalité d'une poésie nourrie aux racines d'une nouvelle vie urbaine des sous-sols, percée créatrice, indomptable.

### 3. LA VILLE RETROUVÉE

Cependant, pour être bien vécue, la ville réclame une nouvelle appréhension de l'univers. Cela suppose de renoncer à d'anciens fantasmes d'enracinement, d'aller au-delà des certitudes du passé, de rompre avec la sacralisation intense d'un espace central fusionnel. Car ouvrir l'espace et en accepter l'imprévu signifie que l'on domine en le dépassant un besoin de sécurité, de conservation d'un univers connu, déjà acquis et maîtrisé. C'est accepter que la ville possède elle-même une identité, autre, qu'elle devienne autre chose qu'un indifférencié terrifiant. Pour cela, il faut nommer la ville.

Or, chez la plupart des poètes que nous avons cités précédemment, la ville n'est que « City, » réalité générale, abstraite et distanciée.

Pour la désigner comme une individualité, afin de lui reconnaître une identité, il lui faut un nom.

Utiliser le nom de la ville suppose qu'on la connaisse, qu'on se l'approprie; donner comme titre au poème le nom de la ville, c'est l'interpeller, lui reconnaître un fonctionnement autonome, lui attribuer une exclusivité, des qualités ou des défauts.

Edmonton illustre bien cette fonction de nomination. Dans le poème de M. Atwood « 84th Street, Edmonton, » on peut lire :

So this is it, flat  
edmonton...  
    where the streets  
have no names but only numbers<sup>38</sup>

Ce que le poème nous dit était déjà contenu dans le titre : la ville a un nom, mais les rues n'en ont pas. Ainsi Edmonton n'est que « flat edmonton, » ville apparemment

fort décourageante où, pourtant, malgré l'arithmétique, malgré le manque de relief, le poète continue sa quête :

I could stop. This could be where  
I stop finally. ...  
but  
courage, genesis descends  
here also<sup>39</sup>

D'autre part, c'est ici la ville qui refuse de nommer ses rues, et non le poète qui désire au contraire cauteriser la béance entre un sens innommable (les rues numérotées) et un signifiant vide (Edmonton).

On trouve quelque chose d'analogue dans deux poèmes d'Eli Mandel. D'après le titre du premier, « Edmonton 1967, » l'espace ne trouve à se nommer qu'en fonction d'une temporalité précise, limitée (ce qui porte à croire que le poème, comme la ville, aurait été différent dans un autre temps), la ville est vue comme une pure géométrie (« neatness axiomatic ») en mouvement, mouvement que le poète tient à faire disparaître. Ici, le nom d'Edmonton n'est pas un simple signifiant vide : il permet au poète de représenter comme des signes des expériences même très fugitives et hétéroclites qui n'ont pu jusque-là trouver de signification, mais restaient comme en deçà du langage :

as if by Colville  
I mean «hard edge»  
stucco white wall  
gravel and  
legs  
in once direction shadows  
leaning midget  
above the pavement narrows  
rapid as the river  
everything  
disappears.<sup>40</sup>

Dans le second, « Departure », le nom d'Edmonton apparaît comme tout à fait particularisant :

There was merely a brief note :  
'Have seen Edmonton  
am leaving at once.'<sup>41</sup>

Aucune explication n'est nécessaire. Tout est contenu dans le nom de la ville. Le nom propre donne immédiatement à voir des sphères plus intimes, il colore le poème d'une sensibilité particulière. Nommer la ville, c'est déjà la re-connaître, en parler, c'est aussi s'adresser à elle et parler à travers elle.

Raymond Souster, que George Woodcock décrit comme « a rare phenomenon, an urban regional poet, »<sup>42</sup> est véritablement le poète qui fait parler sa ville. L'identité qu'il lui assigne est celle de personnages insignifiants créés par la ville mais sans qui la ville ne pourrait s'identifier.

Enfin, la ville est habitée : une vieille dame dans « On the way to the store, »<sup>43</sup>

un vieil homme dans « The Penny Flute, »<sup>44</sup> des pauvres, des vieux qui révèlent la ville. On est loin des villes désertes et hygiéniques des poèmes d'Atwood. Le monde de Toronto prend la teinte de la détresse des êtres qui la peuplent.

Souster nomme sa ville. Il marque un territoire en la parcourant. Lorsqu'il intitule un poème « Decision on King Street, » peu importe que ce qui se passe puisse arriver dans n'importe quelle ville. Toronto préside au poème jusque dans la particularité signifiante, rassurante, du nom de la rue : c'est un parcours de reconnaissance qui fait voir du dedans et non plus du dehors. Il redonne un centre à la ville et ainsi évacue l'horreur suburbaine. Les titres des poèmes de Souster sont nombreux à nommer, recentrant ainsi la cité : « Loyalist burial ground, St John, » « Ten Elephants on Yonge Street, » « Church Bells, Montreal, » « Armadale Avenue Revisited, » « Yorkville Avenue »...

En parcourant la ville, le poète donne vie, par sa mobilité, à quelques moments privilégiés, fragiles visions, projets souvent dérisoires qu'il s'approprie. Il se fait le véritable père fondateur d'une création à échelle humaine. L'aspect humain de la ville inspire Souster qui peut à son tour lui manifester une authentique reconnaissance. Les lieux, les squares, les parcs, les rues ne représentent pas seulement la ville, ils la font exister, la dévoilent, la constituent. La ville est pour Souster essentiellement passante (« Ten Elephants on Yonge Street »), elle est mouvement incessant de tous les possibles, où le poète rend tout possible (même des éléphants !). Ce passage la rend captivante, car le mouvement est vie : « the ride's the thing. »<sup>45</sup>

Le poème de Souster se fait l'écho de ce mouvement qui dilate les lieux jusqu'à leur faire occuper tout l'espace; partant de simples vignettes, il rend compte de la totalité du phénomène urbain.

Ce qui, chez Atwood, reste une simple ouverture par laquelle le poète vient buter sur l'opacité d'un monde dispersé, est, chez Souster, un décryptage des phénomènes dans une volonté de recentrement et de totalité.

Pierre Sansot, dans son livre *Poétique de la ville*,<sup>46</sup> verrait là une différence essentielle entre la poésie inspirée des artistes et la rêverie ébauchée, retrouvée de l'humble habitant des villes. Dans le premier cas, le langage se donne comme un début absolu, une re-création, une sublimation qui, dirait Bachelard, ne sublime rien puisqu'elle transfigure tout, tandis que dans le second cas, le langage, les gestes de tous les jours jalonnent trop l'existence pour isoler, en un nouveau degré du vécu, un imaginaire neuf.

Lorsque la ville n'est pas nommée, le discours qu'on tient sur elle tend à déraiper de ce qu'il vise une vérité sans faille. Alors que le discours spécifique inclut le plaisir de la coupure, de ce qui dédouble ou divise. Nommer traduit un désir de joindre vérité et désordre.

Dans la ville de Souster, les images et les mots se matérialisent. Qui dit ville humanisée, selon Sansot, dit homme urbanisé. Souster est un des rares poètes conscients de cette entente et sa poésie exprime le plaisir de vivre dans sa ville. De Toronto, il dit : « All the experiences one is likely to encounter in Paris can be found in this city. Toronto has a flavour all its own... My roots are here; this is the place that tugs at my heart when I leave it and fills me with quiet relief when I return to it. »<sup>47</sup>

Il y a donc chez Souster une coïncidence entre la ville nommée, la ville parcourue, et l'écriture du poème qui fait apparaître le nom propre comme trace d'une langue véritablement urbaine. Le nom dit une origine, il n'a pas de synonyme et il est le seul propre à ourdir le sacré.

Parmi la plus jeune génération, Dennis Lee a également fait du quotidien urbain sa véritable patrie : épeler le quotidien, y retrouver des sensations vraies, désigner le réel dans ce qu'il a d'ordinaire, voire de sordide, vivre la ville à la fois comme mouvement et comme aboutissement :

Saying city, chevy, collision the sirens;  
hungry, saying finger, saying food.<sup>48</sup>

... and then, no longer haunted by  
unlived presence, to live the cities :  
to furnish, out of the traffic and smog and the shambles of dead precursors,  
a civil habitation that is  
human and our own.<sup>49</sup>

Dans *Civil Elegies* on retrouve un discours de type universel sur la ville, car Lee nous donne là une vision dont le sens est celui d'une nouvelle destinée canadienne urbaine qui inclut les aspects négatifs de la ville. Cette vision mobilise l'espace des villes tout en reflétant les imperfections et les fractures mais aussi en accueillant l'image conquérante et rénovatrice d'une nouvelle genèse :

... A place, a making,  
two towers, a teeming, a genesis, a city.<sup>50</sup>

C'est la profonde originalité de Lee que de revendiquer la ville en renouant avec une origine perdue de vue, ou imparfaite :

But in the city I long for men complete  
their origins...  
And thus they clear a space in which  
the full desires of those that begot them, great animating desires  
that shrank and grew hectic as the land pre-empted their lives  
might still take root.<sup>51</sup>

D. Lee voit la ville comme un possible qui engage les facultés créatrices de l'homme qui reprendra la ville à son propre compte et s'en servira comme fondement d'une revendication d'identité.

## NOTES

<sup>1</sup> *Poets of Contemporary Canada, 1960-1970*, ed. by Eli Mandel (Toronto : McClelland and Stewart, 1972).

<sup>2</sup> Bill Blissett in *bp the cosmic chef, an evening of concrete*, ed. by bp Nichol.

<sup>3</sup> *My Body was Eaten by Dogs. Selected Poems* (Toronto : McClelland and Stewart, 1981).

<sup>4</sup> In *Canadian Poetry*, vol. 2, ed. by Jack David and Robert Lecker (Toronto : General Publishing Co., 1982), p. 46.

- 5 *My Body was Eaten by Dogs.*
- 6 M. Atwood *The Circle Game* (Toronto : House of Anansi, 1967).
- 7 *Ibid.*
- 8 *Ibid.*
- 9 *Ibid.*
- 10 L. Cohen : *The Spice-Box of Earth* (1961).
- 11 M. Avison, « Rondeau Redoublé » In *Winter Sun* (Toronto : University of Toronto Press, 1960).
- 12 John Newlove, « The Engine and the Sea » In *The Cave* (Toronto : McClelland and Stewart, 1970).
- 13 *Ibid.*
- 14 Al Purdy, « In Cabbage Town, » in *Poetry Canada Review* (Summer 1983).
- 15 Al Purdy, « Lament for the Dorsets » in *The Poems of Al Purdy.*
- 16 Dennis Lee, « 400 : Coming Home » in *Civil Elegies and Other Poems* (Toronto : Anansi, 1972).
- 17 M. Atwood, « Return Trip West » in *Procedures From Underground* (Toronto : O.U.P., 1970).
- 18 Earle Birney, « A Walk in Kyoto, » 1958.
- 19 Earle Birney, « Cartagena de Indias, » 1962-63.
- 20 Eli Mandel, « Street Lights. »
- 21 Eli Mandel, « Rapunzel. »
- 22 David Helwig, « On a Train » In *Figures in a Landscape* (Toronto : Oberon Press, 1967).
- 23 M. Atwood, « On the Streets, Love » in *The Circle Game* (Toronto : Anansi, 1967).
- 24 D. Lee, « The Gods » in *Civil Elegies and Other Poems*, op. cit.
- 25 M. Atwood, « 84th Street, Edmonton » in *Procedures From Underground.*
- 26 M. Atwood, « A Place : fragments » in *The Circle Game*, op. cit.
- 27 M. Atwood, « This is a Photograph of Me » in *Canadian Poetry* vol. 2.
- 28 M. Atwood, *Surfacing.*
- 29 M. Avison, « Snow » in *Winter Sun*, op. cit.
- 30 George Bowering : « Proofing the World, » a Preface to *My Body was Eaten by Dogs* by D. McFadden.
- 31 Michael Gnarowski, « Montreal-Est » in *Postscript for St James Street* (Montréal : Delta, 1965).
- 32 Louis Dudek : « Meditation over a Wintry City » in *Delta, Canada* (1970).
- 33 *Ibid.*
- 34 Joe Rosenblatt, « Of Split Between the Sidewalks » in *Virgin and Vampires* (McClelland and Stewart, 1975).
- 35 M. Avison, « Apocalypitics » in *Winter Sun*, op. cit.
- 36 Raymond Souster : « The Worm » in *Selected Poems* (The Sixties), Oberon Press.
- 37 Eli Mandel, « Epilogue » in *Fusell Poems* (Contact Press, 1960).
- 38 M. Atwood, « 84th Street, Edmonton, » op. cit.
- 39 *Ibid.*
- 40 Eli Mandel, « Edmonton, 1967, » in *Stony Plains* (Press Porcépic, 1973).
- 41 Eli Mandel, « Departure » in *Black and Secret Man*, (Ryerson Press, 1964).
- 42 G. Woodcock, in Introduction to *Canadian Poetry*, vol. 2, op. cit.
- 43 R. Souster in *Selected Poems*, op. cit.
- 44 R. Souster in *The Colour of the Times*, (Ryerson Press, 1964).
- 45 R. Souster, « Merry-go-Round » in *Selected Poems*, op. cit.
- 46 P. Sanzot, *Poétique de la ville* (Klincksiek, 1971).
- 47 R. Souster, « Notes on the Poets » in *15 Canadian Poets plus 5* (Toronto : O.U.P., 1978), p. 409.
- 48 D. Lee « Coming Back » in *Civil Elegies.*
- 49 D. Lee, *Civil Elegies* (I).
- 50 *Ibid.*
- 51 *Ibid.*

## UN FAUBOURG DE MONTRÉAL DANS *BONHEUR D'OCCASION* DE GABRIELLE ROY

par Etienne VAUCHERET

Université de Pau

*Bonheur d'Occasion* révèle de manière fragmentaire la configuration d'un quartier suburbain de Montréal, mais ce roman de Gabrielle Roy (1945) nous rend surtout sensibles, au travers du drame sentimental d'une serveuse de bar et de l'existence difficile de sa famille, la misère régnant dans Saint-Henri, si proche pourtant des hauteurs de Westmount, riche domaine des anglophones. Pour les pauvres, en butte à la dure réalité du chômage, il n'existe guère de possibilité d'évasion, ni de salut, sinon grâce à la guerre. C'est une évocation délibérément misérabiliste, dans un style d'inspiration naturaliste; mais un témoignage généreux de sympathie envers les humbles.

*Bonheur d'Occasion* (1945), delineates, in a fragmentary manner, the configuration of a suburban district of Montreal, but through its picture of the sentimental drama of a barmaid and the living difficulties of her family, Gabrielle Roy's novel makes us well aware of the misery prevailing in Saint-Henri, so near the privileged heights of English-speaking Westmount. For the poor, ridden by the harsh reality of joblessness, the one possibility of escape, of salvation, is the war. A deliberately miserabilist evocation, in a naturalistic vein, this picture is a warm testimony to Gabrielle Roy's sympathy with the poor.

Dans un article, paru en 1966 dans *L'Action nationale*, A. Vanasse écrivait :

L'année 1945 marque un tournant dans l'histoire de notre littérature québécoise. C'est à cette date qu'un roman, brisant avec la tradition terroriste, fait son apparition sur les étagères de nos librairies. *Bonheur d'occasion*, œuvre de Gabrielle Roy, rompt définitivement avec la « campagne » pour s'installer à la ville, plus précisément dans le quartier pauvre de Saint-Henri. Bien sûr, nos romans, j'entends ceux qui sont considérés comme représentatifs de notre littérature, ont parlé de la ville. Il faut noter cependant qu'ils peignaient d'abord et avant tout la société agraire. Louis Hémon le premier avait fait allusion aux « factories » des Etats-Unis; Ringuet pour sa part avait élargi le thème en lui consacrant quelques chapitres. Il n'en demeure pas moins que Gabrielle Roy est la première à avoir structuré un roman réussi à partir de la vie urbaine exclusivement.<sup>1</sup>

A. Vanasse omet, il est vrai, de mentionner le roman de Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce*, antérieur d'un an à celui de Gabrielle Roy mais assez différent, dans la mesure où, évoquant le milieu dont il est issu et où il a vécu, un quartier populaire de la Basse-Ville de Québec, il en offre au lecteur une représentation « fortement marquée... au coin d'un humour somme toute assez satirique. »<sup>2</sup> Ce n'est pas le cas pour *Bonheur d'occasion*, où la part de création littéraire est peut-être plus grande, puisqu'il s'agit d'un « univers extérieur à la personne de l'écrivain, distinct et différent d'elle, » mais où le récit, plus dramatique, est aussi davantage propre à nous émouvoir.<sup>3</sup>

Gabrielle Roy a noté dans une œuvre postérieure, *La Montagne secrète* (1961) : Comment se fait-il que tout ce qui se fait de plus beau dans ce monde soit un acte de protestation ? Créer, ... n'est-ce pas de toute son âme protester ? A moins, à moins... que ce ne soit une secrète collaboration.<sup>4</sup>

*Bonheur d'occasion* procède de cette double démarche, jaillissant à la fois d'un mouvement de protestation contre certaines formes de la misère humaine et d'une évidente sympathie avec la souffrance des humbles. L'auteur ne s'est-elle pas d'ailleurs expliquée elle-même sur les circonstances qui l'ont incitée à écrire ce livre, lors d'une interview télévisée :

C'était une période de ma vie où je m'ennuyais beaucoup... de ma famille... mais cet ennui me fut très utile parce que dans cet ennui je commençais à marcher, à marcher beaucoup... je cherchais de préférence les quartiers populeux... Je fus aussitôt fascinée par les odeurs, la vitalité (de ces quartiers)... C'est alors que j'ai découvert la misère de ce peuple de Saint-Henri, la misère qui était l'œuvre du chômage, qui avait détruit la fibre de fierté humaine... qui avait fait des ravages dans notre peuple... La guerre paraissait comme un salut, une espèce d'avenir pour les jeunes... L'indignation fut le moteur de *Bonheur d'occasion*.<sup>5</sup>

Ce roman est une sorte de reportage psychologique « composé par cercles concentriques. »<sup>6</sup> Au centre, les aventures sentimentales de Florentine Lacasse, serveuse au restaurant des « Quinze cents, » qui se laisse prendre aux avances de Jean Lévesque, jeune homme travailleur, mais aussi trop ambitieux pour vouloir compromettre son avenir d'ingénieur par cette liaison avec une jeune fille pauvre. A défaut du bonheur chimériquement entrevu, Florentine abandonnée profitera de l'amour aveugle que lui porte Emmanuel Létourneau pour se faire épouser, quelques jours avant son départ pour la guerre, par ce garçon issu d'une famille relativement aisée. Mais ce drame personnel s'inscrit dans celui, plus poignant encore, de la famille Lacasse, dont le chef Azarius, rêveur, incapable de garder une situation, ne sait ni assurer la subsistance ni maintenir la cohésion dans des conditions de vie chaque jour plus difficiles : aussi se désagrège-t-elle inexorablement, malgré le labeur inlassable de Rose-Anna, mère courageuse.

*Bonheur d'occasion*, c'est aussi, au fil des heures et des saisons, la vie de tout un quartier suburbain, étroitement associé à ce double drame, comme à la misère et à l'angoisse existentielle des protagonistes ou des personnages secondaires qui vivent autour d'eux. « Avec ses limites précises, ses points de repère bien indiqués, sa monotonie (Saint-Henri), écrit Robert Charbonneau, devient un lieu clos dont le lecteur, comme les personnages, et même avant eux, éprouve le besoin de s'évader. »<sup>7</sup>

L'objet de notre étude sera ce milieu géographique et social, inséparable des répercussions qu'y peuvent avoir, dans ces mois d'hiver et ce début de printemps 39-40, les débuts de la guerre mondiale.

Les descriptions, dans *Bonheur d'occasion*, sont rarement gratuites et c'est au travers des yeux des personnages, qui semblent avoir l'humeur particulièrement vagabonde, que le lecteur découvre, ou reconnaît, la topographie de Saint-Henri, faubourg populaire à l'est de Montréal, entre la rue Saint-Jacques et le canal de Lachine. La butte de Saint-Henri est dominée à l'ouest par les hauteurs de Westmount qui constituent un quartier résidentiel, essentiellement peuplé d'anglophones.

Au début du roman, Jean Lévesque, hanté par l'image de Florentine, ne résiste pas à la tentation d'abandonner un moment les studieuses occupations auxquelles il s'adonne tous les soirs, après ses heures de travail à la fonderie. Et le voici déambulant dans ce faubourg pour aller rejoindre la jeune fille. La rue Saint-Ambroise, où se trouve son garni est, par les nuits d'hiver, presque déserte et totalement silencieuse. « Autrefois, c'étaient ici les confins du faubourg. »<sup>8</sup> Sa maison, étroite de façade, se présentant de biais à la rue, « comme si elle eût voulu amortir tous les chocs qui l'ébranlaient », (p. 29) est à la fois proche du canal, sillonné de toutes sortes de bateaux, et des voies ferrées, « au carrefour pour ainsi dire des réseaux de l'est et de l'ouest et des voies maritimes de la grande ville. » (p. 29) Jean l'a choisie en raison d'un loyer modique, qu'explique l'éloignement de cette rue, mais aussi « parce que le quartier, avec le roulement, le battement, le sifflement de ses fins de jour et les grands silences inquiets de ses nuits l'aiguilonnaient au travail. » (p. 28) Rue Saint-Ferdinand, Jean s'arrête un instant devant la petite boutique restaurant de la mère Philibert, poussé par le désir vaniteux de montrer à la brave tenancière et à d'anciens compagnons de misère que celui qui les a fréquentés quand il n'était qu'un humble fileur n'est plus le « quêteux » d'autrefois. (pp. 30-31) Mais le voici reparti en direction de la rue Notre-Dame et du bazar du « Quinze-cents » où travaille Florentine. Il traverse la place Saint-Henri, carrefour de voies ferrées et de lignes de tramways, alors que l'horloge de l'église marque huit heures. La barrière du passage à niveau s'étant abaissée pour laisser passer un train, il a le temps de regarder le centre de la paroisse se dégager peu à peu de la vapeur dissipée :

La paroisse surgissait. Elle se recomposait dans sa tranquillité et sa puissance de durée. Ecole, église, couvent : bloc séculaire fortement noué au cœur de la jungle citadine comme au creux des vallons laurentiens. Au-delà s'ouvraient des rues à maisons basses, s'enfonçant de chaque côté vers les quartiers de grande misère, en haut vers la rue Workman et la rue Saint-Antoine, et, en bas, contre le canal de Lachine où Saint-Henri tape les matelas, tisse le fil, la soie, le coton, pousse le métier, dévide les bobines, cependant que la terre tremble, que les trains dévalent, que la sirène éclate, que les bateaux, hélices, rails et sifflets épellent autour de lui l'aventure. (p. 32)

Le temps aussi de songer qu'il est lui-même, comme ce convoi ferroviaire, appelé à prendre son essor vers d'autres horizons. Nous le verrons ensuite, poursuivant son chemin, « arriver au viaduc de la rue Notre-Dame, presque immédiatement au-dessus de la petite gare de brique rouge » (p. 33) et bientôt une large échancrure lui permettra d'apercevoir « la ville de Westmount, échelonnée jusqu'au faite de la montagne dans son rigide confort anglais. » (p. 33) Il s'embusquera non loin de là à l'entrée d'un magasin, pour voir venir Florentine, puis renoncera, au dernier moment à l'accompagner au cinéma Cartier et, se sentant détaché d'elle, mais trop las pour retourner à son travail, entrera au petit restaurant des « Deux records. »

Lorsque, quelques mois plus tard, Jean, pris au piège d'une imprudente invita-

tion de Florentine, se sera laissé emporter par son désir, nous le retrouverons, après cet instant d'amour dans un cadre misérable, errant à nouveau dans les rues, « saisi de haine contre lui-même. Non à cause du visage de souffrance de Florentine, qui flottait devant son regard, mais parce qu'il éprouvait le sentiment très net d'avoir irrémédiablement engagé sa liberté. » (p. 184) La tristesse ambiante est à l'image de son désarroi. Après avoir franchi la rue Saint-Jacques, le voici plongé dans la demi-obscurité de la rue Beaudouin « qui se fait plus sombre et plus lamentable à mesure qu'elle approche du canal de Lachine. » (p. 185) Puis c'est la rue Sainte-Emilie, « faiblement éclairée, avec ses petites boutiques à balcons ornés et à toits à clochetons qui se donnent une réplique à peu près identique à chaque coin de rue. » (p. 185) L'eau ruisselle lamentablement sur les façades « avec de longs zigzags couleur rouille. » « De tous les toits, de toutes les branches ramollies, de près de loin, (la neige fondue s'écrase) dans un bruit de pluie, continu et triste. » (p. 185) Après avoir vu le cadran illuminé de Saint-Henri, il s'engage dans la rue Notre-Dame, traverse la place Guay, « profondément endormie, avec ses fantômes d'arbres qui jetaient sur la pierre leurs ombres inquiètes » (p. 186) puis, sous une pluie lente et tenace qui lave le pavé des dernières traces de neige, atteint la rue Saint-Antoine, où il se précipite « avec la rapidité de qui cherche à secouer une obsession que l'ombre, le silence entretiennent. » (p. 187)

De son côté, Florentine, de plus en plus désemparée à mesure que les jours passent et qu'elle prend conscience des conséquences de sa faute, part un soir à la recherche de Jean. Insensible jusqu'alors à l'émoi du printemps, elle ne peut pas cependant ne pas constater la transformation qui s'est opérée dans Saint-Henri en ce début de mai :

Au-dessus des échoppes de cordonniers, des fruiteries et des petits débits, les fenêtres s'ouvraient sur des intérieurs qui mêlaient au flot roulant de la rue la rumeur de leur vie intime. (pp. 217-218)

Son premier objectif est d'atteindre la rue Saint-Ambroise où habite Jean et, par la rue Atwater, elle descend vers le canal, en traversant le marché, dont le spectacle coloré et les effluves printanières éveillent en elle la nostalgie des jours heureux de son enfance où elle venait y faire des emplettes avec son père. Lorsqu'elle arrive près du pont tournant, elle est bientôt « environnée d'un grand bruit de chaînes et des éclats répétés d'une sirène. » (p. 220) Le passage d'un cargo qui glisse « d'une allure tranquille et indolente, » comme « s'il venait imposer aux carrefours besogneux sa vie indifférente aux hasards de la terre, » suivi d'autres embarcations qui voyagent entre les berges noircies par la vapeur, où s'élèvent « mélancoliques et délaissés, » la guérite du gardien et un petit restaurant rarement fréquenté, la plonge alors dans un marasme profond, fait du sentiment angoissant de sa solitude et de sa rancœur envers celui qui l'a abandonnée. Elle poursuivra cependant sa quête, apprendra rue Saint-Ambroise qu'il a quitté son domicile sans laisser d'adresse, marchera tête baissée vers la fonderie de la rue Saint-Jacques, puis rebrousse chemin, sera un peu soulagée en voyant briller les enseignes lumineuses de la rue Saint-Jacques, et en se retrouvant au milieu de la foule, s'étourdira un moment au son d'un juke-box, et finalement aura l'impression d'être rassurée quand, rue Beaudouin, elle apercevra, entre les rideaux écartés, les lumières de la demeure familiale, symbole d'une existence « embellie depuis le commencement par le courage de Rose-Anna. » (pp. 221-228)

Elle s'enfuira pourtant de chez ses parents, quand sa mère s'apercevra de sa grossesse, « dans une course irraisonnée, aveugle, écoutant malgré elle le son de ses pas qui troublait le silence des rues désertes. » (p. 233) L'errance cette fois sera moins longuement évoquée. L'auteur mentionnera cependant la grande cotonnerie de la rue Saint-Ambroise dont les murs « l'envelopperont de leur ombre pleine de l'essoufflement, de la plainte des machines. » (p. 233) Le bruit de ce travail nocturne, le ciel assombri par l'averse menaçante, le mugissement du vent dans les arbres, tout contribuera à accroître son angoisse, jusqu'au moment où, dans une éclaircie, elle reconnaîtra « à ses pignons verts sur la ruelle Sainte-Zoé, » la maison de son amie Marguerite, havre de paix momentané.

Il faudrait citer encore les pages où Rose-Anna parcourt toutes les rues de son quartier, à la recherche d'un nouveau logement, s'engageant même « vers les endroits les plus misérables, derrière la gare de Saint-Henri, » en particulier au long de ces « taudis de briques qui forment une longue muraille avec des fenêtres et des portes identiques, percées à intervalles réguliers, » taudis situés dans la rue Workman, « qui porte bien son nom : travail, ouvrier, dit-elle, épulse-toi, peine, vis dans la crasse et la laideur. » (p. 87)

Les images fragmentaires de ce quartier suburbain, ainsi évoqué au travers des yeux des personnages, au gré de leurs déambulations, ne mettent pas seulement en place un cadre topographique. Elles rendent compte aussi des activités économiques et de la vie de la collectivité dans ce faubourg, grâce à des réflexions que l'auteur prête à ces mêmes personnages — de manière un peu artificielles parfois — et qu'on pourrait aisément considérer comme ses propres commentaires.

Ainsi revient-il à Jean Lévesque de noter que ne subsistent plus dans la rue Saint-Ambroise que deux ou trois arbres de ce qui était « autrefois » — sans doute dans son enfance, une vingtaine d'années auparavant — une zone rurale :

Les filatures, les élévateurs à blé, les entrepôts ont surgi devant les maisons de bois, leur dérochant la brise des espaces ouverts, les emmurant lentement, solidement. Elles sont toujours là avec leurs petits balcons de fer forgé, leurs façades paisibles, leur petite musique douce qui s'élève parfois le soir derrière les volets et coule dans le silence, comme la voix d'une autre époque : îlots perdus sur lesquels le vent rabat les odeurs de tous les continents. La nuit n'est jamais si froide qu'elle n'arrache à la cité des entrepôts des senteurs de blé moulu, de céréales pulvérisées, d'huile rance, de mélasse, de cacahuètes, de fourrures, de farine blanche et de pins résineux. (p. 28)

C'est d'ailleurs avec sympathie que le jeune homme contemple la masse imposante de ces édifices industriels, « comme s'il lui fallait obtenir des murs impérieux, des tours de ciment, orgueilleuse œuvre de l'homme, une dernière confirmation de sa destinée. » (p. 190)

Quelques flashes saisissent en instantané des moments de la vie de ce faubourg. Par exemple, les premières heures d'une matinée de dimanche dans la rue Notre-Dame, par une aube tiède de mars :

Quelques lumières tremblotaient déjà derrière les carreaux giftés de subits coups de vent... la masse de l'église Saint-Zotique apparut dans une vapeur blanche, comme un nuage d'encens qui se serait levé du parvis. Des ombres glissaient

vers le portique. Derrière deux ou trois petites vieilles qui venaient entendre la première messe, Florentine et Emmanuel pénétrèrent dans l'église. (pp. 123-124)

Les premiers bruits d'une agglomération qui s'éveille :

La vie reprenait déjà dans le faubourg ; elle entendit les roues d'une voiture brimbalant sur le pavé, puis des bouteilles dans un panier de laitier, s'entrechoquant, et soudain un sifflement heureux, insouciant qu'accompagna aussitôt un trot allègre. (p. 240)

Ou encore la fin d'une journée de travail, place Saint-Henri, un soir d'hiver à l'heure où les vendeuses s'évadent du « Quinze-cents, » où artisans et ouvriers de tous les corps de métiers se hâtent vers le repos, où les trams sont pris d'assaut :

Jean, par les vitres embuées, apercevait des bras levés, des journaux dépliés, des dos affaissés, un amoncellement las de membres et, parfois, de cet enchevêtrement, un regard montait, un regard triste, abattu, qui était peut-être celui de toute la foule et dont l'expression longtemps en lui demeurait. (p. 67)

Un passage comme celui-ci, qui aurait mérité d'être cité dans son intégralité, suffirait à écarter, nous semble-t-il, le reproche parfois adressé à Gabrielle Roy d'une insuffisante sympathie avec l'âme collective.<sup>9</sup> Celle-ci nous paraît à fortiori éclater dans quelques tableaux plus amples consacrés à la vie de Saint-Henri, comme l'évocation pleine de vie du marché de la rue Sainte-Emilie, (pp. 218-219) comme cette admirable page consacrée au printemps des pauvres, saison des illusions, où ils croiraient trouver « dans l'enceinte de la fumée, au pied de la montagne » quelques joies passagères procurées par les conversations sur le seuil de leur porte ou les distractions d'extérieur :

(Jean) imagina la fin d'avril. Ce serait un grand exode vers la rue. De tous les logis, des sous-sols humides, des soupentes sous le zinc, des taudis de la rue Workman, des grandes maisons de pierre de la place Sir-Georges-Etienne-Cartier, des ruelles inquiétantes en bas contre le canal, des squares paisibles, de loin, de près, de partout, la foule sortirait, et sa rumeur, contenue par le flanc des montagnes, contenue par le celinturon des usines, monterait vers les étoiles lointaines. (pp. 188-189)

Mais il entre peut-être autant de dédain que de pitié dans cette vision prophétique de Jean, qui rêve d'échapper à cet univers clos. Alors que Emmanuel Létourneau, revenant en permission à Saint-Henri, éprouve pour sa part une grande joie à retrouver le faubourg où il est né, « son village dans la grande ville, » et le contemple avec émotion depuis le bout du quai, portant tour à tour son regard sur les enfants qui jouent à la marelle, les ménagères qui s'affairent, le marchand de frites arrivant « dans sa baladeuse tirée par une haridelle au long cou triste » les flèches de sa paroisse, les grilles du couvent derrière lesquelles prient des nonnes, ou plus loin sur « les chalands plats, les cargos, les pétroliers, les barges des grands lacs, les péniches grises, » grâce auxquels « Saint-Henri connaît l'odeur de tous les pays du monde. »

Et la romanière de conclure, au nom d'Emmanuel :

(Saint-Henri) a, le jour, sa vie impitoyable de labeur. Il a, le soir, sa vie de village, alors qu'assis au frais sur le pas de leur porte ou sur des chaises placées au bord du trottoir, ses gens s'entretiennent de seuil en seuil. Saint-Henri : terminière villageoise. (p. 253)

Seulement cette vue optimiste des choses sera peu après contrariée par la lecture que fera Emmanuel des journaux reproduisant le « pathétique et suprême ordre du jour de Gamelin aux troupes françaises. » Emmanuel se sentira replongé dans l'absurde et percevra « cette espèce de malaise indéfinissable qui planait sur le faubourg. » Il remarquera « la gravité des ouvriers qui, leur boîte à lunch sous le bras, la casquette renfoncée, allaient plus soucieux qu'à l'ordinaire et comme apitoyés sur un malheur dont ils ne pressentaient pas encore cependant qu'il pût les toucher, » et constatera que plusieurs jeunes gens portent comme lui l'uniforme militaire. (p. 254)



Gabrielle Roy, dans *Bonheur d'occasion*, a voulu mettre en évidence la vie misérable du prolétariat suburbain et celle-ci nous est rendue sensible au travers d'une double problématique, celle du logement et celle du travail, en fait étroitement liées, puisque la pauvreté de l'habitat est la conséquence d'un salaire insuffisant, voire du chômage.

La maison qu'habitent les Lacasse, rue Beaudouin, est vétuste et d'un aspect extérieur fort peu engageant. La première fois que Jean accompagne Florentine jusque chez elle, il découvre « la façade nue très pauvre d'une maison de bois. A droite, une ouverture basse et humide conduisait à une petite cour intérieure où des fenêtres tièdement éclairées jetaient des lueurs sur des amas de saletés. La rue comptait une vingtaine de petites maisons de bois traversées, de-ci de-là, par de semblables passages qui menaient aux cours intérieures. » La lumière crue du réverbère « accusait le gris fané et triste de la peinture, » en même temps que la mauvaise mine de la jeune fille et son maquillage grossier. C'est pourquoi Jean, mû par un sentiment mêlé de pitié et de honte, la poussa dans un coin d'ombre. (p. 75) Emmanuel réagira d'une manière beaucoup plus pure et généreuse :

Il reconnut facilement la maison mais s'aperçut pour la première fois que c'était une petite maison très pauvre, et à sa fièvre amoureuse s'ajouta un poids de chagrin plutôt que de pitié : comment pouvait-elle vivre dans cette mesure, elle qui était si pimpante, si vibrante ! (p. 257)

La romancière, qui aime, à la manière de Flaubert, procéder par effets de contraste, suggère en revanche l'aisance quand elle nous présente l'appartement des Létourneau, place Sir-Georges-Etienne-Cartier, « à l'étage d'une haute maison de brique, » qui « jetait à travers la neige, dans la nuit et la quiétude du square, le feu vif de toutes ses fenêtres illuminées, » et auquel on accédait par un « escalier de fonte moulée. » (p. 110)

A plusieurs reprises, Gabrielle Roy insiste sur l'exiguïté et la pauvreté du logement qu'occupent les parents de Florentine, une « pièce double » misérablement meublée de sofas et de lits-canapés, où tout le monde vit en promiscuité. Lorsque Eugène, le fils aîné, vient y coucher, on installe un lit de camp entre la table et l'évier. En guise de décoration, quelques bibelots sur le buffet et les cadres « des vieux et des saints. » (pp. 60, 63, 66, 76) Cet intérieur rappelle à Jean Lévesque « ce qu'il avait pardessus tout redouté : l'odeur de la pauvreté, cette odeur implacable des vêtements

pauvres, cette pauvreté qu'on reconnaît les yeux clos.» (pp. 181-183) Et pourtant, pour le recevoir, Florentine ne s'était pas fait faute d'organiser toute une mise en scène destinée à atténuer cette impression de misère :

(Elle) avait brossé, ciré, épousseté; et elle avait fait disparaître tous ces petits vêtements, ces pauvres jouets défoncés, ces petites choses d'enfants qui rappelaient leur vie étroite, bousculée. Elle avait groupé les chaises à sa fantaisie autour de la table ronde, exposant ainsi des taches claires qui accusaient la fatigue et l'usure du papier. Sur le buffet, débarrassé de tous les bibelots entassés là depuis longtemps, elle avait posé une garniture de table brodée, très raide, et là-dessus, directement sous une image sainte, un vase de faïence d'où sortaient quelques mélancoliques fleurs de papier. (p. 177)

N'est-ce pas la preuve qu'elle avait honte de ce logement misérable qu'elle en venait parfois à haïr, « comme un clos où venaient mourir toutes leurs tentatives d'évasion. » (p. 147) Eugène, le fils aîné, engagé dans l'armée, qui n'est revenu voir sa mère que pour lui réclamer le malheureux billet de « dix piasses » qu'il lui a prêté, a hâte de son côté, de fuir pour retrouver une vie plus facile :

Il sentait bien que chaque minute écoulée en était une contre lui. Les soucis, les embêtements, les souffrances de sa mère, tout allait tomber de nouveau sur lui, l'encercler, le paralyser s'il restait dans le triste étai de la maison. Vrai, elle lui faisait peur cette maison, avec tous ces rappels de l'enfance. Et la pauvreté qui avait son visage écrit, clairement exprimé, dans chaque recoin ! Et le courage aussi qui se lisait, comme des signes mystérieux, indélébiles malgré tout, sur la sombre couleur des murs ! (pp. 208, 212)

Du courage, certes il en faut aux malheureux qui doivent abandonner en pleine nuit, pour éviter la cohabitation avec de nouveaux locataires, ce logement sans confort et sans joie dont le loyer est encore trop élevé pour leurs maigres moyens :

Trop de fois ils avaient déménagé en plein jour. Trop de fois les matelas jaunis, les chaises boiteuses, les tables égratignées, les pieds de chaises figés dans l'air, les fers de lits rouillés et laids, les miroirs éteints, trop de fois ces choses, le signe visible de leur indigence, avaient pris place dans le cortège des déménagements qui, le premier mai, guenilles au vent, emplissaient les rues des quartiers pauvres. (p. 247)

Et, comme ils ont oublié d'apporter des ampoules électriques, c'est à la flamme d'un briquet qu'ils s'installent dans ce logis encore plus lamentable que le précédent et dont les tremblements leur révèlent aussitôt qu'ils sont près de la voie ferrée. Rose-Anna fait contre fortune bon cœur, en pensant « qu'il ne faut pas se dépêcher de tout voir en noir. » (p. 250) Elle ne s'attendait pas à « rentrer dans un appartement de millionnaire, » bien que l'attente d'un nouveau « chez-nous » eût rempli ses enfants d'un certain espoir :

Chez nous, c'était un mot élastique et, à certaines heures incompréhensible, parce qu'il évoquait, non pas un lieu, mais une vingtaine d'abris éparpillés dans le faubourg. Il contenait des regrets, des nostalgies, et toujours une parcelle d'incertitude. Il s'apparentait à la migration annuelle. Il avait la couleur des saisons. Il sonnait au cœur comme une fuite, comme un départ imprévu; et quand on l'entendait, on croyait entendre aussi, au fond de la mémoire, le cri aigu des oiseaux voyageurs. (p. 244)

En dehors des payes intermittentes de chauffeur de taxi ou de « truck » (camion) qu'Azarius apporte à Rose-Anna, c'est surtout grâce à ce que gagne Florentine, comme serveuse de restaurant au « Quinze-cents, » que la mère de famille peut subvenir aux besoins les plus urgents de sa nombreuse maisonnée. Ce milieu de travail est le seul qui soit évoqué avec précision dans *Bonheur d'occasion*, avec des descriptions circonstanciées, justifiées par le fait que s'y ébauche l'aventure sentimentale de Florentine. Le début du roman nous plonge d'emblée dans la « fièvre » de ce bazar de faubourg grouillant de clientèle, où une pauvre fille, énervée par le bruit du tiroir-caisse, écoeurée par les odeurs de caramel, accroche un « sourire vide, taciturne et morose » à un décor miroitant de « verroterie » et de « panneaux nickelés qu'elle ne voit même plus ; (p. 244) univers sans horizon où doit, pense-t-elle, se jouer son destin, condamnée qu'elle est à porter son regard, à longueur de journée, sur le spectacle irritant des clients attablés « visages ramassés sur des assiettes, les bouches ouvertes, des mâchoires mastiquant, des lèvres grasses. » (pp. 15-17) Vie harassante, surtout entre midi et deux heures, quand affluent vers le comptoir ouvriers, commis de magasin et ménagères venant se restaurer « entre deux emplettes... d'un café brûlant ou d'une assiette de frites. » (pp. 16-17) Et en outre l'obligation de « servir des hommes mal élevés qui l'offensaient de leurs avances... et ne pas manquer de sourire. Avoir toujours le sourire quand ses pieds brûlaient comme s'ils eussent été posés sur des lits de braise ! Sourire quand la rage lui montait à la gorge en une houle lourde et dure ! Sourire aussi quand ses membres endoloris pliaient de fatigue ! » (pp. 16-17)

A l'image d'une Florentine, épuisée et désabusée, s'oppose celle de son amie Marguerite, « une grosse et grande fille dont les joues sans fard gardaient même dans cette étuve comme la morsure perpétuelle d'un vent froid. » Celle-ci s'active devant sa glacière, pleine de zèle et de joie naïve, à édifier son « sundae spécial. » Mais c'est qu'il s'agit d'une « paysanne, venue habiter tard chez des parents de la ville » et qui « n'était point encore désillusionnée de tout le clinquant du quartier. » (p. 15)

Dans le quartier de Saint-Henri, Gabrielle Roy nous emmène aussi dans deux petits « restaurants » essentiellement fréquentés par des jeunes gens démunis et par des chômeurs : la tabagie de la Mère Philibert et les « Deux records. » Dans le premier établissement, que Jean a fréquenté quand il était fileur, les jeunes, qui, le samedi, descendent en groupe au cinéma Notre-Dame, viennent en semaine se livrer à de « peu coûteux divertissements, » musique et « jeux de cartes salies, » sûrs, s'ils n'ont pas de quoi se payer leur tabac, que la tenancière, grosse femme juchée sur un tabouret, en descendra quand même pour leur en donner, accompagnant sa générosité d'une boutade : « C'est du tabac qu'il te faut pour t'empoisonner et te pourrir les dents ?... Prends, tu me payeras, je suppose, la semaine des quat'jeudis. » (pp. 30, 40 et s.) Emmanuel, moins fier que Jean, vient y retrouver des camarades d'enfance, anciens condisciples de l'école primaire des frères, où se côtoyaient « sans distinction de classe, fils de bourgeois, gamins guenilleux des bords du canal, enfants pâles et malades de familles secourues par l'assistance publique. » Malgré l'interdiction de sa mère, il jouait alors avec des enfants défavorisés comme Alphonse, Pitou et Boisvert, qui devaient, à quatorze ans « errer déjà en quête de travail, » alors qu'il entraît au collège de Saint-Henri. (p. 45) Quant au « Deux records, » situé « à proximité de la gare de Saint-Henri et de la station de taxis, à quelques pas seulement du cinéma Cartier, » c'est « comme la plupart des petites boîtes de ce genre dans le quartier... moins restaurant que tabagie, bar, casse-croûte et débit de boissons

non alcooliques, de crème glacée, de gomme à mâcher.» (p. 36 et s.) On y vend aussi des périodiques, des illustrés et des disques et, le cas échéant, on y sert à manger «au fond, à des petites tables séparées par des cloisons.» Le patron, Sam Latout, préfère les belles discussions, et c'est là qu'Azarius, désœuvré, vient pérorer avec aisance, exaltant la juste cause défendue par les démocraties et la grandeur de la France.

Cet idéaliste rêveur passera à l'acte à la fin du roman. Dans une scène non exempte de lyrisme, alors que Rose-Anna, dans la solitude, a mis au monde son dernier-né, à plus de quarante ans, il vient lui annoncer qu'elle va enfin être débarassée de lui et qu'elle recevra de «beaux chèques» du gouvernement. Il lui glisse dans la main un rouleau de dollars, sans répondre à ses questions insistantes et, ce n'est qu'une fois la lumière allumée, qu'il lui apparaît, de manière très théâtrale, dans son uniforme militaire. Comme bien d'autres chômeurs, il a choisi de s'engager, ce qui permet à la romancière de dire :

Ainsi donc le salut leur était venu dans le faubourg ! Le salut dans la guerre ! (p. 338)

Quelques pages plus loin, nous retrouverons Azarius à la gare, plein d'enthousiasme, apostrophant les soldats comme un sergent : «Dites-leur en France, de tenir bon d'icitte à ce qu'on arrive !» (p. 337) Son geste l'a libéré.

\*  
\* \*

Saint-Henri faubourg populaire, quartier de pauvres : la démonstration nous en est donnée dans *Bonheur d'occasion* de manière d'autant plus nette que la romancière lui oppose la vision quasi paradisiaque des quartiers occidentaux, royaume de l'aisance et du bien-être :

ici, le luxe et la pauvreté se regardent inlassablement, depuis qu'il y a Westmount, depuis qu'en bas, à ses pieds, il y a Saint-Henri. (p. 33)<sup>10</sup>

La vue des «grands portails froids,» des «belles demeures de pierre grise et rose» soulèvent dans l'âme de Jean Lévesque un double sentiment de haine et d'ambition et, la nuit, les lumières de la ville riche brillant dans le lointain sont «comme des signaux sur sa route.» (p. 33) Pour Emmanuel, les impressions qu'il ressent au cours d'une ascension de ces hauteurs sont plus nuancées et témoignent d'une plus grande bonté naturelle, tout en traduisant sa solidarité avec la population pauvre de Saint-Henri.

Autrefois, quand il montait avec sa bande bruyante jusque sur la montagne, par des nuits sans brise, au cri de «Allons voir comment ça vit là-haut, les millionnaires!» ce n'était pas pour commettre des actes de vandalisme, mais pour s'emplir les poumons d'air frais et, secrètement épris de la beauté, pour s'en mettre plein les yeux au passage... Mais se promenant entre les grands hôtels princiers, son malaise croissait pourtant. Ce n'était pas de la rancune, pas du dégoût, pas même sa gêne ancienne de petit gars du faubourg lorsqu'il arrivait sur la montagne de Westmount. Rien qu'un malaise indéfinissable. Toute l'inquié-

tude, toute l'angoisse du bas quartier semblaient s'être collées à lui au départ, et plus il était monté haut, plus elles s'étaient retenues, tenaces, à son corps. Et maintenant, c'était comme s'il n'avait plus le droit d'entrer dans la cité du calme, de l'ordre, avec cette odeur de misère qui le suivait comme un relent de maladie. (p. 286)

Rose-Anna doit elle aussi faire une fois l'escalade, pour monter par la rue des Cèdres jusqu'à l'hôpital des enfants où on a transporté son petit Daniel, atteint de leucémie, et où il mourra sans que sa mère ait jamais pu lui acheter la petite flûte d'étain, objet de ses rêves et symbole des vaines illusions des pauvres.<sup>11</sup> Nulle rancœur non plus chez cette pauvre femme, mais seulement un sentiment de surprise mêlée d'inquiétude :

Du Mont-Royal, s'allongeant jusqu'au-dessus de Saint-Henri, elle ne connaissait que l'oratoire Saint-Joseph et le cimetière où les gens d'en bas vont, comme ceux d'en haut, mettre leurs morts en terre. Et voici que dans la maladie les enfants des bas quartiers venaient aussi habiter cette montagne ouverte au flot salubre et protégé de la fumée, de la suie et du halètement des usines, qui, dans les tristes creux, s'épandent autour des maisons basses comme une grande haleine de bête, tendue au travail. Cela lui parut de mauvais augure. Le grand luxe des hôtels particuliers qu'elle entrevoyait au fond des parcs l'étonnait. A plusieurs reprises, elle ralentit, se murmurant à elle-même : « Mon Dieu, c'est bien riche, bien beau ! Comment se fait-il qu'ils ont emmené Daniel ici ? » (pp. 192-193)

Dans plusieurs passages aussi, on pourrait noter l'effet de mirage qu'exercent les quartiers riches de l'ouest aux yeux des pauvres de Saint-Henri. La première fois que Florentine aperçoit Jean au « Quinze-cents, » la montre-bracelet du jeune homme, son « foulard de riche soie enroulé négligemment autour de son cou » et ses gants de fine peau apparaissent comme des symboles de cet eldorado si proche et pourtant inaccessible et quasi mythique. Son imagination s'envole aussitôt vers « la rue Sainte-Catherine, les vitrines des grands magasins, la foule élégante du samedi soir, les étalages de fleuristes, les restaurants à portes-tambours et tables dressées presque sur le trottoir derrière les baies miroitantes » et les théâtres luxueux contrastant avec les pauvres cinémas qu'elle fréquente. (p. 18) Dans une tonalité plus fruste, ce sont les mêmes rêves, les mêmes tentations qu'exprime Alphonse, l'un des habitués de la tabagie Philibert lorsqu'il s'écrie :

Avez-vous déjà marché, vous autres, su la rue Sainte-Catherine, pas une cenne dans vot'poche, et regardé tout ce qu'y a dans les vitrines ? (p. 51)

L'habile tactique imaginée par Florentine en se faisant épouser par Emmanuel Létourneau qu'elle n'aime pas, lui permettra-t-elle de faire prendre corps à de tels rêves et d'arracher les siens à la vie misérable de Saint-Henri ? La conclusion ouverte du roman n'exclut pas une telle possibilité. Mais il s'achève cependant sur une phrase de mauvais augure :

Très bas dans le ciel, des nuées sombres annonçaient l'orage. (p. 345)

Sans doute la transformation de l'urbanisme depuis 1945, comme l'évolution des mœurs et des mentalités, fait-elle de *Bonheur d'occasion* un roman passablement démodé de nos jours. Il n'en conserve pas moins un intérêt documentaire rétrospectif, par l'image qu'il nous présente de la vie d'un faubourg montréalais d'un caractère très spécifique, à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale. Une telle image est certes fragmentaire et les nécessités de la concentration romanesque font que l'évocation est centrée sur un nombre limité de personnages, dont le drame se joue dans un univers clos. On est par ailleurs en droit de penser que le style quelque peu « naturaliste » de l'auteur, dont la manière est parfois proche de celle de Zola, accentue à dessein — et non sans touches de lyrisme — l'aspect sombre et misérabiliste de cette société suburbaine. Mais n'est-ce pas la preuve même du sens social et de la générosité de Gabrielle Roy, qui sait mettre son talent au service des humbles. Et cette faculté de pouvoir, après quarante ans, émouvoir encore son lecteur ne représente assurément pas la moindre part de son mérite. Nous retrouverons sans égale sensibilité dans son second roman montréalais, *Alexandre Chênevert*, qui narre les affres d'un malheureux caissier, malade de porter sur ses frêles épaules le poids de la souffrance universelle et, plus tard, dans son discours de réception à la Société Royale du Canada, où elle a de nouveau évoqué, vingt ans après *Bonheur d'occasion*, un retour à Saint-Henri :

Je suis arrivée à la pauvre petite butte où Saint-Henri cherche à se dégager du hurlement des locomotives, de l'étreinte brutale de la machine et tend vers le ciel, à travers l'acier et l'appel exaspéré des cloches, ses branches d'arbres aux feuilles lourdes de suie. De la butte, je voyais bien que Saint-Henri n'avait aucunement changé... Je me suis rappelé très vivement les vies tragiques que j'avais situées ici, quoiqu'elles eussent pu être situées ailleurs, les vies de Rose-Anna, de Azarius, de Florentine, à qui la guerre avait pu paraître comme une cruelle chance de salut. Je désirais pourtant depuis longtemps me détourner d'eux qui m'ont beaucoup fait souffrir, parce qu'ils m'ont obligée à décrire leur vie dans son essentielle amertume. Mais Saint-Henri n'avait pas fini de me tenir au bord de notre dure réalité. Et si aujourd'hui je dois vous reparler de ces personnages, ce n'est pas par excès d'intérêt, mais plutôt avec un sentiment de détresse. Celui qui a mission d'écrire, qui, saisi d'émotions à la vue de certains malheurs, s'est attaché à les formuler, mais qui, plus tard, les voit à la veille de se répéter, celui-là, croyez-moi, éprouve aussi comme un sentiment d'inutilité.<sup>12</sup>

NOTES

<sup>1</sup> «Vers une solitude désespérante (la notion d'étranger dans la littérature canadienne),» *Action Nationale*, vol. 55, n° 7 (mars 1966), p. 137.

<sup>2</sup> R. Robidoux et A. Renaud, *Le Roman canadien-français du xx<sup>e</sup> siècle* (Ottawa, 1966), p. 76.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *La Montagne secrète* (Montréal : Beauchemin, 1961), p. 131.

<sup>5</sup> R. Robidoux et A. Renaud, *op. cit.*, pp. 76-77.

<sup>6</sup> Samuel Baillargeon, *Littérature canadienne-française* (Ottawa, 1957), p. 432.

<sup>7</sup> R. Charbonneau, *Romanciers canadiens* (Québec, 1972), p. 111.

<sup>8</sup> *Bonheur d'occasion* (Montréal : Beauchemin, 1970), p. 28. Les références ultérieures seront indiquées dans le texte de l'article.

<sup>9</sup> *Bonheur d'occasion*, étude de Gérard Bessette, dans *l'Action universitaire*, t. 18, 1952, n° 4, pp. 53-74.

<sup>10</sup> Dans *Montréal en évolution* (Montréal : Fides, 1974, p. 194), J.C. Marsan estime que Gabrielle Roy «a trouvé une tournure heureuse pour décrire cette réalité.»

<sup>11</sup> D'où le titre donné à la traduction anglaise de *Bonheur d'occasion* : *The Tin Flute* (New York : Reynald & Hitchcock, 1947).

<sup>12</sup> G. Roy, «*Bonheur d'occasion* aujourd'hui,» dans le *Bulletin des agriculteurs*, vol. 44, n° 1, janv. 1948, p. 6.

## L'IMAGE DE MONTRÉAL DANS LES CHRONIQUES DU PLATEAU MONT-ROYAL

par Robert MANE

Université de Paris XII

A diverses reprises dans les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, Michel Tremblay fait référence à *Bonheur d'occasion*, nous rappelant ainsi le dialogue que les romanciers de la génération précédente se plaisaient à poursuivre avec *Maria Chapdelaine*. Entre son œuvre et celle de Gabrielle Roy les parallèles sont évidents; mais les deux images qu'ils nous donnent de Montréal n'en sont pas moins très contrastées. Les différences se situent non seulement au niveau de la géographie physique et humaine qui sous-tend ces deux images mais dans la manière même des auteurs ainsi que dans leur point de vue. Gabrielle Roy offre une vision d'un Montréal où la misère est si débilatante que ses personnages, même lorsqu'ils réussissent à s'affranchir de leur environnement matériel, sont condamnés à rester emmurés dans leur ghetto psychique. Les personnages de Michel Tremblay sont moins marqués par la misère; leur principal handicap, qu'ils apprennent à surmonter, est celui des tabous sexuels. Colorée de nostalgie, plutôt que de pitié, son image de Montréal est un hymne à la joie et l'amour.

In his *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, Michel Tremblay makes several references to *Bonheur d'occasion* which remind the reader of the dialogue novelists of the preceding generation liked to hold with *Maria Chapdelaine*. There are obvious parallels between Gabrielle Roy's and Michel Tremblay's works; the images of Montreal they reflect nonetheless appear strikingly different. The differences lie not only in the physical and human geography behind these two images but in the authors' *manieres* as well as their points of view. Gabrielle Roy depicts a Montreal where poverty is so crippling that her characters even when they finally manage to escape from their miserable surroundings, will ever stay immured in their psychic ghetto. Michel Tremblay's characters suffer far less from their living conditions and if they are crippled, it is chiefly by sexual taboos which they learn to surmount. Tinged with nostalgia, instead of pity, Tremblay's reconstruction of Montreal is a hymn to joy and love.

Dans *La duchesse et le roturier*, troisième volume des « Chroniques du Plateau Mont-Royal, » la grosse femme reçoit en cadeau de son mari *Bonheur d'occasion* qui vient de paraître : ce livre dont elle allait parler tout le reste de sa vie avec passion, qu'elle ferait lire autour d'elle...; beaucoup plus tard elle le donnerait à son plus jeune fils en lui disant : « Ça a été le livre le plus important de mon existence. » (G.F. 256) Important, le roman ne l'est pas seulement pour la grosse femme; il l'est aussi pour Michel Tremblay, représenté par ce plus jeune fils, du même âge que lui. Dans le volume suivant, *Des nouvelles d'Edouard*, il revient au roman. Cette fois, c'est par l'intermédiaire d'Edouard qui, « ivre d'émotion, » retrouve au cours de son bref séjour à Paris, l'univers de Zola :

J'ai aimé avec autant de passion *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, il y a quelques mois, et pourtant je n'ai jamais eu l'idée d'aller courir dans les rues de Saint-Henri, à la recherche de la famille Lacasse ! Alors, pourquoi le quartier

de la Goutte-d'Or m'a-t-il fait tant vibrer ? Parce qu'il est ailleurs ? Parce que je croise Florentine Lacasse tous les jours alors que Gervaise, même si elle nous ressemble, fait partie de la culture de quelqu'un d'autre et que je peux m'apitoyer sur son sort sans me sentir coupable de son existence ? Parce que Montréal m'appartient alors que Paris, jusqu'ici, n'était qu'un rêve ? (N.E. 299)

A cette explication, pour convaincante qu'elle soit, il convient d'en ajouter une autre. Car si les personnages de *Bonheur d'occasion* et des *Chroniques* habitent deux quartiers de la même ville, sensiblement à la même époque (les *Chroniques* commencent elles aussi en pleine guerre et, pour l'essentiel, dans le volume le plus récent, ne vont pas au-delà de mai-juin 1947) la vérité est que leurs deux Montréal — celui de Gabrielle Roy et celui de Michel Tremblay —, bien moins qu'ils ne se « ressemblent », offrent deux images très contrastées.

## I

Dès les premières pages de *La grosse femme d'à côté est enceinte*, la frontière est délimitée :

Mercedes avait rencontré Béatrice dans le tramway 52 qui partait du petit terminus au coin de Mont-Royal et Fullum pour descendre jusqu'à Atwater et Sainte-Catherine, en passant par la rue Saint-Laurent. C'était la plus longue ride en ville et les ménagères du Plateau Mont-Royal en profitaient largement. Elles parlaient en groupes, le vendredi ou le samedi, bruyantes, rieuses. Tant que le tramway longeait la rue Mont-Royal, elles étaient chez elles... Mais quand le tramway tournait dans la rue Saint-Laurent vers le sud, elles se calmaient d'un coup et se renfonçaient dans leurs bancs de paille tressée : toutes, sans exception, elles devaient de l'argent aux Juifs de la rue Saint-Laurent, surtout aux marchands de meubles et de vêtements, et le long chemin qui séparait la rue Mont-Royal de la rue Sainte-Catherine était pour elles très délicat à parcourir... Aussitôt le coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine tourné vers l'ouest, la liesse reprenait de plus belle et remplissait le tramway de cris sonores et de rires pleins et sentis... Tout le long de la rue Sainte-Catherine ouest, les nez se collaient aux vitres en hiver, les bras s'appuyaient sur le rebord des fenêtres en été. « Woodhouse ! Mon Dieu, c't'icitte qu'y fallait que j'descende ! » Les dernières descendaient chez Eaton au coin d'University. Jamais personne du groupe n'allait plus loin que chez Eaton. A l'ouest de ce grand magasin c'était le grand inconnu : l'anglais, l'argent, Simpson's ; Ogilvy's, la rue Peel, la rue Guy, jusqu'après Atwater, là où l'on recommençait à se sentir chez soi à cause du quartier Saint-Henri tout proche et de l'odeur du port. Mais jamais personne n'allait jusqu'à Saint-Henri et jamais personne de Saint-Henri ne venait jusqu'au Plateau Mont-Royal. (G.F. 22-25).

A l'occasion de cette *ride*, nous découvrons la vraie façon d'aborder la ville. *La grosse femme d'à côté est enceinte* (1978) n'est pas le premier roman de Tremblay dont le cadre soit urbain. *La cité dans l'œuf* (1966) l'a précédé, de même que *C'è ton heure*, *Laura Cadieux* (1973). Mais que ce soit dans les interminables corridors vides de la cité fantastique, ou dans les couloirs du métro de la station Beaudry, avec leur tapis roulant sur lequel trébuchait Laura, l'horizon reste nécessairement bouché. Pour vraiment découvrir la ville, il faut, en ces années quarante, où nous ont

fait remonter les Chroniques, *circuler* en elle, à bord d'un « p'tit char. » De préférence celui de la ligne Saint-Denis, avec son conducteur Mastai Jodoin, qui « sacre comme un démon » et annonce : « Demontigny, ciboire ! », « Laurier, trou du cul de marde ! », « Rachel, bordel ! » (G.F. 161-162). De nuit, en pleine tempête, on peut encore, en compagnie d'une joyeuse bande, à laquelle se joint « un grand jeune homme français » dénommé Valéry Giscard d'Estaing, prendre d'assaut un tramway ramasse-neige, qui, venant du boulevard Dorchester, monte la côte Sherbrooke, longe le Parc Lafontaine et débarque ses passagers au coin de la rue Mont-Royal (D.R. 93-102). Grouillant d'humanité chaleureuse, le tram constitue un observatoire privilégié. Tandis que chez Gabrielle Roy le meilleur poste d'observation est solitaire aussi bien que statique. C'est au début de *Bonheur d'occasion*, le centre de la Place Saint-Henri, d'où Jean Levesque observe le décor ambiant : le viaduc de la rue Saint-Antoine d'où il contemple Westmount ; ou l'entrée du magasin où caché « sous le couvert de la pierre, attentif, nerveux » (B.O. 34), il regarde Florentine venir au rendez-vous qu'il lui a fixé et qu'il ne tiendra pas. Quelques jours plus tard, posté dans une autre entrée de magasin, le voici encore qui attend Florentine ; un tram passe à travers les vitres embuées duquel il voit « un amoncellement las de membres et, parfois, de cet enchevêtrement, un regard montait, un regard triste, abattu. » (B.O. 67) Lorsqu'ils empruntent à leur tour le tram pour se rendre au restaurant, aucun détail n'est fourni sur le trajet. Bien mieux, lorsque Rosa-Anna s'en va à l'hôpital de Westmount où agonise son enfant, elle préfère marcher plus d'une « grande heure,... à pas lents et tenaces, le visage baigné de sueur » (B.O. 192) car « le mouvement du tramway souvent la rendait malade » (B.O. 195) et si, trop épuisée, elle se résoud à revenir à Saint-Henri en tramway, le trajet est escamoté entre deux chapitres. On marche donc dans *Bonheur d'occasion* ; on marche même beaucoup, mais ce sont de longues marches « errantes » (B.O. 44, 189), « au hasard » (B.O. 184), solitaires, semblables à celles qu'a dû accomplir la jeune journaliste Gabrielle Roy lorsqu'elle s'imprégnait de ces « quartiers de grande misère » (B.O. 32) ; et c'est un fait que grâce à ce procédé, le tracé des rues de Saint-Henri, le profil du quartier sont fidèlement rendus.<sup>2</sup> Il n'y a rien cependant là de la plongée quasi sensuelle dans la topographie d'un quartier où Michel Tremblay va nous entraîner. A Paris, Edouard se livrera ainsi à une véritable orgie de marche, fendant « Paris en deux, comme on tranche un fruit ou un oignon » (N.E. 292), tout à la joie de la découverte, ou, mieux encore, des retrouvailles avec des lieux que la littérature lui a rendus familiers. D'une pareille intensité, quoique sur un registre différent, sera bien des années plus tard, cette autre marche solitaire d'Edouard quand, blessé à mort, il remonte une dernière fois le Boulevard Saint-Laurent (la *Main*) qui, si longtemps, a été son royaume ; pas plus qu'à Paris il n'est vraiment seul ; ses souvenirs l'accompagnent. Mais la marche, chez Tremblay, est le plus souvent promenade, qui se fait de concert. Avec « Thérèse pis Pierrette, » puis leur amie Simone, on prend le chemin joyeux de l'École des Saints-Anges ; ou encore avec les enfants de la maisonnée, on prend la direction, ô combien familière, du Parc Lafontaine. Le meilleur exemple de promenade est la tournée royale de Victoire, accrochée au bras de son fils Edouard, dans *La grosse femme d'à côté est enceinte* ; pareille au chat Duplessis, elle vient « reniffler [ses] anciennes pistes, pis tourner autour de [ses] anciens spots préférés » (G.F. 189). Pour reprendre l'expression d'Edouard dans son journal de Paris, ce Montréal lui *appartient* ; elle l'a balisé de ses souvenirs, exactement comme Duplessis marquait son territoire.

Quel est ce territoire dont la possession engendre une telle assurance ? D'abord,

notons qu'il est rigoureusement circonscrit. « Nul quartier de Montréal, » notait Gabrielle Roy, « n'a conservé ses limites précises... comme Saint-Henri » (B.O. 252); mais ce sont des limites qu'on franchit pour se rendre à la campagne, à Westmount, à Lachine ou mieux encore pour fuir. Au contraire, sauf pour la « ride » jusque chez Eaton qui grâce au « p'tit char » bénéficie d'un droit à l'extraterritorialité, point question de sortir du périmètre du quartier dans les Chroniques. Les 36 heures qu'Edouard s'en va passer à Paris, avant de revenir pour toujours au Plateau Mont-Royal, représentent l'exception qui par l'absurde confirme la règle. Alors que dans *Bonheur d'occasion* Westmount rappelle toujours sa présence, à travers les échancrures des rues, en aucun point il n'entaille l'horizon du Plateau. Les beaux quartiers anglophones pourraient être tout aussi bien à des distances lunaires, comme cet Ogilvy's où travaille Edouard et où nous ne le suivrons jamais. Outremont, tout voisin, et où réside aujourd'hui Tremblay, n'apparaît que dans la dernière ligne des volumes, pour en localiser la rédaction, ou dans les quelques sarcasmes décochés contre ses bourgeois. Le Plateau Mont-Royal est bien une entité géographique à part entière; il est une île, — une île sans rivages, à l'inverse de Saint-Henri où les bords du fleuve sont omniprésents. Au centre du Plateau est la rue Fabre, plus précisément le coin de la rue Fabre et de la rue Gilford, là où demeurent Victoire et les siens, et là où est né Michel Tremblay, ce même jour où il choisit de situer l'action du premier volume des Chroniques. « Les descriptions de Zola sont tellement précises que je croyais reconnaître les vieilles maisons, » note Edouard dans son journal parisien (N.E. 298); sans même nous transporter rue Fabre, qui n'a sans doute guère changé depuis les années quarante, nous n'éprouvons aucun mal à la faire surgir sous nos yeux avec ses maisons, pour nous à deux étages — trois compte-t-on au Canada — blotties les unes contre les autres, derrière leurs quelques mètres carrés de maigre pelouse. En face de chez Victoire est « le restaurant de Marie-Sylvia, pompeusement baptisé « Restaurant Arc-en-Ciel... » situé au rez-de-chaussée d'une maison de deux étages, la seule de la rue dans ce quartier où on n'avait construit que des maisons à trois étages, par économie. D'espace. Et d'argent. » (G.F. 12) Et à partir de ce coin de rue, pareil à un cœur faisant battre la vie dans tout un corps, rayonnent ces veines et artères, trajets sans cesse repris par les personnages, irriguant le quartier jusqu'à ses extrêmes limites. Direction sud, au-delà de la rue Rachel et du Parc Lafontaine, où mène la rue Fabre, le « territoire » s'étend jusqu'à la rue Sainte-Catherine, et même la rue Dorion, rue pourtant déjà si « lointaine » qu'un jour, comme s'il était en vacances « à l'autre bout du monde » (N.E. 200), Edouard en adresse une carte postale à la Grosse Femme. Au nord, au-delà de l'École des Saints-Anges, il se prolonge jusqu'au boulevard Saint-Joseph, où Betty va rendre visite à sa tante Ti-Lou, l'ancienne gloire des nuits d'Ottawa; à l'est, il va jusqu'à la rue des Erables où habite Ozéa, la sœur de Victoire; à l'ouest enfin, c'est le Boulevard Saint-Laurent où nous suivrons Edouard, devenu Duchesse de Langeais. A l'intérieur de ces limites, un gros « village, » Saint-Henri, « village dans la grande ville, » disait déjà Gabrielle Roy (B.O. 242); mais ce village-ci tient plus du gros bourg solidement implanté autour de ses deux églises, l'Immaculée Conception à l'est, et au nord Saint-Stanislas-de-Kotska; il a aussi ses écoles, son hôpital, au sud du Parc Lafontaine, son cinéma, le Passe-Temps, rue Mont-Royal. Lieux de prédilection, les commerces, avec en premier lieu rue Mont-Royal, Larivière et Leblanc où Victoire vient narguer Françoise, la headwaitress, ou encore l'épicerie « au coin de Fabre et Rachel, » flanquée de son écurie qui fleure bon, pour Marcel, la crotte de cheval. La liste serait longue si l'on voulait relever tous les « spots préférés : » Turcot, le magasin de musique entre « Fabre et

Garnier,» côté nord, rue Mont-Royal, où Marcel improvise un concert époustouflant ; Grover's, le magasin de tissus au coin de Fabre et Mont-Royal, dont Monsieur Applebaum le gérant voue une détestation particulière à Victoire, etc., etc. A l'inverse de Saint-Henri, le quartier n'est traversé par aucune voie de chemin de fer ; il n'abrite aucune usine ; nulle rue Workman ne la coupe. Seuls peuvent être mentionnés l'imprimerie La Prairie rue Sainte-Catherine où travaillent Gabriel et Léopold, l'atelier de réparations de la National Transport dont Gérard Bleau se fera renvoyer. Avec le troisième volume des Chroniques apparaissent les théâtres : le National où règne M<sup>me</sup> Pétrie en compagnie de « La Poutine, » et le Monument. Et pour finir les « boîtes. » Du Palace, au coin de Fullon et Mont-Royal où se retrouvait toute la « gueuserie » du Plateau, à la fin des années quarante, le centre de gravité nocturne va effectuer « un glissement progressif vers la Main. » (N.E. 24) C'est là, devant le Coconut Inn (« le Coconut Inn était le bout du monde, la Main était son royaume, » N.E. 29) qu'Edouard doit rencontrer la mort et que les Chroniques, pour l'instant, s'achèvent.

\*  
\* \*

Lorsque Tremblay rédige *Des nouvelles d'Edouard*, le roman de Gabrielle Roy vient d'être adapté pour l'écran ; il est à parier qu'il a vu le film. Songe-t-il à celui-ci quand il transpose la fin d'Edouard en termes cinématographiques ?

Au cinéma, la caméra se serait élevée dans les airs... Montréal se serait enfin éloignée lentement sur un fond de coucher de soleil pendant qu'aurait défilé le générique. (N.E. 44-45)

Dans l'adaptation de *Bonheur d'occasion*, l'image qui se fond sur l'écran est celle de « la montagne » dont on sait qu'elle n'a place dans l'horizon des Chroniques. Plutôt que Westmount, le cinéaste devrait donc, pour une adaptation fidèle de celles-ci, choisir pour image finale l'« étrange cortège » qui fait son apparition aux yeux d'Edouard agonisant : « un groupe compact de silhouettes marchant presque au pas mais avec une lenteur désespérante, comme à regret. » (N.E. 44) Là réside l'originalité profonde de ces volumes. Car Tremblay n'est pas un Faulkner, créant un comté mythique dont il signerait lui aussi la carte en qualité de « sole owner and proprietor. » Le Plateau Mont-Royal, on le sait, existe. C'est donc au niveau des personnages que l'imagination créatrice pouvait le mieux exercer ses droits, faisant surgir des hommes, des femmes, des enfants qui passent d'une œuvre à l'autre comme dans la saga faulknerienne ; ils débordent du cadre romanesque puisque leur apparition dans *Les Belles-sœurs* (1968) ou *En pièces détachées* (1970) [où Albertine s'appelle Robertine] prédate les Chroniques. Dans les pièces de théâtre, les personnages sont plus âgés et davantage meurtris par la vie, mais ils représentent le même groupe social. De même que les héros de Faulkner tirent leur vérité profonde du Deep South, les personnages de Tremblay reflètent une géographie humaine précise, celle d'une société québécoise urbaine concentrée dans les limites d'un périmètre qui, par certains aspects, relève du ghetto.

Il faut, pour commencer, en souligner l'unicité ethnique. Enfant, avec sa gang de la rue Dorion, quand il s'en allait jouer aux Indiens dans l'île Sainte-Hélène, Gérard Bleau connaissait parfois le « suprême bonheur » de « torturer/ vraiment des petits

Anglais égarés tout en les traitant de têtes carrées, de maudits chiens sales et de blôques (d'où la chanson : « les Anglais sont en haut de la côte qui nous garrochent des rochers ; si on leur pète leurs têtes de blôques, les Tremblay vont leur sonner les cloches »). (T.P. 231) Sur son Plateau Mont-Royal que ne domine aucune côte, le romancier n'a pas l'occasion de renouveler ces jeux, sous quelque forme que ce soit. A l'inverse de *Bonheur d'occasion* où Rose-Anna Lacasse bute sur la barrière linguistique, à l'hôpital de Westmount, quand elle ne doit pas l'affronter dans sa vie de tous les jours, il n'est de place dans les Chroniques ni pour les « Anglais », ni pour leur langue, exception faite de vocables joualisés. On reste entre Québécois, l'immigration d'après-guerre n'étant pas encore venue perturber le tissu social. Les seuls « étrangers » finalement, ne le sont qu'à demi, puisqu'ils viennent du Vieux Pays ; ils ont surtout valeur anecdotique, que ce soit Tino Rossi en tournée à Montréal, ou Valéry Giscard d'Estaing, campé dans un rôle de Français comique et venant rendre hommage aux actrices du Théâtre National. Accordons-nous le plaisir d'un large extrait. Mme Pétrie est entrée dans la loge de son amie Rose, la Poune, pour lui dire qu'un *monsieur* veut la voir :

Elle s'effaça pour laisser passer le grand jeune homme distingué qui, aussitôt, salua profondément la Poune. « Madame, vous m'avez procuré un rare moment de bonheur. » La directrice du Théâtre National cacha son fou rire derrière sa main. « Si vous veniez nous voir plus souvent, vos moments de bonheur s'raient moins rares ! » Le grand monsieur distingué sourit. La Poune renchérit avec un plaisir évident : « Aïe, vous d'vez pas vous amuser tou'es jours, vous, raide de même ! Vous vous décontractez pas, des fois ? Mais peut-être que v'nez juste de débarquer ! » « Non, pas du tout. Je suis professeur de français à Stanislas... » « A Saint-Stanislas ? J'ai des neveux qui vont là ! » « Pas Saint-Stanislas, Stanislas. A Outremont. » La Poune mima un sursaut qui fit hausser les épaules à Mme Pétrie. « Outremont ! Mais tout s'explique ! J'sais pourquoi vous êtes raide de même ! Le monde sont tellement constipés dans c'te coin-là qu'y ont même pas besoin de toilettes dans leu' maisons ! » Le grand jeune monsieur distingué rit franchement, découvrant deux rangées de belles dents blanches. « Je tenais à vous saluer, madame, la chose est faite. » Il se retira discrètement (comme il avait tout fait, d'ailleurs) et la Poune se passa la tête dans la porte. « C'est quoi vot'nom, donc, vous, que j'mette ça dans mes trophées de chasse ? » Il s'éloignait, très droit, distribuant ici et là de petits sourires aux artistes qu'il reconnaissait et qui s'effaçaient devant lui. « Valéry Giscard d'Estaing. » Il avait laissé tomber le nom comme on aurait autrefois déposé une carte de visite dans un plateau d'argent. La Poune fronça les sourcils et éleva la voix. « J'vous ai pas demandé le nom de votre fille, j'vous ai demandé vot'nom à vous ! » Furieuse, elle rentra dans la loge. « Valérie ! Y veut-tu rire de nous autres, lui ? » (D.R. 81-85)

Intermède, bien entendu que ce moment de gaîté ; mais il n'est pas là à seule fin d'amuser. Tout comme le voyage d'Edouard à Paris, dans le volume suivant, il a le très sérieux but de mettre en relief cette spécificité bien à eux et bon enfant des personnages de Tremblay.

Ces personnages, comment les classer ? « Nous autres, les ouvriers, » déclare Edouard. (N.E. 89) Ouvriers d'imprimerie comme Gabriel et Léopold, mécanicien comme Gérard Bleau, conducteur de « p'tit char » comme Mastai Jodouin, vendeur de chaussures comme Edouard, cuisinier-saucier comme Ti-Cadieu, de fait ils appar-

tiennent tous à ce qu'on pourrait appeler « les masses populaires et laborieuses, » catégorie dans laquelle se rangent également Mercedes et Béatrice, les voisines de Victoire. Le temps est encore loin, et il restera en dehors du temps des Chroniques, où Béatrice deviendra « la prostituée la plus couverte de compliments et de bijoux dans l'histoire de la métropole. » (G.F. 312) Quant à Edouard, son ascension, en tant que Duchesse de Langeais, s'effectuera uniquement dans un demi-monde qui reste sous le signe de « la roture. » Aucun « patron » ne figure dans la galerie des personnages des Chroniques; et il n'y a pas véritablement de « riches, » — la pathétique Antoinette Beaugrand, à bord du *Liberté*, se révélant en fin de compte un personnage assez humble, et ne relevant de toute façon pas du Plateau Mont-Royal. De ses années de splendeur, quand évêques, ministres, députés se pressaient dans son boudoir, Ti-Lou, maintenant rongée par le diabète et amputée d'une jambe, n'a ramené comme fortune que 54 souliers, tous du même pied qu'elle décompte comme s'ils faisaient 108 paires. Les seuls affairistes, Monseigneur Bernier, curé de la paroisse et Mère Benoîte des Anges, directrice de l'École Primaire des filles (« tous deux aimaient l'argent et le pouvoir, et les nombreuses visites qu'ils se faisaient chaque mois se soldaient presque toujours par un contrat ou un arrangement quelconque, aussi minime, aussi insignifiant soit-il, » T.P. 26) ne sauraient pour autant s'inscrire au registre du Grand Capital...

On conçoit que lorsqu'on lui offre le roman, la grosse femme commence par éprouver quelque gêne devant la trop grande parenté qu'elle ressent entre son univers et celui de *Bonheur d'occasion*, univers l'un et l'autres de pauvres :

de savoir... que... les personnages pis leurs problèmes sont comme les nôtres, ça m'empêche d'avoir envie de le lire... Retrouver Montréal, la pauvreté, pis la guerre... » (D.R. 254-55)

Pourtant que de différences entre ces deux univers, à commencer par la façon dont ils sont représentés ! L'un des tout premiers adjectifs dans *Bonheur d'occasion* (1. 5, p. 9, en fait la 1<sup>re</sup> page du texte) est à cet égard significatif : le « magasin » où travaille Florentine est *grouillant*. Voilà qui ne saurait en aucune façon convenir à la boutique de Marie-Sylvia où comme en parallèle nous introduit le début de *La grosse femme d'à côté est enceinte* :

Assise dans son fauteuil mystère, Marie-Sylvia voyait tout ce qui se passait dans le restaurant et, surtout, tous ceux qui passaient devant le restaurant... Elle voyait tout et d'après les allées et venues des voisins pouvait interpréter leurs humeurs, leurs journées, leurs vies... D'où ce surnom de « senteuse de caneçons » que la grosse femme lui avait donné. (G.F. 15)

Il serait impossible à Florentine, affairée derrière son comptoir, quand bien même la personnalité de Jean Levesque va la fasciner, de « se noyer complètement dans la vie des autres » (G.F. 16), à l'instar de Marie-Sylvia. La « ruée » des consommateurs, à l'heure du coup de feu, reste pour elle essentiellement anonyme; de même que la foule qui se presse dans la rue, ou les soldats, encore, qui défilent. On revient ici à la façon qu'a Gabrielle Roy de nous faire découvrir la ville, en cheminant dans des rues dont elle sait décrire le spectacle dans la veine naturaliste la plus éprouvée. Moins que l'aventure de Florentine, somme toute assez médiocre, ce qui l'intéresse au plus haut point, c'est la destinée collective d'un peuple dans les souffrances duquel elle nous plonge. Tandis que pour Tremblay, ce sont des destins individualisés. D'un côté donc le nombre, souvent indistinct, ou des personnages dont les traits

se fondent dans ceux de la foule; de l'autre, en quelque sorte, presque des *happy few*, ou, en tout cas, un voisinage. La grosse femme a beau être consciente d'appartenir à une même communauté que les personnages de *Bonheur d'occasion* elle s'en distingue nécessairement et pas seulement parce que le regard du romancier est sélectif; la sélection s'est déjà également opérée, au demeurant, sur le plan social, les personnages de Tremblay apparaissant nettement plus favorisés. Quoique Gabrielle Roy n'emploie pas le terme, dans leur grande majorité ses personnages relèvent du *lumpey-prolétariat*: celui des « damnés du chômage. » Sorti de l'école il y a cinq ans et depuis en quête d'un emploi, Pitou « a pas gagné une tannante de cenne de toute sa saprée vie. » (B.O. 50) Pour vivre, il n'y a guère que le Secours, retiré à Azarius à la suite de la dénonciation d'un patron qui exploite les chômeurs en leur versant des salaires dérisoires. Pour Azarius, pour son fils Eugène, pour Pitou, la seule issue possible, leur seul « salut » (B.O. 338) est dans la guerre, éclatée six mois auparavant, et qui leur permet de s'engager. Deux ans plus tard, quand débute le temps des Chroniques, la situation économique s'est sensiblement améliorée. Il faut toujours compter; on travaille pour « des salaires de famine, » (G.F. 172) mais chacun a « une job; » personne n'émarge au Secours, ou n'est réduit, pour faire manger les siens, à s'engager dans l'armée. Si le mari d'Albertine (qui sera tué en Normandie) a choisi de revêtir l'uniforme, c'est surtout pour fuir une maison qui l'étouffe; et c'est pour fuir également, afin d'échapper au désir fou qu'il a d'une fillette, que Gérard Bleu fera de même. Un écho de *Bonheur d'occasion* dans *Des nouvelles d'Edouard* nous aide à mesurer la différence de sort entre ces deux groupes de personnages. Lorsque, à bord du *Liberté*, Edouard trouve dans sa cabine une assiette de fruits exotiques, il ne peut s'empêcher de songer à

l'unique orange que ma mère nous donnait à Noël quand on était petit et qu'on gardait des fois pendant une semaine avant de la manger parce qu'on savait qu'on n'en verrait pas d'autre avant l'année suivante... Quelle misère ! (N.E. 117)

Dans le paquet qu'apporte Yvonne à son frère Daniel à l'hôpital de Westmount il y a une orange :

C'était un fruit que l'on trouvait dans son bas au matin de Noël et que l'on mangeait quartier par quartier en le faisant durer tant qu'on le pouvait. (B.O. 319)

Cette orange, elle est comme le manteau qu'il a tant désiré pour pouvoir aller à l'école et que sa mère ne pouvait confectionner, elle est comme cette « flûte brillante » (*The Little Tin Flute*, du titre de la version anglaise), symbole de toutes ses aspirations de petit pauvre, et qu'une dame patronesse vient de lui offrir... « et puis enfin, quand on l'avait dans la main, on n'y tenait plus. » (*ibid.*) Dès lors, c'est la fin; une garde-malade va bientôt le trouver sans vie. Edouard en revanche est en train d'accomplir ses rêves. Grâce aux économies de sa mère, que celle-ci lui a léguées, il a pu s'offrir une cabine de première classe sur le *Liberté* et vogue vers l'Europe. Mis en regard des innombrables « misères » dont Gabrielle Roy ponctue *Bonheur d'occasion* (« misère profonde, » p. 17, « horrible misère, » p. 20, etc.), son « quelle misère ! » apparaît quelque peu déplacé. La misère écrase véritablement les Lacasse. Leurs maigres repas ont « un goût misérable; » (B.O. 224) « misérable » aussi leur logis (B.O. 142, 267). « Travail, ouvrier, » médite Rose-Anna comme elle emprunte la rue Workman (« qui porte bien son nom ») « épaise-toi, peine, vis dans la crasse et la laideur » (B.O. 87). Car tout est sordide autour d'elle et des siens, à l'image de la « maison sale, impersonnelle » (B.O. 311) d'une « horrible laideur, » (B.O. 322) envahie par la suie, où ils sont venus

échouer. Lorsqu'on se tourne vers les Chroniques, il y a certes les côtés « que l'indigence sans rémission avait fini par miner » (D.R. 203), mais ceux-ci n'apparaissent qu'à travers leurs enfants et jamais ne se présente l'occasion de franchir leur seuil, comme nous le faisons chez la grosse femme afin de partager sa vie de tous les jours. Dans cet appartement où s'entassent trois familles pour en payer le loyer, règne, grâce à son « énorme fournaise pour le chauffage, » sa salle de bains, ses toilettes, une certaine qualité de vie dont les personnages sont parfaitement conscients. « Ici, au moins, » se dit Gabriel, mari de la grosse femme,

ils avaient tous à vivre décemment, mangeant à leur faim, et bien et souvent, dormant dans des lits propres et confortables, bien chauffés l'hiver et s'amusant même quelques fois beaucoup aux repas. (G.F. 172)

Tout est dans ce *décemment* qui s'oppose non seulement à la crasse et à la laideur du Saint-Henri des Lacasse mais à l'inconfort du Vieux Pays. L'un des éléments essentiels du choc culturel que subit Edouard, à son arrivée à Paris, est souligné en italiques : « pas de toilettes ni de salle de bains ! » dans l'appartement mis à sa disposition, rue Dudaeville. « J'aurais pleuré à quatre pattes en fessant sur le plancher avec mes poings ! même les pauvres les plus pauvres, chez nous, ont des toilettes ! » (N.E. 222-223). Lorsqu'il découvre enfin, entre deux paliers, le « petit coin » (« je viens de comprendre l'origine de cette expression : un coin et *très* petit ») il est horrifié : « une porcherie en pleine canicule. » (N.E. 224) Rue Fabre, les toilettes sont si « décentes » que Marie-Sylvia, par exemple, se réfugie chaque jour dans les siennes pour prendre sa collation de cinq heures sans être importunée par son chat (G.F. 228). Sourions avec Tremblay mais ne nous méprenons pas. « On n'est pas riches mais on est propres, » disait toujours Victoire. (N.E. 242) Campé dans son rôle d'*Innocent Abroad*, Edouard, qui va décider de retourner au Canada par le prochain bateau, nous donne un autre trait de cette spécificité que l'auteur revendique pour ses personnages : « Paris est une vieille ville alors que nous, en Amérique du Nord, on n'a pas encore eu le temps de se salir. » (N.E. 227) Du moins quand on habite le Plateau Mont-Royal.

\*  
\* \*

« Je sais ce que j'ai fui, » confie dans son journal Edouard, au cours de ses 36 heures décisives à Paris :

l'étouffement d'une ville ignorante où tout est sujet à scandale ; l'ennui qu'elle distille et qui finit par rendre fous même les gros doux comme moi ; l'inévitable promiscuité des parlas trop pareils qui se retrouvent trop ensemble et qui finissent par se haïr à force de trop s'influencer. (N.E. 237-38)

Ce plateau Mont-Royal où il va pourtant retourner à jamais, n'est-il pas avec ses frontières presque hermétiques, son milieu si compact, une cage ? L'image est également présente dans *Bonheur d'occasion* où Emmanuel évoque la tentation « qu'ont les ours et les bêtes en cage, ... la tentation de casser leurs barreaux pis de s'en aller dans la vie » (B.O. 53) qui l'a poussé dans l'armée, avec bien d'autres prisonniers de Saint-Henri. Si elle revient à diverses reprises sous la plume de Gabrielle Roy, chez Tremblay elle revêt une qualité obsédante, notable dans l'ensemble de son œuvre.

Dès son premier livre, *Les contes pour buveurs attardés* (1966), on la découvre. Ainsi, dans « Le vin de Gerblight, » le héros supplicie une souris en chauffant à blanc la cage métallique où elle est enfermée. Avec *La Cité dans l'œuf*, l'image devient véritablement redondante; non seulement la cité y est elle-même emprisonnée, mais les Khojens, déesses revêtues de robes métalliques, y sont poussées par le démoniaque Ghô dans des cages de verre afin d'y être, non pas brûtées vives mais plus précisément fondues. Cuisine de Germaine Lauzon dans *Les Belles-sœurs*, cuisine de Manon ou « vivoir » de sa mère dans *A toi pour toujours, ta Marie Lou*, chambre de Samarcette dans *La Duchesse de Langeais*, le cadre de chaque pièce ne sera en fait qu'une cage, dont Tremblay va donner la représentation concrète, dans *Trois petits tours*, sous la forme d'une cage de verre à l'intérieur de laquelle Berthe délire à longueur de soirée. « C'est bien normal que cette image revienne souvent, » a remarqué Tremblay; « nous vivons dans un pays qui est sous cloche. Tous mes personnages vivent sous cloche. Berthe fait comme les autres; elle est dans sa cage et, au lieu d'en sortir, elle préfère rêver. »<sup>3</sup> Mais comment ne pas songer alors à cette autre cage, la chambre à coucher où reste confinée la grosse femme, et dont elle ne peut s'évader que par le biais des livres, et ses rêves d'Acapulco? Encore que la cage ne soit pas nécessairement une pièce, ni même une rue ou tout un quartier. La vérité est qu'elle est la vie même, qui enserme les personnages, comme s'ils étaient prisonniers d'un aquarium. On retrouve cette dernière image, déjà utilisée par Godbout qui en fait le titre d'un roman, dans les réflexions d'Edouard :

A trente-cinq ans passés il commençait seulement à réaliser qu'il n'était qu'un poisson argenté, qu'un frétilant objet chatoyant dans l'aquarium de Victoire qui se nourrissait du spectacle de sa vie de prisonnier, ne changeant son eau que lorsqu'il manquait vraiment trop d'oxygène. (G.F. 221)

Il n'est pas que l'oxygène qui manque dans ce genre d'aquarium. La ville, chez Tremblay, apparaît sous le signe d'une multiple carence : carence d'argent, d'espace, de liberté. Cela, bien entendu, est également vrai du Saint-Henri de Gabrielle Roy, mais les personnages y sont à tel point tétanisés par leurs difficultés matérielles que le manque d'argent prime chez ces derniers toutes les autres frustrations. « C'est l'argent qui nous tient tous au cirque derrière les barreaux » (B.O. 54), s'écrie Emmanuel qui pourtant est l'un de ceux que la vie a le moins brutalisés sur le plan matériel. Il faut assister à l'extase de Rose-Anna quand, de la statuette devant laquelle elle essaie de prier, elle croit voir s'envoler « des billets, tout un rouleau de billets; » (B.O. 66) ou la satisfaction intense — quasi sensuelle — de Florentine en train de palper, à la fin du roman, les billets que lui a remis Emmanuel. Rien d'autre ne semble compter pour Florentine. Surtout pas la sexualité! Jean Levesque lui a plu; elle l'a invité dans sa chambre; sous « le regard de la Madone, » de « l'enfant Jésus audessus du buffet, » alors qu'au-dehors « les cloches sonnaient les vêpres, » elle s'est donnée à lui, « si étourdie, si ignorante; » (B.O. 182-5) la voici enceinte; Emmanuel endossera la paternité. Tout cela apparaît très « matter of fact, » la notion de plaisir restant totalement étrangère à l'affaire, tout comme, sauf à la fin, la notion de « péché » (*id est*, la « grande faute, » celle d'avoir failli ne pas trouver un aussi brave mari). (B.O. 343-4) Combien en revanche, dans les Chroniques — et mieux encore dans les pièces de théâtre — la frustration sexuelle brûle les personnages. Albertine, frustrée entre toutes puisqu'elle est également celle que le manque d'argent travaille le plus, se jette contre la porte de la chambre où Gabriel est allé rejoindre sa femme; elle cogne de toutes ses forces, hurlant d'une voix désespérée :

Vous n'avez pas le droit d'aimer ça ! Vous avez pas le droit ! Pas dans ma face ! Pas tant que chus là. Vous avez toutes les nuits pour vos cochonneries. Laissez-moé donc mes journées ! (G.F. 146)

Gabriel ouvre la porte. La grosse femme est en train de lire près de la fenêtre. Il reste que pour tout le quartier (« la rue Fabre, les voisins, les connaissances... »), parce qu'elle a choisi « malgré ses quarante ans passés de procréer, de gester, » la grosse femme est objet de scandale :

Cette ignorance crasse qui mettait des bornes et des limites à sa liberté... l'insultaient au plus profond de son être. De quel droit un quartier pouvait-il décider quand et où une femme avait le droit d'avoir un enfant ? Et de décréter qu'une femme de quarante ans qui veut un enfant est automatiquement une cochonne ? (G.F. 236)

Personne ne songe à « condamner » Rose-Anna Lacasse qui, exactement au même âge (c'est là un parallèle évident entre les deux œuvres) attend elle aussi un enfant. Mais pourrait-on imaginer celle-ci, à l'instar de la grosse femme, remerciant son mari au matin d'un : *very good, last night ?* (D.R. 157) Loin de se choisir, pour le plaisir, puis le bonheur qu'elle apporte, une grossesse se subit ; elle est source de terreur indicible pour Marie-Lou, voisine de la grosse femme, qui croit que son enfant sortira par le nombril. Dans ce ghetto psychologique où sont emmurés les personnages de Tremblay, les tabous sexuels constituent les plus formidables barrières ; surtout lorsqu'il faut, comme Edouard, assumer son homosexualité. Bien plus alors encore sévit cette « ignorance crasse » qui lui interdit d'obéir à sa nature. Au cours de son bref séjour à Paris, Edouard s'assied sur un banc du Pont-Neuf. Deux amoureux sont venus sur le banc voisin :

Ce qu'ils ont fait aurait été dénoncé, conspué du haut de la chaire chez nous, ils auraient eux-mêmes été bannis de l'Eglise catholique à tout jamais et chassés à coup de goupillon et d'Ave Maria. Mais c'était tellement beau. (N.E. 278)

Le soutien-gorge, lancé par-dessus le tablier du pont, alors qu'Edouard s'éloigne discrètement est, à n'en pas douter, symbolique, tout comme le « BVD d'homme, » le sien ou celui d'un autre, qu'il imagine « traçant la même trajectoire. » (*ibid.*) Mais le symbole donne enfin son sens à toute l'aventure. Car il a fallu à Edouard qu'il traverse l'Atlantique et affronte une autre ville pour qu'il accepte son ghetto, son aquarium. A défaut d'en briser les parois, il sait désormais qu'on peut faire voler les interdits par-dessus d'elles. Ne cherchons pas ailleurs la morale des Chroniques ; elle est bien là.

A la fin de *Bonheur d'occasion*, chacun des principaux protagonistes aura fui le quartier, ou sera sur le point de le quitter. « Etourdie d'orgueil, d'envie, » Florentine revoit une « belle » maison, boulevard La Salle, qui est à louer. « Pourquoi pas ? » se dit-elle. « A c'te heure, on a de l'argent. On n'est plus pour vivre dans Saint-Henri. » (B.O. 344) L'adaptation cinématographique nous la montrera en train d'en franchir le seuil. Ces divers départs, cependant, de même que son mariage, ne constituent qu'un *happy ending* factice. Jamais Florentine, dont Gabrielle Roy nous rappelle alors la « sensibilité superficielle, » (B.O. 340) ne réussira à s'évader de son ghetto psychologique. Les autres personnages n'y réussiront pas mieux qu'elle. Une nette évolution en revanche est perceptible dans les Chroniques. Le fait que l'action s'y étale en plusieurs volumes, sur un certain nombre d'années, contribue certes à ce mouve-

ment. Mais dès *La grosse femme d'à côté est enceinte*, les esprits bougent, les portes du ghetto s'entrebaillent. Les guidounes Mercedes et Béatrice peuvent librement exercer leur métier rue Fabre; Victoire ne verra aucun mal à les inviter à sa table et Albertine sera bien obligée d'accepter leur compagnie. Du haut de ses onze ans, Thérèse qui embrasse le gardien du Parc sur la bouche, et se laisse volontiers chatouiller par son voisin au cinéma de la paroisse, est déjà sans doute bien plus avertie en matière de sexualité que l'est la pauvre Marie-Lou, ou même l'« ignorante » Florentine. On ne rencontre aucun prêtre dans *Bonheur d'occasion*. « Dieu lui-même » reste très lointain; Rose-Anna « ne se le représentait pas... parce qu'au-delà de tous ses efforts, elle n'apercevait rien, rien que des nuages blancs comme des tas d'ouate que survolait une colombe. » (B.O. 89) Cela n'empêche la religion, sous la forme de la pesante architecture qui domine la Place Saint-Henri, et des bondieuseries qui encomrent le logis des Lacasse, de rester fort présente, en arrière-plan; et Yvonne, la sœur de Florentine, n'aspire qu'à être nonne. Dans les Chroniques cette toile de fond s'est bien déchirée. Les bondieuseries ont disparu des logis. Les seuls prêtres qu'on aperçoit dans le premier volume, à l'occasion de la promenade de Victoire, sont affairés à bêcher leur jardin. Quoique le volume suivant ait pour cadre une école catholique et un perron d'église, Dieu a pris ses vacances. Déjà pointe la Révolution Tranquille. Sœur Sainte-Catherine et Sœur Sainte-Philomène vont quitter le voile sans tourments. Car dans ce Québec qui s'éveille, l'évolution la plus importante, celle qui fournit la trame des Chroniques, est la libération des esprits.

La grande affaire, quand on reprend l'ensemble des Chroniques, sera donc la transformation d'Edouard, son épanouissement en Duchesse de Langeais. Dans cette perspective, la grosse femme remplit une fonction essentielle. « Tête d'affiche » en quelque sorte, dans le premier volume, elle n'y occupe en fait que l'arrière-scène, représentée par la chambre où elle reste confinée, sauf à l'occasion des dernières pages où, du haut de son balcon, elle vient dominer la rue Fabre. Et plus on avance dans les Chroniques, plus elle s'y fait, au niveau de l'intrigue, discrète, au point que dans le dernier volume on anticipe sur sa mort, en 1962, quinze ans après le voyage d'Edouard à Paris. Pourtant, sans elle, les Chroniques perdraient une bonne partie de leur sens. On mesure son importance à travers le journal qu'Edouard tient à Paris à son intention; confidente, complice, elle est en même temps le modèle et le guide, celle qui lui donne la force de s'assumer. Le titre des deux derniers volumes va concrétiser cette évolution. Désormais au-devant de la scène, et de plus en plus visible, Edouard sera de plus en plus amené par la même occasion à s'identifier au Montréal de Tremblay. L'originalité profonde des Chroniques ne serait-elle pas là? Il est toujours facile de dire: « Madame Bovary (ou, Edouard) c'est moi, » d'autant plus que l'on sait que dans les Chroniques Tremblay s'appuie sur des données qui lui sont très personnelles. En réalité, ce ne sont là que des détails, pareils à ces arbres qui empêchent de voir la forêt. La meilleure formule, pour le romancier, est celle de Stendhal, puisant en lui-même un trait, une virtualité qu'il pousse ensuite jusqu'à son extrême limite chez un personnage. Victoire, dans les Chroniques, envie à sa belle-fille « cette envie de rire... généreusement, sans crainte du ridicule et complètement abandonnée dans la seule joie du plaisir qui jaillit spontanément. » (D.R. 181) On aime à voir là le trait que Tremblay, par l'intermédiaire de la grosse femme, transmet à Edouard, et qui va plus que tout autre, en définitive, marquer son image de Montréal. Combien nous sommes loin en effet du Saint-Henri de Gabrielle Roy où, à l'unique moment de détente, lorsque la famille Lacasse s'appête à partir pour la

campagne, Rose-Anna se prive de chanter « afin de ne pas effrayer la joie. » (B.O. 151) Braillard, vaniteux, égoïste, féroce, ambitieux, quelque dans un domaine très limité, affligé de surcroît d'une enveloppe quelque peu disgracieuse, Edouard n'est pas un personnage précisément sympathique. Pourtant, tout à la spontanéité de cette « joie du plaisir » qui enfin peut jaillir, il ne laisse pas d'émouvoir, et même de séduire. S'il n'est évidemment pas tout Montréal, il est le Montréal choisi par Tremblay, le Montréal tel qu'en lui-même, le Montréal libre.

Alors pourquoi, au début du dernier volume, ces quelques pages qui nous projettent en 1976, et nous font assister à la mort d'Edouard, vieille folle, maintenant interdite de Main, que poignarde un minable gangster, issu comme lui de la rue Fabre. C'est ce même gangster qui, dans *Sainte Carmen de la Main*, poignarde Manon (fille de Marie-Lou), coupable d'avoir cru qu'elle pourrait enfin être libre. Brutalement, le couvercle de la cage s'est rabattu; l'univers étouffant des pièces englobe celui des Chroniques. Est-ce à dire que toute libération est impossible? Que la ville, et l'existence elle-même, ne seront toujours qu'un ghetto où l'on ne fait qu'échanger une cage pour une autre et dont on ne peut s'évader autrement que par la mort? La réponse est peut-être dans une nouvelle de Hemingway, « The Short Happy Life of Francis Macomber. » Le héros, qui enfin a le courage de s'assumer, en face d'un buffle qui fonce sur lui, n'aura connu que quelques secondes de plénitude, mais elles suffisent à remplir sa vie. Edouard, quant à lui, va connaître trente ans de « fun noir » (N.E. 24), de liberté, de plénitude. Trente ans qui justifient les Chroniques.

\*  
\* \*

Lorsque la lecture des Chroniques s'achève, une double interrogation se pose encore. Pourquoi, en effet, leur charme malgré cette fin si ambiguë? Et surtout, au milieu d'une œuvre par ailleurs si sombre, pourquoi les Chroniques elles-mêmes? Il nous faut donc une dernière fois revenir à *Bonheur d'occasion* et à ce dialogue que Tremblay, un peu comme une génération précédente se définissait par rapport à *Maria Chapdelaine*, instaure entre ses Chroniques et le roman de Gabrielle Roy. Au début de ce siècle Victoire quittait son village, « T'sais, là, la campagne, là où jusqu'y' a pas gros de maisons pis ben ben des arbres... » pour venir s'établir à Montréal (« Montréal! Ville damnée! Ville perdue! Ville!») (G.F. 272-84). Ce Montréal auquel elle ne se sera jamais, dit-elle, habituée ce n'est pas celui qu'a voulu nous révéler Tremblay; c'est le Montréal de Gabrielle Roy. Car *Bonheur d'occasion*, bien moins qu'un roman, et surtout bien moins qu'un roman d'amour, — est le constat d'une faillite, la faillite d'une société naguère essentiellement terrienne et qui, en ce début de siècle, a vu son centre de gravité se déplacer vers une « matropole » où, à défaut de se « damner » et de se « perdre », elle ne pouvait que souffrir. Sans cesse dans ce constat, à côté de « misère » reviennent les mots « solitude » et « peur. » Voilà les sentiments qui marquent les personnages de Gabrielle Roy, et qui marquent aussi sa vision de Montréal. Dans l'univers des Chroniques ils n'ont guère leur place; Marie-Lou, récemment « coupée de son village » et incapable de s'adapter à « ce maelstrom de passions, de joies, de cris, de farces, de tragédies, d'amours, de pleurs, de rires » qu'est la rue Fabre (G.F. 212) y joue un simple rôle de témoin immobile, pour nous rappeler qu'un autre univers existe; elle reste ici la parfaite étrangère, à l'inverse

des Parques bienveillantes qui s'immergent dans la vie du quartier. Et le quartier est joie ; il est amour. « Chus différent, disons... » y déclare Edouard à la grosse femme, une fois de retour de Paris ; « mais je vous aime pareil. L'amour, c'est pas juste deux culs qui se frottent ensemble, vous savez... » (N.E. 310) L'admirable histoire d'amour que sont en effet les Chroniques ! L'amour lie entre eux tous ces êtres, Victoire et Edouard, Edouard et la grosse femme, Edouard et sa gang, etc., etc. Il est leur raison première de vivre, leur force. Entre le Saint-Henri de Gabrielle Roy et le Plateau Mont-Royal de Tremblay, il y a bien plus que l'espace de quelques rues ou de quelques années d'après-guerre ; il y a bien plus même que le fossé d'une génération. Il y a deux points de vue totalement différents, l'un fait de grande pitié, d'indignation immédiates, l'autre de nostalgie. Rien ne permet mieux de mesurer la différence entre ces deux points de vue que le rôle joué par la nature dans les deux œuvres. *Bonheur d'occasion* se termine sur la vision d'un arbre « aux feuilles dures et ratatinées, à demi mortes de fatigue avant même de s'être pleinement ouvertes. » (B.O. 345) Partout en revanche dans les Chroniques, même sur les terrains exigus de la rue Fabre, la nature, à l'image des personnages, est prête à s'épanouir ; nulle part elle ne le fera plus intensément qu'au Parc Lafontaine, cœur du Plateau Mont-Royal au même titre que la rue Fabre. Armand Hoog, dans *Les érables du Parc Lafontaine* (Paris : Julliard, 1983), a récemment voulu attribuer à ce même parc une place comparable. Chaque soir y revient Gilles, un jeune Français, qui se hisse au sommet d'un des érables afin d'y converser avec sa mère morte ; quelles que soient les qualités de ce roman, jamais ne s'en dégage l'émotion qui nous étreint quand dans *La grosse femme d'à côté est enceinte* (242) Victoire, venue se promener dans le parc avec son fils, le conduit jusqu'à un bosquet où « juste icitte, » elle l'a un soir conçu. Car la terre est mère, dans les Chroniques ; elle est nourricière ; elle est amour. Tout comme l'est le Montréal de Tremblay.

## NOTES

<sup>1</sup> Nous utiliserons les abréviations suivantes :

G.F. : *La grosse femme d'à côté est enceinte* (1978)

T.P. : *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* (1980)

D.R. : *La duchesse et le roturier* (1982)

N.E. : *Des nouvelles d'Edouard* (1984)

(Ces quatre livres sont publiés aux Editions Léméac, Montréal)

B.O. : *Bonheur d'occasion* (1945) ; nos références pour cet ouvrage sont à l'édition Flammarion, 1965.

<sup>2</sup> Cf. l'article d'Etienne Vaucheret : « Un faubourg de Montréal dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, » dans ce même volume.

<sup>3</sup> « Les bibittes des autres, » *Le Maclean*, septembre 1972, p. 22.

## THRÈNE POUR UNE NÉCROPOLE : LE MONTRÉAL APOCALYPTIQUE DE GILBERT LA ROCQUE

par Marie-Lyne PICCIONE  
Université de Bordeaux III

L'univers dantesque de Gilbert La Rocque trouve dans Montréal son indispensable toile de fond. En effet, tous les personnages larocquiens accourent vers Montréal où ils s'engluent : l'évasion — onirique ou spatiale — est un leurre et la mort sanctionne les audacieux qui tentent de franchir les limites de la « nécropole. » Mais Montréal est aussi un personnage, divinité protéiforme, nourrie de fantasmes qui s'articulent autour d'un triple réseau d'images : le monstre avaleur et son corollaire, le labyrinthe, la mauvaise mère et ses deux avatars, la prostituée et la femme phallique, enfin la Mort, qu'elle soit décomposition lente ou brutale déflagration.

G. La Rocque uses Montreal to provide the necessary background to his Dante-like universe. All his characters go to Montreal where they are trapped. Escape into mental or physical space is a delusion, and death strikes those who boldly attempt to overstep the limits of the necropolis. But Montreal is also a character, a Proteus-like deity nourished on fantasies organized around a triple pattern of images — the devouring monster and its complement, the labyrinth; the bad mothers and its variants, the prostitute and the phallic woman; and death, whether it is envisaged as gradual decomposition or sudden deflagration.

Dans une œuvre que la mort brutale de son auteur<sup>1</sup> laisse inachevée, des constantes s'imposent, lancinantes comme une hantise : Eros et Thanatos y montrent leur visage le plus cruel tandis que le poids de l'hérité et l'emprise du passé s'y conjuguent pour emprisonner les personnages dans un réseau de traumatismes et de compulsions qui leur dénie toute échappatoire :

Peut-être le sang de mon père et de mon grand-père et de tous les géniteurs de ma race pleurerait-il en moi et poussait-il en moi comme un tuyau bouché, leurs amours et leurs haines et le grand mal qui les avait dévorés et leurs joies et leurs souffrances et leurs espoirs abolis avaient peut-être traversé le temps pour venir pourrir en moi.<sup>2</sup>

Or, cette vision dantesque des « damnés de la terre » est inséparable de la peinture de la « nécropole, » de la « mégapole, » de la « pétropole, » cet « affreux Montréal » à la fois toile de fond et personnage à part entière des romans de Gilbert La Rocque.

En effet, la topographie larocquienne est convergente ; d'où qu'ils viennent, les héros accourent vers Montréal où ils s'engluent : si tous n'y sont pas nés, tous y mourront, si bien que l'enfer larocquien trouve dans Montréal à la fois son domaine privilégié et son expression la plus évidente.

Encore faut-il s'entendre sur la définition et les limites de Montréal ; Outremont aux parcs fleuris, les banlieues verdoyantes, les îles rieuses, la montagne maternelle n'appartiennent pas à l'univers larocquien, fût-ce à titre de référence : la schizo-

phrénie des personnages est telle qu'ils ignorent tout ce qui ne les touche pas directement. Si Westmount, le fief anglophone qui faisait rêver Jean Levesque dans *Bonheur d'Occasion* est mentionné dans *Après la boue*,<sup>3</sup> c'est en tant que puissance maléfique capable d'anéantir instantanément tout ce qui subsistait encore d'humain dans la ville : « Alors le gros propriétaire de nos maisons avait pris la peine de soulever son téléphone dans son beau salon de Ouessmonte ... et il a dit : "Allez donc couper l'arbre." »<sup>4</sup>

En fait, par un procédé de parcellisation dont il est coutumier La Rocque réduit Montréal à quelques artères qu'il connaît bien ou qui lui paraissent particulièrement symboliques : le vieux Montréal, prestigieux quartier des affaires dont il déplore « les tanières de rapiats, de mercantils de toutes les races, » la rue Sainte-Catherine, lieu de plaisirs dont il fait une gigantesque foire aux sexes ; la rue Saint-Denis, enfin, prise des intellectuels ou de ceux qui voudraient l'être, devient sous la plume satirique du romancier le repaire de « graines d'intellectuels à deux sous, ratés en haillons ... gagas tout hébétés dans leur boursouffure et dont l'esprit puait souvent aussi fort que leurs pieds fromagesques. »<sup>5</sup>

Mais c'est surtout Rosemont où il vécut toute son enfance qui influença La Rocque d'une manière décisive, comme il le confiait à Donald Smith en 1977 :<sup>6</sup> « j'avais onze ans quand on a déménagé à Montréal-Nord. A partir de ce moment-là, c'était fini. Les plus grandes influences avaient déjà eu lieu. »<sup>7</sup>

Or, si la topographie montréalaise a ses hauts lieux élyséens — le prestigieux Mont-Royal —, son labyrinthe — l'est de la ville, l'univers tremblayen dont on ne sort jamais — et même son Tartare — le quartier Saint-Henri où seuls stagnent les pauvres d'entre les pauvres —, Rosemont n'y a pas sa place. Eloigné du fleuve et de la montagne, sans luxe comme sans vraie misère, ce quartier n'est qu'absence, il est l'espace de toutes les vacuités qui ne connaît qu'un seul rêve : la fuite. Mais la fuite est un leurre ; ceux qui cherchent dans l'imaginaire la clef de leur libération, comme Jérôme le héros du *Nombrii*,<sup>8</sup> aggravent par leurs fantasmes morbides un réel dont il voudrait se détacher : les odeurs deviennent pestilence, la cohue se fait chaos et les tensions ethniques prétexte à hallucinations macabres :

Toute la ville est un champ de bataille, incendies partout ... justice sommaire ... chacun sa balle dans la tête et c'est réglé ... on ne doit rien sentir. De toutes façons, la cervelle est écrabouillée d'un seul coup.<sup>9</sup>

Certains, toutefois, tentent une véritable évasion spatiale, tel Fred, le père de Serge dans *Serge d'entre les morts* ou Alain le romancier-narrateur des *Masques*. Mais « l'avare Achéron ne lâche point sa proie » et la mort sanctionne les audacieux qui ont franchi les limites de leur enceinte. A cet égard, le pont Jacques-Cartier qui amène vers la banlieue sud et le boulevard Gouin au nord prennent dans *Serge d'entre les morts* et dans les *Masques* une évidente valeur mythique.

Le premier est le gardien des Enfers, véritable Cerbère métallique mais, là encore, le jeu est faussé, l'homme est battu d'avance puisqu'il n'échappe à la vigilance de l'horrible berger que pour se précipiter dans la mort, avec sa puissante voiture, succédané moderne du cheval chtonien :

Il traverserait le pont Jacques-Cartier et *alors* il pourrait faire (sic) ... Il roulait sur la rue Ontario et il pensait si je peux traverser ce maudit pont-là, puis après

le pont Jacques-Cartier, ce fut la grand-route ... la Dodge fonçait *comme une bête folle* dans la nuit blanche ... il se sentait soudain léger, capable pour un moment de ne plus penser, grisierie de la vitesse, peut-être, plus vite, vite encore plus, et déboulant forcené dans ce néant blanc, l'homme et la machine, *fantastique hybride à toute fureur lancé vers quelque chose comme le Rien.*<sup>10</sup>

De même, le héros des *Masques* a quitté le matin Montréal avec son jeune fils Eric qu'il a amené boulevard Gouin pour une fête de famille au cours de laquelle l'enfant s'est noyé dans la rivière des Prairies. Il rentre le soir seul, en proie à ses sombres pensées : « Et voilà qu'à présent je roulais comme un insensé ... dans le noir épais de la nuit bouillonnante du boulevard Gouin ... j'avais toutes les courbes du *Gouin méandreux, pourvoyeur de ferraille et de croque-morts.* »<sup>11</sup>

Là encore, s'impose avec évidence la métaphore du fleuve infernal, garant d'un espace sacré dont le franchissement mène inéluctablement à la mort.

On constate donc que La Rocque attribue à la ville le caractère jaloux dont les romanciers du terroir se plaisaient à doter la terre : l'on se souvient, par exemple, que dans *Trente Arpents*, le vieil Ephrem avait été terrassé par une mort subite, la face contre terre, cette terre qu'il s'était trop légèrement promis de quitter en prenant la décision de se retirer au village. Toutefois, au sein d'une même constellation d'images, apparaît le négatif de la terre mythique dont la ville larocquienne semble avoir faussé et dépravé tous les attributs : elle n'est plus déesse, mais monstre, plus mère nourricière mais mère terrible, elle ne dispense plus la vie mais la mort. C'est en effet autour de trois réseaux que s'articule essentiellement l'imaginaire de la ville dans l'œuvre de Gilbert La Rocque.

Montréal apparaît tout d'abord, surtout dans *Le Nombriil*, comme une sorte de Minotaure aux digestions biquotidiennes, faisant disparaître au fond de ses entrailles son lot de victimes « ternes, figures amorphes, blafardes [qui] marchent ces termites, ces fourmis humaines. »<sup>12</sup> Ce monstre avaleur est susceptible de diverses présentations. L'accent est-il mis sur l'avalement ? C'est alors la bête fauve et son énorme gueule qui sont évoquées : « je ne connaissais pas son appétit de bête fauve à l'affût sournoise sa gueule avec des ventouses son immonde estomac. »<sup>13</sup>

En revanche, la descente se fait parfois lente, progressive, labyrinthique et se charge, par là-même, d'un potentiel d'angoisse plus grand encore : « ses pieds étaient trop lourds dans cette boue visqueuse, ça sentait la fosse des enterrements éternels son briquet ne suffisait plus à éclairer sa marche dans cet étroit boyau creusé à même la terre, je taupe, je taupe (sic) oh toute cette boue les semelles glaiseuses à mort mais avancer toujours c'est notre lot même si c'est difficile. »<sup>14</sup>

Mais c'est surtout la métaphore de la femme ou, plus exactement, de la mère qui nourrit l'imaginaire de Montréal ; chez La Rocque la métropole est l'archétype de la mauvaise mère et de ses deux avatars : la prostituée et la femme phallique. Rue Sainte-Catherine, artère des tentations de tous ordres, se livre chaque soir, et, plus spécialement le samedi, un énorme marché où chacun, chacune est à vendre, à louer, parfois même à donner, tandis que, l'œil égrillard, des enseignes au néon projettent sur cet « énorme bouillon de culture » une lumière érotique : « cela sortait des cinémas et des restaurants, houlait sur place, tournait, ondulait et les parois de verre des clubs de nuit s'ouvraient. »<sup>15</sup>

Plus révélatrices encore, dans leur réalisme cru, ces citations tirées de *Après la boue* témoignent de l'adéquation ville/femme publique : « Rue Sainte-Catherine ouest, beaucoup de viande sur le trottoir le vendredi soir on dirait toujours que c'est carnaval : les hommes dépoitraillés le torse à l'air le poit au vent, des filles sans soutien-gorge offrant blouse entrouverte leurs seins. »<sup>16</sup> Ailleurs, c'est la rue de la Végétation qui est comparée à une « vieille fesse »<sup>17</sup> ou encore à une prostituée qui a perdu tous ses attraits : « la rue était devenue différente maintenant qu'elle était nue, vieille femme qui s'est démaquillée, dévêtue, et qui flasque s'expose flapie et ravagée et ruinée. »<sup>18</sup>

L'horreur du sexe dont font preuve certains personnages larocquiens (essentiellement Jérôme, héros du *Nombrii* et Gaby, héroïne de *Après la boue*) occulte à peine la peur qui engendre une vision cauchemardesque, véritablement récurrente dans *Serge d'entre les morts* : c'est la vision d'une très grande femme vampirique et cannibalesque, femme phallique dans toute son horreur, mère castratrice dont le portrait le plus hallucinant se trouve dans une des dernières pages du roman. « Parfois dans les cauchemars il y a une femme en longue robe rouge qui se berce dans la cuisine en pleine nuit et vous vous levez ... vous marchez dans le corridor et il y a cette grande femme rouge qui se berce ... et vous voyez qu'elle a une face de cire blanche et une immense bouche rouge barbouillée de rouge à lèvres rouge très rouge elle a des dents pour vous déchirer et elle vous sourit *elle veut ressembler à votre mère* c'est encore plus insupportable. »<sup>19</sup>

Or, Montréal, avec ses hautes tours au symbolisme évident se charge du même potentiel onirique quand la cité apparaît « dressée bleue dans son brouillard toxique » avec ses « tours de béton monstrueuses dans le poudroiement des vapeurs et du soleil à tout casser. »<sup>20</sup>

Parfois, d'ailleurs, l'image du monstre et celle de la femme vampirique fusionnent pour faire de la ville une ogresse dont le pouvoir horrifique est digne de toutes les sorcières du folklore universel : « Qu'est-ce que je ferais dans la ville géante qui veut me manger ? »<sup>21</sup> se lamente un des personnages des *Masques*.

Porteuse de mort, la ville de Montréal est elle-même déjà morte, comme le laisse entendre tout un réseau sémantique récurrent où se retrouvent les termes de décomposition — pestilence — putride — cadavre — grouillement — carcasse — agonie, etc.

Parmi les nombreuses pages consacrées à vitupérer contre la « nécropole, » « l'incipit » de *Serge d'entre les morts* demeure sans doute la plus remarquable, tant les ressources de la rhétorique classique — en l'occurrence la prétérition — desservent admirablement la révolte contre la cité fantôme.

« Et je savais que cette fois je ne parlerais pas de l'affreux Montréal tout de même omniprésent ni des grouillements désespérés des insectes anonymes vivant dans leur longue agonie collective sous les tonnes et les tonnes de béton et de brique à vous faire chavirer le bon sens ... et je ne parlerais pas non plus de la mort lente des corps par poisons solubles ou boucanes assassins. »<sup>22</sup> Cette « mort lente des corps » est encore aggravée par le soleil omniprésent dans tous les romans de La Rocque. Il en fait un agent destructeur qui brûle, asphyxie, consume, ôte aux personnages tout leur libre arbitre tant il est vrai qu'il n'est qu'un autre aspect de la fatalité qui les écrase.

« Il se tenait là sur le trottoir accablé dans le ruissellement féroce du soleil, comme saisi et figé par la chaleur. »<sup>23</sup>

Une telle dévalorisation du Soleil peut sembler étrange chez un romancier nordique mais elle correspond bien aux schèmes de la pensée universelle. C'est ainsi que G. Durand note : « Ce soleil dévorant et ténébreux nous semble être proche parent du Kronos grec, symbole de l'instabilité du temps destructeur, prototype de tous les ogres du folklore européen. »<sup>24</sup>

Or, l'envers du décor, tel qu'il apparaît dans *Après la boue* à travers le domo-centrisme de Gabrielle, ne fait que renforcer l'impression première : cité de la désolation, Montréal est corrompu, désagrégé, pourri. Cette décomposition se retrouve partout : les meubles sont bancals, les tissus fanés, les tôles rouillées, les portes de guingois. L'imagination morbide du romancier transforme la rue de la Végétation et singulièrement la maison des parents de Gabrielle en demeure moribonde dont la dégradation ne le cède en rien à celle du fantomatique palais du *Roi se meurt*. Pour cour de récréation, Gabrielle eut une usine désaffectée où « il faisait toujours sombre, pénombre peuplée de remugles et d'insectes blafards et de rats, »<sup>25</sup> cependant que son salon était meublé de « trois fauteuils de velours bleu marine à moitié chauve, (d')une table basse toute égratignée. »<sup>26</sup>

Mais ces signes de déchéance restent bien insignifiants, en regard de la vision eschatologique qui se dégage du *Nombriil*. Le soir, en particulier, la ville y prend une dimension apocalyptique qui provoque chez Jérôme des fantasmés de fin du monde : « alors il y a les mouches les vers et les poissons étouffent dans les déjections meurent et viennent flotter ventre en l'air, ventres blancs comme les bras de Jacob, ventres que la fermentation viscérale gonfle, tend comme peaux de tambour. »<sup>27</sup>

Tuée par ses propres souillures, punie de ses propres péchés, la « nécropole » est donc bien la version contemporaine de Sodome et Gomorrhe dont les habitants eux-mêmes souhaitent la perte en appelant de leurs vœux angoissés la déflagration finale, le pacte de mort que scelleront dans une dernière étreinte la ville et le soleil, Chronos et une Erinye.

Et brutalement dans l'ultime lumière vous êtes morts il n'y a plus rien pétez cataclysme il n'y a plus de villes il n'y a plus d'arbres les animaux sont anéantis voyez foudre se désagréger couler cette chair qui n'adhère même plus à vos os vous n'êtes plus vous vous ne serez plus jamais il n'y a plus rien non rien oh le soleil.<sup>28</sup>

**NOTES**

- <sup>1</sup> Nous rappelons que Gilbert La Rocque est mort en novembre 1984, d'une hémorragie cérébrale, à l'âge de 42 ans.
- <sup>2</sup> *Serge d'entre les morts* (Montréal : V.L.B., 1976), p. 146.
- <sup>3</sup> *Après la boue* (Montréal : Ed. du Jour, 1972). Nos références renvoient à la seconde édition : Québec/Amérique 1982.
- <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 86.
- <sup>5</sup> *Les Masques* (Montréal : Québec Amérique, 1980), p. 11.
- <sup>6</sup> Donald Smith, Entrevue avec Gilbert La Rocque, in *Lettres Québécoises*, n° 8 (nov. 1977).
- <sup>7</sup> *Ibid.*, p. 42.
- <sup>8</sup> *Le Nombriil* (Montréal : Ed. du Jour, 1970).
- <sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 33-34.
- <sup>10</sup> *Serge d'entre les morts*, pp. 71-72. Nous soulignons.
- <sup>11</sup> *Les Masques*, p. 180.
- <sup>12</sup> *Le Nombriil*, p. 24.
- <sup>13</sup> *Les Masques*, p. 130.
- <sup>14</sup> *Ibid.*, p. 43.
- <sup>15</sup> *Corridors* (Ed. du Jour, 1971).
- <sup>16</sup> *Après la boue*, p. 52.
- <sup>17</sup> *Ibid.*, p. 143.
- <sup>18</sup> *Ibid.*, p. 81.
- <sup>19</sup> *Serge d'entre les morts*, p. 145. Nous soulignons.
- <sup>20</sup> *Les Masques*, p. 114.
- <sup>21</sup> *Ibid.*, p. 81.
- <sup>22</sup> *Serge d'entre les morts*, pp. 9-10.
- <sup>23</sup> *Les Masques*, p. 13.
- <sup>24</sup> Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (Paris, Bordas, 1969), p. 94.
- <sup>25</sup> *Après la boue*, p. 83.
- <sup>26</sup> *Ibid.*, p. 97.
- <sup>27</sup> *Le Nombriil*, p. 69.
- <sup>28</sup> *Après la boue*, p. 45.

## **MONTREAL DANS L'IMAGINAIRE DES ECRIVAINS QUEBECOIS**

**par Yannick RESCH**  
Université d'Aix-Marseille

Jusqu'aux années 60, la ville dans la littérature québécoise est surtout objet de perception. Dans les années 60 elle renvoie l'homme à son impersonnalité et nourrit son instinct de destruction. A partir des années 70, la relation de l'écrivain avec Montréal se transforme : la ville devient objet d'imagination, langage que s'approprie l'écrivain ; il ne parle plus de la ville mais la fait parler.

Until the 60s, the city in Quebec literature was mainly the object of the writers' perception. In the 60s it mirrored man's insecurity and depersonalization, driving him to despair and suicide. Since the 70s, the relationship between writers and city has altered ; Montreal has become a creation of the imagination, a language which the writers must assimilate. Instead of simply writing about it, they make it speak in their discourse.

Mon propos dans cette communication est d'examiner comment fonctionne l'imagination des écrivains québécois à l'égard de Montréal. Nous nous trouvons en effet devant une ville qui offre sur le plan littéraire un statut assez particulier. Si Montréal a pu et peut faire parler d'elle en raison de sa situation linguistique et culturelle tout à fait originale en Amérique du Nord, aucune œuvre dans le passé n'a réussi à imposer cette ville dans le champ littéraire des grandes villes imaginaires.

Cela peut se comprendre. Si la ville n'a pas besoin du romancier ou du poète pour exister : géographiquement, architecturalement elle est là ; pour entrer dans la mythologie, pour s'entourer d'une histoire littéraire, elle a besoin d'être regardée. Et regarder, cela ne veut pas dire faire l'inventaire des monuments, des places, des lieux urbains ; non, regarder c'est percevoir dans l'épaisseur de la ville, ce qui sollicite l'être profond, c'est soulever son voile, découvrir son mystère, éprouver un certain type d'émotion qui montre que l'on est parvenu à saisir l'intériorité de la ville.

Nous remarquons que ce que l'on pourrait appeler le roman de la ville au Québec est un phénomène récent. Le moment où Montréal devient dans la fiction un espace signifiant se situe dans les années quarante. Un demi-siècle pour faire entrer la ville dans la légende, c'est bien peu. Pourtant en cinquante ans, la relation de l'écrivain québécois à la grande ville a considérablement évolué. La production romanesque de ces dix dernières années témoigne d'une thématique nouvelle et d'un dire original. Il ne s'agit plus de parler de la ville mais de la faire parler et ce changement de perspective entraîne une relation différente de l'écrivain à l'écriture qui, travaillée par la matière de la ville, n'est plus le simple reflet de ce qui est perçu. L'écriture de la ville devient une écriture urbaine.

Pour apprécier ce que peut avoir de particulièrement fécond l'approche littéraire de Montréal au cours de cette dernière décennie, il convient d'examiner les images que les écrivains ont données de leur ville au cours de ce presque demi-siècle.

Les premiers grands romans centrés sur la description de Montréal retracent la venue à la ville de ruraux Canadiens français. Cette situation met en relief un certain nombre de caractéristiques qui définissent les premiers discours sur la ville et les premières représentations que les écrivains ont données de la métropole. Dans ces textes la ville est plus décrite qu'imaginée. Le réel est trop contraignant, trop aliénant pour que le romancier puisse véritablement jouer avec lui sur le plan de l'imaginaire. Mais le roman impose à ce réel un ordre; la matière de la ville est travaillée dans un sens qui doit dire l'impossible intimité du personnage avec son espace environnant.

Des trajets romanesques, des parcours sont privilégiés. Des lieux sont mis en perspective révélant certains aspects de la ville et organisant dans le roman un espace sémantique distinct de l'espace réel.

*Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Au Milieu la Montagne* de Roger Viau font apparaître une même idée de la ville dans la description qui est faite d'une famille caractéristique de la classe populaire canadienne-française dans les années trente ou quarante. A cette époque le problème du Montréalais francophone est de trouver du travail. Sa situation est précaire étant donné son absence d'instruction et de connaissances techniques; il est confiné à un bas salaire et à des tâches instables et aliénantes.

Le choix d'un quartier pauvre ou d'une banlieue ouvrière: Saint-Henri, Hochelaga comme cadre romanesque correspond à la réalité et permet d'évoquer les problèmes qu'engendre l'idée de la ville à cette époque. Il ne s'agit pas seulement de décrire la misère du faubourg, l'inadaptation du rural en milieu urbain mais de montrer que la ville se divise selon des séparations qui ne sont pas seulement géographiques mais sociales et ethniques.

Ces descriptions font référence au vécu du Montréalais francophone. Il suffit de lire les articles de Gabrielle Roy intitulés «Tout Montréal» dans le *Bulletin des Agriculteurs* en 1941, pour apprécier la fonction référentielle du roman. Mais en même temps nous voyons que cette fiction met en place un certain type de relation imaginaire à la ville qui rejoint le comportement de tout individu exilé dans un espace qu'il n'arrive pas à faire sien.

*Bonheur d'occasion*, en décrivant la population de Saint-Henri, décrit aussi l'histoire d'un ghetto à travers la relation conflictuelle du quartier populaire au centre ville. Cette population est unie par la misère et la crainte du chômage; unie et séparée des autres; ailleurs les hommes possèdent leur culture et leur discours; ailleurs encore c'est la rue Sainte-Catherine, c'est la Montagne, c'est l'hôpital ou le couvent. C'est la ville à la fois désirée et redoutée. L'écrivain inscrit cette relation conflictuelle dans le roman à travers les trajets de ses personnages vers le centre ville essentiellement représenté par la rue Sainte-Catherine. Cette rue est le lieu de la fête, du plaisir et elle concrétise la fonction ludique de la ville. Elle est pour les personnages l'occasion d'une «excursion hebdomadaire,» d'une extraordinaire tentation, de toutes les façons d'un dépaysement qui se concrétise pour les uns et les autres par un changement de leur quotidien.

Alors que les marches dans Saint-Henri sont évoquées comme des enfoncements dans la sueur, dans la fatigue, dans l'obsession d'un nouveau logement ou d'un nou-

veau travail, les marches le long de la rue Sainte-Catherine sont pur spectacle, déambulation soumise à l'attrait des vitrines. Cette rue s'oppose aux autres rues du roman comme la rue-spectacle à la rue de passage destinée à conduire ailleurs. La plupart des textes de fiction jusque dans les années soixante mettent en évidence l'importance de cette rue par la place qui lui est accordée dans toute rêverie sur la ville.

Non pas qu'elle soit belle mais c'est une rue chargée d'une densité de vie telle qu'elle modifie le comportement des passants : on se laisse aller au rêve, à la tentation d'être autre : plus riche, plus célèbre, plus heureux... Tout invite le promeneur à ce voyage imaginaire, les affiches publicitaires, les lumières des néons, les reflets des miroirs, l'amoncellement des marchandises offertes en devanture et la fièvre de la foule qui entre et sort des salles de spectacle ou des restaurants.

Le rôle primordial que joue cette rue non seulement dans les textes de fiction mais aussi en poésie s'explique par le fait que les Montréalais francophones s'y sentent chez eux, se retrouvent entre eux. Cette rue dans les années soixante les signifiera dans leur aliénation linguistique et économique. Le poète André Major y voit le symbole de la déchéance de son peuple dans un texte comme « Poésie, parole aimée, » et Gaston Miron dans « Monologues de l'aliénation délirante » y perçoit toutes les formes de la dépossession individuelle et collective.

Quand la perception morcelée, fragmentée de la ville disparaîtra, c'est-à-dire quand l'écrivain québécois se sentira à l'intérieur de sa ville, mêlé à elle, même s'il ne la possède pas, la rue Sainte-Catherine symbolisera la féminité de la ville, celle que l'on retrouve dans *L'Élan d'Amérique* d'André Langevin ou dans *And on earth peace* de Jacques Renaud.

Ce désir de la ville, à travers la fascination qu'exerce la rue Sainte-Catherine, s'accompagne d'un sentiment d'exclusion. Le personnage n'accède jamais à la possession de ce dont il rêve, ou ne participe qu'en surface au spectacle qui lui est offert. La mise en parallèle des différents restaurants où Florentine Lacasse est invitée dans le roman de Gabrielle Roy montre très bien l'impossible pénétration de la ville par la jeune fille dont tout le comportement dénote l'appartenance à son lieu d'origine.

Ces contacts avec la ville entraînent des rêves d'évasion, des compensations imaginaires qui mettent en place dans le texte d'autres espaces où le personnage se voit à la fois mieux accordé à ce qui l'entoure et plus actif dans sa relation aux lieux. Dans ces premiers romans, il s'agit surtout d'échappées vers les lieux de l'enfance, vers la nature, vers ce qui est la non-ville.

C'est le prolongement de ce comportement d'exilé dans la ville que propose le roman *Alexandre Chênevert* de G. Roy. Le thème de l'exil et de la solitude qui empêche toute intégration dans la grande ville trouve dans ce texte son plein développement. Il ne s'agit plus d'une vision morcelée de l'espace ; la ville entière se refuse au personnage. Celui-ci d'ailleurs ne la voit pas. Il marche sans regarder, enfermé dans ses obsessions. Et comme il n'entre point en contact avec l'espace, il n'éprouve point le besoin de l'agresser. Il se sent, il se voit étranger dans la ville. Comme dans les romans précédents, le désir d'évasion se traduit par un désir de fuite vers la nature. L'aventure au Lac Vert est l'équivalent de la « partie de sucre » dans *Bonheur d'occasion*. Ces rêveries d'évasion ont pour effet de montrer l'inadaptation des personnages qui n'ont pu réussir à se percevoir à l'intérieur de la ville. Ce type de relation

imaginaire à Montréal pourra se retrouver ultérieurement lorsque les personnages, après avoir tenté d'agir dans la ville, découvrent que celle-ci leur oppose son opacité ou son indifférence molle et qu'il n'y a pas d'autre issue que la fuite (cf. la fin de *Corridors* de Gilbert Larocque). Mais ce n'est que l'ultime étape d'une relation beaucoup plus complexe avec la ville.

Aux alentours des années soixante, l'image de la ville et les pratiques que les personnages en font se modifient. Que la ville s'impose dans son autonomie, dans son silence ou qu'elle suscite des rêves de violence comme dans les textes de Renaud, quelque chose a changé. L'espace de la ville n'est plus séparé du personnage; il fait partie de lui. D'où ces analogies fréquentes entre la ville et le corps. Impossédée mais sienne, la ville renvoie l'être à son impersonnalité. Pour l'écrivain il ne s'agit pas de fuir cette situation, elle doit devenir la matière d'une écriture :

« Vivre à partir d'un cri d'où seul vivre sera possible » tel pourrait être, à partir de cette parole du poète Paul Chamberland, le risque que veulent assumer quelques écrivains à l'aube de cette nouvelle décennie.

Dans les textes consacrés à la ville, l'expérience de l'aliénation et de la dépossession y sont portées au paroxysme. Le choix du joul sera pour certains romanciers et dramaturges la seule expression possible mais surtout la ville commence à imposer un rythme, un réseau d'images, une écriture propre. On peut voir toute l'évolution que propose le texte du *Cassé* de Jacques Renaud par rapport à *Alexandre Chênevert*. S'il y a bien toujours la même impossibilité pour les personnages à entrer dans une relation heureuse avec la ville, il n'y a plus dans le récit de Renaud le sentiment d'être étranger à la ville. Celle-ci fait partie de l'individu. Elle est comme lui, corps malade, gangrené, exploité, soumis à la violence immédiate et à la folie. Cette osmose se manifeste à travers une écriture qui révèle le contact charnel, physique du corps du personnage avec le corps de la ville.

Celle-ci est perçue sur le mode du visqueux, de l'humide ou du gluant. Cette évocation « misérabiliste » selon le mot d'André Major n'est pas sans rappeler l'influence de Sartre dont on sait qu'elle fut importante sur les membres de *Parti-pris*. Contingence de la ville et de soi-même. Désir de la détruire et de se détruire entraînent un comportement plus mobilisateur de l'espace. Le *Cassé* n'est plus un exilé; il est en proie à la haine, à la violence. Il cristallise toutes les folies de la ville; maniaque, détraqué sexuel, il est un peu la figure du monstre ou du sadique qui hante l'imaginaire collectif.

La présence de ce type de personnage s'accompagne dans les textes de *Parti-pris* d'une réflexion sur l'écriture. Choix du joul, intervention de l'écrivain, présence d'un « je » qui prend la parole sont autant de procédés qui obligent le lecteur à sortir d'une lecture confortable. Le voilà confronté à une littérature qui ne veut plus se contenter de reproduire le réel mais qui, en se contestant elle-même, met à nu le malaise dont souffre la collectivité québécoise.

Une autre dimension est donnée à la ville; elle ne révèle plus la misère du citadin nouvellement arrivé, l'exil de l'individu mêlé comme le dirait Céline à « la grande marmelade des hommes dans la ville; » elle dit la douleur des écrivains à s'approprier un espace et une langue.

Comment *dire* la ville, se demande l'un des personnages de *La Bagarre* de Gérard Bessette, comment la faire vivre à travers une écriture qui révélerait à la fois sa complexité et son hétérogénéité linguistique ? Comment réunir ces deux mondes que sont l'université et les travailleurs ? comment appréhender la variété des classes sociales, la diversité de mentalité qu'engendre la présence d'ethnies différentes ? A travers toutes les questions soulevées dans ce roman, la ville n'est pas seulement un espace à posséder mais une langue à s'approprier. Leboeuf n'écrira pas son Montréal imaginaire ; à la fin du récit il retourne à ses balayages de nuit. Empêché dans ses mots, nourri d'une culture venue de l'extérieur — il lit Balzac entre deux rondes — il ne peut pas plus que les autres s'approprier la ville au niveau des mots.

Définir son identité culturelle, l'affirmer dans sa différence sans tomber dans le folklore c'est ce que réalise le Roi du Hot Dog, François Galarneau, qui est bien l'un des personnages urbains les plus accomplis de la littérature québécoise tant il semble surgir d'une réverie heureuse. Ayant abandonné des études qui lui semblent avoir peu de lien avec le monde réel — il n'est pas nécessaire d'être intellectuel pour écrire ou pour ethnographier —, il se met à vendre des hot dogs à la sortie de Montréal aux Américains venus en vacances découvrir qu'on parle français. On se souvient que son expérience d'écriture, sous peine d'asphyxie, doit déboucher sur un *vécrite*, sur un lien étroit de l'écriture et de la vie, comme le rappelle avec force la secrétaire de Thomas d'Amour dans le roman *D'Amour P.Q.*

Les romans de Godbout traduisent ce cheminement vers la reconnaissance et l'acceptation d'une identité propre, sans éprouver un sentiment de honte.

Cette expérience s'accompagne pour l'écrivain d'une réappropriation de l'espace. Dans un premier temps cet espace est remodelé par les souvenirs. Il acquiert de l'importance parce qu'il est lié à l'enfance, au passé. Un Mordcaï Richler le montrera pour la communauté juive dans *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* et *Rue Saint-Urbain*. Parmi les écrivains québécois, Claude Jasmin se laissera aller à rêver sur un quartier de son enfance. Dans un récit comme *La Petite patrie*, le jeu de perspective entre l'adulte qui se souvient et l'enfant qu'il a été permet à l'écrivain de charger affectivement les lieux qui parlent à l'enfant et qui montrent comment le quartier peut être rêvé à la fois comme un espace clos et protecteur puisque soumis aux regards des mères, et comme un terrain exceptionnel d'aventures et de jeux puisque remodelé par le parcours des enfants.

On peut toujours se réapproprier la ville au passé. C'est peut-être parce qu'elle est justement travaillée par l'imaginaire et que l'éloignement dans le temps ou dans l'espace rend plus émouvantes les images qu'on privilégie. Les personnages du récit de Claude Jasmin, *Ethel et le terroriste*, sont chargés d'exprimer ce type de rêverie. L'attachement à la ville s'exprime dans ce texte à partir de la notion de manque.

Le cadre du récit n'est plus Montréal. Il s'inscrit dans le trajet qui conduit un jeune terroriste et son amie vers New York, sorte de terre promise où ils espèrent trouver le havre de paix et la réalisation de leurs rêves à l'égard de la ville mythique. Mais à mesure qu'ils approchent et que se profile à l'horizon la ville tant désirée, un renversement de signes s'opère. Les valeurs positives accordées aux caractéristiques spatiales de New York : immensité, liberté de parcours, anonymat, font place à des signes négatifs. L'anxiété va se développer en raison même de cet espace labyrinthique ; le terroriste se sent traqué, poursuivi et impuissant à trouver un espace

sécurisant. C'est alors que Montréal surgit dans son esprit chargé de caractéristiques affectives qui valorisent l'espace connu : voix de la mère, rire de la sœur, bruit des cloches de l'église, odeurs des boutiques du quartier, du pain français, de la sciure sur le parquet de la boucherie ; le quartier revit et s'écrit dans le texte comme une « Carte du Tendre » en fonction de démarches heureuses : rendez-vous amoureux au coin de telle ou telle rue, retour vers la maison familiale. Après avoir rêvé d'immensité, les personnages reviennent à des images d'intimité.

Montréal ouverte à la mémoire donc à l'imaginaire prend brusquement la place de New York, substituant au plaisir de la ville approchée, le désir violent de retrouver la ville quittée. La montée de cette ville refoulée dans la conscience des deux personnages fait un peu penser au travail auquel se sont livrés Alain Resnais et Marguerite Duras dans *Hiroshima mon amour*. La différence reste cependant grande, la ville évoquée par le narrateur n'envahit pas le texte comme le fait Nevers ; c'est que Montréal n'est qu'un appel, une tendresse qui fait mal : un quartier pauvre, une misère bien à soi.

À la fin des années soixante, l'image du terroriste impose une relation nouvelle du personnage à l'espace urbain. Il s'agit de faire exister la ville, de la sortir de l'abstraction. Ce ne sont pas les constructions géométriques du centre ville qui peuvent faire naître une émotion chez les Montréalais francophones. Ce n'est qu'un « cœur artificiel » pour les personnages du roman de Pierre Gravel, *À Perte de temps*, une « concentration exceptionnelle de néant » pour Hubert Aquin. Et pour le narrateur du *Couteau sur la table*, la ville est enfermée dans le silence, dans le froid : « On devine derrière le parc, l'hiver, la ville peut-être. » L'apparition de personnages plus agissants, comme le terroriste de *Corridors* de Gilbert Larocque, entraîne une rêverie plus mobilisatrice des lieux. Le texte se détie, remplit l'espace, traduit le mouvement d'une foule qui s'empare de la rue, s'approprie un espace jusque-là étranger. Le narrateur imagine cette foule « glissant comme un fleuve, dans la rue Sainte-Catherine, dans la rue Sherbrooke, dans toute la ville, comme des fourmis, convergeant vers l'ouest, s'agglutinant, se soudant dans les rues, d'une façade à l'autre, comme une seule chair, comme un seul muscle, une force sans cesse grandissante, les pauvres et les écrasés descendant de leurs mansardes, débouchant comme des colonnes de fourmis des quartiers oubliés, des taudis à coquerelles, des ghettos à rats, émergeant des caves, brandissant comme un étendard leur ignorance et leurs humiliations, poussés comme par un grand hoquet remonté du fond de l'histoire. (p. 17)

Le mouvement terroriste, la crise d'octobre 70 ont modifié au niveau de l'imaginaire le rapport de l'écrivain à son espace environnant. C'est que la ville commence à entrer dans l'histoire. La fiction de ces années manifeste une plus grande indépendance de l'écrivain à l'égard du réel, une plus grande aptitude à se laisser aller à une rêverie créatrice sur la ville.

Cela ne veut pas dire pour autant que la ville devienne un espace d'euphorie. Les textes de Victor-Lévy Beaulieu ou ceux de Réjean Ducharme, n'en finissent pas de dire le mal, l'agression, le grand avalement de la ville. De *Race du monde* à *L'Hiver de force*, l'écriture révèle chacune à sa manière un « voyage au bout de la nuit. » La violence s'inscrit dans un déchainement verbal qui trouve son paroxysme dans un *Rêve québécois*. Mais l'expérience de la négativité ne conduit pas forcément à un imaginaire pauvre. L'éclatement du récit, la mise en évidence de certaines images

obsessionnelles (la souillure du corps chez Beaulieu, l'avalement chez Ducharme) montrent tout à la fois l'expérience-limite qu'on peut avoir de la ville en l'éprouvant dans son froid, dans son vide, dans son néant mais en même temps l'expérience profonde de l'intériorité de la ville car il faut vivre ces épreuves extrêmes pour faire sienne la ville, pour la faire passer dans son langage. D'où à la lecture de ces textes le sentiment que le langage s'impose dans une totale liberté et obéit à des lois qui lui sont propres. Dans un roman comme *L'Hiver de force*, l'écriture déjoue toute fonction de représentation. La décision des personnages de « se regarder faire » et de « tout noter » n'égare personne. L'humour et la dérision qui résultent de cette mise à plat du réel grâce aux procédés d'inventaire, de juxtaposition et grâce aux jeux langagiers tels que les calembours, les citations tronquées invitent à saisir le sérieux de la visée de l'écrivain qui voit, dans l'usage illimité de la parole, la seule façon de dominer le réel.

Du côté de ces inépuisables paroleries, s'élaborent aussi des textes qui, à la différence de ceux que je viens d'évoquer, consacrent la réconciliation de l'homme et de la ville. Tels sont les romans de Jean Basile.

L'écriture dans *La Jument des Mongols* ou dans *Le Grand Khan* coïncide parfaitement avec les déambulations du personnage-narrateur. Elle suit le rythme d'un homme qui marche et qui a tout son temps. La phrase se règle sur les pas du promeneur. Elle s'allonge ou se suspend au gré d'un cheminement. Ce qui frappe dans ce tracé de l'écriture, c'est l'épaisseur dense du texte, l'enchaînement des mots et des phrases qui captent dans leur déroulement ce que voit, ce qu'imagine le narrateur.

La ville s'écrit, se bâtit avec le texte. L'espace est à ce point dépendant de la marche du promeneur dans la représentation qui en est donnée que les lieux participent de cette rêverie. C'est un boulevard qui « flâne » entre des maisons, un square qui « s'arrête » sur une déclivité. Là encore l'écrivain n'entreprend point de partir à la conquête de la ville; comme il le fait dire à l'un de ses personnages, il est « possesseur d'un stylo, » et donc en mesure de faire exister la ville à travers les mots.

Au cours de cette dernière décennie, l'imagination littéraire semble avoir définitivement acquis son autonomie à l'égard de la ville. Montréal s'ouvre par ailleurs à plus de rêveries heureuses. Elle devient la grande ville qui multiplie les hasards et les surprises dans le roman *Le Matou* d'Yves Beauchemin, une partie de l'histoire québécoise qui se construit dans l'œuvre de Michel Tremblay.

Dans le cas de ces deux écrivains, on peut dire que la ville favorise la libération de l'imaginaire. *Le Matou* invite le lecteur à suivre la rocambolesque histoire d'un jeune Québécois dont l'ascension sociale est soumise aux mille et une facéties d'un diabolique personnage. Ce personnage symbolise toutes les forces maléfiques de la grande ville, à travers ses déguisements et ses continuelles métamorphoses. Il est la présence sournoise d'un Montréal d'en dessous, celui qui contrôle tous les pouvoirs, qui prend la figure de l'Autre, de l'Étranger redoutable et séduisant. Mais ultime facétie, ce trouble-fête, cet insaisissable Protée qui se joue de tous les naïfs dans le seul plaisir de les aider à se libérer, pourrait bien être l'un des leurs. Le mal ne vient pas toujours du dehors ou de l'Autre. Mais de l'ignorance, de la superstition, de toute emprise idéologique qui enserme l'individu et le rend prisonnier de ses croyances. A la fin du récit, alors que le héros se sent toujours sous la menace d'une puissance insaisissable et croit qu'il est entré dans un combat avec les forces de

l'autre monde, il lui est répondu : « Foutaise que tout cela, il n'y a plus que les imbéciles qui prennent ces sonnettes au sérieux » et il lui est conseillé de faire « une bonne cure de rationalisme. » (p. 572)

Le mal existe. Il est dans la ville et travaille tous les corps de la société. Déjà dans *L'Enfrouapé*, Yves Beauchemin avait mis en place ce combat de l'individu contre la société en opposant le camp des « naïfs », ceux qui se font « enfrouapés », à celui des puissants dont le pouvoir s'étend à travers de nombreuses ramifications à l'intérieur de la ville. *Le Matou* prolonge cette vision qui n'est pas loin de celle de Balzac mais cette fois-ci en parodiant le roman du XIX<sup>e</sup> siècle. En reprenant tous les clichés du roman-feuilleton et du roman policier, en multipliant les coïncidences étranges, les quiproquos, le saugrenu des situations, les clins d'œil au lecteur, ce roman semble rejoindre, par ailleurs, à travers son aspect parodique, la sottie gidienne. Il y aurait peut-être lieu de poursuivre plus avant une analyse comparée de ce texte avec *Les Caves du vatican*; mais c'est là un autre sujet.

En ce qui concerne le rapport imaginaire de l'écrivain avec Montréal, c'est celui d'un promeneur heureux. Montréal, dans cette histoire, apparaît comme un extraordinaire lieu de sociabilité. Ce qu'on y voit, des bars, des restaurants, de tous les types et pour toutes les bourses. Si l'intrigue tourne autour de l'achat d'un restaurant qui propose une cuisine typiquement québécoise, toutes les relations entre les personnages se tissent dans des lieux de rencontre qui offrent chaque fois des occasions de bien boire ou de bien manger. À travers cette typologie des restaurants, se dessine l'emplacement des autres lieux. De la même façon la ville est mise en perspective avec d'autres villes, à travers cette thématique culinaire. Le voyage d'agrément que se donnent Florent et sa femme à Miami — comme tout Montréalais francophone qui peut se l'offrir — sera lié à l'expérience d'un « quick lunch » où le « hot chicken » est difficile à avaler, tant il semble « avoir retrouvé griffes et bec et faire de cruelles promenades dans son estomac. » (p. 259)

Pour la première fois dans le roman, Montréal est un corps qui se porte bien, qui mange avec plaisir une cuisine qui lui est propre. On peut apprécier la nouveauté de cette image, en comparant ce roman au récit de Ducharme, *L'Hiver de force*. Montréal est aussi pour les personnages le lieu des bars et des tavernes où ils ne consomment que du liquide; ils sont incapables d'ailleurs, comme le dit leur amie artiste, de manger, semblables en cela à tous les Québécois de leur génération, « autre chose que de la mardo. » Il est facile d'analyser dans cette mangeaille liquide un désir de régression au stade infantile; ce que toute l'œuvre montre par ailleurs. Le Montréal de Beauchemin réconcilie l'individu avec la bonne chère et la cuisine québécoise.

Les romans de Michel Tremblay traduisent aussi une relation heureuse de l'écrivain avec Montréal. Faisant revivre le Montréal populaire des petites gens de l'est de Montréal, l'écrivain multiplie les points de vue, les perspectives; une multitude de figures sortent de leur insignifiance pour solliciter son imagination.

Ce qui est peut-être le plus évident dans ce rapport imaginaire heureux à la ville c'est la façon dont celle-ci à travers certains lieux entraîne une rêverie spécifique : le métro dans *C'est à ton tour Laura Cadieux*, le parc dans *La grosse femme d'à côté est enceinte*. L'écrivain a bien senti le pouvoir de transformation que peuvent engendrer certains lieux. Ainsi dans le Parc Lafontaine, il imagine tous ses personnages

à la fin d'une journée, chacun traversé d'une expérience, chacun porteur d'un secret, enrichi et comme métamorphosé par ce lieu :

Ce qui rendait ce groupe plus bizarre encore, c'est que personne ne parlait ; tous avaient l'air enfouis dans leurs pensées, presque ignorants de la présence des autres. Ils marchaient lentement comme s'ils n'allaient nulle part, longeant la rue Fabre qui s'était complètement vidée pour les laisser passer. Ils auraient pu tout aussi bien revenir d'un mariage où ils se seraient trop amusés ou sortir d'un cataclysme qui les aurait laissés à peu près indemnes. (p. 252)

A la façon dont ces lieux restituent un peu de la profondeur de la ville, on perçoit que la ville fait corps avec l'écrivain et suscite en lui des émotions privilégiées détournant le discours littéraire d'une simple fonction de représentation du réel.

Au terme de cette analyse, nous sommes amenés à formuler quelques remarques sur la façon dont l'imaginaire de la ville est abordé dans la littérature québécoise :

1/ L'analyse de la fiction depuis une cinquantaine d'années montre que la relation de l'écrivain à Montréal s'est modifiée. La ville est passée du stade d'objet de perception à celui d'objet d'imagination. L'absence d'une véritable rêverie imaginante des lieux dans les premiers romans de la ville s'explique par la situation de l'écrivain québécois. Longtemps partagé dans sa langue, sa culture, son existence, entre un héritage français et un environnement nord-américain et anglo-saxon, l'écrivain a eu avec la ville la relation qu'il entretenait avec lui-même, une relation « empêchée » ou, comme dirait Gaston Miron, « carencée. » L'image de la ville divisée, coupée en deux s'est fixée pour un temps assez long dans l'imaginaire collectif.

2/ Aujourd'hui Montréal est devenue un espace d'ouverture libérant l'écrivain de l'image première de « la ville aux deux solitudes. » Des œuvres commencent à exprimer cette nouvelle expérience du psychisme québécois, à répondre à la véritable faculté de l'imagination qui est selon Bachelard la capacité de déformer les images premières et de susciter des images nouvelles.

3/ L'analyse d'un imaginaire de la ville dans le contexte québécois est difficilement assimilable à ce qui est fait pour les autres littératures. Il serait maladroit en effet d'en déduire qu'il s'agit d'un imaginaire pauvre. Il fallait que la littérature, avant de régler son sort au réel, se fasse l'écho de celui-ci, dise comment Montréal a pu être à sa façon « Capitale de la douleur. » Ce dire a été formulé jusqu'à la limite du formulable, c'est à cette condition que la ville a pu être pénétrée et retournée pour devenir un véritable texte d'écriture. C'est de ce formidable travail que témoigne la fiction de la ville aujourd'hui.

## LA FIGURE DE LA MÉTROPOLE DANS L'ENSEIGNEMENT LITTÉRAIRE AU QUÉBEC, AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

par Joseph MELANÇON  
Université Laval, Québec

L'analyse de travaux d'élèves de classes terminales dans l'enseignement secondaire du Québec de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle fait apparaître une image de la France très significative : dans la défaite de 1759, c'est la métropole et non l'Angleterre qui joue le mauvais rôle ; la France a abandonné ses enfants canadiens et a bientôt perdu son âme. C'est le Canada français qui a conservé cette âme, détruite par la Révolution de 1789.

An analysis of papers written by sixth-form pupils in Quebec secondary schools in the second half of the 19th century presents a significant picture of France at the time of the Conquest. It is the mother country and not England which was the villain in the fall of New France. It abandoned its children and jumped into the arms of the revolutionaries in 1789. Fortunately French Canada remained faithful and maintained the French tradition.

Je me mettrais en tort si je recourais à l'étymologie pour légitimer mon propos. La métropole est bien étymologiquement la principale ville d'une province, la « mêtèr polis, » la ville-mère comme Montréal ou Toronto qui remplissent d'ailleurs allègrement ce rôle à l'endroit des autres villes, y compris des villes capitales comme Québec. Toutefois, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, la métropole est devenue le territoire d'un Etat, par rapport à ses colonies. C'est ce sens que j'ai immédiatement compris et retenu, peut-être à cause d'un vieux réflexe de colonisé. Mais cette légitimité sémantique ne justifie pas pour autant ma place dans ce colloque et je remercie M. Robert Mane d'avoir bien voulu accepter ma communication. Il m'a conseillé de revendiquer le droit à la différence.

La différence, au reste, est peut-être plus grande que l'interprétation du thème peut le laisser entendre. N'étant ni géographe, ni historien, ni économiste, je risque de situer la métropole dans l'univers des rapports symboliques, sinon dans celui de la fiction. Je suis un littéraire et je ne connais de métropole hexagonale que celle de l'imaginaire dont le premier venu en littérature vous dira qu'elle n'est pas à confondre avec la France. Toutefois, cette France rêvée n'est sans doute pas sans intérêt et je rappellerai ici le personnage Azarius Lacasse dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. Ce menuisier d'un quartier pauvre de Montréal surmonte courageusement toutes les difficultés qu'apporte la misère y compris le chômage, l'incompréhension et la désaffection de ses proches, mais il s'effondre littéralement lorsqu'il apprend, par la radio, la capitulation de la France, en 1940. « Pauvre France, répète-t-il..., un si beau pays c'te France, »<sup>1</sup> bien qu'il ne l'ait jamais vue. La narratrice ajoute avec une pointe d'ironie : « Cet homme étonnant qui avait assisté au désastre de sa famille sans se déclarer vaincu... semblait pris de désespoir parce que

dans un lointain pays qu'il ne connaissait que par ouï-dire le sort des armées se jouait dans une sanglante épreuve.»<sup>2</sup> On peut ainsi retrouver dans la littérature du Canada français une représentation significative de ces rapports imaginaires à une mère-patrie, comme lieu mythique de genèse et de nostalgie. Un poète-rockeur, bien d'Amérique comme Lucien Francoeur, continue à dire, de nos jours, qu'il ne saurait se passer de la France depuis qu'il y a mis les pieds sans conviction, il y a quelques années. Il ne lui a fallu que quarante-huit heures à Paris, raconte-t-il, pour ressentir le désir irrépressible d'acheter un cahier quadrillé et d'écrire. L'écrivain québécois est encore partagé sinon déchiré entre une double patrie et il ne sait s'il doit s'en réjouir ou s'en désoler. Par lui s'écrit en littérature une histoire de la nostalgie faite de révolte et de francophilie.

Le hasard de mes recherches, ou, pour être honnête, les pressions des organismes de subvention m'ont conduit, cependant, à m'intéresser plus précisément à la didactique de la littérature. C'est pourquoi il sera moins question de littérature que de son enseignement dans les collèges, les équivalents des lycées. Si on remonte au XIX<sup>e</sup> siècle, on découvre une sorte d'archéologie des rapports imaginaires à la métropole française, surtout dans les devoirs des collégiens. Bien renfermés dans leur milieu aseptisé où ils vivaient sept ou huit ans comme pensionnaires, dix mois par année, ils expriment sans réserve les idéologies de leur époque, plus particulièrement celles de leurs maîtres, surtout leurs maîtres à penser.

Si je retiens le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est parce que l'enseignement de la littérature, au Québec comme en France, ne désignait pas l'apprentissage d'une lecture critique des œuvres littéraires, mais bien l'apprentissage de l'écriture, comme l'a montré Philippe Hamon dans un article remarquable de la revue *Le français aujourd'hui* : «L'enseignement de la littérature au lycée au siècle dernier.»<sup>3</sup>

L'étude de la littérature est alors «presque tout entière contenue dans la rhétorique,» comme l'affirmera explicitement François Buisson, en 1882, dans son *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. Nous avons pu en apprécier les résultats dans les devoirs d'élèves de seconde et de première (belles-lettres et rhétorique) depuis 1853, grâce aux *Cahiers d'honneur* des académies où les meilleurs travaux étaient retranscrits. Nous en avons recueilli plus de trois mille, à sujet distinct, que nous avons analysés dans le cadre d'une recherche sur la formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec.<sup>4</sup> Plus du quart de ces travaux ont trait à la France, soit 984. Parmi ceux-ci, j'ai choisi des compositions du XIX<sup>e</sup> siècle qui mettent en discours nos rapports à la France métropole pour observer le rôle particulier que ces élèves du cours secondaire lui attribuent.

Le modèle de ces rapports à la métropole semble être féodal. Tout comme le seigneur s'engageait à défendre ses censitaires en retour des impôts qu'ils lui versaient, la métropole devait assurer la protection de ses colonies qui lui cédaient, en retour, le gouvernement intérieur et le commerce. Montesquieu dira dans *L'Esprit des lois* : «Le désavantage des colonies qui perdent la liberté du commerce est visiblement compensé par la protection de la métropole qui la défend par les armes ou la maintient par ses lois.»<sup>5</sup> Cette règle semble bien établie au XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où la colonie canadienne fut la plus menacée. C'est pourquoi la défaite des Plaines d'Abraham pouvait être tout naturellement attribuée à la France bien que la milice canadienne eût déjà constitué, sous les ordres de Lévis, un certain rempart contre

l'envahisseur anglais. De fait, cette bataille qui a duré moins d'une heure et qui a emporté dans la mort les deux généraux qui commandaient les troupes en présence, est demeurée dans l'imaginaire québécois une affaire française. C'est la France et non le Canada qui a perdu cette bataille. La guerre est du ressort des métropoles, non des colonies.

Il est remarquable, à cet égard, que la mise en discours de la métropole passe le plus souvent par l'histoire des guerres. C'est un discours de Charles Martel à ses soldats avant la bataille de Poitiers, c'est Henri IV qui propose l'assaut et le pillage de Paris, c'est Louis XIV qui s'adresse à la noblesse après les revers de la guerre d'Espagne, c'est le général Bonaparte qui veut engager le Directoire à faire la conquête de l'Égypte. Il ne sera pas étonnant, dans ce contexte, que la présence du Canada français soit également une présence historique liée à la guerre, en particulier cette guerre de la conquête. On y trouve une lettre de Montcalm à Berryer pour demander du secours contre les Anglais, ou sa harangue à ses soldats avant la bataille des Plaines d'Abraham ou encore un discours de Lévis aux officiers de l'armée française après la défaite. Ces compositions sont parmi les plus récurrentes dans les travaux que nous avons colligés dans les institutions secondaires, entre 1853 et 1900. La conquête est l'occasion de décrire nos relations avec la métropole. J'ai retenu plus spécifiquement sept rédactions d'élèves pour mon propos, à titre de témoins, parce qu'elles sont représentatives et qu'elles constituent un échantillon significatif permettant de limiter l'analyse sans compromettre sa validité.

Le sujet est un événement historique, mais son traitement doit être littéraire. Il ne faudra pas être surpris de trouver des raccourcis périlleux ou des raisonnements spéculatifs. C'est la perception imaginaire de la métropole qui nous intéresse chez ces jeunes de première, non l'exactitude historique. L'un d'eux s'exprime ainsi :

Nous voici arrivés à cette époque où la France corrompue par les sardoniques écrits de Voltaire et par le scandale de la conduite efféminée de Louis XV se vautrait dans la fange du vice et des débauches, abandonnant sa colonie à son sort. De longs cris de détresse parurent du Canada lorsque les Anglais la menacèrent. Mais la Cour de France n'avait plus son cœur de mère : elle oubliait ses enfants. Alors les Canadiens se résignèrent à l'abandon où les reléguait le gouvernement de la coupable Pompadour.<sup>7</sup>

Les Canadiens sont d'abord les victimes de la France avant d'être les vaincus de l'Angleterre. À lire ces travaux, on acquiert la conviction que les jeunes Québécois qui ont fait des études secondaires entre 1853 et 1900 n'ont jamais eu à assumer la prise de Québec comme leur défaite, ni la conquête anglaise comme une situation dont ils étaient responsables, même partiellement. L'Angleterre n'était pas l'ennemie du Canada, mais de la France. C'est pourquoi le changement de régime, en 1763, avec le traité de Paris, n'a pas été un changement de statut mais un changement d'allégeance. Il ne faudra pas alors s'étonner de voir apparaître une nouvelle fidélité, tout aussi loyale, à cette nouvelle métropole. C'est le même élève du Séminaire de Nicolet qui écrira encore : « Les Canadiens ont vu avec douleur le vieux drapeau français les quitter, mais ils savent être loyaux à la couronne qui les a soumis. » Curieusement, lorsque les Américains tentent de conquérir le Canada, ce n'est plus la métropole anglaise qui doit le défendre, mais ses propres habitants. « Cette fois, précise notre étudiant, le Canada comporte, dans son sein, assez de bras pour le défendre. » Ce n'était pourtant que vingt ans plus tard. « Tous s'arment, poursuit-il, pour sauver

leur pays et l'on voit se renouveler les luttes héroïques particulières à notre glorieuse histoire. Ici apparaît le colonel de Salaberry qui combattit comme un second d'Iberville pour ne gagner que des victoires» — remarquez cette merveilleuse lapalissade. Il faut tenir compte bien sûr de la situation d'apprentissage où se trouve l'auteur qui a dix-huit ans et qui rédige un discours patriotique dans une classe de français. Mais il faut y apporter peut-être d'autant plus d'attention que cette perception de l'histoire se donne à voir sans détour avec tout le naturel de la naïveté et la clarté des explications simplistes. Par les rédactions littéraires des élèves de rhétorique, parle l'idéologie de l'Institution didactique, avec l'autorité de l'évidence. C'est moins l'opinion de quelqu'un qui se manifeste qu'un certain discours fort répandu sur les relations des Canadiens-français avec la France, au niveau de l'imaginaire. Toutefois, je me permettrai de révéler à ceux qui connaissent quelque peu l'histoire de notre enseignement secondaire que l'élève en question n'est nul autre que Georges Courchesne. La lecture d'un ouvrage qui connaîtra plus tard, en 1927, une large diffusion, sous le titre de *Nos humanités* montre que, contrairement à bien d'autres, il n'a guère récusé ses travaux de jeunesse. C'est avec la même absence de conscience politique qu'il écrira :

chez les peuples civilisés, c'est une marque de grandeur et de progrès de savoir laisser à quelques-uns la responsabilité de s'élever au-dessus des autres et, pour le peuple, de servir sous leur direction.<sup>8</sup>

D'autres travaux d'élèves se font plus explicites encore. Pour l'un, la défaite était voulue : « Notre mère [la France], dit-il, de plein gré, nous livra à la fière Albion son ennemie mortelle. »<sup>9</sup> On croirait lire, en plus sadique, la tragédie d'Iphigénie. Pourtant, ajoute-t-il, « c'est elle qui nous avait donné notre patrie, nos ancêtres, notre langue... nos institutions et nos lois. » Autant dire qu'après un siècle et demi, en 1759, le Canada devait encore tout à la France et que celle-ci était demeurée la pourvoyeuse qui pouvait disposer, à son gré, des Canadiens. « Nous nous sommes vus repousser chez des étrangers par la main de notre mère, » écrit-il encore. « La France nous avait oublié complètement ; elle était comme indifférente à nos succès ou à nos défaites. » Pour compléter le tableau, l'élève étend cette attitude à tous les Français :

Les Français ont toujours eu un préjugé contre les Canadiens : Montcalm dont il ne faudrait pas, pourtant, chercher à ternir la renommée d'attachement qu'il eut pour nous, Montcalm lui-même trouvait moyen de mépriser Vaudreuil dans ses conseils et ses avis, parce que celui-ci était canadien.

Au reste, Montcalm lui-même n'apparaît pas responsable de la défaite. Il n'a pas eu les ressources nécessaires car la France était engagée dans d'autres guerres. Dans un long discours à ses soldats avant la bataille des Plaines d'Abraham, alors qu'en réalité il était accouru en catastrophe à six heures du matin de Montmorency au Fort de Québec, il harangue dans la plus pure tradition des guerres napoléoniennes : « Sauvez votre patrie en danger... La France, la Mère-Patrie, vous demande de lui conserver sa colonie. Pourquoi faut-il que des circonstances malheureuses l'empêchent d'accourir à votre rescousse ? »<sup>10</sup> Il a même écrit une lettre au ministre Berryer pour solliciter de l'aide. Sous la plume d'un rhétoricien, cette supplique prend la forme suivante :

Les Canadiens méritent d'être protégés contre les barbares envahisseurs... l'honneur de la France exige qu'elle porte secours à ses enfants d'outre-mer.

Envoyez... secourir vos frères qui ne demandent qu'un peu de protection pour garder à leur mère-patrie des biens immenses... Nos Canadiens donnent généreusement leurs biens et leur vie pour la conservation de la Nouvelle-France.<sup>11</sup>

S'il faut des coupables, de toute façon, il y a toujours l'intendant Bigot. Au dire d'un élève qui, en 1896, n'a pas encore lu Frégault,<sup>12</sup> Bigot « profite de l'état pénible dans lequel se trouve la colonie pour accroître sa fortune et mener joyeuse vie avec quelques-uns de ses amis. » Il fera dire à Montcalm que l'intendant est « un homme qui certainement va causer la perte de la plus belle colonie de la France et la mort de ses généreux défenseurs. » C'est beaucoup pour un seul homme, mais son rôle de vilain est nécessaire dans un drame où il y a une victime innocente. La littérature a un nom pour une telle victime qui participe à son destin funeste sans être coupable, c'est le héros tragique. L'histoire de la défaite pourrait s'écrire dans l'enseignement littéraire, au Québec, selon les formes de la tragédie. Mais la dimension religieuse de l'idéologie fera tout basculer dans le providentialisme.

Je citerai, à ce propos, un discours que le jeune Camille Roy écrit, en 1889, en se plaçant dans la situation d'un Canadien, après la capitulation de Montréal, en 1760. On sait qu'il y eut un moment d'hésitation sur le sort de la colonie, une drôle de guerre, où un espoir a persisté tout l'hiver de voir apparaître, en force, au printemps, la flotte française. Il écrit ce qui suit :

Compatriotes, la main de Dieu s'est appesantie sur nous et le peuple canadien vient de succomber dans la lutte désespérée qu'il soutenait déjà depuis sept longues années contre les fils d'Albion la Superbe.<sup>13</sup>

Ce début ne manque pas de panache, qui s'élève au-dessus des considérations terre-à-terre sur les rapports de force. Bossuet n'eût rien trouvé à redire. Comme le peuple juif, les Canadiens connaîtront l'exil. « La Providence a voulu, dit-il, que nous devinssions aujourd'hui des étrangers et à l'imitation des Hébreux nous sommes forcés de pleurer sur notre patrie vaincue et désolée par de féroces ennemis. » Pourtant, il ne faut pas quitter les bords du Saint-Laurent. D'abord parce qu'il n'est pas certain que la France nous ait abandonnés :

Qui nous assure, continue-t-il en mimant l'espérance d'alors, qu'en ce moment peut-être une nombreuse flotte ne vogue pas sur l'Océan pour venir nous délivrer du joug des Anglais !

Et s'il n'en était pas ainsi, il accepterait de devenir sujet anglais :

Compatriotes, au lieu d'abandonner le Canada aux mains de la Grande-Bretagne, de quitter pour jamais la terre où nos aïeux se sont illustrés dans d'héroïque combat (sic) où ils sont morts en répandant leur sang pour léguer ce sol à leurs enfants... je préfère devenir sujet anglais ! Et d'ailleurs j'ai confiance en la loyauté de la Grande-Bretagne, j'ai l'espoir qu'elle saura comprendre notre dévouement, qu'elle saura apprécier la bravoure que nous avons déployée sur les champs de bataille et que, frappée d'admiration à la vue de cette race défendant avec tant d'héroïsme ses institutions, sa langue et ses lois, elle nous donnera en retour ces choses précieuses qui seront pour nous comme les dernières reliques d'une mère-patrie qui nous aura abandonnés, mais que nous n'aurons pas cessé d'aimer quand même.

Le même Dieu qui a permis le triomphe des armes anglaises « saura en tirer, conclut-il,

les plus grands bienfaits pour notre jeune nationalité.» Celui qui écrivait ainsi, en 1889, est devenu le premier historien de la littérature canadienne-française, tout comme il fut le premier à promouvoir une forme de nationalisme littéraire.

Si la défaite, la capitulation et la reddition sont attribuées aux Français et que toutes les fautes sont respectueusement retournées à la métropole, avec la plupart des officiers, des soldats, des nobles et des marchands, les Canadiens ne peuvent être que des figures de survivants innocents dont se servira la Providence pour bâtir un nouveau pays. Un autre élève de Québec s'exprime dans les mêmes termes en 1858 :

Je suis Canadien c'est-à-dire fils de ces braves guerriers qui pendant plus d'un siècle donnèrent au monde l'étonnant spectacle d'un petit peuple, abandonné à ses propres ressources, luttant contre une grande nation et sortant pour ainsi dire victorieux du sein de la défaite et de la mort.<sup>14</sup>

C'est sans doute ainsi que s'écrivent les mythes. C'est ainsi, en tout cas, que s'est écrite l'histoire de la survivance canadienne-française dans les collèges. Jean Drapeau s'en souviendra pour répondre au général de Gaulle, en 1967. Mais je connais de nombreux historiens qui y trouveraient à redire. Je connais également des experts en analyses institutionnelles qui y trouveraient, par contre, bien des renseignements utiles, sans compter quelques pervers pour lesquels il n'est pas du tout certain que l'écriture de l'histoire ne soit pas du ressort de la fiction.

Ces quelques travaux scolaires concordent entre eux et avec des dizaines d'autres pour décrire de la même façon la distribution des rôles dans nos rapports historiques avec la Métropole. Il est hors de tout doute pour le collégien de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que la France, et non l'Angleterre, joue le mauvais rôle dans la défaite en 1759. Nulle part, les projets expansionnistes de la Grande-Bretagne et de ses colonies américaines, non plus que ses visées impérialistes ne sont évoqués. Certes, l'Albion est orgueilleuse, fière, cruelle, mais son rôle d'envahisseur n'est pas contesté. Ce rôle va de soi, et d'autant plus qu'il y a une guerre déclarée qui est en cours. Ce qui fait problème, c'est le rôle de la France. Il semble bien, comme l'indiquait Montesquieu, qu'elle se doive de protéger ses colonies par les armes. Ce devoir est si primordial qu'il doit primer sur les autres. On fera dire à Montcalm que les guerres européennes avec la Prusse contre l'Autriche sont ruineuses et qu'elles serviront plus les étrangers que les Français alors que celle du Canada est dans les intérêts de la Métropole. On devine que cette argumentation aura peu de poids devant l'avis des philosophes éclairés qui pensent qu'il faut sauver la maison avant de sauver les dépendances. « La France ingrate, écrira un élève, se félicite presque d'avoir perdu *quelques arpents de neiges*. »<sup>15</sup>

Ce qui survit de la France, c'est l'âme française. La colonie a changé de métropole, mais elle a gardé sa langue, sa religion et ses lois. Le collégien ne semble rien demander de plus. L'Anglais est resté un étranger dont on peut obtenir des faveurs par loyauté. Le Français est devenu autre, agnostique et républicain, et on ne sait plus trop bien s'il a encore une âme française. « L'âme française dans ce qu'elle a de meilleur, écrit un autre élève, en 1904, vit encore entière dans la patrie canadienne. Les saines traditions qu'elle nous a laissées lorsqu'elle était elle-même saine dans son gouvernement et dans ses principes religieux, la politesse exquise qu'elle nous a léguée, nous conservons tout cela précieusement. »<sup>16</sup> Une sorte de métropole cul-

turelle, figée dans la hiérarchie des pouvoirs, habite l'imaginaire de ces jeunes Québécois, de dix-huit à vingt-ans, qui se préparent à devenir une élite. « La fin secondaire de l'éducation, dira Georges Courchesne avec une belle assurance, c'est la position sociale à acquérir. »<sup>17</sup>

Il s'est trouvé, parmi tous ces nostalgiques, quelques visionnaires qui ont imaginé une redécouverte du Canada par la France. Il faut écouter avec beaucoup d'émotion cet élève de première qui écrit, en 1859, à l'adresse des Français :

Un jour viendra où ce peuple que vous avez abandonné attirera vos regards ; vous aurez passé par de rudes épreuves, vous aurez presque oublié le nom du Canada, lorsque vos oreilles seront charmées par le son de votre langue dans la vallée du Saint-Laurent. Vous accourrez et un prodige frappera vos regards. Vous les verrez les descendants des d'Iberville et des Montcalm ; ... entourés du rempart de leurs droits, ils auront érigé comme trophée de leurs victoires cette glorieuse devise : « Nos institutions, notre langue et nos lois !... »<sup>18</sup>

Il suffirait de peu pour que les rôles se renversent et que le Québec ne devienne la métropole de la France. Dans les termes de *L'Esprit des lois*, nous devrions alors assurer la protection de la France par les armes. Mais l'histoire montrera qu'une autre métropole est à défendre devant les envahisseurs et qu'elle se nomme toujours la Grande-Bretagne.

Sur cette guerre aux forces inégales s'est construit un discours tantôt tragique, tantôt providentialiste où la Métropole survit comme un mythe, c'est-à-dire lié à une lointaine origine, achronique, figé dans l'intemporel : toute transformation ultérieure ne peut être que malsaine, qu'une souillure de l'histoire. C'est ici que le sociologue Marcel Rioux pourrait faire intervenir son principe de réalité. Pour expliquer ces défaites tout comme ces mouvements d'hégémonie qui déplacent les pouvoirs, il rappelait à ses étudiants ces trois principes historiques fondamentaux : le premier : le nombre ; le deuxième : le nombre ; le troisième : le nombre.

## NOTES

<sup>1</sup> N° 6, 1977 (Montréal-Paris : Stanké, 1977), p. 296.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*

<sup>3</sup> N° 28, 1975.

<sup>4</sup> Paris : Hachette, 1911.

<sup>5</sup> Voir *Études littéraires* (Québec : PUL), vol. 14, n° 3 (décembre 1981) et *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (Ottawa : Bellarmin, 1982), pp. 84-89.

<sup>6</sup> Vol. 3, XXI (Paris : Belles Lettres, 1958).

<sup>7</sup> Archives du Séminaire de Nicolet, Province de Québec, rhétorique, 1898, vol. III, P.F.L., n° 2365.

<sup>8</sup> Nicolet, Procure de l'École Normale, 1927.

<sup>9</sup> Archives du Séminaire de Nicolet, Province de Québec, rhétorique, 1904, vol. IV ; P.F.L. n° 2412.

JOSEPH MELANÇON

- <sup>10</sup> Archives du Collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Province de Québec, 1885, vol. IV; P.F.L. n° 3162.
- <sup>11</sup> Archives du Séminaire de Nicolet, Province de Québec, rhétorique, 1896, vol. III, P.F.L. n° 2354.
- <sup>12</sup> Guy Frégault, *François Bigot, Administrateur français* (Montréal : les Etudes de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 1948), 2 vol.
- <sup>13</sup> Archives du Séminaire de Québec, 1888, A-160, P.F.L. n° 593.
- <sup>14</sup> *Ibid.*, 1858, A-12; P.F.L. n° 94.
- <sup>15</sup> *Ibid.*
- <sup>16</sup> Archives du Séminaire de Nicolet, Province de Québec, rhétorique, 1904, vol. IV; P.F.L. n° 2412.
- <sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 11.
- <sup>18</sup> Archives du Séminaire de Québec, 1859, A-12 n° 94.

## L'APPEL DE LA RACE OU BARRÈS À BYTOWN

par Ramon Hathorn  
University of Guelph

Les parallèles thématiques et textuels entre *L'Appel de la race* de L. Groulx et *Colette Baudoche* de M. Barrès sont évidents : même résistance à l'opresseur, même nationalisme, même défense de la pureté de la race, même combat contre l'assimilation. En outre, il existe des preuves que le Chanoine Groulx a lu et annoté le roman de Barrès et que son influence est donc directe.

Thematic and textual parallels are obvious in L. Groulx's *L'Appel de la race* and M. Barrès's *Colette Baudoche*. They give expression to the same resistance to an invader, the same brand of nationalism, the same attachment to a race, the same rejection of assimilation. Besides, external evidence shows that Groulx read and imitated Barrès and that the influence was direct.

Dans *L'Appel de la race*, publié en 1922 sous le pseudonyme de Alonié de Les-tres, l'abbé Groulx choisit comme décor une ville négligée par les écrivains québécois, c'est-à-dire la capitale fédérale du Canada.<sup>1</sup> Son protagoniste, Jules de Lantagnac, issu d'une ancienne famille noble canadienne, devient avocat, exerce sa profession à Ottawa et finit par épouser Maud Fletcher, la fille d'un fonctionnaire. A l'âge de 43 ans, il passe quelques jours dans la ferme de ses ancêtres, à Vaudreuil où soudainement, il devient conscient de son anglomanie, de son assimilation au monde anglo-saxon. Elu député peu après, de Lantagnac répond à l'appel de la race dans un discours critiquant le Règlement XVII qui empêchait l'enseignement du français dans les écoles bilingues de l'Ontario.<sup>2</sup> C'est alors que sa femme entend, elle aussi, l'appel de la race ; elle décide, pour des raisons « nationales, » de se séparer de son mari avec deux de ses quatre enfants. L'affabulation rappelle à plusieurs reprises celle de *Colette Baudoche*<sup>3</sup> où la jeune fille de Metz refuse en mariage le professeur allemand, Frédéric Asmus. Ce que j'aimerais faire dans cet exposé, c'est retracer l'image de la ville d'Ottawa brossée par Groulx pour y chercher quelques éléments barrésiens et peut-être même des influences précises du romancier français.

On ne sera pas surpris de découvrir que la présentation romanesque de l'ancien Bytown par Groulx n'est pas flatteuse. Dès les premières pages, la colline parlementaire surgit sur les rives de l'Outaouais, une perspective qui rappelle au Père Fabien, un Oblat très conscient du conflit scolaire ontarien, le fait que, par devoir religieux, il avait laissé derrière lui de nombreux « compatriotes opprimés. » Cette notion de conquête sera renforcée dans le deuxième chapitre quand de Lantagnac, quittant la cellule du Père Fabien à Hull, verra la capitale et ses raides faïsses avec les yeux neufs du converti. A droite, sur la colline parlementaire, avec les Chambres et les Ministères fédéraux, on remarque d'abord la tour du Parlement « où flotte, hautain, le drapeau du conquérant ; » à gauche, les murs de l'Hôtel de la Monnaie, « écrasé comme une usine » et le pavillon des Archives, à peine plus élégant. Plus loin, au

centre, se trouve le quadrilatère en briques rouges de l'imprimerie nationale et les murailles sombres du Ministère des Douanes.

Voilà, dit Lantagnac, les lieux et les institutions où ceux de sa race obtiennent péniblement leur part d'influence et de travail. La haute ville, poursuit-il, du haut de son piédestal, lui paraît afficher la domination du vainqueur sur le vaincu dont les quartiers plus modeste s'échelonnent vers la basse ville. Un « panorama de défaite » en somme, qui est adouci cependant par un homme de bronze, au plus haut de la colline Nepean, un chevalier de stature héroïque, un héros de race française, Samuel de Champlain, fondateur de la Nouvelle-France.

C'est par l'intimité de la famille que Groulx révèle davantage la mentalité anglo-saxonne. Pour la jeune Maud Fletcher et sa famille, la foi religieuse n'était restée qu'une forme de loi nationale. L'historien poursuit :

La religion du « flag, » la foi britannique et nationaliste primait tout dans les idées et dans les sentiments de ces anglicans très orthodoxes. Pour eux, comme pour la plupart des Anglo-Canadiens... the « Old England, the Old Mother country » gardait le charme et la dignité du seul « home » de l'unique Patrie.<sup>4</sup>

Cette introduction bilingue à l'anglicanisme nous mène à une analyse psychologique des membres de la famille basée sur les atavismes de race. Parce que, selon Groulx, « la disparité de race entre époux limite l'intimité, » Jules, depuis 23 ans de mariage, est resté impénétrable et isolé, tandis que sa femme a régné dans le domaine de l'éducation « en maîtresse omnipotente. » Maud, en tant que membre de la Ligue du « Women Welfare » (sic) abandonnera son mari à cause de son impérialisme inné et par instinct de race. En effet, affirme Groulx, elle était dominée et possédée par « le dur orgueil ethnique, fanatique hautain qui la rendait "maintenant" agressive contre toute manifestation d'esprit français. »<sup>5</sup>

Quant aux enfants du protagoniste, il y avait en eux « deux âmes, deux esprits en lutte et qui dominaient tour à tour. » Ce dualisme mental se manifestait surtout en William et en Nellie qui représentaient bien la race des Fletcher. Wolfred et Virginia accusaient cependant des traits de race française, les traits fins et bronzés des Lantagnac. Ainsi, à la fin du récit, William et Nellie opteront, comme leur mère, pour la langue et la civilisation anglaises, à la différence des deux autres qui choisiront de se re franciser.

Deux personnages-marionnettes servent à nous révéler l'atmosphère du monde politique anglophone. Le vieux Davis Fletcher, père de Maud et comptable au Ministère des finances exprime tous les préjugés de la « race supérieure. » Sur ce dernier agissent les deux passions de l'Anglo-saxon : l'intérêt matériel et l'orgueil de la race. Ainsi, dit-il, « nous avons le mépris des faibles, mais nous respectons les forts. »<sup>6</sup> Et il ne contredit pas son gendre quand Jules affirme que, pour les Anglo-saxons, « le stock humain a sa cote à la Bourse comme les autres valeurs industrielles (et) financières. »<sup>7</sup>

Mais c'est William Duffin, le type de l'Irlandais anglicisé qui s'attire les coups de foudre de l'abbé Groulx. La litanie des qualificatifs péjoratifs révèle les trésors inexplorés de l'insulte raciale : de caractère fort, plastique, très arriviste, c'est un homme rusé au sourire onctueux. Son profil rappelle celui d'un « grand oiseau de proie ; » ses activités politiques sont marquées par l'ingéniosité et le machiavélisme.

Il va sans dire que Duffin personnifie pour Groulx l'opposition des Irlandais ontariens à l'enseignement du français, non seulement les orangistes mais aussi et surtout le haut clergé catholique dont le chef de file était l'évêque Michael Francis Fallon de London en Ontario.<sup>8</sup>

Pour l'abbé Groulx, la ville telle qu'elle est perçue dans *L'Appel de la race* représente le monde assimilateur de l'Anglo-saxon soit en politique, soit au cœur même du noyau familial. Quant à Ottawa même, la métropole fédérale devient le signe vivant d'une deuxième conquête, celle de 1867, tandis que la Chambre des Communes est devenue, une « petite arène parlementaire où s'affrontent, depuis Sainte-Foy, deux races et deux civilisations. » Le thème de la conquête et les dangers de l'assimilation se retrouvent également dans *Colette Baudoche*, mais la vision barrésienne des choses est beaucoup moins pessimiste, me semble-t-il. Barrès nous rappelle sans cesse l'occupation allemande de son pays en 1870 mais, dans son roman, par l'intermédiaire de la jeune fille de Metz, la ville avec ses monuments historiques symbolise la résistance à l'assimilation et la perpétuité de la culture française. Les sites historiques de Groulx se retrouvent cependant, non pas dans la métropole, mais à la campagne, le long de l'Outaouais. Il révèle ainsi en bon terrien sa préférence pour la campagne et son appartenance, comme bien d'autres intellectuels de son époque à l'idéologie traditionnelle de l'agriculturlisme qui perçoit dans la ville industrialisée l'assimilation au matérialisme pan-saxon.

Malgré ces différences, les romans de Groulx et de Barrès traitent du thème du mariage mixte ou « interracial » et les cadres temporels se ressemblent également. Dans *Colette Baudoche*, la commémoration funèbre de septembre 1907 par les vieilles dames de Metz rappelle vivement le traité de Francfort et l'occupation allemande de l'Alsace et de la Lorraine trente-sept ans auparavant. Le règlement récent du Président de la Lorraine supprimant l'enseignement du français dans quelques villages et les nombreuses interventions de l'auteur dans son récit confirment le fait que, pour Barrès, la conquête prussienne est encore d'une brûlante actualité et que cet écrivain espère ranimer par son récit la fierté nationale des jeunes de son pays. Les événements de *L'Appel de la race* ont lieu huit ans plus tard en pleine crise politique à un moment où les débats aux niveaux fédéral et provincial sur les droits linguistiques des Franco-Ontariens rappellent par leur animosité la Conquête de 1760 et la Confédération de 1867.

L'atmosphère « patriotique » de *Colette Baudoche* mène à une décision cornélienne, le refus raisonné mais sincère du mariage par la jeune Messine. Dans *L'Appel de la race*, le ton nationaliste est devenu beaucoup plus strident ; il provient également de la conscience dite « nationale » mais avec cette différence que ce sont deux adultes et conjoints qui redécouvrent, tour à tour, l'âme collective de leur race. Chez Barrès, la présence de l'étranger pèse sur la ville de Metz dans tous ses coins : les 24000 immigrés dominent électoralement les 20000 indigènes ; dans le domaine de l'architecture, le style colossal et lourd des Allemands remplace les façades bariolées à l'alsacienne et le rôle de l'occupant-professeur est « de faire son métier et d'amener au germanisme les jeunes cervelles lorraines. » Chez Groulx, c'est plutôt le francophone qui est l'étranger dans la ville anglo-saxonne et, dans le cadre de son ménage, le conjoint anglicisé par son éducation à l'université McGill et par son métier d'avocat qui se découvre en conflit avec son épouse anglaise pour des raisons dites « nationales, » c'est-à-dire des « différences de race. »

Il existe donc dans *Colette Baudoche* et *L'Appel de la race* des ressemblances précises avec, il faut l'admettre, quelques variantes. Dans un contexte plus large, le roman de Barrès offre une vision panoramique de la philosophie politique de l'auteur. D'abord, le culte des ancêtres, avec les fameux « sites barrésiens, » le cimetière et les pèlerinages ; puis, le culte du héros national et de l'éducation nationale ; et enfin, l'importance de la race, du sang et de l'âme des races. Ces éléments divers se dégagent également dans l'ouvrage de Groulx. En effet, Jules de Lantagnac fait un pèlerinage de huit jours à Saint-Michel de Vaudreuil, la petite patrie de ses ancêtres. Du haut du mont de Rigaud, il surveille le paysage pittoresque et tous ces lieux qui « portent encore une vieille résonance française ; » plus tard, ce sera dans le cimetière du même village qu'il retrouvera son « âme de Français. »

Pour Groulx, J. de Lantagnac personnifie l'assimilation culturelle d'une certaine couche sociale de ses compatriotes. Après la redécouverte de ses racines et de son héritage culturel, une fois conscient de son « devoir national, » l'orateur francophone incarne l'homme politique idéal que décrivait Groulx dans *L'Action française*<sup>9</sup> car de Lantagnac, à la fin de l'intrigue, devient une espèce de « chef national » qui, comme Moïse, est prêt à guider son peuple à travers la noirceur d'une crise politique à caractère raciste. Ce concept est inséparable de celui de l'éducation nationale, cette formation culturelle et historique qui manquait, selon Groulx, à la génération de son protagoniste et sous l'influence de laquelle les enfants francophiles du mariage (Virginia et Wolfred-André) optent définitivement pour la langue et la culture françaises.

La troisième notion partagée par Barrès et Groulx, la question du sang et de l'âme des races, nous amène dans un champ marécageux. Qu'il suffise de dire que les mots « sang, » « race » et « l'âme des races » occupent une place prépondérante et privilégiée chez Barrès et davantage chez Groulx. En effet, c'est de Lantagnac lui-même qui fait l'allusion suivante au député de Nancy :

Involontairement il s'était rappelé un mot de Barrès : « Le sang des races reste identique à travers les siècles. »<sup>10</sup>

La simple mention de Barrès par le protagoniste de Groulx ne prouve pas en soi un emprunt direct. Même en constatant cette liste modeste de ressemblances thématiques et textuelles communes à *Colette Baudoche* et à *L'Appel de la race*, on devra reconnaître forcément le fait que les soi-disant vestiges barrésiens chez Aloné de Lestres auraient pu apparaître dans le contexte canadien-français de l'époque sans la moindre connaissance des théories et des textes de Barrès. Le thème du mariage « interracial, » par exemple, joue un rôle primordial dans le roman canadien depuis 1844 jusqu'à nos jours. Le culte des ancêtres, la fidélité au passé et la connaissance de l'histoire dite « nationale » ont reçu leur consécration dans la mythologie québécoise dès la publication de *l'Histoire du Canada* de Garneau en 1845. Quant au vocabulaire apparemment raciste, avec ses images colorées du « sang » et de « l'âme des races, » ces expressions sont entrées dans la vie quotidienne de l'Europe et de l'Amérique du Nord vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce aux historiens et sociologues européens sans oublier les hommes politiques tels Sir Cecil Rhodes ou Andrew Carnegie qui affirmaient souvent et sans rougir, la supériorité de la « race anglo-saxonne. » Finalement, Groulx révèle lui-même qu'il avait trouvé l'inspiration pour de Lantagnac dans son propre village natal où une famille seigneuriale et éminente glissait par le mariage mixte vers l'anglicisation.<sup>11</sup>

Malgré ces arguments, nous soupçonnons néanmoins et depuis quelques années que l'auteur de *L'Appel de la race* a subi, même à son insu, l'influence de Barrès romancier. A part l'allusion à ce dernier par de Lantagnac que nous venons de citer, nous retrouvons au moins deux autres éléments textuels qui renforcent notre opinion. Dans l'épisode final du roman, Wolfred expliqua à son père le miracle de sa transformation culturelle, de son « âme redevenue "soudainement" française. » Il fut bouleversé, dit-il, d'abord par le souvenir de « ce petit groupe de Français enveloppés par une centaine de millions d'Anglo-Saxons, »<sup>12</sup> et surtout par « le spectacle de cette Alsace-Lorraine d'Amérique, plus seule, plus oubliée que l'autre, mais non moins endurente. »<sup>13</sup> La cause finale de sa conversion résulte cependant de sa participation à un pèlerinage de *l'Action française* au pays de Dollard. Trouvant au Long-Sault « un vrai site barrésien, » un lieu retiré, fait pour la méditation et limité par une colline et un fleuve, Wolfred subit en même temps la présence des héros de la Nouvelle-France et l'effet des paroles de son père parus dans les *Débats* et la Chambre du 11 mai. En écoutant sa description des lieux sacrés et historiques, on se souvient des premières pages de *La colline inspirée*<sup>14</sup> dont le décor, chargé qu'il est d'histoire et de mystère, ressemble si nettement à celui de Groulx.

Cependant la présence du plagiat ou même de l'influence littéraire ne se démontre pas par la citation de quelques mots d'un auteur, par l'utilisation d'un site semblable en atmosphère ni même par l'allusion à une Alsace-Lorraine nord-américaine. Car il reste encore deux questions à poser : Groulx aurait-il lu *Colette Baudoche* et, si oui, quand ? Avant ou après la publication de *L'Appel de la race* ? Tout récemment, nous avons pu confirmer définitivement que le chanoine avait lu et annoté un exemplaire de *Colette Baudoche* et qu'en effet, il avait acheté ce volume pour sa bibliothèque entre 1909 et 1915, c'est-à-dire avant son départ de Valleyfield et donc, avant la parution de *L'appel de la race* en 1922.<sup>15</sup>

Ayant découvert un certain nombre de parallèles existant entre *Colette Baudoche* et *L'Appel de la race*, nous sommes très conscients de ne pas avoir encore épuisé le sujet. Mais, vu l'importance de la découverte de l'exemplaire annoté de *Colette Baudoche*, nous espérons dans le proche avenir préparer une analyse plus détaillée dans laquelle nous espérons accentuer l'indépendance idéologique et littéraire de notre « historien national. » Entre-temps, ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que, grâce à Barrès, l'Alsace et la Lorraine ont en *Colette Baudoche* un « roman de l'énergie nationale ; » grâce à Groulx, les Franco-Ontariens en sont les héritiers, par une version et une variante profondément nord-américaine, *L'Appel de la race*.

## NOTES

<sup>1</sup> Lionel Groulx, *L'Appel de la race* (première édition, 1922; Montréal : Fides, 1956, 252 p.). Le pseudonyme de l'abbé Groulx rappelle l'aîné des seize compagnons de Dollard, Aloné Delestre. Pour de plus amples détails, voir l'article « Dollard des Ormeaux » dans *Dictionary of Canadian Biography*, Volume I (University of Toronto Press, 1966), pp. 266-267.

<sup>2</sup> Le Règlement XVII, publié en juin 1912 sous forme d'une circulaire d'instruction, limitait sévèrement l'instruction véhiculée en langue française dans les écoles bilingues de la province d'Ontario, c'est-à-dire dans les écoles séparées et francophones. Légèrement modifié en août 1913, le règlement provoqua une lutte scolaire farouche qui dura longtemps. Rendu inoffensif en 1927, le Règlement XVII disparut officiellement en 1944. Pour ces détails et une analyse détaillée, voir l'ouvrage de Robert Choquette, *Langue et religion. Histoire des conflits anglo-français en Ontario* (Ottawa : Editions de l'Université d'Ottawa, 1977, 268 p.).

<sup>3</sup> Maurice Barrès, *Colette Baudoche. Histoire d'une jeune fille de Metz* (Paris : Librairie Félix Juven, 1909, VII - 258 p.).

<sup>4</sup> *L'Appel de la race*, p. 114.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 179.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p. 163.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Voir l'étude de Robert Choquette, *Langue et religion*, pour de plus amples renseignements.

<sup>9</sup> Susan Mann Trofimenkoff fait le bilan de ce mouvement nationaliste dans *Action française. French Canadian Nationalism in the twenties* (Toronto : University of Toronto Press, 1975, X, 157 p.).

<sup>10</sup> *L'Appel de la race*, p. 130.

<sup>11</sup> Lionel Groulx, *Mes Mémoires, tome II : 1920-1928* (Montréal : Fides, 1971), pp. 88-94.

<sup>12</sup> *L'Appel de la race*, p. 250.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Maurice Barrès, *La colline inspirée* (première édition, 1917; Paris : Plon, 1962), pp. 5-12.

<sup>15</sup> Nous tenons à remercier chaleureusement Mme Juliette Rémillard pour son aide précieuse et sa documentation qui nous a fourni les preuves mentionnées.

## LES FEMMES DE L'ONTARIO ET DU QUÉBEC. LEUR PRÉSENCE SUR LA PLACE PUBLIQUE DES VILLES

par Louise H. Forsyth

Université Western Ontario

Le féminisme s'est davantage développé au Canada qu'en France où l'influence des États-Unis est moins forte. Il affecte plus le Québec que l'Ontario dépourvu de traditions révolutionnaires. Les mouvements de femmes sont désormais reconnus au Canada et ils constituent une force politique et culturelle importante.

Women's movements have developed much more in Canada than in France which is not so exposed to the influence of the United States. They are more widespread in Quebec than in the more traditionally conservative Ontario. The women's movements are now fully recognized in Canada and they have become important political and cultural pressure groups.

Les citoyens de l'Antiquité créèrent la  *cité* , que le  *Nouveau Petit Larousse*  définit comme suit : « circonscription locale comprenant la collectivité des citoyens. » Avoient  *droit de cité*  les citoyens de l'État qui « remplissaient des conditions bien déterminées. » Les femmes, qui, par définition, n'étaient pas en mesure de remplir ces conditions, ne jouissaient pas, par conséquent, du droit de cité. Ainsi que tous ceux à qui on n'accordait pas ce statut privilégié, elles étaient donc exclues du lieu de réunion des citoyens — de la place publique où se tenaient les assemblées politiques. Les Grecs de l'Antiquité savaient que, pour que le pouvoir soit exercé selon des principes démocratiques, il fallait qu'il y ait un lieu où les citoyens puissent facilement se rencontrer, participer à des échanges, se lier d'amitié, se prononcer sur les questions importantes. Les êtres humains ont besoin de telles rencontres pour fonder une collectivité sociale spécifique, pour développer et exprimer leur pensée, pour fabriquer le riche tissu d'une culture.

Que ce soit Paris, Rouen, Montréal, Ottawa ou Toronto, le centre de la ville moderne européenne et américaine — c'est-à-dire de la métropole dont il est question aujourd'hui dans ce colloque — offre ce lieu de rencontre : le point focal matériel autour duquel tournent toutes les activités sociales, au sein duquel on parle un langage commun, et où se produit et se perpétue l'image collective du groupe. A la différence de l'Athènes de Solon ou de Socrate toutefois, les villes modernes servent de lieux de rencontre non seulement à un groupe limité de citoyens, mais à tous ceux et à toutes celles qui l'habitent. Les hommes et les femmes ont maintenant, sans exception, le droit de sortir de leur maison et d'organiser des rencontres sur la place publique en fonction de leurs besoins particuliers. La différence est capitale. Par la participation aux rencontres sur la place publique, celles et ceux à qui on avait autrefois imposé le silence et l'obéissance s'engagent actuellement dans la chose politique, transformant ainsi les discours et les institutions de la société.

Le sujet de mon exposé est la présence des femmes de l'Ontario et du Québec

sur la place publique de mon pays et les transformations que cette présence féminine a entraînées dans la vie socioculturelle, économique et politique. Je vais maintenant vous indiquer quelques-uns des présupposés de cet exposé :

1) Les femmes du Québec et de l'Ontario sont en train de jeter un nouveau regard sur leur expérience humaine et sur les modalités de leur participation à toutes les activités de la société.

2) Le féminisme, c'est-à-dire le mouvement des femmes qui prennent conscience de leur condition spécifique et qui prennent la parole en leur nom propre, est un phénomène qui se produit pour des raisons complexes mais inéluctables dans la métropole moderne.

3) L'industrialisation et l'urbanisation, qui sont à la base de l'évolution historique du monde occidental depuis deux siècles, ont imposé des changements profonds dans les rôles traditionnels joués par les femmes et par les hommes dans la société; elles ont également bouleversé les structures qui sous-tendent les rapports affectifs et sociaux entre les femmes et les hommes — à l'époque postindustrielle que nous traversons aujourd'hui, ces rôles et ses rapports sont toujours en état de mutation.

4) Cette transformation des rôles des hommes et des femmes et des rapports entre eux, entre elles, se manifeste d'abord sur le plan personnel, mais elle ne saurait être limitée à ce domaine, qui est souvent situé à l'écart des activités de la place publique. La transformation dont il est question ici finit par s'avérer décisive dans les champs plus larges de la vie intellectuelle, économique, politique et juridique de la collectivité entière et il va sans dire qu'une telle mise en cause des traditions, des structures et des valeurs de la société suscite de fortes réactions d'opposition et d'angoisse.

5) La façon dont les femmes prennent leur place dans les affaires de notre société urbaine est nécessairement spécifique à chaque collectivité. « Les rencontres des femmes de l'Ontario, du Québec ou de la France sur la place publique de chacune de leurs villes ont donc produit des situations, qui, malgré des points communs, restent uniques à chaque pays; la manifestation d'une nouvelle présence féminine en Ontario est différente de celle qui est évidente au Québec. Cette différence est d'autant plus frappante quand on fait des comparaisons entre l'Amérique du Nord et la France.

J'ose dire que le statut de la femme est plus évolué au Canada qu'en France et que les questions ressortissant de la condition féminine sont beaucoup plus dans l'air là-bas qu'ici. Les Canadiennes et les Québécoises parlent plus souvent que les Françaises de la distorsion persistante entre les droits reconnus et leur réel vécu. Elles mettent en évidence l'effet de cette distorsion sur leur expérience personnelle, et elles exigent collectivement qu'on apporte des solutions efficaces à ces problèmes. Cette différence d'approche des femmes de nos deux pays provient des traditions culturelles et de la situation spécifique actuelle de chaque pays. Un premier facteur à considérer est que l'histoire du Canada, même celle du Québec, est beaucoup moins longue et pèse moins lourd dans la vie quotidienne que celle de la France. Les structures et les pratiques sociales eurent moins le temps dans le *Nouveau monde* de se scléroser. Un deuxième facteur capital qui explique en partie la diffé-

rence entre nos deux pays est la proximité des États-Unis. Les habitantes du Québec et du Canada n'arrivent jamais à oublier complètement ce pays, qui impose son échelle de valeurs et exerce si facilement son influence. L'impact du mouvement des femmes aux États-Unis a été grand au Québec et en Ontario.

Pour mieux comprendre le développement du mouvement des femmes en Amérique du Nord, il est intéressant de faire une comparaison plus large de l'histoire intellectuelle de la France et de celle des États-Unis, parce que le Canada se trouve souvent au carrefour de la pensée de ces deux pays. Quel que soit le domaine considéré, la pensée des Français est plutôt théorique, rigoureuse et abstraite. Elle donne naissance à de riches textes de réflexion philosophique. Par contre, les traditions de la pensée en Amérique sont pragmatiques, orientées dès le départ vers l'acquisition d'une méthode efficace permettant le passage à l'action et à l'intervention immédiate. Au lieu de se prêter aux fines analyses théoriques des Français/es, les Américain/es préfèrent souvent entasser des statistiques brutes et les adapter sans trop de difficulté à l'objectif social qu'ils se sont préalablement fixé. Le mouvement des femmes en France et aux États-Unis manifeste, au moins jusqu'à un certain point, ces différences d'approche intellectuelle et méthodologique.

Mon impression est que la présence de la femme, *en tant que femme*, sur la place publique et dans l'arène politique est moins évidente à Paris qu'à New York, San Francisco, Toronto, Ottawa ou Montréal. Les femmes françaises semblent plus discrètes et font collectivement moins de bruit au sujet de leur condition de femme et de leurs problèmes spécifiques.

Ce n'est pas dire que les Françaises ne sont pas actives sur la place publique, ni qu'elles n'arrivent pas à participer sur un pied d'égalité avec leurs collègues masculins. Je trouve toutefois que la femme libérée dont on parle en France est le plus souvent une femme professionnelle. De telles femmes mènent une vie indépendante, mais ne semblent pas se définir publiquement dans leur spécificité féminine. On parle peu en France dans les journaux et les magazines, à la radio et à la télévision de la condition des femmes d'autres classes ou d'autres groupes sociaux : par exemple, de l'ouvrière, de la ménagère, de l'immigrante, de la fermière, de la prostituée. Les agences de publicité de la France semblent prendre pour acquis une certaine image de la femme selon laquelle il y a peu de sujets qui l'intéressent sauf la mode, la cuisine, l'homme de sa vie et ses enfants. La solidarité politique des femmes est moins évidente sur la place publique à Paris qu'en Amérique du Nord.

C'est en 1970 que la question de la place des femmes dans la société industrialisée du Canada entra largement dans l'arène politique au moment de la publication du rapport de la Commission Bird — Commission royale du statut de la femme. Les modalités des interrogations qui se sont produites depuis ce moment-là ont été fortement influencées par la tendance américaine pragmatique. Je m'empresse néanmoins d'ajouter tout de suite que le conservatisme et l'absence de traditions révolutionnaires au Canada anglophone ont servi à tempérer l'expression des revendications et à les modifier pour que celles-ci s'appliquent convenablement au contexte culturel spécifique de la société canadienne.

La prise de conscience et la prise de parole des femmes se sont manifestées dans la sphère culturelle en Ontario par les livres qu'elles ont publiés, les films qu'elles ont réalisés, les œuvres d'art qu'elles ont produites, les spectacles, les concerts,

les rencontres de toutes sortes qu'elles ont organisés. Elles s'en sont prises, en matière d'éducation, de travail, de publicité, de culture populaire, aux systèmes de représentation, surtout à ceux qui sont véhiculés par la langue. Je dirais que les questions posées par les femmes sur le fonctionnement sexiste du langage continuent à faire partie intégrante de l'expérience quotidienne de la grande majorité des gens. Outre les activités et les productions culturelles, les femmes se sont organisées politiquement en vue de leurs buts propres. Elles ont fait entendre leur voix, et elles ont fait parler régulièrement d'elles dans les médias d'information. Parmi les buts propres aux femmes qu'elles ont signalés il faut citer : l'aide aux femmes et aux enfants battus/es, l'aide aux victimes de viol, la contraception, l'interruption volontaire de grossesse, les garderies, les conditions du travail salarié, la reconnaissance du travail des femmes dans les entreprises familiales, la modification du système scolaire et du système médical, l'amélioration de la condition des femmes âgées et des femmes indiennes, le contrôle de la pornographie.

La présence féminine sur la place publique est clairement évidente dans les Parlements du pays — à droite et à gauche. Les hommes politiques du Canada ont appris, quelquefois péniblement, que c'est à leurs risques et périls qu'ils se moquent des revendications des femmes ou qu'ils se comportent selon le mode « macho. » Je vous en rappelle deux exemples récents :

1) Le dernier congrès du parti libéral fédéral, où 40 % des délégués/ées étaient des femmes et où il était souvent question de la condition des femmes.

2) La campagne électorale de l'année passée, où les candidats durent donner des réponses précises aux questions posées par les femmes et où John Turner a fait scandale en pinçant le derrière de la présidente du parti libéral, Iona Campagnola.

Il serait possible de citer beaucoup d'autres exemples de ce genre. Je me contente d'attirer votre attention sur le fait que le gouvernement conservateur a récemment donné suite aux recommandations du juge Rosalie Abella, qui a préparé le rapport de la Commission royale sur l'égalité en matière d'emploi (20 novembre 1984), en annonçant plusieurs projets de loi importants. Le principe d'accès à l'égalité est maintenant officiellement inscrit dans la Constitution canadienne depuis l'entrée en vigueur, le 17 avril 1985, de la Section XV de la *Charte canadienne des droits et libertés*. Cette section offre une des plus fortes garanties du monde entier contre la discrimination en matière de sexe, de race, d'âge, et de handicap physique ou mental. Il est probable que les Parlements provinciaux et fédéral seront désormais obligés d'apporter des amendements sérieux à de nombreux règlements discriminatoires qui sont en place depuis longtemps, et que les tribunaux du Canada se trouveront confrontés à des questions on ne peut plus difficiles posées individuellement et collectivement par des femmes qui voudront voir si, en effet, cette charte protège leurs pleins droits. Les femmes dans les villes de l'Ontario et, plus largement, du Canada, s'expriment sans ambiguïté en tant que femmes et représentant les intérêts et les expériences spécifiques des femmes de toutes les classes et de tous les partis politiques, sont devenues au Canada une force politique importante.

Les retombées du mouvement des femmes, urbain au départ, ont aussi atteint les couches rurales de la société ontarienne. A titre d'exemple de l'élargissement de cette tendance, chez les fermières aussi, de prendre la parole en leur nom propre, je cite l'exemple de l'étude entreprise récemment sous les auspices du Minis-

tère de l'Agriculture du gouvernement ontarien. Le rapport de Molly McGhee, *Women in Rural Life: The Changing Scene*, fut publié en 1984. Je cite quelques extraits des remarques du ministre sur ce rapport, car elles mettent bien en lumière la prise de conscience des femmes rurales de l'Ontario et soulignent l'importance socio-politique en Ontario du mouvement des femmes :

Rural women find themselves... trying to cope with unprecedented social, technological, and economic challenges and opportunities.... As with women who live in the more heavily populated areas of the province, the majority of rural women today work outside the home on either a full or part-time basis. Over 70 per cent of farm women aged 20 to 44 are in the paid work force.... Rural women are greatly concerned about inequities they and others face in the work force. Many told of experiences with lending institutions which fail to treat them as responsible and capable business people. They emphasized their commitment to ensuring that their daughters have opportunities equal to those of their sons. Rural women expressed their abhorrence for domestic violence. They voiced strong support for the provision of better pensions and high quality child care facilities.

La présence féminine active au Québec est même plus évidente qu'en Ontario. Puisque le Québec et l'Ontario ont plus ou moins la même situation géographique, et que ce sont des provinces du même pays partageant un système législatif et administratif, ces deux territoires offrent à plusieurs égards à leurs citoyen/nnes des conditions de vie identiques. Cependant, le Québec a d'autres traditions historiques. La langue de la majorité est le français, ce qui ouvre tout grand le champ culturel de la France et qui rend accessible les œuvres théoriques importantes. Les écrivaines du Québec ont profité de cette ouverture en faisant des analyses en profondeur de leur condition. Le Québec a traversé une longue période où on connaissait l'angoisse et la peur de l'assimilation, époque où l'idéologie dominante a imposé aux femmes un rôle particulièrement difficile. Depuis plus de deux décennies les femmes du Québec mettent en cause le bien-fondé du rôle de la fameuse mère québécoise et de tous les autres modèles de la femme qui en découlent. A la différence de l'Ontario, le Québec a ses traditions révolutionnaires, représentées par les rébellions de 1837-1838 et la révolution tranquille des années 1960. La convergence de tous ces facteurs historiques a fait que les femmes du Québec sont allées très loin dans l'affirmation de leur identité et de leurs droits.

Les Québécoises n'ont pas hésité à donner suite à la tradition révolutionnaire de leur nation en revendiquant des changements à leur condition qu'on pourrait qualifier de radicaux et révolutionnaires. Lors des réunions des militantes et des militants au Québec à la fin des années 1960, on répétait avec conviction ce slogan : « Pas de libération des femmes sans libération du Québec, pas de libération du Québec sans libération des femmes. » Le titre célèbre du premier journal féministe, organe du Front de libération des femmes et du Centre des femmes fondés à la fin des années 1960, était *Québécoises deboutte!*

L'expression culturelle des Québécoises — littéraire, artistique, théâtrale, cinématographique — reste inégalée dans le monde, où qu'on regarde. Les femmes créatrices du Québec ont affirmé leur autonomie sur tous les plans. Elles ont fait une exploration lucide et courageuse des domaines de leur expérience, de leur ima-

ginaire, de leurs projets personnels. Elles sont arrivées par la production de leurs textes à inventer de nouvelles voix féminines et à projeter une nouvelle image de la femme, individuelle et collective.

Dans le domaine socio-politique et économique, les femmes du Québec ont accompli une transformation tout à fait étonnante, surtout si on garde en mémoire la condition des femmes aussi récemment qu'au temps de Duplessis.

Une alliance plutôt naturelle, mais toujours méfiante des deux côtés, s'établit assez tôt entre les mouvements nationalistes, le Parti québécois, et les groupements de femmes. Cette alliance amena des changements importants dans la vie des Québécois de toutes les régions, de toutes les classes. Après son élection en 1976, le gouvernement Lévesque apporta des changements majeurs au statut de la femme tel qu'il était défini dans le Code civil. Il fit adopter, par exemple, un projet de loi selon lequel la femme qui se marie garde obligatoirement son nom de naissance. Il faut signaler aussi, par exemple, que le Québec est la seule province du Canada où les cliniques d'avortement fonctionnent librement sans la moindre intervention de la part de la police.

Les modalités de cette alliance entre le féminisme et le nationalisme, de ce qu'on appela récemment le *féminisme d'État*, n'ont cependant jamais été faciles et ont fini dans ces derniers mois par se terminer, apparemment définitivement. Il faut comprendre toutefois les liens profonds entre le mouvement nationaliste québécois, le mouvement féministe et l'État. Je cite à cet égard les paroles d'une des militantes des années 1970 :

Le féminisme d'État au Québec est loin d'être monolithique et il est essentiellement différent de celui d'ailleurs, pour des raisons liées à la société québécoise. L'État a été perçu, ici, comme un moteur important du développement social, économique et culturel. C'est ce qui peut expliquer... que des militantes au début des années 70 aient ressenti le besoin de s'y donner un lieu d'action... Maria de Koninck, « Courrier », *La Vie en rose*, 25 (avril 1985), p. 6.

Il semble cependant que cette alliance n'existe plus. Les femmes du Québec se méfient actuellement de ce qui semble être l'effort des Péquistes pour récupérer le mouvement des femmes. Elles se méfient également de ce que certaines ont qualifié de paternalisme et d'opportunisme du gouvernement Lévesque.

\*  
\* \*

La majorité des femmes du Québec et de l'Ontario n'accepteraient probablement pas l'étiquette de *féministes*, puisqu'elles ne se considèrent pas comme actives dans un mouvement. Les idées du mouvement des femmes ont cependant fait leur chemin et ont pénétré dans toutes les couches de la société, comme si le terrain avait déjà été préparé à l'avance. Le mot *féministe* et le concept des droits des femmes ne font pas peur à la plupart des citoyen/nes du Québec et du Canada. On ne s'en moque pas. Au contraire, la société ontarienne et québécoise postindustrielle les accepte en général comme tout à fait légitimes, malgré les conflits et l'angoisse que les transformations des structures de la société peuvent occasionner. La nou-

velle présence de la femme dans la cité, jouissant pleinement de ses droits au lieu des rencontres, fait partie intégrante, me semble-t-il, de l'évolution inévitable de la métropole, aussi bien que des régions rurales. Les nombreuses activités dans les rues de Montréal, de Toronto et de plusieurs autres villes le 8 mars cette année (Journée internationale de la femme), suscitant la participation de femmes artistes, ouvrières, étudiantes, ménagères, immigrantes, professionnelles, fermières, apportent encore une indication de la vitalité de ce mouvement. Peut-être, aussi, que l'opposition au mouvement — les bombes lancées dans les cliniques d'avortement et le mouvement dont on parle de plus en plus des *vraies femmes*, par exemple — offre la preuve la plus convaincante de l'importance de cette initiative révolutionnaire par laquelle la femme prend sa place légitime dans la société.

## **MONTREAL ET LA QUÊTE DE L'UNITÉ DANS *TWO SOLITUDES* DE HUGH MACLENNAN**

**par Jacques LECLAIRE**  
Université de Rouen

La symbolique des lieux dans ce roman montre qu'à l'opposition est-ouest entre le Montréal anglais et le Montréal français s'ajoutent un certain nombre de nuances et se superpose une opposition verticale entre les dominés et ceux qui les dominent. Paradoxalement, plus on s'élève géographiquement et socialement, moins on voit clair et plus on reste prisonnier de l'apparence. Seuls les héros organiquement liés à la nature sont capables de dépasser l'apparence et la division pour percevoir l'essence qui est unité. Le thème central de la réconciliation est donc étroitement lié à un itinéraire platonicien vers le vrai.

To the East-West division of Montreal between francophones and anglophones in *Two Solitudes* is superposed a vertical opposition between those who dominate and those who are dominated. The novel is both the place of defeat for the characters who are thrown into a bad light by the narrative and the place of conflict, then of reconciliation for the characters whom the story presents as models because they combine nature and culture.

Montréal est au point de rencontre du Canada anglais et du Canada français, d'où son importance dans *Two Solitudes* de MacLennan. Dans toute la première partie du roman, en 1917-1918, Montréal s'oppose à Saint-Marc des Érables, c'est le contrepoint de la grande ville face au Québec rural, puis le centre géographique du roman se déplace complètement à Montréal dans la seconde partie, en 1919-1921, et, dans la troisième partie, en 1934. Enfin la quatrième partie s'évade à nouveau de Montréal vers Athènes, Halifax, la Nouvelle-Écosse et les États-Unis où, en 1939, à Kennebunkport dans le Maine, se situe l'ultime confrontation des héros et des forces rétrogrades. La polarisation métropole-Québec rural s'estompe donc au profit d'une mise en perspective de Montréal face aux sources de la civilisation occidentale et aux grands remous de l'histoire mondiale. L'image apparemment réaliste de la ville va finalement privilégier l'opposition verticale par rapport à l'opposition est-ouest et s'associer peu à peu au thème positif de la réconciliation.

La présentation géographique insiste sur les contrastes, encore que l'information soit disséminée plutôt que fournie dans de longues descriptions. Dans son île, près des rapides Lachine (p. 251) la ville est à la jonction de la navigation vers les grands lacs et vers l'Atlantique, par la vallée du Saint-Laurent; elle est au cœur de la vie économique du pays, tenace et solide dans Saint James Street, jouant habilement ses cartes face à la cité de Londres et à Wall Street (p. 105) et McQueen, de son bureau, aperçoit le port que la guerre a quelque peu vidé au profit de Halifax, mais qui a retrouvé toute son activité en 1921 lorsque Paul va y rêver d'évasion (p. 252). La ville basse est dominée par Mount Royal et Westmount; les ponts, en particulier le pont Jacques-Cartier, le relient au Québec rural de la vallée du Saint-Laurent et la vue s'échappe vers les U.S.A. proches et puissants. Contraste surtout entre la

ville anglaise et la ville française (p. 206) rappelé sans cesse par la litanie bilingue : Pine Avenue, Sherbrooke, Saint James Street, McGill, Windsor Station et puis Sainte-Anne de Bellevue, Côte-des-Neiges, Notre-Dame, rue de l'Assomption, Verdun. Si le roman rend compte avec exactitude des limites entre les deux communautés marquées par Sherbrooke et Bleury (ou Park Avenue), les Anglais se situant au nord-ouest et à l'ouest de ces deux rues et les Français au sud et à l'est, par contre MacLennan ne souligne guère l'évolution de leur importance relative. Dans une interview<sup>1</sup> il déclare que Montréal, en 1917, était une ville beaucoup plus anglaise qu'aujourd'hui mais il ne précise pas, dans *Two Solitudes*, quand cela a changé. De fait, dans la perspective du roman, c'est surtout la dualité de Montréal qui est intéressante. Et Kathleen, née à Montréal, choisit soigneusement la première maison d'Athanase à l'image de son mari, du côté anglais mais « only a little West of Bleury, a street which runs through Montreal like a frontier, dividing the English from the French. » (p. 119)<sup>2</sup> Deux notations retiennent l'attention :

It was a narrow, three-storied Georgian adaptation with low steps, grey stucco over brick walls, a fanlight above the door and diminutive garden at the back. It stood in one of those streets of Montreal which remind Englishmen vaguely of London... (p. 118). Most of the inhabitants of this block were English-speaking... (p. 119).

Ce quartier de petite bourgeoisie, aux maisons de taille et de hauteur médiocres, malgré sa nostalgie de l'Angleterre, n'est pas purement anglais, il y a place pour des Français issus des couches supérieures, voire aristocratiques, du Québec. Ils y sont toutefois juxtaposés plus qu'il n'y sont acceptés.

Par contre la haute société britannique occupe exclusivement les hauteurs de Westmount et de Mount Royal, projections de sa mentalité, dans des demeures néogothiques (gargoyled) d'où elle domine physiquement et symboliquement le reste de la ville, respirant au-dessus des fumées venues de Verdun l'air plus éthéré et plus pur de la richesse. Cette oligarchie, en majorité presbytérienne d'origine écossaise, incarne l'inflexible morale W.A.S.P. et se complaît dans le reflet de ses vertus : travail, sobriété, sens de la famille, crainte de Dieu. La famille Methuen, autour du Général, incarne la vieille bourgeoisie pro-anglaise et Janet y est entrée par le mariage rendu possible par son ascendance maternelle et son éducation ; elle personnifie jusqu'à la caricature les préjugés qui gouvernent l'univers du Square Mile (p. 113), sa bonne conscience, son mépris des Français, sa répression de tout ce qui est naturel, instinctif, menaçant pour l'ordre et la propreté maniaque, image de l'âme immaculée des élus. Les passions, la sexualité sont exclues, la recherche du bonheur n'a pas cours, le conformisme le plus étroit est la règle et le pharisaïsme seul réchauffe ces cœurs secs :

The Methuens [...] had been wealthy for a sufficient number of generations to pride themselves on never making a display [...] They were all Scotch-Canadians who went to a Presbyterian church every Sunday and contributed regularly to charities and hospitals. They served as governors to schools and universities, sat as trustees on societies founded to promote the arts, joined militia regiments when they left the Royal Military College, and had the haggis piped in to them on the Saint Andrew's Day dinner every winter.

Methuen women never ran to beauty [...] They were expected to be irreproachable wives and solid mothers of future Methuens, not females who might sti-

mulate those pleasures the men of the family believed had caused the ruination of the Babylonians, Greeks, Romans, French, Italians, Spanish, Portuguese, Austrians, Russians and various other minor races of the world. (p. 148)

On peut regretter l'intrusion du narrateur qui nous livre un tel résumé au lieu de nous peindre ces traits par l'action : il éclaire cependant cette sclérose commune au général Methuen, à Janet et même à Daphne, tous automates et perroquets répétant sans cesse les mêmes gestes et les mêmes préjugés, alors même qu'ils croient exprimer une opinion. Sur la hauteur, projection de l'orgueil, il n'y a pas recherche de la vérité mais culte des apparences. Plus subtilement, ce tableau négatif de leur puissance prépare la défaite des représentants de cette classe mais aussi les rapproche, richesse mise à part, de l'image des fanatiques québécois, le Père Beaubien et Marius Tallard, le nationaliste, qui évoquent sans cesse la volonté divine et la pureté de la race. La camisole de force de leurs préjugés, toujours plus étroite, interdit la connaissance et la reconnaissance de l'autre.

Après ceux qui ne voient rien, ceux qui ne voient que ce qu'ils veulent voir : Sir Rupert Irons et surtout McQueen représentent les nouveaux membres de cette bourgeoisie dont ils partagent les idées et l'arrière-plan presbytérien. Toute leur carrière est une montée du faubourg vers Mount Royal. Partis de rien, ils ont construit leur empire industriel et bancaire grâce à leur talent de prédateurs : ces grands requins n'hésitent pas à se dévorer entre eux : toute une partie du chapitre 11 (pp. 108-109) est consacrée par McQueen à déjouer les plans de Sir Rupert Irons qui cherche à l'absorber. Ils ont le don de faire de l'argent, à la différence des Methuen qui *ont* de l'argent, et le rêve de McQueen est d'organiser le Canada, c'est-à-dire de le rentabiliser. Là encore, l'idée de domination est symbolisée par l'opposition entre le haut et le bas : les bureaux de McQueen sont au dernier étage de l'immeuble de Saint James Street qu'il partage avec d'autres magnats de l'économie canadienne : ils sont si éloignés des gens du peuple dont ils conditionnent la vie que McQueen songe avec ironie que nul ne se rendrait compte de leur disparition si l'ascenseur avait un accident (p. 104). Ils sont

so sound they seldom told even their wives what they thought or did or hoped to do. Indeed, Sir Rupert Irons was so careful he had no wife at all. They were Presbyterians to a man, they went to church regularly, and Irons was known to believe quite literally in predestination. (p. 104)

Du haut de sa tour McQueen médite l'industrialisation de Saint-Marc des Érables, ce en quoi il innove en songeant à associer l'aristocratie québécoise locale à son projet et à réaliser à son profit une manière d'union entre les deux Canada. Il compte sur l'autorité féodale d'Athanase Tallard dans le village pour faire accepter ce projet flatteur pour un aristocrate qui se veut du Siècle des lumières, qui croit aux bienfaits de la science et au progrès technique. En se fiant à un Français, il prend un risque calculé : il ne cherche pas à causer sa perte et fera tout pour limiter les conséquences de l'impulsivité et de l'orgueil d'Athanase : si le projet implique bien la disparition de la structure féodale du village, il ne porte pas en lui la disparition du seigneur local. Simplement McQueen devra se séparer de son allié qui n'a pas compris que toute sa force provenait du lien qui l'unissait au village et qui, par sa stupidité, est devenu un obstacle au projet. Dans cette lutte inégale, la haute finance, du haut de sa tour, l'emportera sur le village de la vallée et, en 1939, une petite ville industrielle aura remplacé le village. Frénette, le forgeron et maréchal-ferrant, sera

devenu ouvrier et la propriété d'Athanase aura été transformée en golf pour les nouveaux maîtres. Cette aventure était quand même, de la part de Montréal, une tentative de substituer une manière de néo-colonialisme économique au colonialisme pur et simple; elle aurait laissé au Québec une partie du profit réalisé par l'industrie. Enfin, suprême consécration sociale, McQueen, après vingt ans d'efforts, a réussi à s'installer sur la hauteur de Mount Royal, face à la demeure des Methuen, dans une maison qui est la réplique parfaite de la leur. Dès lors, il cesse à son tour de voir clair.

A l'opposé, la basse ville est occupée par les quartiers et les faubourgs populaires. Un « flash-back » rappelle l'enfance de Kathleen Tallard, rue de l'Assomption. Là cohabitent le vice et la vertu de manière insolite, en particulier dans la maison de passe silencieuse comme une église dont émerge une fois la semaine, livre de prières à la main, la tenacité vertueuse qui proscriit de sa maison boisson et gros mots (p. 122). Rue multiraciale, elle est aussi multiculturelle :

The French children went to French-language schools where they were taught by French-speaking nuns, and the Irish and the Poles went to other church-controlled schools where English was spoken. The English and the Jews on the street went to a Protestant school where teachers who were paid the same wages as unskilled mechanics taught in a system no one had examined for defects in the last thirty years. (p. 122)

Plusieurs faits importants apparaissent : l'emprise de l'Eglise sur l'éducation, l'existence de couches populaires britanniques exploitées comme les Québécois, l'existence de catholiques britanniques, essentiellement Irlandais, ce qui explique la position plus canadienne au sens de MacLennan du haut clergé par opposition au chauvinisme québécois du bas clergé dans les villages. Enfin, l'entente entre les composantes de cette mosaïque. Mais dans la basse ville les cellules familiales sont peu résistantes, les enfants partent vite travailler ailleurs et ne maintiennent guère de relations entre eux. L'ivrognerie fait des ravages : le père de Kathleen, Connors, meurt de cirrhose. A travers Emilie nous avons un aperçu des quartiers est de Montréal en 1917 :

It was a drab, three-story structure with a row of one-room shops on the ground floor. The windows at the back overlooked an ash-covered square lined with billboards. (p. 53)

Les affiches bilingues rappellent la juxtaposition des deux peuples et aussi la guerre : dans ces mêmes quartiers se tiennent de nombreuses réunions contre la conscription des Canadiens français et Marius, après un discours enflammé, rosse le soldat anglais qui voulait le punir de ses propos. Scène de violente opposition. Mais, là encore, MacLennan, par la voix d'Emilie, souligne une autre vérité : son père, fermier ruiné est heureux de trouver un travail, il s'entend bien avec ses supérieurs et son patron anglais, même si c'est en vain qu'il rêve d'économiser pour racheter sa terre. Emilie, arrivée depuis peu, a trouvé du travail dans un restaurant de l'est de Sainte-Catherine Street (p. 52). Anglais et Français vivent en bonne intelligence, seuls les nationalistes rêvent de leur apprendre la haine (p. 53). Si une lutte est justifiée, c'est celle des travailleurs exploités contre le capital, mais se déchirer entre Français et Anglais du peuple n'a aucun sens. La plupart d'entre eux, il est vrai, n'ont aucune conscience politique. Par contre, McQueen et le général Methuen appellent « socialistes » tous ceux qui ne pensent pas exactement comme eux. En 1917 et 1919,

Montréal, pour beaucoup, c'est d'abord l'endroit où il y a du travail, mais dans la troisième partie, en 1934, la crise sévit et Paul, malgré tous ses diplômes, ne trouvera pas d'emploi, non plus qu'en 1939. A cette époque Marius, avocat minable, à la trop vaste famille, s'est enfermé dans ses rancœurs et vit dans une rue modeste :

Each house [...] was of two stories, yellow brick on the sides and back, grey stone in front. All had identical outside staircases of cast-iron which darkened the windows of the ground floor as they rose in bulging spirals from the sidewalks to the second floor. All of them had mean little protuberant balconies overcrowded by large families on hot days. (p. 373)

Cette haine est un carcan, elle ne laisse ni espoir ni issue. Peu après, Paul voit des travailleurs de nuit :

They were relaxed and easy with each other, French and English together, radio technicians, theatre operators, telegraphers, men who had walked up from the railroad stations. None of them seemed worried or strained. They were together because of the nature of their jobs, and because the rest of the city was asleep. (p. 375)

Ces employés travaillent tous dans le domaine de la communication, ils montrent que les espoirs du Canada se situent au niveau des individus, des rapprochements personnels et que le peuple est plus près de trouver la fraternité que ses dirigeants.

Montréal, dans le roman, est aussi et surtout le lieu où la vérité se fait jour, d'abord négativement, dans la défaite progressive des êtres négatifs, puis, après avoir été le lieu de la solitude et de la confrontation à soi pour Paul et Heather, en devenant le lieu de la rencontre et du retour.

Athanase Tallard, le premier, meurt pour n'avoir pas compris que ce n'est pas en tentant de changer de solitude qu'il pouvait créer l'unité; rejeté par les Français et les Anglais, ce personnage tragique a rencontré l'anéantissement. Son retour au catholicisme au moment de sa mort fait la preuve de l'artificialité de sa tentative de rapprochement. Dans la quatrième partie disparaissent le général Methuen (p. 333) et Sir Rupert Irons, les deux piliers de la société traditionnelle. Symboliquement, annonçant la fin de leur pouvoir absolu, Sir Rupert Irons oblige les maîtres de Montréal à descendre de leur tour d'ivoire, bureaux ou demeures de Mount Royal, pour assister à ses obsèques parmi les taudis où il est né et dont il est responsable. Dans son ultime entrevue avec Janet, John Yardley accuse la ville et sa haute bourgeoisie d'être responsables de la guerre qui arrive, et dénonce l'hypocrisie de leur morale :

you go crazy if a boy and a girl make love to each other before they're married. But another twenty million people can get killed because our generation can't manage its own affairs and that's not even immoral (p.347)

rejoignant l'impression des Québécois en 1917 :

... the war was the product of the cities which constantly threatened their tradition... (p. 155).

Enfin MacLennan souligne que les revues respectables, les dirigeants et l'infailible McQueen se trompent de plus en plus à la veille de la Seconde Guerre mondiale, alors que le peuple a compris :

No matter what they said, the instinctual part of the crowd, the incalculable part which is surer than the brain of a genius, knew that war was coming. . . (p. 376)

Enfin l'union des représentants des préjugés de la société montréalaise WASP, Janet et McQueen, est finalement impuissante face au mariage et aux projets de Paul et de Heather porteurs de l'espoir de leur pays.

En effet, pour qui sait prendre le recul nécessaire, Montréal est le lieu où les opposés se rejoignent et où Paul et Heather, les deux moitiés complémentaires du même être, se retrouvent pour découvrir que le message de l'unité canadienne est ce qu'ils ont de plus précieux à exprimer dans leur art. A treize ans de distance, Paul, en 1921, et Heather, en 1934, font l'ascension de Mount Royal et de Westmount d'où ils découvrent le panorama de la ville, son unité organique et, finalement, sa beauté (pp. 251 et 267); par-delà le Saint-Laurent la vue s'échappe vers la plaine et les États-Unis. Ce n'est pas le hasard qui a situé ces deux visions parallèles dans deux chapitres consécutifs à la fin de la seconde partie et au début de la troisième partie du roman. Il ne s'agit ni de dominer ni de posséder mais, à travers l'expérience de la beauté, d'accéder à une vérité platonicienne, de préparer l'intuition de l'unité essentielle du Canada. C'est aussi dire qu'ils ont su trouver en haut de Mount Royal ce que l'oligarchie WASP, qui s'est contentée des apparences, n'a pas su y découvrir. Montréal est l'endroit où se rejoignent la nature et la culture : John Yardley, l'homme naturel, s'est installé dans University Street, près de McGill, il a été passionné par le mystère de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, il doit se contenter d'apprendre le grec, de tenter de s'abreuver aux sources de la sagesse occidentale. Grâce à lui Paul et Heather se retrouvent : enfant de la Nature comme son grand-père Yardley, Heather fuit sans cesse la bonne société de Mount Royal dans la nature, dans sa peinture jusqu'aux U.S.A. Pendant ce temps, Paul, aussi anglais (ou irlandais) que français en raison de son éducation à Frobisher, accompagne Heather dans ses escapades puis, à l'image de Yardley et de Ulysse, parcourt les mers du globe avant de revenir au pays. Entre-temps, il complète sa formation à Oxford et en Grèce. Dans la quatrième partie, Paul et Heather qui voient leur pays de manière complémentaire, l'un dans la perspective de la vieille Europe, l'autre dans celle du nouveau monde, peuvent reprendre le flambeau de la vérité à la mort de John Yardley. Se critiquant mutuellement leurs œuvres, Paul montre à Heather que la joie qu'elle éprouve dans l'intuition de l'harmonie des paysages canadiens et la chose unique qu'elle doit exprimer, et Heather fait comprendre à Paul que son roman doit parler du Canada. Mais le sujet et le plan du roman ne deviennent clairs qu'après une ultime confrontation de Paul à Montréal : sa dernière rencontre avec Marius est une manière de descendre aux enfers, son frère est son double totalement négatif symbolisant sa frustration de Canadien français, le dilemme de sa double appartenance au Québec et au Canada anglais qui a failli l'étouffer (p. 375). C'est alors qu'il voit la fraternité des travailleurs nocturnes. L'opposition qui le divisait en se fondant sur l'apparence des choses est soudain surmontée et renversée par la vision d'une nation canadienne réunissant les opposés dans le respect réciproque de la différence; la double nature de Paul cesse d'être conflit pour devenir force, c'est la vérité enfin révélée qu'il doit prendre pour matière de son livre et qui devient, avec une clarté et une nécessité soudaines, ce qu'il a d'infiniment précieux à communiquer.

Ainsi Montréal n'est pas seulement un cadre réaliste dans le roman; après avoir symbolisé et dramatisé ses oppositions, mais aussi après les avoir nuancées, après

avoir permis la réunion du héros et de Heather, son principe féminin, la métropole apporte enfin à Paul l'épiphanie qui le fait renaître comme premier écrivain authentiquement canadien.

#### NOTES

<sup>1</sup> Naim Kattan, « Montreal and French-Canadian culture, » *The Tamarack Review*, 40 (Summer 1966), p. 51.

<sup>2</sup> Toutes les références à *Two Solitudes* renvoient à l'édition : *Two Solitudes* (Toronto : MacMillan, 1978). Première édition de *Two Solitudes* : 1945.

## MARGARET LAURENCE : UNE MAISON DANS LA VILLE \*

par Mireille QUIVY  
Université de Rouen

Analyse de l'évolution de l'héroïne de *The Stone Angel* à travers les sept lieux qu'elle habite successivement. Lieux symboliques, les maisons de Hagar sont les images de son espace intérieur, depuis la maison paternelle puritaine et austère jusqu'à la chambre d'hôpital où elle se détache du monde pour se retrouver dans la mort. M. Laurence établit une correspondance verbale rigoureuse entre les deux espaces de l'être et de son environnement.

An analysis of the evolution of the heroine of *The Stone Angel* based on a study of the seven places in which she lives in succession. Hagar's houses reflect her interior space. M. Laurence sets a strict correspondence between the space of the individual and her domestic environment.

Manawaka, Vancouver, Toronto, Winnipeg, des noms de villes; Hagar, Morag, Rachel, Stacey, des personnages de fiction qui, le temps d'une œuvre, passent dans leurs rues, s'assoient à une table de café, se promènent, allant d'hôpital en magasin, de voiture en train dans un mouvement perpétuel. Des personnages qui composent leur structure même en recevant, échos d'échos, le message de la ville, de la nature, l'analysent et finalement, l'intègrent à leurs schémas ou le rejettent.

Ces personnages sont également des êtres de brique et de verre, de bois et de papier, qui tels les maisons qu'ils habitent, surgissent et demeurent dans l'espace qui leur est consacré le temps d'un roman.

Maisons et villes ont une réalité propre dans l'œuvre de Margaret Laurence; elles sont un essai de traduction de l'environnement canadien. Elles posent les pierres angulaires de l'espace limité face à l'espace inconnu, de la possession active ou passive face à la liberté totale.

Cependant, ces maisons sont mises en mots, elles sont créées à partir de l'expérience personnelle de l'auteur et recrées par le vécu fictif des personnages. Elles deviennent alors images: images de l'espace intérieur où l'être abrite le monde autonome qu'il s'est fabriqué. L'exemple de Hagar, dans *The Stone Angel*, semble être tout à fait révélateur de l'union caractéristique de l'être et de l'environnement, de la fusion des matériaux et de leur transcendance finale.

\*  
\* \*

\* L'ouvrage de référence est *The Stone Angel* (1964), *New Canadian Library*, 1968.

Tout au long de l'œuvre, Hagar, une vieille femme de quatre-vingt-dix ans nous dresse les portraits successifs des lieux, et des personnes qui ont jalonné sa vie. Être à l'exceptionnelle vitalité, « Holy terror, » (p. 304) Hagar nous emmène à sa suite visiter par le souvenir les maisons qu'elle a habitées ou qui ont laissé en elle leur empreinte irréductible. Elle nous les présente de façon chronologique, fixant leur caractère propre par quelques traits distinctifs révélateurs de leur nature.

La maison de son père, Jason Currie, est sans doute la plus remarquable de toutes :

The big house was new then, the second brick house to be built in Manawaka.  
(p. 6)

Imposante par sa taille et par la puissance matérielle qu'elle évoque, cette demeure restera pour Hagar synonyme de l'autoritarisme puritain et de l'intransigeance morale dont elle-même fera preuve plus tard avec ses enfants. Cette maison se dresse au milieu de la ville et affirme ainsi son existence propre, intégrant à sa structure tous les éléments de la verticalité et de la droiture. Elle est à l'image de Jason Currie, fière et solide face à l'adversité. Elle est une présence face à l'univers des autres, et, de la même manière que Jason choisit les invités la pénétrant, de même ne peut-elle être associée aux autres bâtiments défigurant la ville :

The town where no more than half a dozen decent brick houses stood, the rest being shacks and shanties, shaky frame and tar paper, short-lived in the sweltering summers and the winters that froze the wells and the blood. (p. 15)

La maison est donc symbole du « self-made-man, » qui possède et se possède. Elle est reflet de son travail, des différentes étapes qu'il a franchies dans la vie. Ainsi, sa structure, due au travail minutieux de ses architectes, se voit devenir l'expression d'un mythe directeur de l'esprit puritain, celui du rachat de l'innocence par le travail. La salle à manger, lieu de repas, de communion, de survie, se transforme à certaines heures en un temple voué à l'étude, à l'apprentissage des chiffres, à l'éducation morale traditionnelle, qui rejette les passions, la satisfaction des sens et les joies de la nature :

We sat around the dining-room table every evening, Dan and Matt and I, doing our homework. An hour was required, and if we had no more schoolwork to do, Father would set us sums and dispense advice. (p. 13)

Cependant, à d'autres moments, Daniel Currie y règne en maître, du haut de son portrait, initiant la jeune Hagar, par la rêverie qu'il suscite en elle, aux plaisirs inavouables de l'aristocratie des Highlanders.

The highlanders must be the most fortunate of all men on earth, spending their days flailing about them with claymores, and their nights in eightsome reels.  
(p. 15)

Cette maison des Currie est donc le reflet de l'avidité matérielle de Jason. Elle est symbole de possession, mais elle-même est dominatrice et tente d'assimiler à son être les individus qu'elle abrite. Tout en elle est symbole d'ascension, spirituelle, matérielle ou sociale. Elle se définit tout aussi bien par ses six chambres et son escalier impressionnant que par la métaphore qu'utilise Hagar en se référant à son pouvoir impérialiste :

I was pharaoh's daughter reluctantly returning to his roof, the square brick palace so oddly antimacassared in the wilderness back to the hill where his monument stood... (p. 43)

Soumission ou révolte, absorption de l'être par la matière ou différenciation interviennent alors, différentes selon les personnages. Hagar, elle, a assimilé à son profit la nature de la maison et peut la combattre :

standing there rigidly on the bottom step, buttoned and armoured in my long dark green, I glared at him. (p. 44)

Elle est au pied de l'escalier et se prépare à suivre un nouveau chemin vers de nouvelles expériences. La maison l'a aidée à se forger une structure, elle va maintenant lui proposer les moyens de l'habiter et de la vivre. En effet, sur le mur de l'escalier, Hagar revoit un tableau qui semble lui dicter son destin :

I only stood at the stairs' ending, looking at the big brown-framed picture, a steel engraving of cattle, bearing the legend *The lowing herd winds slowly o'er the lea*. (p. 45)

Hagar va quitter ces murs pour suivre, à travers la nature sauvage, « tossing her black mane contemptuously, » (p. 46) cet homme, Bram Shipley, qui partage avec sa famille et son ancienne femme les caractéristiques essentielles de la vie et de l'instinct de l'animal. Lui est « lazy as a pig » (p. 46) alors que sa compagne était « a vat of a woman, inarticulate as a stable beast. » (p. 46) Elle fuit la maison paternelle réductrice des libertés, castratrice de sa féminité pour se fondre dans l'image qu'elle a sous les yeux : une image de la nature animale cependant comprimée, encadrée et fermée, qui à son tour se verra retranscrite dans l'espace géographique de la maison Shipley :

The Shipley house was square and frame, two-storied, the furniture shoddy and second-hand, the kitchen reeking and stale for no one had scoured there properly since Clara died. (p. 50)

Dans cette demeure, Hagar va perdre l'élévation qu'elle avait connue auparavant, et vivre au niveau du sol, de la terre, en apprenant à ne plus se cacher et à dévoiler l'existence du corps. Elle fait l'apprentissage de la lumière aussi bien que de l'ombre qu'elle porte en elle :

I looked at him not so much in fear as in an iron incomprehension.

« Downstairs » he said. « Is that what bothers you? or daylight? don't fret- there's no one around for five miles. (p. 51)

Elle découvre sa vie sexuelle, se crée un monde secret, une pièce supplémentaire où Bram n'aura jamais totalement accès. Elle ajoute aux cinq pièces de la maison des Shipley la sixième pièce qu'elle n'avait pas pressentie dans la maison des Currie. La descente en elle-même, vers les profondeurs de sa sexualité se double d'une lente perte de conscience de la matérialité. Elle ne possède pas de miroir, et tout comme la maison décrépite qu'elle essaie de dominer, elle tombe peu à peu victime d'une déchéance physique irréversible. Comme les fleurs du porche, elle se fane, et se retrouve après quelques années possédée par un lieu qu'elle croyait avoir fait sien par un acte de volonté et de révolte. Ainsi, la mort de l'esprit n'est pas non plus conciliable avec la nature de Hagar, elle a besoin de se régénérer loin de cette ferme qui n'est bientôt plus qu'un squelette habité par un squelette :

The square frame houses squatted exposed, drabber than before, and some of the windows were boarded over like bandaged eyes ... At the Shipley place the rusty machinery stood like aged bodies gradually expiring from exposure, ribs turned to the sun ... The front porch ...; had been given a final pliers twist by frost and wore a caved-in look, like toothless jaws. (pp. 168-169)

Bram sat in an armchair, his legs splayed out, his frayed heather-gray sweater buttoned right up to his adam's apple although the day was stifling. How had he grown so small? The broadness of him was gone. His shoulders were stooped, and his wide spade-beard had become only a tufted fringe along his face. When he looked at me, his eyes were wild and milky, absent of expression. (pp. 171-172)

Ayant vécu les expériences et l'apprentissage de l'esprit puis du corps, Hagar décide de se garder, de se préserver des atteintes extérieures, en s'isolant au milieu de la foule. Elle devient, au sens propre du terme, *housekeeper*. Chez Monsieur Oatley, elle renonce aux plaisirs du corps, même si parfois le souvenir de la virilité de Bram la hante et la perturbe. Elle associe alors à un niveau supérieur d'être l'existence qu'elle mène dans cette troisième maison qui concilie en les réduisant à une seule entité la maison des Currie et la ferme des Shipley :

That house of Mr. Oatley's — like a stone barn, it was, gigantic ... (p. 155)

Dans cette grange de pierre, Hagar devient petit à petit image de renoncement et d'acceptation. Comme l'ange du cimetière, elle se forge une personnalité de pierre et prend une forme asexuée. Elle est la veuve de son corps et revêt quotidiennement la parure noire qui sied à la perte de l'être cher. Hagar enferme son corps dans la nouvelle maison qu'elle lui a choisi :

But in the morning, I'd be myself once more, put on my black uniform with its white lace collar, go down and serve Mr. Oatley's breakfast with calm deliberation ... (p. 160)

À la mort de Mr. Oatley, après une période d'attente indéterminée mais ressentie comme telle, Hagar va pour la première fois posséder une maison à elle, une maison achetée dans la tradition des Currie grâce au fruit de son labeur. C'est dans cette maison que Hagar fait l'expérience de la solitude et de l'intimité avec soi-même. C'est une période qu'elle ne décrit pas. Elle vit alors en harmonie avec sa maison, se confondant avec elle jusqu'au moment où Marvin et Doris viennent la rejoindre et rompent la bulle protectrice de sa vie privée. Ayant toujours vécu dans les maisons des autres, dans leur vie et leurs souvenirs, Hagar tient à conserver cette demeure comme étant la sienne. Elle y comprime l'espace et le temps en affirmant posséder toutes les parties qui la composent :

My shreds and remnants of years are scattered through it visibly in lamps and vases, the needlepoint firebench, the heavy oak chair from the Shipley place, the China cabinet and walnut sideboard from my father's house ... I couldn't leave them. If I am not somehow contained in them and in this house, something of all change caught and fixed here, eternal for my purposes, then I do not know where I am to be found at all. (p. 36)

Cependant, graduellement, Hagar va devenir étrangère à ce lieu qui lui est si cher, car elle va perdre la possession des fonctions de son corps en même temps

qu'elle ne pourra plus assumer le contrôle des fonctions de la maison. Elle ne peut éteindre les lumières ni ses cigarettes, pas plus qu'elle ne peut contrôler ses propres impulsions et ses fonctions naturelles ; à partir du moment où elle sent que la maîtrise de son corps lui est étrangère, et qu'elle est entièrement entre les mains de Doris et de Marvin, Hagar leur abandonne sa maison :

I'd just like to be taken home . . . We drive back, back along the highway, back to Marvin and Doris's house. (p. 107)

Incapable d'assurer sa propre autonomie de vie, Hagar est menacée de perdre également le dernier fil qui la relie aux siens. On lui propose comme alternative la vie à Silverthreads. Cet établissement évoque dans son uniformité le manque de communication entre les personnages, le refus de se livrer à l'anonymat et le besoin d'affirmer la différence. Silverthreads est l'espace du non-dit dans le roman, mais aussi le catalyseur de la dernière prise de conscience, celle de l'ultime liberté de Hagar : mourir ailleurs que là où d'autres l'ont décidé pour elle :

Do not go gentle into that good night,  
Rage, rage against the dying of the light. (Dylan Thomas)

It is then that the notion first strikes me. I must find some place to go, some hidden place. (p. 105)

Hagar a besoin d'un centre de force, d'un endroit où se régénérer. Elle veut retrouver la hutte primordiale, l'ailleurs absolu, le refuge dans le dépouillement loin des autres et de leur maison :

I wish for some simple place, where I could get along without all this fuss and commotion. But where in the world would it be? (p. 121)

Hagar souhaite-t-elle encore être au monde, ou veut-elle cet anéantissement total de la structure extérieure ?

I've taken matters into my own hands before, and can again, if need be. I'll have a word or two to say, you can depend on that before my mouth is stooped with dark.

Revelations are saved for times of actual need and now, one comes to me. I can recall a quiet place, I think, . . . Shadow point. (p. 139)

Hagar est totalement détachée des contingences matérielles et physiques. Elle puise assez d'énergie dans sa vieille charpente pour la porter jusqu'à destination, affirmant ainsi la suprématie du libre arbitre sur l'obéissance aux apparences. Plus elle descend l'escalier qui la mène au point d'ombre absolue, plus Hagar redescend en elle-même, s'auto-analysant et réduisant à leur plus simple expression ses conflits internes. Hagar fait la paix avec son passé et en intègre toutes les données dans l'espace nouveau qui s'ouvre devant elle. Elle communique avec la voix de la nature, elle s'ouvre au monde et se libère par là-même des dernières chaînes et conventions qui l'enserraient. Elle ne se cache plus derrière des volets clos, mais elle accepte de demeurer dans une pièce aux vitres brisées et à la porte entrouverte. Les bâtiments de Shadow Point sont la synthèse de tous ceux qu'elle a connus avant. Forteresse, ils se dressent gris et vieux comme son corps, et elle se sent enfin bien chez elle :

I feel quite at home here. (p. 153)

La cuisine nous rappelle celle de Bram :

The wooden table is black and sour with spilled grease, and it has been hacked at and initialed by more knives than one. (p. 154)

Les escaliers sont du même bois que ceux de la maison des Currie, alors que la chambre rappelle la majesté de la demeure de Mr. Oatley. Tout est prêt pour la recevoir et elle s'investit dans ses murs dépourvus de fermeture mais ô combien sécurisants par l'harmonie qu'ils lui apportent :

To move to a new place—that's the greatest excitement. For a while you believe you carry nothing with you—all is cancelled from before, or cauterized, and you begin again; and nothing will go wrong this time. (p. 155)

Dans la confusion des temps, des lieux, puis finalement des êtres, dans l'endroit même où Hagar vient de « tuer » les ailes de la mouette, la forçant à se livrer à la mort, dans cette conserverie où le corps ne bouge plus, est embaumé pour toujours, l'être nouveau surgit, la lumière réapparaît dans la nuit. Hagar n'est pas venue pour fuir, mais pour trouver une raison de mourir :

Perhaps I've come here not to hide but to seek. (p. 192)

La septième et dernière demeure qu'elle habitera sera l'hôpital, temple de la mort où sont évacués les corps difformes mais où les esprits peuvent renaître. Dépouillée de tout, de tout symbole représentant sa personnalité, Hagar ne peut plus être qu'elle-même, face à elle-même.

Contrairement à la fois précédente où, pour passer des radios des viscères, Hagar était redescendue dans les entrailles de l'hôpital :

Each time we have to wait and wait, down in the lower passages of the hospital, the bowels of the building, where there are no windows and the tube ceiling lights are always on, (p. 108)

cette fois, Hagar ne quitte pas le niveau où elle se trouve, mais se rapproche de plus en plus de l'état originel de nudité absolue.

Elle se sépare du dernier héritage matériel qui subsistait, la bague de saphir, la pierre sculptée léguée par sa mère, reposant sous l'ange de pierre. Elle se réconcilie ainsi avec sa naissance, acceptant enfin de faire entrer en sa nature les gènes maternels, la douceur, le pardon, l'humilité. En donnant l'anneau, Hagar entre dans le cercle, elle ne le quitte pas. Elle rentre en elle-même, quitte le monde en inversant le chemin de sa naissance, passant du bruit au silence, du multiple à l'unique. Parallèlement aux sept maisons qu'elle a connues, Hagar va parcourir sept espaces avant l'inconnu : la chambre commune, la chambre à deux lits, le rétrécissement du monde par le cloisonnement des rideaux, la camisolite de nuit, la descente dans la nuit noire comme du charbon, le cocon prénatal, et enfin l'aiguille dont la substance la pénètre. Le temps et l'espace s'unissent à Hagar dans le septénaire. Elle retourne à l'état de non-détermination, de chaos. Sa disparition est une genèse inversée. Elle passe du monde des hommes au monde des créatures, où telle femme lui semble n'être qu'une énorme limace alors que telle autre bourdonne comme un moustique. Puis elle n'a plus conscience que des éléments, du soleil se réfléchissant sur le plafond de sa chambre, des astres, du soleil levant. La nature se recrée dans les fleurs arborées par Doris ou le parfum de Sandra, « flowers of the forest. » Alors le firmament

et la lumière s'estompent doucement, dans l'éclat lointain du verre, pour laisser à Hagar la possibilité de recréer le monde par sa volonté, en prenant possession des eaux, et en laissant à la septième étape sa non-définition essentielle.

La fin de Hagar avait été annoncée auparavant par le nombre symbolique des pièces occupées dans les différentes maisons ; il y avait six chambres chez les Currie, au cœur de la ville des hommes, cinq chez les Shipley, dans le monde des animaux, quatre chez Mr. Oatley, éclairées par son commerce avec les pays du soleil levant, trois dans le monde des fleurs et des arbres de soie ou de rayonne, avec Doris et Marvin, deux entre ciel et mer, dans les maisons de Shadow Point et enfin une, à l'hôpital, avant d'intégrer au cimetière le monde des premiers venus, des ancêtres mythiques.

Cependant, pour passer d'un niveau d'être à un autre, d'un monde à un autre, il faut que l'individu soit parvenu à la conquête de son espace intérieur symbolisé par les diverses pièces de la maison. Du grenier à la cave, il lui est nécessaire d'appréhender sa structure cachée afin de se comprendre.

Dans le grenier des souvenirs se cachent les images enfouies d'un passé qui peu souvent réintègre le conscient, si ce n'est à la faveur de moments de révélation vécus comme libération, comme extension des possibilités. La descente aux étages inférieurs est perçue comme une prise de conscience du réel, comme un regard panoramique promené sur le temps, incluant le passé dans le vécu et l'à-venir. L'étage, c'est la chambre avec vue sur le paysage de l'individu. D'étage en étage, l'être connaît différents paliers, différents niveaux qui le structurent, mais il lui faut emprunter l'escalier aux valeurs hiérarchisées qui dans la quête de définition le font s'appréhender comme un être pensant mais aussi sentant. Ces marches ne peuvent être franchies seul. Il faut un support à l'expérience, un guide des valeurs qui ouvre les clefs de l'héritage culturel et suscite les interprétations. Ce guide, c'est la colonne vertébrale de la maison sans laquelle les multiples niveaux ne pourraient communiquer. C'est la rampe qui permet de se stabiliser et de trouver l'équilibre entre la soumission et la colère, entre la vie de l'esprit et la vie de l'instinct. Ponctuée par les piliers, elle marque l'entrée dans deux mondes inconnus, celui du haut et celui du bas. Ce dernier est soumis aux lois du corps et régi par la vie instinctuelle. Entraînés et sexualité y sont soit cachées soit exposées mais doivent être appréhendées sans peur et sans remords. C'est la découverte de la fameuse *front room* dont l'existence ne peut être devinée tant que la porte n'en a pas été ouverte. Hagar est très explicite à ce sujet quand elle utilise la métaphore pour décrire la perte de sa virginité :

I could not believe there would be within me a *room* to house such magnitude. When I found there was, I felt as one might feel discovering a second head, an unsuspected area. (p. 52)

Quant à la cave, à l'ancre secret où Marvin se projette des images, c'est le caveau de la néantisation, la cave à charbon que Hagar ne pourra explorer que dans la nuit du corps.

Toutes les autres pièces ne sont pas décrites car elles sont extérieures à l'être et appartiennent à l'expérience des autres. Elles ne s'ouvrent pas au regard qui n'est pas introspectif et préservent ainsi leur intimité face aux besoins d'omniscience du lecteur.

Quand la maison a été parcourue du grenier à la cave et définie, elle est possédée pleinement et l'être peut abandonner son corps pour transcender son expérience quotidienne. Une fois reconstruit par la psychanalyse du langage, il peut rejoindre le principe et se détacher du monde temporel.

La quête d'unité est donc au centre de l'espace romanesque défini par les personnages et les lieux qu'ils habitent. Les maisons sont perçues comme des corps vivants. Dans la ville, intégrées au schéma planifié, les maisons sont corps social ou corps moral, et elles affirment les valeurs que la société juge positives parfois avec ironie, souvent avec dignité et hauteur. A l'extérieur de la ville, les maisons sont sous l'emprise de la nature, et les briques deviennent bois ou torchis. A l'extérieur des valeurs traditionnelles, proches de la vie animale, elles mettent en avant leur corps sexué et libéré, affirmant des valeurs négatives pour la société mais positives pour l'être. Elles introduisent donc la notion de conflit entre deux héritages opposés, nature et culture. Enfin, quand elles sont dépouillées de toute organisation extérieure et ne sont perçues que comme des baraques perdues dans la nature et insoumises, elles ne sont pas pénétrées par le narrateur, elles ont un corps sauvage et anarchique refusant le dogme et l'apprivoisement, et les valeurs qu'elles mettent en avant sont étrangères au vécu des personnages. De la haute valeur des maisons de la ville, on passe à la plaine et ses fermes, pour descendre dans la vallée aux baraquements innommables, réfléchissant ainsi la structure typique de la société avec son aristocratie, sa classe moyenne et les déshérités oubliés par l'esprit de la civilisation.

Les maisons s'opposent donc les unes aux autres par leur extérieur, leur intérieur et leur fonction. On ne connaît assez bien que l'une d'entre elles, les autres demeurant secondaires et extérieures à l'expérience du personnage central. Elles sont alors décrites sommairement, comme les personnages qui les habitent. Elles servent de faire-valoir aux autres, de facettes réfléchissantes ou déformantes. Ainsi, le Queen Victoria Hotel dément-il son patronyme en parodiant l'esprit de l'ascétisme puritain, car il abreuve les pochards du samedi soir. De même le magasin de Jason Currie — dont le nom restera à jamais, semble-t-il, sur l'enseigne comme témoignage de l'esprit pionnier — sera bafoué par la rencontre de John et d'Arlene sur ses marches, satire de l'entrevue accordée par Jason à la mère de Lottie, près du cimetière.

Cependant, les maisons avec ceux qu'elles symbolisent ne se contentent pas de s'affronter entre elles. Elles affrontent également la nature qui les environne, parfois dans un combat inégal. La maison des Shipley souffre dans la neige et le soleil et finit par disparaître alors que la forteresse des Currie brave les tempêtes d'un front égal. Les éléments de colère, neige, sécheresse, néantissent l'extérieur et provoquent le repli sur soi. Dans la maison, tout alors se différencie. L'intimité s'accroît et connaît une intensité d'autant plus grande que le monde extérieur disparaît. Seule n'a de valeur que la réalité intérieure :

Sometimes I listen to the cars on the street outside. They sound so busy, so preoccupied. Yet they're unreal; they're only toy cars out there, and the street is only a creation of the imagination. (p. 262)

Les valeurs de protection et de résistance de la maison deviennent des valeurs humaines : la maison est comme une coquille. Elle accroît son être au lieu de le laisser se rétrécir. Devant la découverte de nouvelles potentialités, la maison se trouve puri-

fiée en même temps que l'être. Les rites d'aspersion, de nettoyage lèvent l'interdit qu'avait apporté la violation du domicile, fût-il conjugal. La prise de possession ultime de l'être s'effectue par lui-même, lors de la réconciliation finale de nature et civilisation qui intervient dans la mort et se cristallise dans l'image du cimetière : le cimetière est la ville hors de la ville, où cohabitent avec plus ou moins de grandeur, selon leur fortune ou leur destin, les corps de ces êtres-maisons. Ces maisons mortes, ces caricatures de structures sont livrées aux éléments naturels, car fleurs et ronces y poussent sauvages, en harmonie avec les pétunias et autres roses civilisées. Elles demeurent cependant des témoignages de vie, de liberté, et jalonnent de leur contenu de vécu l'histoire d'un peuple qui ne retiendra des Shipley et des Currie que leur origine commune et leur fin partagée au-delà des différences. Les conflits de l'homme et de la nature, de l'égarement spirituel et de l'aliénation moderne, la rupture entre l'être et son milieu se résolvent dans la mort, cette corde tendue entre l'animal et le surhumain.

La maison telle que la décrit Margaret Laurence est donc, plus que le paysage, reflet d'un état d'âme, mais l'abandonner signifie-t-il la gloire du non-être ou au contraire l'affirmation de l'être? L'abandon du corps-maison est-il mort, solitude suprême, silence éternel? En changeant de place, on change d'espace et l'on entre en communication avec un espace nouveau... et peut-être avec une autre nature?

Margaret Laurence nous livre la structure d'une œuvre qu'elle a sculptée au long des mots. Elle a donné au *marbre* de construction les ailes de l'ange et les traits de l'être indéterminé, mais elle a transformé la nature même de l'œuvre en donnant à sa réalisation finale le titre d'ange de *Pierre*. Elle a ainsi prouvé que tout être, toute création si dure, et si inattaquable que puisse être sa nature, est soumis aux lois du devenir, du mouvement immobile que ne peut venir entraver aucune fin. « *And then ...* »

## UNE VUE DU MONTRÉAL DE HUGH HOOD

par Simone VAUTHIER

Université des Sciences Humaines de Strasbourg

« Predictions of Ice » n'est qu'en apparence un récit réaliste. Il peut être lu à la fois comme construction de Montréal, ville-texte, et comme texte sur la ville. C'est un texte spatialisé qui se présente comme la métaphore d'un voyage allégorique dans lequel la ville renvoie sans cesse à une réalité à laquelle on n'accède que par le jeu polysémique des mots. Il y a un va-et-vient constant des traces du monde dans le récit aux traces du récit dans le monde.

"Predictions of Ice" is only superficially a realistic story. It can also be read as the construction of Montreal — text city and text on the city. Space plays a major role in a story which appears as the metaphor of an allegorical journey in which the city constantly refers to a reality to which access can be gained only through the polysemic interplay of words. There is a constant interplay between the traces of the narrative in the world and the traces of the world in the narrative.

1967 : centenaire de la confédération, Expo 67... et parution d'un recueil de textes où Hugh Hood célèbre fort opportunément et à sa façon les deux premiers événements en racontant sa ville adoptive, Montréal.

*Around the Mountain, Scenes from Montreal Life.*<sup>1</sup> Titre et sous-titre cernent bien l'espace fictionnel de l'auteur. Immédiatement déchiffirable, le sous-titre, où résonnent les conventions de la titrologie du XIX<sup>e</sup> siècle, annonce dans sa formulation la couleur réaliste. Triple grille de découpage et de montage, il délimite des espaces-temps (*Scenes*) dans l'immensité d'un vécu (*life*) réduit toutefois aux limites d'un lieu référentiel, *Montréal*, dont le nom même semble par une fausse étymologie porteur de réalité et par extension métaphorique déjà vecteur de signification spirituelle. Dans sa fonction de désignateur, il prétend introduire le monde (*Scenes from*) et non un discours comme le ferait *Stories of*. La synecdoque, figure du réalisme, est à l'ordre du jour. Chaque scène ou chaque tableau ne vaut que par son rapport à l'ensemble mais dans le pluriel s'affiche une intention métonymique également réaliste puisque, de tableau en tableau, se reconstitue le kaléidoscope urbain. Sous-titre modeste et cependant non dépourvu d'ambition dans la mesure où le discours vise la vie complexe de la métropole — théâtre et totalisation d'expériences — et se veut psycho-topographie.

Quant au titre en deux noms et trois mots, il dessine en pointillé une multiplicité d'oppositions sémiotiques selon les trois axes de la verticalité, de l'horizontalité et de la « prospectivité » (Greimas) : haut/bas, relief/plat, centre/périphérie, axe/spirale, mouvement/stase, temps/espace, montré/caché. Il sollicite en outre notre imagination en mettant en jeu les connotations de la montagne, lieu favorable à la vision, lieu de théophanie et de révélation, espace lumineux (tel le Montsalvat du Graal, ou la Montagne du Purgatoire chez Dante). Le sous-titre, en arrétant la dérive

symbolique que suscite le titre, en donnant une identité en la montagne, ne la prive toutefois pas de sa valeur sacralisante qu'elle renforce même en un sens. C'est sur le Mont-Royal que Jacques Cartier planta une croix en 1535, et par ce geste inséra le site dans l'histoire humaine en même temps qu'il marquait sa place dans le plan providentiel. De plus, une fois identifiée, la montagne du titre s'inscrit dans un contexte urbanisé et non plus naturel sans cesser de poser une hétérotopie.

Les douze textes (ou chapitres ?) qui composent le recueil explorent chacun certaines des possibilités condensées par le titre et le sous-titre dans une oscillation entre la dimension métonymique et la dimension métaphorique. Chacun contribue à la configuration de l'ensemble dont il est véritablement une figure. *Around the Mountain* est une structure soigneusement agencée et, comme l'a souligné Hugh Hood dans une interview, construite sur le modèle du *Shepherdess' Calendar* et des *Très Riches Heures du Duc de Berry*.<sup>2</sup> Les douze récits se déploient selon un double cycle, cosmique et liturgique, qui va de Noël à Noël, et effectuent un mouvement de rotation d'est en ouest autour de l'axe du Mont-Royal.<sup>3</sup> Enfin, à une exception près, ils sont contés par un je-narrateur qui peut changer mais dont le rapport à l'objet narré et au(x) narrataire(s) demeure constant : usager heureux de Montréal, un je anglophone nomme une ville bi-culturelle à l'intention de narrataires anglophones mais non ignorants de la langue française.<sup>4</sup>

Isoler un texte de ce corpus est une opération mutilante, à quoi il faut pourtant se résoudre. Néanmoins, le rapport de chaque texte à l'ensemble est tel que celui que j'ai choisi de traiter ici pour la raison, esthétiquement arbitraire, que son cadre portuaire convenait à Rouen et s'avère, à l'analyse, tout à fait exemplaire. Dès le titre, « Predictions of Ice, » résonne une menace dont les connotations de « predictions » laissent entendre qu'elle ne concerne pas la vie de tous les jours mais une autre durée et que le récit, comme les précédents, est tout à la fois écriture de Montréal et allégorie.

Neuvième texte du cycle, « Predictions of Ice » situe l'action au pied de la montagne dans cette partie de la ville que le gel du Saint-Laurent paralyse, au déclin de l'année. Si le titre proleptique semble mettre l'accent sur la dimension temporelle, le récit est essentiellement récit d'espace. L'évocation de Montréal ne sert pas de cadre, si signiflant fût-il, à une action qui la motiverait mais il est la visée même du texte. Les quelques fonctions (Barthes) qui racontent des événements sont commandées par cette visée et regroupées selon le principe de la syllepse géographique.<sup>5</sup> En un dosage inhabituel pour une nouvelle, la narration fait une très large part aux unités intégratives indicelles, commentaires ou descriptions, même si celles-ci sont narrativisées par le parcours imaginaire auquel le je-narrateur convie ses narrataires ; et la sanction de ces indices (Barthes) est bien entendu la construction de l'espace topique. Il est vrai que le narrateur termine sur un récit d'événement — la relation frappante d'une équipée nocturne dans le port où il a porté secours à un marin russe, assommé par deux hommes, probablement des saboteurs. Mais cette longue séquence qui s'achève, d'ailleurs, sur une vision panoramique du fleuve, est diégétiquement, thématiquement et symboliquement motivée par l'espace montréalais auquel elle renvoie.

*La ville énoncée : la ville-texte*

Actant syncrétique et acteur collectif,<sup>6</sup> Montréal engendre une multiplicité de programmes d'action : « ...the financial activity of the city, or the heavy industry, or the railways and airlines, even the goings-on in the arts... » (p. 156) Mais le narrateur se contente de les énumérer rapidement pour s'attacher au complexe de programmes que génère le port.<sup>7</sup> Cette sélection synecdochique d'un espace, différencié quoique relié aux autres (« the five principal bridges frame the port and the money, » p. 157; la phrase nous rappelle avec *bridges* et le métonyme *money* l'un de ces liens), le narrateur l'explique en termes de « priorités logiques : » « But the city wouldn't be here in the first place if it weren't for the port. » (p. 156) Une telle logique fait retour aux origines de Montréal et avec elles, à ce fleuve, que, sans que vous le voyiez, « you can't help sensing . . . all around you. » (*Ibid.*) Et le narrateur de commenter : « It's no accident that the big river has a saint's name; there's something godlike about the rivers... » (*Ibid.*) Notez l'article défini qui restreint l'application du terme « rivers » et les trois petits points qui ouvrent un espace à notre imagination. Glissement métonymique de la description qui est passée des fonctions de Montréal à son cadre géographique, à ses îles et ses voies d'eau, superposition de la ressemblance (*godlike*) au nom déjà hagiographique, qui masque en l'affichant le travail secret de la métaphore fluviale dans le texte, vous voyez où le récit nous entraîne et qu'il est bien difficile de distinguer la ville comme texte du texte qui l'énonce.

Le port, donc. Emblème d'une modernité dynamique, aire immense divisée en sous-espaces différenciés — par leur accessibilité, leurs fonctions, leur équipement — que le narrateur tente d'embrasser dans sa totalité et ses recoins.<sup>8</sup> Un programme de base : la mise en circulation des marchandises, la mise en relation du *hinterland* et des provinces orientales, du Canada et du monde, et singulièrement de l'Est. Les activités du port pourraient s'analyser selon deux schémas greimassiens :<sup>9</sup> d'une part, selon trois isotopies axiologiques (esthétique, politique, rationnelle) et à l'aide des deux catégories sémantiques, *euphorie* vs. *dysphorie*, *société* vs. *individu*, encore que l'individuel soit ici peu important et qu'il vaille mieux parler de *société* vs. *groupe*; d'autre part, à l'aide du modèle actantiel, plus immédiatement opératoire et qui a l'avantage de mettre en évidence la dynamique de l'espace topique. Le port, sujet dont l'objet est le commerce, le transit, voire le traitement, des denrées et des produits, utilise des actants/acteurs humains — dockers, marins, policiers, minotiers, hommes d'affaires — eux-mêmes impliqués dans des sous-programmes complexes. Le sujet port rencontre des opposants, tantôt naturels et saisonniers, comme la fermeture annuelle lorsque le fleuve est pris par les glaces, tantôt humains. « *Les débardeurs sont en grève !* » Ce cri collectif, parole de Montréal, qui parcourt périodiquement la ville, est cité, à deux reprises, par le narrateur en français. « Considering their importance, the longshoremen are underpaid, overworked and harassed from within their unions as well as from outside by conflicting claims and divided loyalties. » (p. 160) Durant la grande grève de 1966, les autos venues du monde entier, « Opel, Peugeot, Skodas, Datsuns, » ne pouvaient quitter le port. La circulation était, si j'ose dire, doublement bloquée. Les opposants souvent passent aux actes de sorte que la violence est endémique :

Grain in bulk and its products, particularly high-grade flour, are keys to life. It's as simple as that. Where some basic commodity is traded in, we find want, desperation, faction, greed and violence, for the usual human reasons. Men need

bread; other men wish to profit from this. The wheat goes off the docks into holds through potential explosion. (pp. 160-61)

Ces moments sont le dysfonctionnement du programme actantiel de la ville quand s'affrontent les programmes de sous-groupes. Ainsi la vente de blé canadien à l'U.R.S.S., présentée par la presse comme « an unqualified boon to the Canadian farmer, the processor, the shipper, the maritime industries » (p. 161) suscite en fait d'énormes conflits d'intérêts; et l'opposition de divers groupes, politiques, syndicaux, commerciaux, se traduit par de nombreux actes de sabotage sur le port. L'agression contre le marin russe se place dans ce contexte où le narrateur qui vient en aide au blessé joue le rôle d'adjuvant des Russes mais aussi du port.<sup>10</sup>

Si le narrateur se trouve mêlé à l'affaire, c'est qu'il était lui-même engagé dans un programme personnel, en quête des satisfactions esthétiques et fantasmatiques que lui procure l'errance sur les quais déserts, « playing my favorite, rather immature, game of imagining myself in some spy or detective movie, » (p. 161) Car lieu de l'échange et de la circulation des biens, le jour, le port devient, la nuit tombée, lieu de désir, générateur de programmes ludiques :

Down on Mill Street after nine o'clock, the size of the elevators and the absence of human figures, the way the shadows fall and envelop you, the way your footsteps echo in the narrow street, all require your imagination to cast you as a man on the run, skulking in doorways, a hunted fugitive about to sneak aboard ship with the plans, or else to exchange shots with agents on the other side. (pp. 162-63)

Espace de la transgression — que le narrateur pénètre en passant outre au signe « Entrée Interdite » — contraignant mais désiré, désiré parce que contraignant, les quais, sous l'influence d'images culturelles, deviennent une aire utopique de métamorphoses où par une première inversion le rôle dysphorique de l'homme traqué peut se mimer avec bonheur. Du moins jusqu'à l'aventure finale qui, par une seconde inversion, actualise étrangement le fantasme de violence, « in the damndest confusion of life imagined and life lived » (p. 163) et, par là, défie à la fois le réel et l'imaginaire.

En ce cas encore, si le dysphorique naît des frictions et des conflits entre les acteurs humains, le port n'est pas en soi brutal et aliénant. De même que le je-acteur, loin d'être submergé dans une violence incontrôlée, peut jouer le Bon Samaritain — et même Saint-Martin<sup>11</sup> — de même, le narrateur garde de la ville la vision que peut en avoir un homme accordé aux rythmes de l'existence urbaine, capable d'exercer une pratique désirante dans un espace qui demeure générateur de désir.

L'épisode souligne avec force que Montréal n'est pas seulement espace perçu et/ou espace vécu, mais « référent imaginaire global. »<sup>12</sup>

#### *Le texte sur la ville*

Or depuis le début où, définissant la situation idéale de Montréal, le narrateur enjoint au narrataire de penser à toutes les villes qui se sont édifiées à l'embouchure des rivières ou dans un estuaire, il n'a cessé de solliciter une *image globale de la ville*. Après une description des ponts et des docks, il interroge le narrataire : « Make you think of London or New York? That's my object. » (p. 157) Ainsi la ville de Montréal est reliée aux deux cités portuaires les plus prestigieuses du monde anglo-saxon,

dans un espace mental que partagent le sujet de l'énonciation et l'énonciataire. Mais ce rappel d'une hétérotopie glorifiante était-il le seul propos du narrateur ? Et si, en vérité, sa description des quais et de leurs impressionnantes installations nous a fait penser à Londres et à New York, ne nous est-il pas également loisible d'entendre derrière ces toponymes célèbres les noms de ceux qui ont célébré les deux métropoles — Walt Whitman, Hart Crane, T.S. Eliot ?

Lorsque par la suite le narrateur entraîne le narrataire dans une visite guidée, il se choisit un point de départ : « Let's start with Bridge Street, a good *name* and a good *location*. » (p. 157) (Incidemment, parce que le toponyme est présenté comme aussi important dans ce choix que le référent topologique, le signifiant linguistique « bridge » fait doublement signe : il est désignation et virtualité de signifiés métaphoriques.) Cependant, la narrateur précise que cette rue est parfois très difficile d'accès :

If I were standing on the corner of McGill and Wellington near the menacing silhouette of the Customs House, thinking perhaps of trying to claim a parcel they're holding on me, and an ill-advised stranger asked me how to get to Bridge Street, I'd have to make the classic reply, "I wouldn't start from here." (p. 157)<sup>13</sup>

Et il explique qu'en raison des travaux de voirie, on ne sait jamais quels obstacles, quelles dérivations, etc., gênent d'un jour à l'autre la circulation. Puis il continue :

But supposing that we find *ourselves* on Bridge Street a few hundred feet south of the Mill Street intersection (*quelle hardiesse*), we'll be about at the beginning of the thickest and richest deposit of port and rail facilities imaginable. (pp. 157-58) (*quelle hardiesse* souligné dans le texte.)

Par un procédé de répétition et de supposition qui permettra ensuite une sorte d'hypotypose, le narrateur conjoint dans le récit (surimpressionne dans l'espace de la lecture) un parcours que les chaussées éventrées, les rues barrées rendent difficile dans le présent, et un trajet intemporel. Il affiche ainsi l'écart entre l'espace de la mimesis et celui de la narration, le décalage entre le lieu énoncé localement (i.e. à cet endroit du texte), le lieu de l'énoncé global et le lieu de l'énonciation. Néanmoins, il feint — *quelle hardiesse!* — de croire que l'intersection narrée est aussi dangereuse que l'intersection réelle. Le commentaire français devient un moyen de dire : « Personne ne sait mieux que toi, sage [lecteur] qu'il ne faut pas confondre la ville avec le discours qui la décrit. Et pourtant entre les deux il y a un rapport. »<sup>14</sup>

Que la perception de la ville soit inextricablement liée à la représentation mentale que nous avons de cités absentes, à un « référent imaginaire global » lui-même nourri et codé par les images culturelles se révèle, on l'a vu, dans les jeux du je-acteur marqués au sceau du film ou du roman noir, du film ou du roman d'espionnage, bref au sceau du grand syntagme narratif urbain. Ajoutons que pour évoquer rapidement les grèves, le narrateur fait appel à des schémas narratifs et dramatiques qui appartiennent à ce même métarécit. « A dock strike is a classic dramatic situation, written about and filmed numberless times. » (p. 160) Nul besoin donc pour lui de s'étendre davantage et il peut enchaîner, après une simple virgule, sur la remarque suivante : « and the longshoremen's unions are frequent for bitter attacks. » (*Ibid.*)

Par l'accumulation variable d'espaces, hétérogènes mais indissociables, la narration construit des épaisseurs changeantes. De telles laminations, comme aussi

la verticalité et la lenteur d'un récit qui ne devient événementiel que dans sa dernière partie retardent la lecture (sans pour autant la rendre laborieuse). Le lecteur/la lectrice ne peut pas se laisser glisser sans réfléchir sur la pente métonymique du « semi-documentaire, »<sup>15</sup> mais est constamment invité(e) à dépasser le mimétique dans sa re-construction du texte sur la ville.

De même que la ville-texte est polysémique, de même le texte sur la ville est susceptible de plusieurs lectures. De toute évidence, le dysfonctionnement du port est métaphore d'un blocage des relations tant économiques, politiques, sociales que simplement humaines et l'incident final emblématise plus singulièrement la tension entre l'Est et l'Ouest.<sup>16</sup> A un certain niveau d'interprétation, « Predictions of Ice » semble annoncer les avatars de la guerre froide, métaphorisée à la fois par les indications météorologiques (« the cold front, » « the freeze-up ») et par le petit drame qui se joue sur les quais, dans le silence, entre des hommes étrangers les uns aux autres, comme par la médiation, en un sens inefficace, du je-acteur. Les relations internationales se nouent, se tendent aussi, déjà, encore, à Montréal, chez nous. Petite allégorie politique.

D'autre part, l'importance du blé dans le récit ne peut manquer d'arrêter l'attention. Certes, que ce produit de base de l'économie canadienne soit utilisé ici comme synecdoque des produits que traite Montréal, le plus grand port céréalier du monde,<sup>17</sup> assure le fonctionnement mimétique du texte et donc sa transparence. Mais ce choix est surdéterminé. Puisque le blé est pour les occidentaux l'aliment par excellence (« Grain and its product, particularly high grade flour are keys to life »), bloquer les expéditions de cette céréale, c'est entraver la mission nourricière du Canada. Mis au courant des sabotages qu'a provoqués sur les quais la vente de blé à la Russie, le je-acteur commente non sans ironie : « Feed the hungry . . . I seem to remember reading something about that somewhere. » (p. 166) On retrouve ici la dimension politique — et au-delà une certaine image quasi mythique du Nouveau Monde comme grenier du monde. Mais ce qui fonde l'ironie de ces propos, est-il besoin de le préciser, c'est que les réminiscences dont le je fait état renvoient à la Bible et s'insèrent dans l'isotopie religieuse qui traverse le texte.

D'une manière générale, les riches associations du blé, symbole de la pérennité des saisons, de la mort et de la renaissance, établissent un lien entre l'organisation cyclique du recueil, *Around the Mountain*, et « Predictions of Ice, » en rappelant que l'hiver n'est qu'une phase cosmique de latence. Plus particulièrement, le blé est dans la parole biblique emblème du Christ lui-même.

Or cette signification du blé dans le paradigme religieux du récit affleure tôt. Dès le moment en fait où le narrateur déploie une vue panoramique et synthétique du port :

What you see from here are the immense grain elevators and some of the meat handling warehouses: rivers, bread, meat, nothing more human. The proof lies in the magnificence, the grand scale, of these buildings, among the noblest works of man, the means by which a people is fed.<sup>18</sup>

Au niveau littéral, il ne s'agit certes que d'existence matérielle et physique. Mais la métonymie *bread* là où l'on attendrait *wheat*, ou *grain*, la transformation, au bout d'une phrase qui prétend faire voir (*What you see*), du bref paradigme descriptif (*je-*

vators, warehouses) en un paradigme discursif et thématique qui décline non plus le portuaire mais l'humain,<sup>19</sup> tout cela est invitation à voir avec les yeux de l'esprit. Invitation donc à lire dans ce pain, le pain de vie, le pain eucharistique ; dès lors la description des silos comme « the noblest works of man, » malgré ses échos homériques,<sup>20</sup> n'est pas sans évoquer les cathédrales. Dans le champ sémantique de la religion — dont il faudrait pouvoir étudier de plus près les manifestations textuelles — la *glace* s'oppose au pain eucharistique comme une figure de la non-vie, voire peut-être de l'enfer, si l'on songe à Dante, que Hugh Hood connaît bien, ou à « l'enfer polaire » de Baudelaire.<sup>21</sup> Interprétée sous cet angle, la nouvelle met en fiction — plus qu'en scène — un drame spirituel dont l'enjeu est le pain de vie, le salut, et où les obstacles sont la cupidité des hommes, leur égoïsme et leur indifférence. (Même si « nous » ne participons pas directement aux marchés qui déclenchent la violence sur les quais, « nous oublions » que les dockers et les ferliers sont des « keys to our lives, » et que nous sommes des consommateurs de ces produits qu'expédie le port.)

De ce point de l'espace-temps narré, le narrateur-prophète nous avertit qu'il est tard ; et à ce point du cycle narratif, l'idée de la perdition ne peut qu'intensifier une note sombre déjà entendue dans certaines nouvelles précédentes, et singulièrement dans « A Green Child. »<sup>22</sup> Toutefois, la position de « Predictions » dans la série, entre « Starting Again on Sherbrooke Street » (C'est moi qui souligne) et « The River Behind Things » qui se termine le jour de Noël, ramène la prophétie à un avertissement, si solennel soit-il. Les multiples références à l'Est dans ce texte, et, par exemple, la vision ultime du cargo « moving slowly eastward, » sont proleptiquement reliées à la dernière nouvelle, laquelle ne clôture textuellement le cycle d'*Around the Mountain* que pour mieux l'ouvrir allégoriquement sur l'incarnation et la promesse de rédemption. Dans cette perspective le gel du Saint-Laurent figure « la liturgie cosmique, le mystère de la participation de la Nature au drame christologique » qui, selon Mircea Eliade, « sont devenus inaccessibles aux chrétiens vivants dans une ville moderne »<sup>23</sup> mais que le narrateur/l'auteur tente de nous faire retrouver.

Par là le narrateur continue l'œuvre de « cosmisation » (Eliade) des premiers explorateurs et colons qui, prenant possession du Nouveau Monde au nom du roi de France et de Jésus-Christ ont, par une sorte de répétition de l'œuvre du Créateur et du geste du premier Adam, consacré les lieux en les nommant : Ile-Jésus, Lac Saint-Louis, Fleuve Saint-Laurent (nom qui unit l'eau et le feu).<sup>24</sup> Comme les autres récits du recueil, mais avec plus de clarté, « Predictions » répète ce geste fondateur de consécration. Pour le narrateur, conter Montréal c'est montrer le sacré, rendre visible l'invisible. C'est révéler, entre autres, le fleuve qui peut rester « mysteriously invisible » aux usagers mêmes de la ville (p. 156) ou marquer la centralité de Montréal.<sup>25</sup>

La vision sacrallsante du narrateur s'autorise dès l'*incipit* de la description profane que donne de Montréal un livre de géographie — anonyme.<sup>26</sup>

Great cities are built on the shore or by important cross-roads or on a hill. "Montréal," says the geography book, "is built on four islands formed by the confluence of the Ottawa and the Saint-Lawrence. The chief topographical prominence of the largest island is the hill or mountain for which the city is named. Volcanic as late as the Palaeolithic, its crater may still be seen, the "Beaver Lake" of a popular mountain top park." (p. 155)

Avec les *quatre* îles, qui correspondent aux quatre directions de l'espace cosmique et à la *division* en quatre,<sup>27</sup> avec le confluent de ses *deux* fleuves et sa montagne, axe auquel il ne manque même pas l'*omphalos*,<sup>28</sup> le cratère, semblable à la bouche de Iehôm du Rocher de Jérusalem, Montréal fait véritablement figure d'*imago mundi*. La description scientifique, en un sens, garantit que l'archétype n'est pas une projection du narrateur mais est bien inscrit dans la géo-graphie. Montréal est telle qu'elle est parce qu'il y a un ordre dans l'univers sur quoi la ville, les activités humaines se fondent. Centre du monde, l'espace de Montréal permet de communiquer avec le transcendant. Microcosme, il emblématise toutes les autres cités, qui sont comme autant de centres du monde. Ainsi est implicitement niée la dualité entre la ville et la nature, la ville et l'homme.

Dans la conception du narrateur (et de l'auteur si l'on en juge par ses déclarations à J.R. Struthers et son essai « The Ontology of Superrealism »),<sup>29</sup> la ville, loin d'être décentrée et privée de sens, loin d'être comme le Londres de T.S. Eliot « Unreal City, » est au contraire surabondance de réalité, interpénétration de la *Civitas Dei* et de la *Civitas terrena*, intersection du sacré et du profane, de l'éternité et du temps.<sup>30</sup>

### *Palimpsestes*

Le discours sur la ville ne peut donc que nous ramener à notre point de départ : la ville est texte. Avec cette différence, toutefois, que le texte n'est plus simplement celui que tracent des programmes humains dans l'espace topique mais un palimpseste où transparaît l'ordre divin qui accomplit et abolit le temps. Ou pour dire les choses autrement, si, à un premier niveau d'analyse, Montréal a pu nous apparaître comme le destinataire d'un schéma actantiel dont le port est le sujet et le Canada/le monde le destinataire, à un autre niveau, Montréal (ville et port) est le sujet — parfois l'opposant — d'un programme dont Dieu est le destinataire et l'humanité le destinataire. Et c'est ce programme caché/montré que met en mots la narration. Analogue de l'espace topique, le récit lui-même est palimpseste où l'écriture du narrateur-destinataire recouvre celle, encore déchiffrable à qui partage sa culture, d'autres scripteurs, prophètes, évangélistes, pères de l'église, voire écrivains, où sous le documentaire se donne à lire l'allégorie spirituelle.

Bien que la vision de la ville qui informe « Predictions of Ice » comme les autres chapitres du livre se démarque de la vision communément exprimée dans les textes urbains contemporains, la narration hoodienne a cependant ici quelque chose de résolument moderne que je décèlerais plus particulièrement dans la spatialisation du récit et dans le va-et-vient qui ne cesse de nous renvoyer des traces du monde dans le récit aux traces de récit dans le monde. Toutefois, si le voyage dans lequel le narrateur-guide nous entraîne à sa suite peut devenir un voyage spirituel, dans la mesure où il (ré)éduque et notre vision et notre mémoire, c'est en vertu d'un pré-supposé qui tient que nous pouvons accéder au réel par l'intermédiaire de l'artifice : le jeu avec la polysémie des mots, avec la transparence et l'opacité du langage, les ressources persuasives de la rhétorique, les subtilités des rythmes. L'art de Hugh Hood réussit à nous faire partager, au moins le temps de la lecture, une euphorie spatiale née du sens de la dimension sacrée de notre existence dans le monde.

NOTES

<sup>1</sup> Hugh Hood, *Around the Mountain, Scenes from Montreal Life* (Montréal : Peter Martin Associates, 1967). Toutes les références indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

<sup>2</sup> J.R. (Tim) Struthers, « An interview with Hugh Hood, » in *Essays On Canadian Writing*, 13-14 (Winter/Spring, 1978-1979) p. 44. Cette interview très riche donne une bonne idée de la vaste culture, des buts et des méthodes de l'auteur. Le numéro d'ECW tout entier consacré à Hood est à recommander.

<sup>3</sup> Voir Struthers, p. 45.

<sup>4</sup> Je ne peux pas approfondir ici, faute de place, des points qui mériteraient de longs développements ; je compte les reprendre dans un article ultérieur.

<sup>5</sup> « Ayant baptisé *analepses* et *prolepses* les anachronies par *rétrospection* ou *anticipation*, on pourrait nommer *syllepses* (fait de prendre ensemble) *temporelles* ces groupements anachroniques commandés par telle ou telle parenté spatiale, thématique ou autre. La syllepse géographique est par exemple le principe de groupement narratif des récits de voyage enrichis d'anecdotes tels que les *Mémoires d'un touriste* ou le *Rhin*. » (Gérard Genette, *Figures III*, Paris, 1971, p. 121.)

<sup>6</sup> J'emprunte, bien entendu, le modèle actantiel à A.J. Greimas : voir en particulier *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Paris : Hachette, 1971).

<sup>7</sup> Cette sélection s'explique aussi en fonction des autres récits qui ont mis en évidence d'autres programmes (en particulier sportifs et artistiques), il faudrait cependant se demander pourquoi le port, présenté ici comme aux origines de la ville, apparaît si tardivement dans le cycle. Une explication se trouve sans doute dans la violence endémique de cette partie de la ville qu'il vaut mieux faire coïncider avec l'hiver pour renforcer la thématique rédemptrice du recueil.

<sup>8</sup> Le narrateur n'exclut pas les aspects touristiques du port et une belle analepse évoque le départ d'une croisière sur la Saguenay. « Once at the end of a sweltering summer I stood at the extreme edge of that wharf and watched the wedding-cake shape of one of those steamers, the *Tadoussac* or the *Richelieu* float off illuminated into a soft gray twilight, all lights blazing, band playing, faint shouts of good cheer ringing across calm water. The river opened before her, under the great Jacques-Cartier she went, broad-beamed and dignified, softly outlined, gone. » (p. 158)

<sup>9</sup> A.J. Greimas, « Pour une sémiotique topologique, » in *Sémiotique et sciences sociales* (Paris : Seuil, 1976).

<sup>10</sup> L'épisode fictionnalise, outre la violence, la non-communication entre les hommes : le je-acteur ne peut lire les caractères cyrilliques qui indiquent le nom et le port d'attache du cargo ; les marins russes qu'il a alertés ne lui parlent pas ; et le silence est fait sur l'incident qui n'est ni déclaré à la police par le narrateur-témoin ni rapporté par la presse.

<sup>11</sup> Le je-acteur enlève son manteau et en fait une sorte d'oreiller pour y appuyer la tête du blessé (p. 163).

<sup>12</sup> Greimas, 1976, p. 155.

<sup>13</sup> Le choix de la Customs House, bien que topologiquement justifié, rappelle au lecteur un autre *sketch* célèbre, l'évocation de Salem, au seuil de *The Scarlet Letter*, dans une introduction intitulée « The Custom House. » Et si mon lecteur/ma lectrice pense que je laisse la bride à mes associations, je l'invite à lire les pages où Hugh Hood explique tout ce qui rentre en jeu au moment où il pense à écrire une histoire de bateau : les associations vont du Nouveau Testament à Byron, Tennyson, Pound, etc. en passant également par le naufrage du Titanic et la bataille navale entre le *Bismarck* et le ... *Hood*, l'arche de Noé, etc. « That's the kind of mind I have ... You can't write a story about a boat in a vacuum. Any boat story is going to have all these things carried along. » (Struthers, 32-33).

<sup>14</sup> Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, traduit par Jean Thibaudeau (Paris, 1984), p. 75. J'ai remplacé l'adresse à Kublai Khan par l'adresse au lecteur.

<sup>15</sup> « I'd already been tinkering around with a kind of fiction very close to fact, the semi-documentary pieces of *Around the Mountain*. » (Hugh Hood, *The Governor's Bridge is Closed*, Ottawa, 1973, p. 7.)

<sup>16</sup> Le contexte international est évoqué aussi par la supposition argumentative d'une guerre de libération (p. 156).

<sup>17</sup> Selon *The Canadian Encyclopedia* de 1900.

<sup>18</sup> Le texte nous fait passer de « a people » qui dans le contexte désigne les Canadiens, à « the hungry » qui sont les affamés du monde entier — et les affamés de justice.

<sup>19</sup> « Rivers » est aussi un écart par rapport à l'isotope humaine qui demanderait « water » mais le mot n'est pas immédiatement perçu comme métonyme puisque nous partons d'une description du

port et la substitution n'apparaît que rétroactivement. Lorsque le mot est senti comme figure, sa forme plurielle nous permet peut-être de l'associer aux fleuves du Paradis.

<sup>20</sup> R. Smith m'a suggéré l'allusion homérique au cours de la discussion qui a conclu la séance «La métropole dans la littérature.»

<sup>21</sup> Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, LIX, «Chant d'Automne.» On pense aussi à Robert Frost dont le poème «Fire and Ice» envisage deux formes d'apocalypse :

Some say the world will end in fire,  
Some say in ice.

.....  
I think I know enough of hate  
To say that for destruction ice  
Is also great  
And would suffice

(*The Poems of Robert Frost*, New York, 1946, p. 232).

<sup>22</sup> Simone Vauthier, «Nocturne montréalais : une lecture de «A Green Child» de Hugh Hood,» à paraître dans *Ranam*.

<sup>23</sup> Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane* (Paris, 1971), p. 151.

<sup>24</sup> Fidèle à son contrat «documentaire», Hugh Hood utilise des toponymes référentiels qui renforcent l'illusion mimétique. Mais ceux qu'il choisit sont susceptibles de fonctionner aussi bien dans son système allégorique. Ainsi des noms religieux ou bien de «Bridge Street» qui incite à penser l'espace d'îles et de rivières en termes non de coupure mais de connexion.

<sup>25</sup> C'est donc désigner un autre espace-temps que celui où nous croyons vivre mais qui est totalement imbriqué dans ce dernier. A partir du documentaire, Hugh Hood suggère quelque chose de ce que fait entendre Italo Calvino, dans sa combinatoire de villes fantasmagiques. Cf. la fin de la description de Bérénice. «Tu auras tiré de mon discours cette conclusion que la véritable Bérénice est une succession dans le temps de villes différentes alternativement justes et injustes. Mais ce dont je voulais te faire part n'est pas là : savoir, que toutes les Bérénice à venir sont déjà en cet instant présentes, enroulées l'une dans l'autre, serrées, pressées, inextricables.» *Les Villes invisibles*, p. 187. Cette idée se retrouve encore plus clairement, métaphorisée par la «construction de ruines» (Robbe-Grillet) dans une nouvelle comme «A Green Child.»

<sup>26</sup> De mon espace strasbourgeois, il ne m'a pas été possible de vérifier la source de cette description.

<sup>27</sup> La division en quatre des villes et villages dans de nombreuses sociétés répétait la cosmogonie. Eliade donne l'exemple de la *Roma Quadrata* qui «doit être comprise non pas comme ayant la forme d'un carré, mais comme étant divisée en quatre» (op. cit. p. 43).

<sup>28</sup> Eliade, pp. 40-41.

<sup>29</sup> Cet essai repris dans *The Governor's Bridge is Closed* ne parle pas spécialement de la ville mais du monde et de l'art. «I love most in painting an art that exhibits the transcendental element dwelling in living things. I think of this as true surrealism» (p. 130) ou encore : «What we are united to in this world is not the physical insides of persons or things but the knowable principle in them. Inside everything that exists is essence, not in physical space and time, but as forming space and time and the perceptions possible within them.» (p. 131)

<sup>30</sup> «I don't think of the heavenly city as the end of things to come at the Last Judgment. I think of the heavenly city as existing now, and of the earthly and heavenly cities as really interpenetrative all the time.» (Struthers, pp. 74-75) Cette conception augustinienne de la cité est reprise par certains théologiens de la ville. Cf. : «Ces deux images, nous le savons, coexistent en toute ville. Ces symboles renvoient moins à des réalités historiques qu'à deux sens possibles de la ville, entre lesquels il faut choisir. Et même si ce que symbolise Babylone paraît toujours l'emporter, en définitive, nous dit l'Écriture, c'est pourtant Jérusalem qui est l'objet de la promesse divine. Il est donc possible de croire que nos villes ont aussi quelque chose de Jérusalem, et qu'elles ne dérivent pas forcément vers la figure tyrannique de Babylone. Il est possible de croire, cela veut dire : il faut ouvrir les yeux et discerner où et comment la promesse de rendre la ville humaine peut et doit se réaliser,» etc. Eric Fuchs, «Babylone ou Jérusalem : la symbolique de la ville dans la tradition biblique» in *L'Homme dans la Ville*, ouvrage collectif (Publications de l'Université de Lausanne, 1984), p. 15.

<sup>31</sup> Dans l'intertexte, on trouve par exemple, Ézéchiel, 18, 7, («hath given his bread to the hungry») et 18, 16 ; Mathieu, 25, 35 («For I was a hungered, and ye gave me meat») et 37 («Then shall the righteous answer him, saying Lord, when saw we thee ahungered and fed thee?») etc., ou Saint-Clément d'Alexandrie : «Bienheureux ceux qui nourrissent les affamés de justice par la distribution du Pain» (cité in Jean Chevalier et al., *Dictionnaire des Symboles*, Paris, 1968, p. 577).

## HUGH HOOD'S "CANADIAN STYLE"

by Clara THOMAS  
York University

Analyse du « style canadien » de H. Hood dans les cinq premiers volumes de *The New Age*. L'entreprise est ambitieuse : Hood se propose de présenter tous les aspects de la culture canadienne, même les plus populaires, dans une œuvre qui servira de mémoire collective au groupe. La technique d'accumulation qui caractérise son style fait de *The New Age* un ouvrage de mythologie documentaire où se retrouve toute l'expérience canadienne, au moins dans sa dimension urbaine.

An analysis of the "Canadian style" of H. Hood in the first five volumes of *The New Age* which ambitiously aims at recording the collective memory of the Canadians and the various aspects of their culture even the most popular ones. The technique of accretion is the dominant feature of Hood's method. It makes *The New Age* a work of "documentary mythology" which sums up the whole Canadian experience, though it is limited to its urban dimension.

Close to the end of *Reservoir Ravine*, the third in Hugh Hood's projected twelve volumes of "The New Age," Matthew Goderich, the narrative centre of the entire enterprise, tells an old friend of his mother's that he is "working on a major project, a study of the national character as expressed in modes of our art. I believe I'll call it *The Canadian Style*, I expect to give it a decade or so."<sup>1</sup> "How prodigal!" she replies. Her tinge of sarcasm used to be a commonplace response to Hood's pronouncements on his own mammoth undertaking, and the word "prodigal" with its biblical echoes of riotous living and wasted substance, requiring the forgiveness of a loving, long-suffering parent, is as Canadian in its style as anything in the series. We are skeptical of large claims and often mean-minded about large achievements. But it is certainly time for us to suspend our doubts, if we did doubt, for Hood has now published five of his twelve volumes. A shape is evolving, perhaps a kind of Canadian epic "with comic interludes but no satiric ones," but without the kind of epic hero that Hood described at some length in *The Swing in the Garden*:

The heads of our novelists and poets, Murray Sansfoy, Alcide Beaulieu, turn again and again toward Louis Riel, Brébeuf, Almighty Voice, when they might better have a good look at the figure of the locomotive engineer. Maybe Sir William Van Horne is our Achilles.<sup>2</sup>

Hood follows Harold Innis in seeing physical, geographical communication links as key factors in Canada's development and survival. There is no doubt about that, as passage after passage attests, beginning with Matt's earliest memories of the railway cars passing on the tracks just beyond his backyard. But Matt Goderich is no epic hero in the style of Van Horne, mover and shaker of the C.P.R. Matt's remembering journey goes beyond communication to community, the simultaneity of all experience in the consciousness of the individual and the ultimate brotherhood of man under the fatherhood of God. Robert Lecker has written:

Without this brotherhood, the individual means nothing, and so Hood concerns himself not only with the individual, but also with the self in relation to his family, his society, his place in cultural time.<sup>3</sup>

I would go further than Lecker. Brooding on his complex heritage in *Reservoir Ravine* Matt Goderich says:

Your present when you are an infant isn't simply what happened since you saw the light. No. No! It is what your parents are feeling and thinking and talking about, what your family has been experiencing for an indefinite time past, what the people of your country have evolved as their national character and culture . . . there really is such a thing as national character, national mythology, which is a part of your presence as soon as you possess "your experience." It is a complex fate to be anybody. (*R R*, p. 196)

What Goderich is saying here and in his following passages is that brotherhood *is* and *is inescapable*—we are born into it, in families, in nations, in mankind, and the entire purpose of an individual life is to train for brotherhood's responsibilities, to fulfil them and so to honour the divine purpose: "The ultimate thrust of the Deity is the bringing-to-birth of personal natures." (*R R*, p. 194) Before anything else Hugh Hood declares himself to be a Roman Catholic novelist.<sup>4</sup>

Matt Goderich is certainly no man of action, no Achilles. His view is retrospective, but the process in which he is engaged carries his memories—and before his own memories the mythologies of family, nationality and religion—into an always-enlarging present consciousness. The actions in which he has participated and in which others before him and around him have participated, are the dynamics of his present exercise in extracting and assimilating their meaning and significance. Matt's is no exercise in nostalgia; it is primarily a record of the process of man learning, an exercise in the expansion of consciousness, the growth of a man's mind: "Calendar time. Chronological time. Psychological and emotional and instinctual time, physiological growth time." (*SG*, p. 131)

Part I of "The New Age," *The Swing in the Garden*, takes Matt in chronological time from his birth in 1930 to the beginning months of World War II in the Fall of 1939. Part II, *A New Athens*, skips to the events of 1965 and 1966; in personal memory time Matt now draws on the experience and learning of thirty-five years. Part III, *Reservoir Ravine*, moves from Matt's first person narrative to third. It moves into historic time, telling the story of Matt's mother and father, Isabelle Archambault and Andrew Goderich, their courtship and marriage, beginning in 1922 and ending just before Matt's birth in 1930. Well on in the book, first person narration is resumed with Matt's voice. The year of his remembering is 1979; he is forty-nine. Part IV, *Black and White Keys*, begins with Andrew Goderich in Ottawa in 1941 and ends in Haifa in 1946, as he begins to write *Sin Quantified: Axioms of Genocide*, his denouncing of war-time atrocities and his plea for world peace. The *coda* of the book is the text of Andrew Goderich's speech in Stockholm in 1950, where he received the Nobel Peace Prize for that year. Andrew's wartime story as an agent for the rescue of European Jews, particularly of the eminent scientist, George Mandel, is told in the third person. Interspersed, however, is Matt's first person account of his early teen-age years in war-time Toronto. Part V, *The Scenic Art*, Matt's story of his and Edle Codrington's early married life and of the rise of Adam Sinclair, the neighborhood runt of Matt's early

years, to fame as a writer and of Matt's brother Tony's rise to fame as a novelist/dramatist, moves from the early 1950s to 1965, the period just before *A New Athens* begins. Thus this cluster of five novels covers a historical time span of sixty-two years, but in Matt's remembered time, fifty-four years, his age at the end of *The Scenic Art*. Matt's is Hood's own age and as the books go on, he moves on in time as Hood does himself. His place in time is sometimes made explicit, more often left obscure, a wise technique, leaving Hood free to have later episodes in Matt's experience recounted by another voice, should he wish to do so. But Matt is always at the centre of the myriad interwoven strands that Hood is shaping into his design.

Hood's documentary impulse (or obsession) is of paramount importance to all the books; in *Reservoir Ravine*, it is particularly striking since the illusion given the reader is not of Matt himself remembering, as in the first two, but of the past immediately before his time, the twenties in Toronto. Hood builds his structure by the accretion of detail—and no detail is too inconsequential to be significant. We are given portrait after portrait of Toronto as it was, by episodes describing Isabelle at college, at work in a bank, in an ice-cream parlour, summering on Toronto Island, walking and talking with Andrew and Hank Forbes, his rival suitor from Winnipeg, and even, a lovely incongruity, an epiphanic episode in an ice-house.

Then the sun passed over the skylight, as Hal had expected, and the event which he had hoped for now took place. The entire ice-house filled with radiance and the blue-grey walls leaped into colours. High up above in the loft, walls of rainbow seemed to lean over them; they were imprisoned in a diamond in the sun.

He turned to watch them in the gleaming blocks. Their forms swam together, seemed to merge, closer, closer. Then he overheard Isabelle.

He heard her say, "My sweetheart, my dear," as he stopped his ears. "I will, I will, yes, I will." (*R R*, p. 129)

Hood points his readers towards layer after layer of the culture of the place and time: economics—the running of the bank and the historic episode of the burning of an issue of bank-notes; the dire foreshadowings of Andrew's friendship and discussions with Samuel Aaronson, the German philosopher who finally returned to his country in 1927: "In the following decade the correspondence between Samuel Aaronson and Andrew Goderich grew irregular, then tenuous, then seemed to draw to a close." (*R R*, p. 160) Intimations of disaster are rare, however; the dominant tone in *Reservoir Ravine*, as in all the works except *Black and White Keys*, is playful. This tone is one of Hood's great strengths, so dominant throughout "The New Age" that it can sometimes be seen as a weakness as well; away from it, the dark portions of his work, much of *Black and White Keys*, for instance, may not resonate convincingly to his readers. At its best, however, and this is a great deal of the time, the tone reaches out to the reader, inviting him to join a game whose enjoyments are limitless and whose possibilities stretch into universal community. The game is far from trivial—it embraces all of life and death, all the past, the present and the future and, as all its elements are important, so are all its players vital.

Hood is an *afficionado* of popular culture and he is enchanted by its details. Nothing is too trivial to add a dimension to his structure. A discussion of Isabelle's underclothes begins a vignette of far-reaching meaning: "Crêpe de Chine jumpers, early specimens of art-silks, and, most remarkable phenomenon of all, the undergarment known to her mother as a soutien-gorge, now revealed to the world under its

novel style as the brassière." (*R R*, p. 11) From this introduction, and an account of Isabelle and her friend Enid inspecting this "sinister new bit of under-clothing" on their friend Emma in a women's washroom at University College, Hood, as is his custom, moves on and out, finally making a statement of social implication:

It became possible to purchase a brassière in the Toronto department stores, of recognizable post-war design and fabric, within weeks of this conversation. Demand creates supply. Hordes of young women of Isabelle's and Enid's age descended on the counters of Eaton's and Simpson's stores in the fall and winter of 1921 and 1922, demanding access to undergarments of this kind, perhaps a more telling sign than anything else that happened that winter of profound currents of social change. The day Isabelle Archambault first put on a brassière—and it wasn't easy—the fabric of family life on Sackville Street seemed altered out of all recognition. (*R R*, p. 12)

There are myriads of such excursions into popular culture built into all the works—music, movies, sport, cars, clothes, games, food, drink, paintings—and Hood's typical method is always the same, to move from the particular detail to general observations and to build thereby a many-sided, many-layered structure, an accretion as painstakingly fashioned as a coral reef and intended to be, finally, as undeniable and indestructible.

My choice of that particular illustrative passage was made on another ground as well; a woman reading any part of "The New Age," but most particularly *Reservoir Ravine*, must surely be beguiled by Hood's obvious liking of women. The brassière section which must amuse and inform any woman is only one of many such. There is no condescension in his tone toward Isabelle, but there is much affection, understanding and a vast curiosity about the details of female culture that few male writers can match. Isabelle is a "new woman" of her time and encouraged to be so by her parents. She is a heroine when she dares to disguise herself as a boy to get into a Hart House debate and then, more daringly, speaks passionately against war and for the infant League of Nations in the presence of the august visitor, Arthur Balfour himself. She is a rebel when she cuts her hair, and her mother is an accomplice and comforter (a woman my age always remembers vividly the day in the twenties when her mother cut her hair, an act at that time symbolizing liberation). She is conventionally feminine but more than usually gifted when she makes an exquisite evening dress out of the length of lilac blue silk from the House of Worth that her aunt gave her. She flirts with both Andrew and Hank, but she marries Andrew and loves him with passion and laughter. As drawn by Hood and remembered by Matt she is idealized, certainly, but what woman does not want to live in her son's memory as she does. She is proud, loving, charming, resourceful, tart-tongued and convincingly "real." When, late in *Reservoir Ravine*, we find out from Matt that in 1979 she is widowed, blind and in a nursing home, we can accept his loss and pain when he says: "She doesn't like me to come. She doesn't like me to see her when she can't see me. She doesn't like to hear me talking when she can't see my expression." (*R R*, p. 218) Even more, we can believe in Isabelle's enduring pride.

The playfulness of Hood's tone permeates *The Swing in the Garden*. There, for instance, the portrait of young Matt as a comic-epic hero according to the tried and true definitions is one of the entertainments of the text. Epic battle—the Saturday

afternoon donnybrooks at the Beverly movie house, always ending in the departing of young Adam Sinclair and Matt's embarrassed protecting of him; the tests of valour—Matt's infant conviction that he can walk on the water in his new boots, his subsequent ignominious plunge to the bottom of the pond and his rescue by Hank Forbes, an unlikely *deus ex machina*; the epic machine—Matt's sailing off down the street in his brand new toy car with Isabelle in consternation flying after him; love—young Matt's adoration of Letty Millen and the narrator Matt's conviction that "there are no long romantic epics about the loves of six-year-olds. This is only because there are no six-year-old epic poets;" (S G, p. 34) and always the multiple quests. Matt shows himself as learning, being rebuffed, feeling the hard edges of all the situations he grows into, but always learning, seeking, never gallantly defeated—a very funny and gallant little boy-hero:

When I started to puzzle over these matters, at Jackson's Point in 1931, I first thought of myself as like a young tree, adding a ring, a year's growth, as each cycle of the seasons drew to completion. I could almost feel myself forming a new ring around my middle, the older wood deep in my guts compressing, turning a darker colour, while fresh, sap-oozing white fibre formed under the skin. When I thought of summer coming along, I felt like a tree. I had a new ring. I never felt as [if] I'd become a different person. Meditation convinces us of this: we can't imagine ourselves as you or him, only as "I". (S G, p. 133)

Quests and journeys are constant in all the books: In *The Swing in the Garden*, Matt's explorations move out from his own backyard to his immediate neighbourhood, to the schoolground and the movie house, to other areas of the city as the Goderich's move, then north beyond Toronto and south to the Island. *A New Athens* begins with Matt hiking through the country north of Stoverville [Brockville, east of Toronto on Lake Ontario], discovering the networks of old roads and abandoned railway lines, relics of our linkages through time and space. *Black and White Keys* delineates one culmination of Andrew Goderich's quest for social justice and peace among nations. It had begun long before, in his youth, in his years at the University of Toronto, when he taught philosophy, honoured J. S. Woodsworth, had hopes of the League of Nations, discussed ethics with Samuel Aaronson, published his first book, *The Place of Conceptual Thought in Ethical Judgments* and finally, during the Depression of the 1930s, resigned from the university on a matter of principle. His war-time journey to save George Mandel seemed to be thrust upon him; actually, as Hood is engaged in making plain, his whole life had been a preparation for just such a quest, translating into action the concept and convictions he had developed and lived by. Hood's tone is sombre here, of course, but its playfulness becomes dominant again, and Matt becomes the comic-epic hero again, as he dreams of greatness as a band-leader, bemused and enchanted by Hollywood's sweethearts and radio's singing idols, Crosby, Como and Sinatra. In *The Scenic Art* international culture comes to Canada as the dream of the Stratford Festival comes true. Then, Adam Sinclair, actor, and Tony Goderich, writer, pursue their successful quests to dramatic development and renown in England. Journeys in space mean journeys in spirit; both mean growth, always necessary and inevitable, ultimately benign and according to the workings of a Divine Will: "Grown to manhood, I took my turn at airlines and ships and have continued to bear in mind the relation between voyages on wheels, on wings, on water, and those whose voyage has been temporarily stilled." (S G, p. 106) Like the living, the dead are a continuing part of the questing community of mankind.

Hood describes himself as writing "documentary fantasy."<sup>5</sup> I would describe it rather as "documentary mythology;" he needs, enjoys and has grown himself by the kind of accretion process he shows in *Matt Goderich*. I have never heard him challenged on a fact; my own experience corroborates thousands of his facts. This, of course, is one of the pleasures of reading "The New Age"—I am constantly reminded that I, too, possess this fact or that one in my own web of experience. But the facts are not there for themselves; they are there to give meaning, body and mass to individual experience first, then to Canadian experience. Society's concerns, "the myths of concern," are illustrated in them.<sup>6</sup>

Matt Goderich remembers the young Matt's meeting with Bea Skaithe, for example. He moves backwards in her history in a series of ever-broadening circles—family history, family pretensions (these in themselves a mythology of speculation), the Skaithe's place in Canadian social and industrial history, their place in the complex social network of the time, finally returning to the young girl, herself the repository of all this mythology. (*S G*, pp. 77-80) Matt's voice, Hood's tone, saves all this from being pedantically burdensome or pretentious, either on character or reader. We are simply drawn into it all as privileged confidantes—it is not just a history lesson, but not just a gossip session either. Bea Skaithe is given dignity and potential interest by all the revelations and by the accumulation of history and mythology that she encompasses. Finally, when the passage ends Matt's voice resumes with a wonderful thump of what was important to his ten-year-old self: "Bea Skaithe was born in 1930. So was I. She was one lousy skater..." (*S G*, p. 80)

It is certainly possible to read "The New Age" as an extended template of "Canadianness," always depending, of course, on the primary acceptance of Hood as a Catholic novelist, his over-arching redemptive vision both the dynamic for his work and its all-containing seal. Much of our familiar literary mythology is missing, however, as John Orange has succinctly pointed out:

Hood's fiction contains no real "bush garden," few pioneers or immigrants battling the wilderness (not as major character at any rate), no animals to speak of . . . , no Indians or Eskimos, few ghosts or puritans, and very few "victims" as Atwood describes them. There are artists; but they are not paralysed, drowned, or frozen, though some seem to "fail" by compromising the integrity of their art.<sup>7</sup>

He is also among the small number of our writers who have portrayed the city as a benign and sympathetic environment for men and women. Quoting Orange again,

For Hugh Hood the human city can even prefigure the New Jerusalem. This is not to say that Hood likes *everything* about the city. In fact the more anonymous that environment tends to become, the less he trusts it. For Hood the city is a fine place to live in as long as it has recognizable *neighbourhoods* containing stable points of reference (sales clerks, signs, storefronts, etc.) by which one can always take one's emotional and even moral bearings.<sup>8</sup>

These elements in *The New Age* are acceptable, or welcome, correctives to the bleakness of vision which sometimes seems overwhelmingly present among our writers. However, there is one stubborn problem with *The New Age* as the volumes progress and that is the increasing difficulty of "placing" Matt. At the end of Leacock's

*Sunshine Sketches of a Little Town*" (and Leacock is a writer whom Hood admits as a powerful influence), the narrator is revealed as taking his ease in a comfortable armchair in the Mausoleum Club, far from "the little town in the sunshine that once we knew."<sup>9</sup> Is Matt speaking from some Mausoleum Club, or from some New Jerusalem? His extreme detachment from the events of his own life becomes less and less credible. In *The Swing in the Garden* the narrator, Matt's, combined detachment and playfulness of tone saved young Matt from sentimentality and made him totally believable. This is an enviable distance and stance from which to look at one's childhood self. Not so as Matt matures: when he tells us, in *Reservoir Ravine*, that his and Edie's marriage is over or when, in *The Scenic Art*, he gives us a number of strong hints that his brother, Tony, has usurped Matt in Edie's love and loyalty, it is difficult to accept a similar detachment. Is Matt, whom his author set up so convincingly in *The Swing in the Garden* as a reliable narrator, really anything but—or is he really incomprehensibly unfeeling? Or are we meant to accept his philosophic conviction of Divine plan and an achieved personal grace as overriding all other emotions and considerations? Can anyone really be without anxiety and without guilt, as Matt seems to be? In Hood's own understanding of what he means by "documentary fantasy" these questions may well be inappropriate, linking it as he does repeatedly to religious allegory rather than to any more familiar modes of fictional writing. However, we can hardly expect *The New Age* to require the author's glossary as an apology for his work and an illumination of his intentions and meanings.

In an interview with Tim Struthers, Hood spoke of the paintings of Monet and Bonnard: "I think that what they have in common is the intense ability to unite mentality and senses in a projection of an imagined world. Their worlds are like gardens. The water lilies paintings or those late canvases of Bonnard—they're gardens which are pulsing with life. You can enter into them very freely . . ."<sup>10</sup> When, in *A New Athens*, May-Beth Codrington talked to Matt about her painting she said:

You see, Matthew, the trouble with all this so-called Canadian art, that you meddle about with, is that it's cut off from the world of vision. Group of seven, group of eight or ten, there's nothing inside them. Emily Carr. Trees and Indians, no footing in the other world for our art. That's a bad thing. The people who paint in this country think that they must go to the majesty of the great outdoors, the world of trees and rocks, of material things, for their subjects. Of course the true subject for the painter is the soul's voyage in the companionship of Jesus and the angels.<sup>11</sup>

A transcendent Christian vision, a garden of earthly delights and a Whitmanesque fusion of the sensual and the spiritual—it sounds a tall order, but—Hood's "Canadian Epic, Canadian Style" isn't after all so far removed from the fusion of romance and realism that has always been our dominant fictional mode. His reach is vast—his achievement is already vast as well.

FOOTNOTES

- <sup>1</sup> Hugh Hood, *Reservoir Ravine* (Oberon Press, 1979), pp. 216-17.
- <sup>2</sup> Hugh Hood, *The Swing in the Garden* (Oberon Press, 1975), p. 140.
- <sup>3</sup> Robert Lecker, "A spirit of Communion: *The Swing in the Garden*," *Before the Flood* (Toronto: ECW Press, 1979), p. 188.
- <sup>4</sup> Hugh Hood and Timothy Struthers, "Interview," *Before the Flood*, p. 81.
- <sup>5</sup> *Ibid.*, p. 79.
- <sup>6</sup> Northrop Frye, *The Secular Scripture* (Harvard University Press, 1976), Ch. 1, "The Word and World of Man."
- <sup>7</sup> John Orange, "Lines of Ascent: Hugh Hood's Place in Canadian Fiction," *Before the Flood*, p. 114.
- <sup>8</sup> *Ibid.*, p. 115.
- <sup>9</sup> Stephen Leacock, *Sunshine Sketches of a Little Town* (Toronto: McClelland and Stewart, NCL, 1960), p. 153.
- <sup>10</sup> "Interview," *Before the Flood*, p. 84.
- <sup>11</sup> Hugh Hood, *A New Athens* (Oberon Press, 1977), p. 171.

## LE MYTHE DE LA VILLE : LUNATIC VILLAS DE MARIAN ENGEL<sup>1</sup>

par Jack WARWICK  
York University, Toronto

*Lunatic Villas* de M. Engel peut être lu comme l'expression d'un nouveau mythe fondateur de la société urbaine en Ontario. C'est dans la métropole que naît une nouvelle société dont les valeurs sont féminines et maternelles et non plus masculines comme dans les petites villes de la province au siècle dernier.

M. Engel's *Lunatic Villas* can be read as the expression of a new founding myth of the Ontario metropolitan society. Another society is being born in the city whose values are feminine and maternal, no longer masculine as in the small towns of the province in the last century.

Marian Engel est décédée le 16 février, à l'âge de 51 ans. Née Marian Passmore, épouse divorcée de Howard Engel et mère de jumeaux, elle laisse dans sa fiction bien des traces des difficultés qu'elle a dû éprouver dans sa vie personnelle, mais elle y laisse surtout le signe privilégié d'une vision pleine d'humour. En effet, Marian Engel n'aimait pas qu'on l'interroge sur sa vie privée; elle préférait qu'on lise sa fiction. Cela étant dit, elle avouait que, quant à elle, elle adorait s'enquérir de la vie des autres. Cette contradiction bien caractéristique appelle une lecture personnelle de son œuvre, mais avec mille précautions. Sa distance ironique reproduit d'ailleurs l'ataraxie disciplinée des stoïciens, et c'est sans doute cette discipline qui conférerait à son art l'intégrité qui n'échappe jamais à l'attention de la critique.

Elle exploitait certainement dans ses romans les insatisfactions de la vie quotidienne. On y trouve aussi les sentiments variés de culpabilité à l'égard du mariage considéré, dans sa classe sociale, comme un échec. Car Engel fut élevée dans une petite ville du sud-ouest de l'Ontario où persista très longtemps l'atmosphère puritaine qui réduisait tout à des choix moraux. C'est seulement dans ses cours à McMaster University, a-t-elle dit, qu'il lui fut possible de découvrir qu'il y avait des sortes de choix autres que le choix moral. Le devoir moral ne lâche pas facilement sa proie, et on sent que l'œuvre d'Engel est une longue et pénible libération. La fiction est un instrument efficace, car c'est elle qui, selon Engel, nous permet de voir: « Fiction ... lays out the cards a little differently so the pattern can be more clearly seen. »

Le propre de la fiction est d'élaborer différents moyens de voir et c'est justement de ceux-ci que nous nous proposons de parler. *Lunatic Villas* est d'abord une vision carnavalesque de Toronto, où les personnages portent des masques plaisants ou grotesques pour défiler devant le lecteur dans des rues familières. Ainsi, le destinataire torontois de ce roman voit transformer ces mêmes rues sans pourtant qu'elles soient arrachées à leur médiocre quotidienneté. Certains milieux de la métropole ontarienne sont représentés à un niveau littéral que nous devons apprécier. Mais aux détails de cette représentation, il faudra intégrer la préoccupation morale qui reste toujours comme un grand point d'interrogation. Les nombreuses faces distinctes

de la maternité sont le thème visible de ce roman, et nous aurons à faire le rapport entre la ville représentée et la maternité en cause.

*Lunatic Villas* a un prologue qui est loin d'être un hors-texte, et qui débute ainsi :

In 1967, to celebrate Canada's hundredth birthday and to give the woman something to do, a broker named Morgan Wickwire bought his wife a street in Toronto. (p. 72)

On voit subvertir la notion de l'histoire, à peine lancée dans les premiers mots. L'année 1967 a été, en effet, le moment de fêter le centenaire d'une des nombreuses Constitutions du pays. Cette étape de consolidation, dont l'importance historique réelle ne fait aucun doute, a été l'objet à la fois d'une folklorisation et d'une exploitation commerciale qui témoignent bien de notre époque. Le passé est réduit à un cliché enfantin, et les valeurs immobilières s'y accrochent pour monter sur une vague de popularité. Le riche courtier, d'un geste olympien, permet à sa femme, pour la désennuyer, d'enfanter un petit monde où les mortels vivront leurs drames variés. La rue en question est une impasse dans un quartier difficile à qualifier, mais dans lequel les lecteurs torontois reconnaissent tout de suite les rues limitrophes de « The Annex, » où vivent Marian Engel et ses deux enfants. Bouchant cette impasse, il y a une usine qui fabrique des matelas. Cependant, au cours du roman le lecteur n'y voit pénétrer aucun client ni fournisseur; si l'usine a des employés ils ne sont jamais représentés et les personnages du roman ne font aucune allusion à eux; il faut présumer qu'ils sont endormis à leur tâche. Derrière la rue il y a une sous-centrale électrique qui semble, elle aussi, fonctionner sans agent humain ni syndicats ni autre manifestation extérieure. L'industrie n'existe que pour ajouter un décor inélagant à un monde qui cherche à se débarrasser de sa condition médiocre.<sup>2</sup> Car la fantaisie de Madame Wickwire, médiocrement réalisée, a été de lancer cette rue dans la mode dite des « whitepalnters, » le renouveau du centre ville comme quartier résidentiel. Et les acheteurs qui viendront s'installer à la suite de ses opérations décoratives auront le même intérêt. C'est d'ailleurs le seul principe qui donne de la cohésion, encore que très relative, à une rue apparemment jusque-là sans conscience de son existence. Avant le premier chapitre, arrivent les résidents qui vont occuper notre attention, et Madame Wickwire, son coup de baguette magique passé, fait un geste vraiment divin : elle disparaît, laissant aux mortels un monde ambigu.

La représentation physique de la ville de Toronto est faite du point de vue d'une classe sociale qu'il conviendra de caractériser un peu plus loin, mais dont on voit déjà que le travail collectif est exclu : ce sont tous des professionnels indépendants. La maison est au centre, et les intérieurs de maison occupent presque toute la description. Y a-t-il une réunion de propriétaires, ayant donc une signification publique ? le lecteur connaîtra les discours des propriétaires sans voir où ils en discutent. S'il existe des bars ou autres lieux publics propices aux rencontres entre hommes et femmes, celui qui en cherchait un guide pratique serait déçu... comme l'est, d'ailleurs, l'héroïne du roman.

Il est vrai cependant que quelques rues principales et d'autres endroits publics sont mentionnés. L'infâme Yonge Street est l'endroit où peuvent aller se prostituer les adolescents troublés (garçons ou filles), mais cela n'est qu'une éventualité supposée par la mère fatiguée. (p. 153) Pour une autre sorte de rencontre on évoque Philosopher's Walk, (p. 93) mais là non plus aucun détail descriptif n'aide à imaginer

la scène. Un couple d'amants de milieu professionnel choisissent pour leur rendez-vous de midi The Courtyard Café, parce que la jeune femme en a assez des « health-food places » ; le lecteur averti sait qu'il s'agit d'un restaurant plutôt élégant, situé dans un milieu d'affaires mais à proximité des milieux universitaires et gouvernementaux. Ici l'auteur ajoute deux coups de pinceau légers pour communiquer l'ambiance nécessaire : « There, in the ferns, as Roger disdainfully scraped the sauce off his pâté, Olivia told Roger she was pregnant. » (p. 90) Tout en étant un lieu public le restaurant est aussi un intérieur domestique, celui des amants non cohabitants. Des endroits plus authentiquement publics sont les centres d'achats. Il y a en effet une vignette où Harriet et son amie Mrs. Saxe s'engagent dans le métro pour diverses commissions, en passant par le centre d'achats de Bloor and Yonge. Par les yeux de Mrs. Saxe, touriste invétérée, nous voyons la multiplicité des gens qui se croisent dans ce genre d'expédition, et la multiplicité des objets de consommation établis dans les boutiques souterraines. Cette juxtaposition fait sentir que les gens et les objets sont parfaitement confondus dans ce monde résolument moderne et commercial. Par les yeux de Harriet on ne voit que les pièges à éviter, les tentations à repousser, enfin, l'agressivité de ce monde au-delà de l'impasse où se déroule sa vie personnelle. Elles sortent dans la rue, pour se heurter tout de suite à des travaux de voirie, « a mob of construction workers blocking the path. » (p. 162) Ensuite c'est un défilé, où Engel dirige notre attention à la mascarade évidente :

Then there's a man in moustaches and little round glasses one of the old school who pretend to be old farmers full of wise saws . . . , which amuses those who have never met old farmers. . . . Harriet watches it all solemnly, from the curb. The rest of the crowd is solemn as well, and it is impossible to tell whether the clown himself is smiling under his painted grin. (p. 162)

C'est la seule scène du roman où les rues de Toronto sont animées, et où la variété des activités de la métropole est représentée dans une forme concentrée. On voit que cette scène est réduite à la parade aux deux sens du mot. On remarque aussi que le travail manuel est un obstacle créé par un groupe de « hard hats » sans visage et sans conséquence dans l'action du roman. Les deux femmes partiront un peu assombries par la gaieté forcée de la scène : « I don't really think, says Mrs Saxe, that actors and actresses show to advantage in the light of the morning. » (p. 163)

L'angle de vision imposé au lecteur est donc celui d'une impasse dans un quartier clos, d'où il y a de rares sorties vers une ville indistincte plutôt hostile et encore plus inauthentique que les figurants de la rue autrefois achetée par Morgan Wickwire. Il y a des excursions à Forest Hill, où Madge, la sœur de Harriet, s'isole comme dans une forteresse ; le lecteur devine facilement qu'il s'agit d'un quartier riche sans en voir les indices externes. L'autre sœur de Harriet, Babs, subsiste alcooliquement dans un appartement moderne et chic de North Toronto. Aucun des personnages ne se promène dans les nombreux jardins publics de la ville ; le lac Ontario n'existe pas, non plus que les quartiers industriels, les villes-dortoirs, et les grandes voies de communication. Tout ce qui désigne l'étendue reste très vague.

La représentation des classes sociales, elle aussi, est proportionnée à la rue de ce petit groupe venu à la suite de Wilma Wickwire. Dans ce groupe on voit deux écrivains, un artiste et plusieurs personnes qui travaillent à des professions non spécifiées, mais qui supposent une formation universitaire. Ce sont des gens qui consultent des avocats et des psychiatres, et qui savent imposer leurs préférences

à des commissions du gouvernement municipal. Une classe donc de jeunes professionnels dont le dénominateur commun est d'avoir choisi un quartier anciennement ouvrier pour y faire adopter un style « trendy. » Ils sont conscients de l'existence d'une aristocratie canadienne qui ne leur semble pas de bon aloi : « our aristocracy came from manure spreaders, » (p. 84) dit Harriet en passant devant l'usine Massey-Ferguson. Un amant de passage invite Harriet quand il vient de Montréal ; c'est un ex-joueur de football qui s'est tourné vers les affaires. Il est surtout absent. Les deux sœurs de Harriet ont gardé, mieux qu'elle, les prétentions de leurs parents dont la prospérité venait d'un commerce moyen ; Madge est riche, raffinée et isolée, tandis que Babs a fait un mariage catastrophique avec un homme d'affaires et continue de liquider les restes de sa fortune à vivre sa vie d'alcoolique bourgeoise. En résumé, le lecteur découvre une classe moyenne, flanquée par des ouvriers peu connus et un establishment peu respecté. A l'intérieur de cette classe il y a une division entre un vieux style déjà décadent et un nouveau style en voie d'établissement.

Le prolétariat de Toronto est mal représenté, mais son absence n'est pas complète. Engel, comme nous l'avons vu, passe près du travail manuel sans le voir. Michael Littlemeore, l'ex-mari de Harriet, est le parfait exemple de ce qu'on appelle parfois « the non-working class. » D'origine très humble, chômeur et parasite, il est parfaitement inadapté à ce monde où le succès est le critère dominant. Le succès prend, chez les autres, une variété de formes : rénover une rue, rester riche, faire accepter un nouveau mode de vivre, maintenir une famille, rester indépendant. Michael est l'enfant gâté d'une femme nettement sous-privilegiée et sans espoir. Celle-ci, une orpheline placée au Canada par la société charitable Barnado, a passé sa vie entière au service de familles bourgeoises sans jamais rien avoir à elle que son fils. Elle continue encore à travailler comme servante et cherche à attacher son fils en inventant de petits luxes culinaires. On ne s'étonne pas que le fils ne possède pas les critères de mari et de père de famille attendus par Harriet ; il n'est tout simplement pas de son monde à elle. Est-il représentatif d'une catégorie sociale formée sous une tutelle sévère et manquant d'indépendance ? On l'ignore, car l'observation sociologique de cette classe reste insuffisante.

Quant aux groupes ethniques, très variés comme on sait à Toronto, ils existent comme décor en marge du groupe représenté :

And on the buses there are so many others, too: primvoiced ladies in saris, turbaned Sikhs looking wary, slouching or preening in their confusion at having become the new Jews; and the stout, winter-sallow Mediterranean people, hoarse-voiced, and women matronly among mobs of children, all possessed of burning, resentful black eyes. "It's hard," she [Harriet] says to Mrs. Saxe, to whom it is all a gorgeous travelogue, "not to think of us and them." (pp. 84-5)

En effet, nous avons déjà appris qu'une des frontières de notre rue-impassé, en sus de la sous-centrale électrique et de l'usine de matelas, est une frontière linguistique ; Rathbone Place — c'est le nom de l'impassé — « is bounded ... on the north by a neighbourhood where no one has spoken English since 1926. »<sup>7</sup>

La perspective adoptée par ce roman, et qui apparaît dans la représentation physique et sociologique de la métropole, est celle d'un enclot situé dans un monde laborieux qu'il ne reconnaît guère, et attaché par un mince cordon à un monde bourgeois et plutôt banlieusard dont il veut se distinguer. C'est de toute évidence une vision

métropolitaine. Dans les romans canadiens d'une autre génération, la ville est petite et homogène ou du moins totalement visible, comme le Kingston travesti par Robertson Davies dans *Leaven of Malice*, ou le Deptford du même auteur. Dans *Lunatic Villas* on reconnaît l'existence d'une métropole où peuvent se côtoyer différents groupes dans différents quartiers sans que chaque groupe ait le sens de l'ensemble. D'autre part, cette vision du hameau à l'intérieur de la métropole prend une dimension figurée qui nous semble inéluctable. La gestation d'un nouveau mode de vie, dans un petit enclos à l'intérieur d'un corpus ancien, impose l'analogie biologique de l'espace utérin; l'attachement équivoque du sous-groupe nouveau à une classe sociale déjà établie évoque également le cordon ombilical. Il conviendra donc d'évoquer rapidement le thème de la maternité dans ce roman.

Il ne serait pas possible de faire, sans sortir du thème de ce colloque, une présentation complète et cohérente de la maternité dans *Lunatic Villas*. Il ne fait aucun doute que ce soit le thème principal de ce roman, et une appréciation complète porterait surtout sur les différentes situations des mères considérées comme représentant des problèmes fondamentaux de notre culture. Pour nos fins immédiates, il suffit d'en faire le constat : l'interprétation de la pensée de l'auteur ferait la matière d'une autre communication.

Le roman, de facture assez traditionnelle, est narré à la troisième personne mais du point de vue presque exclusif d'un seul personnage, et il passe très souvent du discours semi-indirect au monologue intérieur de ce même personnage. Harriet Littlemore apparaît au lecteur à son aise dans une maison confortable dont elle est l'unique propriétaire et qu'elle a décorée à sa fantaisie et peuplée à l'excès. C'est un soir d'hiver, et la maison est enrobée de neige. Harriet sort un instant pour admirer le spectacle de sa maison, comme couverte de dentelle blanche. A cette comparaison, qui peut rappeler les berceaux traditionnels, Engel ajoute sans commentaire le silence mystérieux, ouaté. Le lecteur doit trouver un deuxième signifié de cette ouate rassurante, rendu évident par la juxtaposition textuelle : Harriet constate que son compte en banque n'étant pas déficitaire, elle peut mettre de côté l'article qu'elle est en train d'écrire sur l'avortement. On a sans doute le droit d'ajouter les clichés de nos cartes de Noël, associant la maison enrobée de neige à la naissance miraculeuse. La vision du lecteur est projetée alors dans les chambres de la maison, pour y trouver les nombreux enfants de Harriet.

Harriet est une mère qui écrit pour gagner sa vie; les problèmes domestiques font la matière de ses articles, qu'elle signe « Depressed Housewife. » Elle accepte d'y compromettre certains principes, pour publier dans un magazine illustré voué à la promotion de la vie urbaine.

Au terme d'une suite compliquée de liaisons, de morts et de mariages, Harriet s'est acquis la devise que les enfants n'appartiennent de droit à personne : « You have to earn them. » (p. 33) Elle est contrariée par une jeune travailleuse sociale, Susan Forbush. Susan, fraîche émoulue de son école professionnelle, représente l'idéal officiel de l'éducation des enfants. Elle est, en sus, originale d'Etobicoke, banlieue neuve, propre et prospère, aux antipodes du fécond désordre de Harriet qui fait songer aux représentations allégoriques de la Charité, entourée d'enfants. Vers la fin du roman Susan épousera l'ex-mari de Harriet, auquel elle essaiera de rendre ses enfants. La rivalité dans la maternité ne pourrait pas être plus clairement évoquée.

Sans entrer plus avant dans le détail de ce tableau réaliste et varié de la maternité moderne, reprenons les éléments du mythe spatial. L'enclos, nous l'avons vu, est le lieu à la fois de la maternité, d'une relative authenticité, et de la genèse d'un nouveau style de vie. L'auteur nous a bien lancés, d'une part, dans une ambiance carnavalesque, propice à la destruction des mythes existants. Elle nous entraîne, d'autre part, dans toutes les questions morales qui ont pu peser sur la maternité. Harriet, un peu comme son auteur sans doute, se libère des questions étroitement morales, pour accéder à une vision plus généreuse du mérite des parents. Contre ses critiques, mais surtout contre son auto-censure, elle apprend à s'affirmer. "I like city politics and I like children," dira-t-elle vers la fin. Curieuse juxtaposition, identifiant la *polis* à la maternité ! Mais en effet, tout parle ici d'une naissance métropolitaine liée à l'affirmation du matriarcat. Les masques des figurants céderont progressivement la place à des êtres bizarres, certes, mais humains, plus authentiques que ceux de l'extérieur de Rathbone Place. La reconstruction du mythe se complète à la fin du roman. Le nouveau sous-groupe prend la relève de la bourgeoisie décadente évoquée dans le souvenir du père de Harriet, propriétaire d'une fromagerie. Le roman s'est ouvert sur des images de naissance, présidée par une déesse-mère parodique. Il se termine avec la rupture de l'enclos utérin, et l'émergence du vrai caractère des personnages : l'usine à matelas est démolie, et l'impasse devient le lieu d'éclosion d'un système de valeurs qui va s'étendre à un monde assoupi, caduc ou fantomatique.

Les lecteurs qui connaissent déjà *Bear* de Marian Engel reconnaîtront l'emploi complémentaire de l'espace mythique. Dans *Lunatic Villas* la métropole maternelle est le lieu du renouveau que *Bear* situait dans le nord, la terre inculte et virgine. Toronto paraît dans *Lunatic Villas* parfaitement accordée au mythe maternel. Sa représentation littéraire a une exactitude provocatrice mais trompeuse : c'est une vue très partielle qui domine et qui représente l'idéal d'une classe naissante. Celle-ci est-elle destinée à devenir notre nouvelle élite ? Cela semble bien probable. Un consensus se forme autour du mythe matriarcal, opposé au patriarcat des petites villes du passé. Dans ce cas, il serait légitime de considérer *Lunatic Villas* comme véhicule d'un mythe fondateur, celui de l'Ontario métropolitain.

## NOTES

<sup>1</sup> Première édition : Toronto : McClelland & Steward, 1981. Nos références seront faites, entre parenthèses, à l'édition à présent la plus disponible : Seal Books, 1982. Nous nous référons en passant à *Bear* du même auteur (2<sup>e</sup> éd. : Seal Books, 1977). Des notices plus complètes sur l'auteur ont paru dans *The Globe and Mail*, 18 Feb. 1985, pp. A10 & S13.

<sup>2</sup> Je constate que la représentation de la ville par Engel recoupe de façon très positive les communications données à Crétéil concernant la décroissance de l'industrie et le refoulement du travail syndiqué vers la banlieue de deuxième zone. Mon approche par le concept du mythe recoupe, sur un autre plan, le témoignage des auteurs qui évoquaient, à Rouen, la métropole comme lieu de rencontre du mythe personnel et du mythe collectif.

## LA MÉTROPOLE EN SCÈNE : LA PERCEPTION DE TORONTO ET SON RÔLE DANS LE THÉÂTRE CANADIEN DEPUIS 1970

par Brian **POCKNELL**  
McMaster University

Depuis une quinzaine d'années, le théâtre canadien nous offre une image complexe de Toronto. Dans les « docudrames » c'est une ville riche et arrogante, la cible de plusieurs créations collectives satiriques. D'autres pièces nous offrent des perceptions assez différentes de la métropole. Elle semble souvent hostile; elle produit un effet déshumanisant sur les immigrants; elle humilie les non-anglophones, corrompt les innocents, divise les familles et crée de nouvelles solitudes.

La métropole joue un rôle important dans l'action dramatique sous des formes diverses. Non seulement l'espace scénique de la plupart de ces pièces révèle la présence de la métropole, mais d'autres signes importants tels que les personnages, les costumes et les accessoires indiquent la force dramatique de la ville.

For the last fifteen years the image of Toronto as perceived through the Canadian theatre has been a complex one. In docudramas the city appears rich and arrogant, and it is the target for the satire of several collective creations. Other plays give us quite different pictures of the metropolis. The city often appears hostile; it has a dehumanizing effect on immigrants; it humiliates non-anglophones, corrupts the innocent, divides families and creates new solitudes.

The metropolis plays an important part in the action of the plays in various ways. Not only does the space seen on stage in most of these plays reveal the presence of the metropolis, but other important signs, such as characters, costumes and properties, point to the dramatic force of the city.

Dans une communication récente, Northrop Frye affirme que la culture de l'Ontario fut pendant cent cinquante ans une culture provinciale, mais que depuis une trentaine d'années, l'Ontario possède une culture régionale et, ce qui est plus, très variée.<sup>1</sup> Une évolution parallèle a eu lieu à Toronto. C'était autrefois une ville provinciale — Frye la compare à une ville des Midlands anglais d'aujourd'hui — mais, à partir de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la ville se métamorphose. De Hometown elle se transforme en métropole. Si la littérature ontarienne reflète ce changement à cette époque-là, le théâtre a un certain retard — nous sommes tenté de dire son retard habituel — car la nouvelle personnalité de la ville commence à émerger, dans les pièces canadiennes, plutôt à partir de 1970, au moment où de nombreux nouveaux théâtres cherchent à monter, autant que possible, des pièces qui reflètent la situation canadienne.<sup>2</sup> Plusieurs de ces œuvres se situent à la métropole de Toronto, et ce choix est voulu, précis : on ne saurait mettre une autre ville à sa place.

L'image de la métropole — ville-mère selon les origines du mot — est complexe, comme l'on pourrait s'y attendre eu égard à l'importance de la ville et de la région dont elle reflète la vie. Dans les pièces de théâtre, Toronto est le centre des affaires, centre des finances, centre des activités sociales et artistiques, c'est la ville des riches, des puissants, ville des pauvres, des amoureux, des criminels, des immigrants,

de ces étrangers qui viennent parfois de Terre-Neuve ou du Nord ontarien. La ville a plusieurs visages, et la somme de ces visages est unique au monde.

La ville de Toronto constitue à elle seule une force dramatique. C'est la raison pour laquelle elle peut servir de sujet à certaines pièces de théâtre. Le plus souvent, cependant, la ville n'est pas le sujet principal de l'œuvre. Elle est un de plusieurs actants, participant à l'action dramatique sur la scène au même titre que d'autres actants. Et à chaque fois qu'un aspect de la métropole figure dans une pièce de théâtre, il devient métonymie, nous renvoyant à la ville entière, de sorte que Toronto est présent dans toutes les pièces sur lesquelles nous allons nous pencher ici. Quand la ville n'est pas sur scène, elle attend dans les coulisses.

La métropole figure comme sujet principal surtout dans ces œuvres théâtrales que nous appelons « créations collectives. » Ce genre, plutôt nouveau vers 1970, est devenu aujourd'hui familier, portant dans certains cas le nom de « docudrame; » Il présente une série d'images de la vie de la ville, offrant, en gros plan, un portrait de l'existence de certains de ses habitants; son but est souvent satirique.

Une des œuvres les plus frappantes de ce genre est la création collective *The Torontonians*, montée par le Théâtre Passe-Muraille.<sup>3</sup> Elle nous montre l'élite de la société torontoise et se passe dans un quartier qui s'appelle Rosehenge, nom évocateur signifiant le quartier le plus aisé de la ville, Rosedale, et ce lieu druidique Stonehenge en Angleterre, le plus historique, voire « fossilisé, » de tous les monuments anglo-saxons. Ce nom inventé implique dès le début la perception de la classe riche et puissante à Toronto. Le colonel Willcox, s'irritant de ne pas avoir pu augmenter les millions que possède sa famille au même rythme que ses ancêtres, décide de s'associer à un Canadien-français, Gaëtan, promoteur de construction qui ne pense qu'à se venger au nom des siens de toutes les défaites humiliantes de ses ancêtres. Ils forment un projet pour démolir la maison des Willcox — qui s'appelle Wit's End, signe que la famille ne sait plus quoi faire pour laisser son empreinte sur la ville — afin de faire place à un nouvel immeuble en marbre, vaste et important, comptant cent étages avec un centre commercial. La somme que le Colonel placera dans cette entreprise est l'héritage de ses enfants, dont les protestations ne changeront rien à la résolution de leur père. C'est le grand financier Conrad Black qui, bon prince, intervient pour tout arranger en faveur de la famille et de la ville. Il sait que l'entreprise et la vengeance de Gaëtan sont toutes les deux vouées à l'échec : Gaëtan ne serait jamais admis au cercle intime de l'élite torontoise, de « cette ville d'arrogance éternelle » selon les paroles de Black. La métropole triomphe. Elle vainc et le père affamé de gloire, chef de cette famille divisée, et l'étranger cherchant à s'insérer dans cette société close. L'allusion ici est évidente : c'est le cas de Robert Champeau, dont on parle à la fin de la pièce, dont l'offre publique d'achat de la Royal Trust Company avait échoué devant la résistance des actionnaires à Toronto quelques semaines avant la création des *Torontonians*. L'image de cette société riche comprend un nombre de scènes courtes qui donnent des aperçus de la vie quotidienne de cette famille privilégiée. Linda, la bru, qui ne pense qu'aux plats qu'elle servira à ses dîners; John, l'aîné des enfants, qui passe son temps selon son père parmi les agents de change menteurs au centre de la ville, tout en s'occupant de ses aventures sentimentales entre ses réunions d'affaires; Frank, son frère, poète à ses heures, moins angoissé par le sort de ceux, moins fortunés que lui, à qui il voudrait montrer comment vivre leur vie misérable, que par la difficulté de trouver une rime

pour « Rosehenge. » La chanson qui encadre la pièce confirme l'impression de la ville que nous avons formée au cours de la représentation :

Toronto, cold and supercilious  
Standing upright, on top...

*The Torontonians* est une pièce autoréférentielle, la métropole étant à la fois le sujet, son portrait en étant l'objet, c'est-à-dire qu'elle pousse les personnages à se révéler, les riches intolérants, insouciants des autres, puissants, qui finissent par composer un tableau d'une certaine société torontoise.

La création collective intitulée *Les Maudits Anglais*<sup>4</sup> présente une image de la métropole qui est franchement caricaturale, et qui est, néanmoins, compatible avec celle des *Torontonians*. La pièce est de Gary Geddes, avec la collaboration de Paul Thompson du Théâtre Passe-Muraille et de Claude Roussin, le dramaturge québécois. Ici, cinq « maudits Anglais » à Québec expriment leurs opinions sur le séparatisme et offrent, ce faisant, un aperçu de leurs préjugés personnels. La métropole de Toronto est représentée par Valérie Rosedale, qui ne pense qu'à retrouver à Montréal la France qu'elle avait tant aimée autrefois, qui trouve l'accent québécois « absolument exécrationnel » : « c'était un cauchemar de l'écouter. Je n'ai rien compris, bien sûr. » Pour rétablir les lignes de communication entre les provinces, elle conseille aux Québécois de « retourner aux sources de la langue française. » « Nous nous comprendrons et ensemble, *en bon français*, nous construirons notre pays. » Pour cette représentante de la ville de Toronto, le problème du séparatisme se résout en quelques phrases :

Tout ce que nous avons à faire c'est de sortir d'ici et d'aller dire à tous les Québécois que nous sommes leurs amis et que nous consentons à reconnaître notre culpabilité.

Si l'image des Torontois que projette Valérie Rosedale est celle de l'incompréhension stupide croyant ainsi tout arranger par ses mots, elle n'est pas pourtant plus offensante que l'image de l'ouest (l'Alberta Kid), de la Saskatchewan (Myrna Potash) ni des Montréalais de Westmount. Valérie résume en sa personne certains aspects de Toronto. Vue sous cet angle, la métropole est un ensemble de préjugés sur les autres, d'une arrogance naïve, apte à détourner ses compatriotes et à accentuer l'aliénation des Canadiens francophones.

Parmi les grands succès commerciaux, *Toronto, Toronto* de Mark Shekter et Charles Weir, qui a tenu l'affiche pendant trois ans, offre une image satirique de la métropole.<sup>5</sup> A travers une série de chansons il émerge un portrait de la ville montrant l'évolution de cette société complexe, parfois confuse. Ainsi les quartiers autrefois juifs se trouvent maintenant changés en quartiers chinois. C'est le « Spadina-China Syndrome, » où les nouveaux Canadiens de Toronto deviennent à leur tour le sujet d'une petite pièce. Les restaurants de l'avenue Spadina reflètent une certaine confusion culturelle :

When you are looking for a bage!  
You get a cookie with a message inside.

L'image des nouveaux riches torontois — les membres du Bay Street Racquet Club dont l'adresse indique le monde des hautes finances et dont le nom comporte un jeu de mots peu flatteur — met l'accent sur leur suffisance :

Toronto the Good ain't doing bad by me.  
Let's hear it for the new money!

Ce portrait satirique de la métropole, vu que c'est une revue musicale jouée dans un restaurant-théâtre devant un public ayant dîné, ne peut offrir d'analyses pénétrantes et suivies de la manière des « docudrames. » Ceux-ci appartiennent à un autre genre que Renate Usmiani dans son livre *Second Stage* appelle une version post-brechtienne du mode naturaliste.<sup>6</sup> Ici, pourtant, le ton reste léger. Néanmoins, les dons d'observation de Shekter créent une esquisse de la vie à Toronto qui confirme plusieurs traits relevés dans les « docudrames. »

Toronto la ville des nouveaux riches est un thème qui revient plusieurs fois dans le théâtre canadien. Parmi les meilleurs exemples, la pièce de David Bolt, *The Stupid Life of the Montagues* montre un jeune ménage, idéaliste et travailleur au début, dans une vieille maison à Toronto (à Cabbagetown).<sup>7</sup> Au fur et à mesure qu'ils rénovent la maison, grâce à l'argent dont ils héritent de façon inattendue, ils abandonnent peu à peu leurs principes moraux et sociaux, plaçant leur argent dans des projets plutôt véreux; ils vendent un terrain à une compagnie multinationale dont ils prétendent détester la politique, ils renoncent à aider la lutte pour sauver les baleines, et ils ressemblent de plus en plus à leurs voisins, les Montague. Au deuxième acte, les meubles et les costumes, les livres et les bouteilles de scotch indiquent l'essor social du jeune couple. Tout l'espace scénique exprime leur nouveau standing. John renonce à sa thèse de doctorat qui devait lui ouvrir la voie vers une carrière universitaire. Les Montague les guident en tout, placent leurs fonds, dictent leur goût. Si ces jeunes époux deviennent fantoches, ils sont aussi victimes d'un système où l'argent peut calmer les consciences et supprimer les ambitions intellectuelles. Les voisins qui mènent le jeu en exerçant une forte pression sociale sur John et Margaret restent toujours invisibles. Ce sont des gens sans visage, qui souffrent du syndrome de la métropole, et comme une maladie contagieuse, ils infectent les non-initiés, supprimant chez leurs voisins les principes moraux et la conscience sociale.

En 1972, David Mutch a écrit *And at night we dream*, pièce qui montre également un jeune ménage, cette fois installé dans la banlieue de la métropole.<sup>8</sup> Comme les Montague, les voisins de Jerry et Susan sont invisibles, mais ils rendent les jeunes époux parfois malheureux, jaloux surtout de tout ce que les voisins peuvent s'offrir, et en particulier, un « Photorotoplex, » nom inventé mais l'objet des convoitises de tous. La vie de Jerry est encore compliquée par la forte concurrence qui existe dans son bureau, entre lui et un certain Sorenson que nous ne voyons pas non plus, car tous les deux veulent obtenir de l'avancement. De leurs rêves surgit un homme mystérieux qui leur pose la question : « Pourquoi ? » à propos de leur train de vie. Ils ne veulent pas l'entendre pourtant, comme ils font semblant d'être sourds aux bruits que les spectateurs entendent, des cris déchirants et torturés, des affamés, des bruits d'équipement militaire. Ils ont d'ailleurs mauvaise mémoire. Ont-ils deux ou trois enfants ? Le bébé est-il un garçon ou une fille ? Ils oublient, fixant leur regard sur le poste de télévision, et ne pensant à rien sauf aux annonces publicitaires, incapables de le fermer. Dans cette pièce, les forces de la métropole envahissent l'espace du jeune couple par la télévision, par le téléphone et les amis. Elles se manifestent sous la forme de la concurrence professionnelle, la pression sociale et la poursuite des biens de consommation, à l'exclusion de toutes les valeurs humaines. Jerry et

Susan abdiquent leur authenticité devant le besoin qu'ils éprouvent de se conformer aux normes prescrites par les autres habitants de la banlieue torontoise.

Les immigrants qui choisissent Toronto forment, de loin, une image de la métropole qui jure avec la réalité de leur expérience ; ce contraste fournit parfois une matière dramatique riche aux dramaturges. Hector Bunyan a écrit sa première pièce sur ce sujet en 1981, *Prodigals in a Promised Land*.<sup>9</sup> L'action dramatique de cette œuvre est axée sur la perception optimiste d'un jeune Antillais et la désillusion qui s'ensuit. Théo quitte son île et vient s'installer à Toronto malgré les craintes de sa femme Gloria, pour poursuivre des études universitaires :

Because dis country can't offer me the education I want. That's why Oscar left and Malcom left and so many young people leaving by the planeload, because the future waiting for us in outside world. (Prologue)

Ce nouveau monde, ce bien recherché, c'est Toronto. Mais les rêves, comme le dit Théo, sont trop grands pour le petit appartement qu'ils trouvent. Dès leur installation, Théo chôme pendant trois mois, découvrant un racisme à peine caché :

I couldn't even get the job as floor cleaner, probably because the floors are Canadian and I would clean them with a different accent. (I, ii)

Plus tard, dans un emploi difficile et désagréable, Théo décide d'abandonner ses études universitaires. Les nombreux livres qui encombrant la scène au début cèdent la place aux bouteilles. Ainsi l'espace scénique indique le conflit qui a lieu ici. Théo se plaint de son travail, incompatible avec ses espoirs :

I work at a job that's fit for imbeciles. For eight hours a day I labour in heat and dust, I have to listen to the incessant groaning of machines and the depraved jesting of men with the minds of morons. (II, iii)

Gloria qui ne voulait pas quitter les Antilles se laisse tenter par la société de consommation qu'elle découvre à Toronto. Elle achète de nouveaux meubles, prenant soin de laisser en place les housses en plastique, de sorte qu'elle n'aura jamais tout à fait atteint le contact direct avec ce monde de luxe qui semble à sa portée, comme ces immigrants ne seront jamais complètement assimilés à la société torontoise.

Gloria connaît elle aussi l'humiliation dans son travail, surtout quand elle est enceinte :

So am I insensitive when people cough in my face in the elevator? Or when I have to stand on a crowded bus with my large stomach to the point where I could faint, while young healthy people bury their heads deeper in a book or a newspaper? ... Or when I have to work like a mule just to keep my place at the bottom? Or when the looks I get from people tell me I don't belong here? (I, iv)

Les immigrants connaissent d'autres pressions aussi. Théo reçoit des Antilles une demande d'argent de la part de ses cousins. Le contraste entre la réalité de la vie torontoise et la perception de cette vie aux Antilles est frappant. Arnold, son ami artiste, l'explique à Théo :

Man, you have to go easy with dem people back home cause no mater w'at you tell dem, they are receiving images of the metropolitan society from movies and

magazines that don't show pictures of people in the unemployment line, or the winos, or the anguish... (II, iii)

Quand Théo fait une dépression nerveuse, les conditions de la vie à Toronto et la distance qui sépare ces conditions de son rêve initial sont en grande partie responsables. L'éducation qu'il avait d'abord tant souhaitée l'éloigne de Gloria, accentuant les différences intellectuelles qui existent entre eux. Elle se sent méprisée. Gloria s'éloignera aussi de leur fille, Atiba, à mesure que celle-ci fait des études et commence à faire des progrès. Gloria boit de plus en plus, signe de son inadaptation et des pressions de son existence. C'est une ironie de la pièce que l'éducation qui était le but principal de leur immigration sépare Gloria de Théo et de sa fille au point où Gloria quitte la terre promise et retourne seule aux Antilles.

Ainsi les Immigrants ont à la fin de la représentation une perception très différente de l'image plutôt naïve qui avait motivé leur départ des Antilles. Ils connaissent les difficultés que les différences d'éducation peuvent créer dans une ville universitaire, la tentation des biens de consommation, ils connaissent les préjugés des Torontois, l'humiliation, la solitude, la désillusion. Face à ces trop grands obstacles, Gloria renonce à se faire accepter. Théo et sa fille restent. Arnold, l'ami artiste, a une autre solution : rester dans un monde privé, fermé, entouré de ses pincesaux et de ses toiles, journaux par terre pour servir de tapis, signes de son refus de consommer les biens et les services que la métropole met à sa disposition. Il explique à Théo sa perception de Toronto :

We living in a pressure cooker that is intent upon squeezing everyone into a faceless, soulless pulp. (I, vi)

Dans *Prodigals in a Promised Land* les tensions de l'action dramatique s'expriment à travers les dimensions spatiales: l'axe « université-travail » que nous retrouverons chez David French (voir *infra*), et l'axe Toronto-Antilles sous-tendent la pièce et confirment l'importance de la perception de la métropole comme force dramatique.

Cette perception de la ville de Toronto a des échos ailleurs. Dans les deux dernières œuvres de André Paiement, écrites en joual franco-ontarien, l'image de Toronto est celle d'une ville hostile aux étrangers, surtout aux non-anglophones, peu charitable et intolérante. Médéric Boileau (*La Vie et les temps de Médéric Boileau*)<sup>10</sup> à l'âge de la retraite, ayant perdu son emploi, quitte les bois du Nord pour venir retrouver son camarade de jeunesse Aldège qui était parti vivre à Toronto après son mariage. Etant descendu de l'autobus à Toronto, Médéric s'adresse à quelques passants pour demander où est la Maison des Pionniers où Aldège demeure. La foule chante :

Cinquante ans dans les bois  
Et c'est difficile  
Pour un vieux comme lui  
De comprendre la ville  
Bienvenue en ville, Médé. Ah, icitte ça va vite.  
L'air est pollué, l'eau empoisonnée. Une bonne chance que tu es sorti du bois.  
Tu serais mort, c'est sûr, là-bas! (II, x)

Par ce renversement d'images, Paiement présente une perception des Torontois, confiants, supérieurs, inconscients des effets nocifs de la vie urbaine. La réaction du Médéric indique sa première impression de la métropole :

C'est pire qu'un encan de vaches. (II, xi)

La première personne à qui il demande un renseignement riposte, sans comprendre :

I don't speak French! You damned frog!

La seconde :

J'ai pas une maudite cenne. Si t'es pas capable de te trouver un job, viens pas quêter icitte pour que je te paie de la bière. Maudit bum! (II, xi)

Et quand Médéric s'adresse aux amoureux qui se trouvent devant lui, ils lui rient au nez. Médéric décide que les Torontois ne comprennent pas vite :

Torvisse, qu'y sont durs de comprenure.

Il se perd dans la ville — « Des chars partout » — avant de trouver Aldège à la Maison des Pionniers. Aldège, dans son fauteuil roulant, est un homme battu ; il habite cet asile en attendant la mort. Sa bru refuse de le prendre chez elle, son fils change le compte en banque de son père en son propre nom, et ils promettent de venir le voir, mais seulement tous les six mois.

Les personnages de *La Vie et les temps de Médéric Boileau* trahissent la tension de la condition franco-ontarienne face à la métropole. Déchirés entre les bois du nord, où il n'y a plus de travail, et la ville, où il n'y a que de l'incompréhension, les franco-ontariens à Toronto sont des « Schizophrénisés. » Leur assimilation dans la société torontoise semble une impossibilité.

Dans *Lavalléville* de Paiement,<sup>11</sup> la jeune Diane ne cherche qu'à s'évader de cette communauté construite dans les bois du Nord Ontarien pour exclure les influences néfastes de la société urbaine par un de ses ancêtres. Aller à « Toronto-Canada » et faire « du vrai argent, » c'est son rêve. Le chef sévère de cette communauté, Adolphe, étant malade, il fait venir de Toronto, à ses frais, un guérisseur, Cyrbantigne Laripoutre, dont jusqu'au nom est faux. Il arrive vêtu d'un costume flamboyant, et pense pouvoir duper les franco-ontariens. Cet escroc torontois regrette bien vite ses actions. Dénoncé, il est forcé de travailler comme punition, à la forge du village. Le floueur est floué, le trompeur trompé, selon la bonne formule des farces traditionnelles. Il passe son temps comme un esclave, s'écriant :

Je ne veux pas mourir ici. Je veux aller à Toronto et travailler au bureau de poste.  
Je veux aller chez nous. (III, I)

En effet, cet escroc serait plus à son aise à la métropole, parmi les siens. La jeune Diane comprend aussi. Au contact de cet escroc elle perd sa naïveté ; elle restera à Lavalléville ; « Toronto-Canada » n'est plus son idéal.

Ces deux pièces de Paiement nous parlent de la perception franco-ontarienne de la métropole. Ils se sentent dépaysés dans cette ville immense, ils s'y perdent, ils sont mal accueillis, et les Torontois — qui restent anonymes — pensent pouvoir les exploiter. Dans le cas d'Aldège, on voit que la vieillesse à la métropole est difficile, et que la famille s'endurcit, prête à voir partir un vieux parent sans regret aucun, en le privant de ses ressources financières.

A travers des enfants insensibles, le dramaturge québécois Gaëtan Charlebois présente une image de Toronto, vu de loin, qui souligne son pouvoir de désunir les

familles. *Aléola*<sup>12</sup> se passe en fait à Montréal. Un vieux couple fête ses cinquante-trois ans de mariage. Barné et Kitoune attendent un coup de téléphone de Toronto. Leurs huit enfants sont tous partis s'installer dans la métropole. Ils y ont réussi ; ils sont riches ; trois d'entre eux dirigent leurs propres compagnies. Depuis deux ans, ils n'ont pas contacté leurs parents. Ils se détestent entre eux, ne se réunissent jamais. Pour ce vieux couple, Toronto est un autre monde, muet, fermé, où même l'heure, selon Kitoune, est différente de l'heure montréalaise. Dans leur chagrin, ils se donnent la mort en buvant du vin empoisonné. La force de la métropole pour détruire les attaches familiales et aliéner les enfants de leurs parents est une force déshumanisante qui reparait dans plusieurs pièces, mais surtout chez Paiement et Charlebois.

Toronto dans son rôle de capitale ontarienne des affaires figure dans la pièce *Branch Plant*<sup>13</sup> de Harvey Markowitz, qui se passe dans le bureau du directeur de l'usine Dunlop à Queen Street East, Toronto. La direction de l'usine-mère en Angleterre décide de fermer l'usine à Toronto (allusion à la fermeture de l'usine Dunlop qui a eu lieu un an avant la création de la pièce). Ainsi, six cents emplois seront supprimés. Les chefs torontois, assurés eux de trouver des postes dans les meilleures conditions ailleurs dans la même compagnie, refusent d'appuyer les ouvriers et ne font rien pour empêcher la fermeture. Face aux trois options possibles — les employés pourraient renoncer à leur indemnité de licenciement pour assurer l'avenir de l'usine, les actionnaires radicaux pourraient aider la cause, le gouvernement fédéral pourrait offrir une subvention — les chefs s'obstinent. L'image du directeur et de ses associés est celle d'un groupe de « colonisés, » esclaves de la multinationale. Toronto est donc toujours enchaîné, dans les affaires, aux intérêts étrangers et semble impuissant devant ces forces. Trois espaces principaux sous-tendent cette action dramatique. Ottawa — métonymie pour le gouvernement, source de l'offre d'aide fédérale ; le Royal York Hotel — lieu où les employés formulent leur offre d'aide ; le bureau du chef — où les directeurs se réunissent. Les deux premiers espaces ne sont pas visibles sur la scène, signe qu'ils manquent de présence et de force dans cette question. Le troisième espace régit la question, et l'action ne quitte ce lieu que pour se transférer à un restaurant de luxe où les directeurs se félicitent et poursuivent leurs propres intérêts. Ainsi la fonction de l'espace est de projeter cette image des chefs d'industrie de la métropole : ils sont puissants, riches et égoïstes à Toronto devant leurs employés, mais face à la force venant de l'usine-mère en Angleterre, ils sont impuissants et même lâches.

Dans trois de ces pièces, David French présente une image de la métropole à travers la famille Mercer : nous voyons Jacob et Mary, célibataires, dans *Salt Water Moon*,<sup>14</sup> et une trentaine d'années plus tard avec leurs enfants dans *Leaving Home*<sup>15</sup> et *Of the fields lately*.<sup>16</sup> C'est une famille expatriée, originaire de Terre-Neuve.

Le début de la trilogie, *Salt Water Moon* se passe à Coley's Point, Terre-Neuve, en 1926. Ici, Jacob revient de Toronto où il était parti travailler, voir Mary. Toronto est pour lui la ville qui offre des possibilités d'avenir où l'on trouve des cinémas, du travail et même des articles de luxe tels que les bas de soie qu'il apporte pour Mary. Ils quitteront Coley's Point pour se faire plus tard une vie à Toronto, pour que Jacob n'ait pas à vivre la vie humiliante de son père, employé brisé par son patron, et pour que Mary puisse quitter son emploi de bonne à tout faire. A Coley's Point

ils contemplent le ciel et les étoiles. Devant l'immensité de l'espace et la nuit sur l'Océan, Jacob sait qu'il leur faut partir d'ici ensemble :

It's the future that counts, Mary. And the future is here. It's here in this yard right now. It's you and me and that battered suitcase. (p. 45)

La valise devient un signe iconique privilégié, qui indique le voyage à Toronto qu'ils feront, et la possibilité d'évasion comparable à celle que les jeunes gens de Hector Bunyan et de André Paiement envisagent, la possibilité d'une vie plus humaine, plus aisée. La tension Toronto-Coley's Point, l'appel de la métropole et les conditions dégradantes de travail ici, forment l'axe dramatique de cette pièce.

*Leaving Home* garde cette tension. S'y ajoutent les tensions familiales, les tensions entre l'université de Toronto et le chantier de construction et la taverne Oakwood. Jacob souffre à cause de son travail. Ouvrier dans la construction, ce qui le met en contact direct avec la métropole, il n'a plus la force qu'il possédait autrefois. Selon les didascalies, dans ses bleus de travail, il paraît plus vieux que ses cinquante ans, signe de la force destructrice de la métropole. Il souffre aussi à cause de son fils Ben qui réussit bien dans ses études à l'université, car Jacob, lui, a dû quitter l'école vers l'âge de dix ans. Et quand, à cause d'un accident, Jacob ne peut pas travailler, c'est Ben qui gagne de l'argent le soir pour subvenir aux besoins de la famille. Jacob se console des difficultés de son travail; le soir, en revenant, il fait un détour régulièrement à la taverne Oakwood. A la maison, il boit encore, se vantant d'être plus un homme que Ben, exprimant, en ce faisant, toute l'insécurité qu'il ressent dans son travail et dans son foyer. C'est dans cette taverne dans *Of the fields lately* que le contremaître du chantier raillera Jacob, malade, le provoquera et tâchera de l'humilier davantage. Quand Jacob meurt, à la fin de cette pièce, c'est à son travail, sur le chantier, en ville. Dans ce sens, la métropole tue Jacob, sa mort étant prévisible par les signes de déchéance physique joints aux signes de son travail, tels que la gamelle noire et ses bleus de travail, dans *Leaving Home*.

Les trois titres des pièces de David French indiquent trois espaces possibles. Chaque espace nous renvoie à sa perception de la métropole. D'abord, dans *Salt Water Moon*, l'espace est la promesse de l'avenir, et c'est Toronto qui représente cet avenir. *Leaving Home* indique le schisme qui résulte des tensions entre l'université (Ben) et le travail (Jacob) et dans *Of the fields lately*, c'est la mort à la métropole qui est indiquée quand un personnage observe : « les fleurs ne sentent plus les champs ces jours-ci, elles sentent la mort. » Vue de loin, la métropole offre une image séduisante; de près, elle connote la famille divisée et le travail qui tue.

Le monde criminel, monde de violence, de proxénétisme, de prostitution, de drogues et d'escroquerie, figure aussi dans les pièces situées dans la métropole. De David French, *One Crack Out*<sup>17</sup> montre une salle de billard à Toronto, près de Yonge Street, fréquenté par des escrocs dont les chefs s'appellent Jack the Hat et Bulldog. Si les dirigeants de ce monde ne sont pas invisibles comme d'autres éléments hostiles de la métropole, ils ne portent que des surnoms inventés qui cachent leur vraie identité. Ils rejoignent ainsi ces personnages anonymes ou ces personnages absents mais puissants qui constituent les forces opposantes de la ville dans la plupart des pièces. Leurs surnoms indiquent surtout la qualité de leur présence dans la pièce : le premier, le joueur qui risque gros; le second, la puissance et la ténacité. Les escrocs de ce monde se vendent les uns aux autres, s'entre-exploitent, et appli-

quent vigoureusement, pour toute infraction d'un certain code qui doit régler leurs activités, les pénalités les plus sévères. Le jeu de billard, jeu de concurrence dans l'espace, sert de métaphore pour d'autres conflits à Toronto, surtout celui qui a lieu entre Charlie, dont la femme l'a trompé, et Bulldog, homme de violence légendaire. La tension qui forme la base de la pièce est axée sur l'appartement de Charlie, où il vit avec sa femme et où il essaie de garder son monde personnel intact, refusant de fuir au Nouveau-Brunswick et d'abandonner cet espace à Bulldog, et la salle de billard, où il rencontre Bulldog dans un duel d'où dépend sa vie et son bonheur. Wanda, la prostituée de Yonge Street, sait se débrouiller dans ce monde. Son client Greg, homme d'affaires riche venant d'une autre ville, ne saurait se défendre contre Charlie et ses associés dans une escroquerie — une version de cherchez la femme — d'où il sort perdant. Ce monde est cruel, malin, et même le monde des affaires peut en être la dupe.

George Walker nous a offert tout récemment un autre visage de Toronto, ville criminelle. *Criminals in Love*<sup>18</sup> est une pièce comique qui montre Junior Dawson et Gail, jeunes innocents de l'Est de Toronto. Ils sont amoureux mais ils n'ont pas droit à la vie tranquille qu'ils souhaitent. Le père de Junior, voleur des plus malhabiles, est en prison, et menacé d'une mort violente si Junior n'accepte pas de cacher dans son sous-sol les boîtes de marchandises volées par son oncle Ritchie, chef d'un réseau d'escrocs torontois. Pour le convaincre de son sérieux, Henry Dawson blesse son fils à la tête. Ainsi, Junior a la tête enveloppée de pansements, signe important, dont le référent est le monde criminel torontois. Junior et Gail se trouvent entraînés, malgré eux, dans un monde de voleurs fous et de terroristes. Leur vie, comme la maison de Junior — seul héritage de sa mère morte — est investie par les criminels qui sont de la famille, et leur espace est pénétré par les objets volés. Ils rêvent d'un autre espace, rêve qu'ils partagent avec Sandy, la serveuse, et William, le clochard-philosophe, qui, des bas-fonds de Toronto, connaît toutes les ruses de la vie. Ce rêve est de partir vers le Sud, vers les espaces ouverts, à la Barbade. Ils opposent ce rêve, qui semble momentanément à leur portée, à la réalité, la maison entourée à la fin par la police et le monde clos de la prison. De ces deux forces, c'est la métropole qui dominera; il n'y aura pas d'issue pour les amants, criminels innocents à Toronto.

La comédie d'Erika Ritter, *Automatic Pilot*,<sup>19</sup> montre la situation d'une jeune femme seule, Charlie, qui, le soir, travaille dans un cabaret torontois comme actrice comique, débitant ses monologues comme un chansonnier, parlant d'elle-même, de ses relations, de sa vie dans son appartement dans le quartier Carleton-Sherbourne. Le thème de ses monologues, c'est que le bonheur qui dure est impossible dans cette ville. Il y a trois hommes dans sa vie; tous les trois sont de passage. Son mari acteur, Alan, qui revlent, l'ayant quittée pour suivre d'autres amours, tous des jeunes hommes, et qui l'abandonnera de nouveau pour un metteur en scène important; Nick, amant de quelques jours, qui refuse les liaisons de longue durée; et Gene, romancier futur, vendeur actuellement au magasin Hudson Bay, qu'elle finira par rejeter, ne pouvant plus s'adapter à un autre rôle que celui de victime. La scène passe d'un appartement à l'autre, Charlie s'installant brièvement chez Nick, puis, après la rupture, Gene s'installant chez Charlie, avant de s'en aller définitivement. Ces mouvements d'un espace à l'autre soulignent la solitude de ces personnages et leurs tentatives vaines pour s'en sortir. Les monologues de Charlie, enregistrés quand elle est seule, ou récités dans un microphone devant un public plongé dans le noir, et le roman de Gene, où il commente et analyse sa vie et celle de Charlie, ce sont tous

des indications de la solitude qui caractérisent ces existences. Les bandes du magnétophone renvoient à Charlie et à Gene leur propre image, chacun seul de son côté. Dans les discours et dans les didascalies, la présence de nombreuses bouteilles de whisky, de verres et de cigarettes est indiquée, à tel point qu'un critique a cru bon de demander : « Faut-il que ces gens boivent et fument sans cesse ? » La réponse est sans doute oui ; ce sont des signes iconiques indiquant le stress de la solitude de leur existence, le stress que la métropole crée dans leur espace personnel.

\*  
\* \*

La perception de la métropole se traduit au théâtre à travers les conflits qui surgissent la plupart du temps entre les forces de la ville et les victimes de ces forces. Nous pouvons organiser les éléments principaux de l'analyse de la façon suivante :

Titre de la pièce	Forces dramatiques. Signes principaux de la perception de Toronto. Personnages, etc.	Victimes de ces forces	Signes principaux de l'espace	Signes auxiliaires costumes, musique, accessoires, etc.
<i>The Torontonians</i>	Famille Willcox Promoteur de construction. Financier	Gaetan	Maison « Wilt's End » Rosehenge	Chanson « Toronto »
<i>Stupid Life of the Montagues</i>	Les Montague	John Margaret	Maison à Cabbagetown	Bouteilles, vêtements coûteux
<i>And at night we dream</i>	Voisins riches Vendeurs Sorenson	Jerry Susan	Maison de banlieue, jardin	Téléphone, téléviseur, cris, « Photorotoplex »
<i>Prodigals in a Promised Land</i>	Université Travail. Les Torontois	Théo Gloria Atiba	Appartement de Théo, appartement d'Arnold	Meubles neufs, bouteilles, livres, journaux, pinceaux
<i>Vie et Temps de Médéric Boileau</i>	Torontois hostiles Fils et bru de Aldège	Médéric Aldège	Manoir des Plonniers	Fauteuil roulant
<i>Lavalléville</i>	Cyrbantigne Laripoutre	Diane Adolphe	—	Costume de Cyrbantigne
<i>Aléola</i>	Enfants riches	Barné Kitoune	—	Téléphone, vin empoisonné

<i>Branch Plant</i>	Directeurs de l'usine Duntop Directeurs de la multinationale	Ouvriers Actionnaires radicaux	Bureau du chef, restaurant	Liste de noms (personnel licencié etc.), repas
<i>Salt Water Moon</i>	Jacob Mercer (de retour)	—	ciel, étoiles	Cadeaux (bas), valise
<i>Leaving Home</i>	Patrons de Jacob Université	Jacob Ben	Maison des Mercer	Costumes (bleus de travail), gamelle, whisky
<i>Of the fields lately</i>	Contremaître	Jacob	Maison des Mercer	Gamelle, whisky, blessure
<i>One Crack Out</i>	Bulldog, Jack the Hat Escrocs, Wanda	Charlie Greg	Salle de billard Appartement	Jeu de billard, drogues Cherchez la femme
<i>Criminals in Love</i>	L'Oncle Ritchie Henry Dawson Police	Junior Gail Sandy William	Maison East End Prison	Objets volés, pansements de Junior
<i>Automatic Pilot</i>	Metteur en scène Spectateurs (cabaret) Alan	Charlie Gene	Appartement à Carlton St. etc. Cabaret	Bouteilles, microphone, magnétophone

La métropole pour les dramaturges semble être dominée par les riches et les puissants (*The Torontonians*); ils exercent aussi une pression sociale, psychologique, à tous les niveaux, à Cabbagetown comme en banlieue (*The Stupid Life of the Montagues, And at night we dream*). Ceux qui cèdent complètement à ces forces deviennent des fantoches. Vivre à Toronto, n'est-ce pas aussi la foire d'empoigne? C'est le point de vue de plusieurs personnages tels que Jerry (*And at night we dream*), Alan (*Automatic Pilot*) et John (*The Torontonians*). Pour les immigrants, la métropole offre des possibilités de travail, d'éducation, et d'une vie matérielle plus aisée. Cette image se ternit rapidement, car l'étudiant se sépare de sa famille et le travail est souvent humiliant (*Leaving Home, Prodigals in a Promised Land*). Les pressions du travail sont grandes; elles peuvent même provoquer la mort d'un personnage (*Of the fields lately*).

La métropole n'est pas accueillante. Les Torontois sont insensibles (*La Vie et les temps de Médéric Boileau*). Il y a du racisme (*Prodigals in a Promised Land*) et de l'exploitation (*Lavalléeville*). Les patrons ne se soucient pas des ouvriers (*Branch Plant*) et les hommes d'affaires oublient leurs parents (*Aldéola*). Ce n'est pas non plus la ville de l'amour. L'amour ne dure pas, on s'y retrouve seul (*Automatic Pilot*), ou bien les amants ne peuvent y trouver la paix (*Criminals in Love*).

Les forces qui créent ce portrait de la métropole s'expriment à travers certains

personnages. Mais les personnages qui représentent les forces destructrices ne paraissent pas sur la scène dans la plupart des pièces. Ces forces n'ont donc pas de visage, de sorte que nous ne voyons ni les Montague, ni les voisins de Jerry et Susan, ni le contremaître de Jacob Mercer, ni les directeurs anglais de la multinationale Duntop, ni les collègues de Gloria, ni le metteur en scène qui emmène le mari de Charlie, ni les escrocs torontois qui prêtent de l'argent à vingt pour cent par mois, ni l'oncle Ritchie chef du réseau criminel. C'est que les forces qui déterminent l'existence de tant de Torontois restent invisibles, dans les coulisses du théâtre et sans doute de la vie, aussi anonymes que les étrangers que rencontre Médéric Boileau en descendant de l'autobus à Toronto.

Avec les personnages, l'espace reste l'élément primordial du théâtre. Dans les pièces, l'espace est associé à la métropole soit par la scène qui est l'aire de jeu, la mimésis, soit à travers les discours, la diégèse. Et l'espace indiquant un aspect de Toronto se trouve souvent en conflit avec un autre espace, dont le référent serait un autre espace à Toronto, parfois appartenant à une vie antérieure, les Antilles, Terre-Neuve, le Nord ontarien, ou un espace de rêve ou d'évasion. La tension qui existe entre les espaces joue un rôle important dans la définition de l'image de la métropole.

Par les éléments métonymiques de leurs pièces de théâtre — personnages, lieux, accessoires, etc. — les dramaturges nous présentent un portrait de la métropole qui nous renvoie constamment à ses sources. Nous sommes aujourd'hui arrivés à un point où la métropole, à travers la vision collective d'un nombre croissant de dramaturges commence à prendre la forme d'un mythe.<sup>20</sup> Le passage de la Hogtown des années cinquante au mythe de la métropole en une trentaine d'années nous paraît une réussite dont le théâtre canadien peut être fier.

## NOTES

<sup>1</sup> Northrop Frye, « Culture and Society In Ontario, 1764-1964 » (Colloque : New Directions for the Study of Ontario's Past), McMaster University — Ontario Historical Association Studies Series, Colloque pour le bicentenaire de l'Ontario, 6-8 September, 1964.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Tom Hendry, « The Canadian Theatre's Sudden Explosion, » *Saturday Night*, January 1972, 23-28.

<sup>3</sup> *The Torontonians* du Théâtre Passe-Muraille, créé le 12 novembre 1980. Nous tenons à remercier M. Paul Thompson qui nous a gracieusement prêté les bandes enregistrées sur scène pendant la représentation. Le Théâtre Passe-Muraille a monté d'autres créations collectives sur Toronto, dont *Thirty Minutes from Downtown* (1976) et *City: The Toronto Show*. M. David Warrick nous a signalé d'autres revues qui parlent de la métropole, mais nous avons dû nous limiter à ces œuvres dont il existe un texte.

<sup>4</sup> *Les Maudits Anglais*, créés le 14 septembre 1978 au Théâtre d'Aujourd'hui de Montréal. Le texte a paru aux éditions de Playwrights Canada, Toronto, 1984.

<sup>5</sup> *Toronto, Toronto*, créé le 6 octobre 1980 au Theatre in the Dell. Nous remercions M. Mark Shekter de nous avoir permis d'examiner ces textes.

<sup>6</sup> Renate Usmani, *Second Stage: the Alternative Theatre Movement in Canada* (Vancouver : University of British Columbia Press, 1983), p. 47.

<sup>7</sup> *The Stupid Life of the Montagues*, créé au Toronto Free Theatre, dans une mise en scène de Martin Kinch, le 21 mars 1979. Le texte a paru aux éditions de Playwrights Canada, Toronto, 1979.

<sup>8</sup> Jouée pour la première fois dans un atelier de travail au Factory Theatre Lab, le 8 février 1972, la pièce fut reprise par la compagnie Backdoor Theatre, mise en scène de R. Ror. Le texte a paru aux éditions de Playwrights Coop, Toronto, 1972.

<sup>9</sup> *Prodigals in a Promised Land*, créés le 17 mars 1981 au Théâtre Passe-Muraille, dans une mise en scène de Clarke Rogers. Nous exprimons nos vifs remerciements à M. Rogers de nous avoir communiqué le texte de cette pièce.

<sup>10</sup> *La Vie et les temps de Médéric Boileau ou y at'y quéque chose de plus en ville qu'y a pas dans les bois ?* La pièce fut créée le 23 septembre 1973 au Moulinet de la Coopérative des Artistes du Nouvel Ontario, Sudbury. Le texte a paru aux éditions Prise de Parole, Ottawa, 1978.

<sup>11</sup> *Lavalléville* fut créée à Sudbury le 24 octobre 1974. Le texte a paru aux éditions de la Maison Prise de Parole, Ottawa, 1975.

<sup>12</sup> La pièce fut créée à l'Université McGill, Montréal, le 6 décembre 1977. Le texte a paru chez Talon books, 1980.

<sup>13</sup> *Branch Plant*, créé le 1<sup>er</sup> mai 1971, au Factory Theatre Lab, dans une mise en scène de Bill Glassco. Le texte a paru aux éditions Playwrights Coop, Toronto, 1972.

<sup>14</sup> *Salt Water Moon* créé le 2 octobre 1984 au Tarragon Theatre, dans une mise en scène de Bill Glassco. Le texte a paru aux éditions Playwrights Canada, Toronto, 1985.

<sup>15</sup> *Leaving Home*, créé le 16 mai 1972, au Tarragon Theatre, dans une mise en scène de Bill Glassco. Le texte a paru aux éditions de la General Publishing Co., Don Mills, 1972.

<sup>16</sup> *Of the Fields Lately*, créé le 29 septembre 1973, au Tarragon Theatre, dans une mise en scène de Bill Glassco. Le texte a paru aux éditions Playwrights Coop, Toronto, 1973.

<sup>17</sup> *One Crack Out*, créé le 24 mai 1975 au Tarragon Theatre, dans une mise en scène de Bill Glassco. Le texte a paru aux éditions New Press, Toronto, 1976.

<sup>18</sup> *Criminals in Love*, créés le 7 novembre 1984 au Factory Theatre, dans une mise en scène de George Walker. Le texte a paru aux éditions Playwrights Canada, Toronto, 1985.

<sup>19</sup> *Automatic Pilot*, créé le 17 janvier 1980, au théâtre Adelaide Court, dans une mise en scène de William Lane. Le texte a paru aux éditions Playwrights Canada, Toronto, 1980.

<sup>20</sup> Cf. Northrop Frye, *op. cit.* : « A mythology emerges when the mental landscapes of a group of writers begin to fuse with their physical environment. »

## UN PLAT DE FÈVES AU LARD : LE BILINGUISME EN ONTARIO

par P.M. DUHET

Université de Nantes

L'article étudie la situation des Franco-Ontariens dans l'enseignement secondaire et post-secondaire. Il souligne le rôle joué par des associations culturelles et les troupes d'art dramatique, et il laisse espérer un renouveau culturel qui affectera toutes les générations de Franco-Ontariens.

The purpose of this paper is to examine the situation of Franco-Ontarians today in the field of secondary and post-secondary education. It stresses the activity of cultural associations and theatrical groups and it concludes on the hope of a revival of a genuine culture for all age groups.

Pour commencer, deux brèves anecdotes qui éclairent mon propos. Premier épisode : un congrès de Franco-canadiens dans *une* capitale en Ontario — cette province ayant le privilège d'en abriter deux. On m'a invitée au dîner-débat. Avant d'entrer dans la salle, les dames se repourent aux lavabos; quand j'y entre, elles m'accueillent aimablement — en anglais — car elles supposent que je suis journaliste. Deuxième épisode : la même ville, un restaurant francophone. Mon hôte (host) est un universitaire dont les ancêtres français se sont établis en Ontario à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, donc assez récemment. On nous présente le menu où je choisis des fèves au lard. Las ! On m'apporte une platée de haricots secs avec un morceau de viande sèche, le tout assaisonné d'une sauce ketchup quelconque.

Moi : — Ah oui, c'est ce qu'on appelle ici des fèves.

Lui : — Mais ce sont des fèves; j'en cultive dans mon jardin; on les mange vertes, puis on mange les graines de celles qui sont sèches.

Moi (à voix haute) : — Bien sûr.

Mais en moi-même je récapitule la curieuse destinée de ces légumineuses. En Poitou, jusqu'à la dernière guerre, on ne parlait pas de « haricots » — terme générique —<sup>1</sup> mais de « pois, » voire de « mo'hettes » (« mo'hettes plates » — c'est-à-dire plates et non rondes). Par contre on connaissait bien les fèves que l'on peut manger crues aussi et dont « les rameaux poussent quatre feuilles de chaque côté fort grasses, » comme le dit Furetière dans son *Dictionnaire universel*. En cas de querelle on rendait « fève pour pois » — « a tit for a tat » en somme. Aujourd'hui si vous lisez dans *Le Monde*, rubrique « Marché des denrées, » qu'il y a surproduction de fèves, c'est sous le paragraphe « cacao. » Mangerait-on aussi du cacao au lard ?

Décidément les légumes secs jouent de mauvais tours aux francophones. Dès cet instant je n'écoute mon hôte (host) que distraitement : son propos est de la critique littéraire — entre Leavis et Frye; moi je suis au ras des choses et je pense à ce que représente dans la vie quotidienne le fait d'être Franco-Ontarien.

Laissons l'anecdote pour un genre plus austère, je veux parler du langage des

statistiques. Les premières qui éclairent sur la situation des minorités de langue française sont celles de 1971. Faisant suite aux recommandations de la Commission B-B, le recenseur avait ajouté une question nouvelle. Depuis le recensement de 1891 on connaissait l'origine ethnique des populations; depuis 1931, leur langue maternelle. En 1971, une question portait sur la langue le plus couramment employée au foyer — question qui disparut en 1976 — au recensement interdécennal, pour éviter de mesurer l'importance des transferts linguistiques vers l'anglais, affirmèrent de mauvaises langues.

Les résultats obtenus en 1971 et 1976 ont été analysés par Richard Joy;<sup>2</sup> ils ont alimenté les travaux de Charles Castonguay;<sup>3</sup> ils ont été repris de façon systématique par les démographes Lachapelle et Henripin,<sup>4</sup> utilisés de façon pédagogique dans *l'Atlas de l'Ontario français* de G. Vallières et M. Villemure;<sup>5</sup> enfin ils ont ranimé le débat avec l'étude de Sheila McLeod Arnopoulos consacrée aux francophones de Sudbury.<sup>6</sup> Depuis, à la suite du recensement de 1981, Statistiques Canada a publié de nouveaux catalogues consacrés à l'origine ethnique et à la langue maternelle de la population. Malheureusement, une différence dans la définition de la langue maternelle entre 1971 et 1981, des différences de codage pour les réponses vides ou multiples posent des problèmes de comparaison complexes dans lesquelles nous n'entrerons pas.

Actuellement on sait que sur une population totale de 8534265 habitants, l'Ontario compte 652905 personnes d'origine ethnique française (dont 331065 femmes). 475605 Ontariens déclarent être de langue maternelle française; enfin pour 307285 personnes (dont 158135 femmes) la langue d'usage au foyer reste le français.<sup>7</sup> Pour la région de Toronto, nous nous reportons aux chiffres de *l'Atlas de l'Ontario français*: 15755 Torontois de langue maternelle française dans la cité même, 37250 dans le district de recensement.

Au-delà de ces chiffres qui sont des données de base établies pour l'ensemble Canada et provinces, il y en a d'autres qui sont peut-être plus éloquents. Parler une langue, continuer à la pratiquer dans un environnement autre, c'est, on n'en peut douter, l'entretenir aussi par la lecture. Là encore, les chiffres sont inquiétants, pour les Franco-ontariens :

— 43 % d'entre eux entrent parfois dans une librairie contre 68 % des Anglo-ontariens.

— 1 sur 3 fréquente une bibliothèque contre 1 sur 2 chez les Anglo-ontariens. Notons que l'accès des bibliothèques n'a pas encore été facilité aux francophones et que les recommandations du Rapport Desjardins, publié en 1980, vont au printemps 1985 être mises en application, affirme l'honorable Susan Fish.

— 1 Franco-ontarien sur 5 déclare qu'il lui arrive de lire des ouvrages de fiction (contre 1 Anglo-ontarien sur 3); encore ne s'agit-il pas nécessairement d'œuvres écrites en français, car 8 % des *Franco-ontariens ne savent lire que l'anglais*.

— Enfin 18 % des Franco-ontariens ne lisent absolument rien, même pas les journaux, de sorte que nombre de journaux franco-ontariens survivent à peine.<sup>8</sup>

Evidemment, des statistiques globales, comme celles-ci, ont l'inconvénient de gommer d'importantes différences : celles qui résultent de l'isolement et surtout celles

qui dépendent de la durée de la scolarisation — dont les résultats apparaissent dans les groupes d'âge au-delà de 44 ans. En matière d'instruction moins qu'ailleurs encore « le présent ne peut divorcer d'avec le passé, » selon l'excellente formule de Arthur Godbout.<sup>9</sup> Dès lors ce que l'on peut souhaiter c'est que le divorce s'opère dans l'autre sens, entre le passé et l'avenir.

Là encore il vaut mieux faire preuve d'un optimisme mesuré. La Fédération des francophones hors Québec avait tiré la sonnette d'alarme dans cette direction, en 1978, dans son ouvrage *Deux Poids, Deux Mesures*. Les auteurs faisaient remarquer des disparités entre les deux grands groupes minoritaires (anglophones au Québec, francophones hors Québec) pour l'accès à l'enseignement post-secondaire. Si les francophones hors Québec sont, dans l'enseignement primaire et secondaires, plus nombreux que les anglophones au Québec, la proportion s'inverse dès qu'il s'agit d'enseignement post-secondaire, c'est-à-dire de la formation des futurs cadres. Prenant en compte les chiffres du recensement de 1976 : 800680 Anglo-québécois et 462070 Ontariens de langue maternelle française, la FFHQ notait que la population d'étudiants en français, à plein temps au niveau post-secondaire en Ontario était de 7075 étudiants, alors que la population post-secondaire en anglais, au Québec, était de 47122 personnes. « Il nous semble qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond là-dedans, » écrivait Johanne Kemp, coordonnatrice de Direction Jeunesse dans le message paru dans *Liaison* en mars 1984. « Ne nous leurrions pas, concluait-elle, nous avons encore beaucoup de chemin à faire ! »

Quel est ce chemin ? D'abord la gestion des institutions scolaires, pour les francophones, à tous les niveaux, par ceux-ci. Cela ne veut pas dire que la dernière décennie n'ait pas été source de progrès. Le ministère de l'Éducation de l'Ontario, parmi les brochures qu'il édite, en a consacré une aux écoles françaises. Sur 4500 écoles, 350 desservent les 67000 élèves francophones entièrement en français au niveau primaire et les 800 enfants qui reçoivent une partie de leur enseignement en français. D'autre part 20000 jeunes Franco-ontariens reçoivent leur enseignement secondaire totalement en français, 7000 en partie en français. Récemment on a beaucoup remarqué la « victoire-surprise »<sup>10</sup> qui a mis les élèves de l'enseignement secondaire, depuis 1983, à égalité pour le nombre de cours dans les deux langues officielles (5 cours en L 1 anglais ou français — et 1 en L 2 français ou anglais) pour l'obtention du diplôme provincial. Première mesure timide, renforcée par la décision du Ministre de l'Éducation de rendre le français obligatoire pour les élèves anglophones dès la 7<sup>e</sup> année — soit l'avant-dernière année du primaire. Ce changement avance de deux ans l'apprentissage du français, langue seconde ; il est indéniablement, comme les précédents, un pas dans la direction de la reconnaissance du poids de la langue française en Ontario. Il en va de même pour la récente décision en vertu de laquelle tout francophone a le droit de recevoir l'enseignement dans sa langue sans maintenir la clause du nombre (20 à 25 élèves francophones).

De ces transformations graduelles de l'enseignement primaire et secondaire on peut attendre des incidences non négligeables dans la province, sans faire référence à l'espoir de voir transformer les textes constitutionnels.<sup>11</sup> La sécurité linguistique dépend de nombreux facteurs. L'insertion officielle, dans les programmes scolaires, de la langue de la minorité est un élément important lorsqu'il s'agit d'une pratique qui dépasse les doses homéopathiques, admises jadis par certains programmes fédéraux, ce qui avait amené Max Yalden, second Commissaire aux langues officielles,

à s'interroger : « Immersion ou aspersion ? »<sup>12</sup> A terme cela devrait provoquer d'autres changements dans le comportement des élèves et des étudiants dans les deux groupes linguistiques. Déjà dans la tranche d'âge des 15-25 ans on trouve un pourcentage non négligeable d'étudiants anglophones qui, ayant eu un enseignement secondaire en immersion totale, n'entendent pas perdre le bénéfice de leur acquis en français. Janice Yalden, directrice du Centre d'études en langues appliquées de Carleton University, dans un numéro récent de *Affaires universitaires* (mars 1984), fait état des besoins de ces étudiants. Développer non plus la compétence linguistique au sens étroit du terme, mais la compétence en matière de communication, ce serait opérer une transformation des structures universitaires et post-secondaires telle que les enseignants auraient moins souvent à constater avec amertume que, si les cours sont en français, « le couloir c'est l'anglais. » Le français ne serait plus seulement, pour les jeunes Franco-ontariens, la langue de la maison, la langue des grands-parents, celle de « l'ancien temps, » mais celle, valorisée, du milieu d'études, avant d'être tout naturellement une langue de travail et la langue de la vie adulte. Elle leur permettrait de rejoindre d'autres groupes francophones.

Qu'il existe aujourd'hui une culture franco-ontarienne (on parle maintenant de culture franco-ontaraise) nul ne songe désormais à le nier. Que cette culture se fragmente et se diversifie selon les trois grandes zones d'implantation géographique des groupes francophones — l'Est, la région de Sudbury et le Sud-Ouest — cela aussi est connu. Plus nouveau peut-être est l'espoir de voir se créer une nouvelle culture franco-ontarienne à Toronto même. L'un des porte-parole les plus convaincus de cette nouvelle « francophonie » torontoise est Philippe Garigue, principal du collège Glendon. Le mérite de Philippe Garigue est d'avoir exprimé le double volet selon lequel doit évoluer la revendication des Franco-torontois. Au groupe francophone de Toronto que l'on a pu longtemps qualifier d'invisible, « orienté vers le vouloir vivre ou vouloir survivre, a succédé un nouveau groupe, celui du « vouloir participer. » De composition ethnique et sociale très différente de ce qu'il était encore il y a vingt ans, ce groupe — pluraliste quant à la religion et dont la langue maternelle n'était pas toujours le français — a compris la vocation du nouveau Toronto « pivot des affaires canadiennes »<sup>13</sup> mais dont la population « est maintenant pour près de 70 % d'origine autre que anglo-saxonne. » Il ne nous appartient pas de nous prononcer ici sur la part d'optimisme que comporte la vision de Philippe Garigue d'un Ontario véritablement bilingue. Il nous semble plus approprié d'essayer de voir comment cette vision peut actuellement trouver des points d'ancrage. Si l'on examine la configuration du système universitaire francophone dans la région torontoise on ne peut se défendre d'une certaine inquiétude. Le collège Glendon dispose de son propre campus dans l'Université York — université prestigieuse et importante (35000 étudiants environ) proche du centre de Toronto. La spécificité du collège, c'est d'être bilingue :

Cela veut dire qu'en plus des cours de langue en français et en anglais, on peut y suivre un programme complet dans une discipline comme l'histoire par exemple, en ayant des cours enseignés dans les deux langues officielles du pays.<sup>14</sup>

Quinze programmes sont destinés à former de futures élites ontariennes, et le nombre des étudiants a doublé en quatre ans. Néanmoins, qu'on me pardonne d'avoir l'esprit chagrin, mais les programmes de Glendon — si l'on excepte une section « mathématiques » — sont largement orientés vers les lettres et les sciences humaines. Les enseignements scientifiques n'y figurent pas. Ce n'est pas là un reproche,

mais une constatation que corrobore l'examen des programmes dans tous les enseignements post-secondaire et universitaire qui ont des sections bilingues ou francophones en Ontario. *Tour d'Horizon*, le guide publié par le Ministère des Collèges et Universités, est éclairant à ce sujet. Les collèges d'arts appliqués et de technologie, ou « collèges communautaires, » ont été créés en Ontario en 1967-1968 avec pour mandat principal la formation d'ouvriers spécialisés, la préparation aux carrières dites « techniques, » à quoi s'est ajoutée une mission d'éducation permanente, formation de base ou recyclage. Cela explique que ces collèges aient un nombre élevé d'étudiants à temps partiel. Sur les 22 établissements existants, 8 dispensent des cours ou des programmes en français. Un seul est unilingue français — le collège de technologie agricole d'Alfred ouvert en 1981. Les 7 autres sont bilingues, soit de fondation (Algonquin à Ottawa, Canador à North Bay, Northern à Timmins) soit de date plus récente, le dernier étant Saint-Clair avec un seul cours.

Si on se reporte au *Guide de l'Éducation post-secondaire* publié pour l'année 1983-1984 par le Ministère de l'Éducation, on est frappé de voir que même là où les programmes principaux sont entièrement ou partiellement en français, les inscriptions à plein temps dans ces domaines sont peu nombreuses (sauf au collège Alfred bien sûr). Même les collèges où l'éventail des disciplines est le plus large dans les programmes entièrement ou partiellement en français : Algonquin à Ottawa, Cambrian à Sudbury, ont encore un faible pourcentage d'inscriptions d'étudiants à temps plein. Prenons l'exemple d'Algonquin avec 1827 étudiants à temps plein dans les programmes en français ou bilingues sur un total de 9212 avec 36548 inscriptions à temps partiel. Cela semble corroborer l'inquiétude de Direction Jeunesse quant au développement d'une formation post-secondaire pour les jeunes Franco-ontariens dès leur sortie de l'enseignement secondaire. De plus si on examine les programmes offerts, on voit que le secteur « arts en général » est assez bien desservi pour les francophones, moins bien que le commerce (secrétariat et comptabilité) mais beaucoup mieux que tous les apprentissages et cours de préparation à l'emploi (mécanique automobile, menuiserie, charpente) où le recyclage n'est souvent donné en français qu'à la demande. Pas de programme entièrement en français dans les services de restaurant, un seul dans la préparation de la nourriture, un seul dans la fabrication d'outils, aucun en physique et mathématiques pour la technologie (technicien - génie). Ce n'est pas la présentation du collège Centennial à Scarborough — dans le district urbain de Toronto — qui dissipera cette impression. Dans la brochure ministérielle *Tour d'Horizon* 1985-1986, l'accent est mis sur la bonne volonté de cet établissement en matière d'avancement du bilinguisme à Toronto, et sur la difficulté perçue. On peut y lire ceci :

Avant même que la besoin ne se fasse sentir, Centennial offrait des cours en français pour étudiants francophones... Il est difficile de mettre sur pied des programmes entièrement en français dans la ville de Toronto.

De l'examen de la notice il semble ressortir que depuis 1977, date où ce collège s'est « étroitement lié aux centres et aux organismes francophones de Toronto dans le domaine de l'éducation permanente, » ce sont surtout les cours d'éducation populaire qui ont été développés. Les cours de français pour francophones annoncés comprennent la littérature canadienne française, le roman canadien français, la littérature française contemporaine, le rôle de la femme dans la littérature canadienne française, des cours d'expression écrite, le chansonnier québécois. A cela s'ajoute

la possibilité de choisir un tiers du programme en français dans l'économie, les études canadiennes, la philosophie et la psychologie. Un développement autre sera envisagé, si nécessaire, dans la prochaine décennie.

C'est là, me semble-t-il, un indicateur de tendance que confirme l'examen des programmes des universités. Sur les quinze universités de l'Ontario, la seule qui soit entièrement francophone est le Collège dominicain d'Ottawa, à vocation philosophique et théologique. Par ailleurs huit universités ou collèges de premier cycle offrent des programmes et des cours entièrement ou partiellement donnés en français. Là encore le nombre d'inscriptions à temps plein dans ces cours restait, en 1982, limité — sauf à Glendon, à l'université Saint-Paul (Ottawa) et à Hearst affiliée désormais à Sudbury où existe un baccalauréat ès-arts avec concentration en français. Fait nouveau, un nombre grandissant de bacheliers obtiennent leur diplôme après des études à temps partiel. A Hearst il y a concentration des disciplines en français et à Glendon possibilité de suivre un programme complet en langue française. Toutefois ces collèges ont comme les grandes universités, dès le premier cycle, une majorité de programmes dans le groupe des humanités et sciences sociales. Sur les 45 disciplines répertoriées, le tableau donné par *Tour d'Horizon 1985-1986* fait apparaître une surabondance (relative) de programmes en philosophie, étude des religions, sociologie et psychologie. Par contre aucun programme n'est dispensé entièrement en français en cinématographie/études photo-cinéma, aucun en service social, aucun en études informatiques, un seul en musique, un seul en droit civil, etc. On pourrait compléter l'étude avec le tableau des sciences physiques (22 rubriques). On y découvre que le Royal Military College est le seul à dispenser des programmes de génie (génie civil, génie mécanique, etc.) entièrement en français.

Peut-être ces disparités entre les domaines littéraires et scientifiques correspondent-elles à une demande et vont-elles s'atténuant. Il serait d'ailleurs regrettable de schématiser en disant : « Les études en français c'est l'histoire et la littérature, les études en anglais ce sont les sciences et les techniques. » Mais nous savons tous que les débouchés se raréfient pour les gens qui ont une formation purement littéraire. En fait, ce que l'on découvre en analysant d'un peu plus près ces programmes de littérature canadienne ou de chanson québécoise, c'est l'importance des activités para-universitaires qui les complètent presque toujours : voyage au Carnaval de Québec pour le Collège Centennial, « Grande Débâcle » à Hearst (il s'agit de quatre jours de festivités estudiantines avec ateliers de formation artistique, et exposition).

On rejoint là un aspect du bilinguisme en Ontario dont le poids n'est pas encore facile à évaluer, mais dont l'étude devrait se révéler particulièrement féconde. Depuis des années, les organisations franco-ontariennes : le CAFO (Conseil des affaires franco-ontariennes auprès du gouvernement provincial), la FFHQ (Fédération des francophones hors Québec), l'ACFO (Association canadienne française de l'Ontario), Direction Jeunesse, la Coalition culturelle de l'Ontario (CCO, née en octobre 1983), et combien d'autres ont œuvré dans le sens d'une prise en charge de secteurs de la communication. Aujourd'hui, leur action porte ses fruits dans des domaines essentiels pour le développement harmonieux du bilinguisme.

Citons quelques exemples qui prouvent la vitalité de la vie « ontarioise. » Théâtre-Action, l'organisme de service pour le développement du théâtre franco-ontarien, a organisé des rencontres régionales du théâtre communautaire et étudiant. Quant

au Théâtre du P'tit Bonheur, il a monté à Toronto, en mai dernier, une fantaisie historique, *Fort Rouillé* de Patricla Dumas, où figurent outre le dernier citoyen de la Nouvelle-France à Toronto, une princesse Mohawk et la femme du premier Lieutenant-Gouverneur, Mrs. Simcoe. Le Théâtre du Nouvel Ontario (TNO), après une tournée dans les écoles avec *Ti-Jean*, inspiré d'un conte de Germain Lemieux, s'est lancé en 1984 dans une entreprise ambitieuse. Il s'agit de la création de *Nickel*, une pièce de Jean-Marc Dalpé et Brigitte Haentjens, étude sociale d'un quartier de Sudbury en 1932. Cette pièce devait être lancée, pour le début des représentations, par la maison d'édition «Prise de Parole,» installée à Sudbury. Cette maison a diversifié sa production depuis 1977, mais reste fidèle à sa vocation première qui est d'être «plus qu'une simple maison d'édition : elle se donne un rôle d'animation des arts littéraires chez les francophones de l'Ontario.»<sup>15</sup>

D'autres maisons, en particulier les éditions Marois de Toronto, qui ont lancé récemment trois collections de livres pour enfants, témoignent d'une vitalité nouvelle dans le domaine littéraire. Depuis six ans le Salon du Livre de l'Outaouais existe — à Hull certes. «Il suffit de passer le pont,» dit une chanson française, mais cela ne va pas toujours de soi. Quel est l'impact de ce Salon qui s'adresse au public plus qu'aux professionnels, sur les habitudes de lecture des Franco-ontariens ? Ce sont les jeunes, les scolaires surtout, qui sont intéressés, notamment à cause du manque de librairies francophones, mais, affirme la journaliste Danielle Foucart, «les enfants, à leur tour, influencent leurs parents»... et reviennent avec eux.<sup>16</sup>

Les liens ainsi affirmés entre les générations, ce «ressourcement,» — si l'on veut bien me pardonner ce néologisme — peut trouver un prolongement au foyer avec les émissions de télévision. Il est difficile d'apprécier le taux d'écoute, chez les Franco-ontariens, d'une chaîne comme TV Ontario, réseau non commercial à vocation éducative. Depuis 1983 les émissions en français étaient surtout regroupées le dimanche. Certaines séries, «Les Ontariens,» «C'est ton droit,» «C'est demain la veille,» avaient eu du succès. A la demande de Mme Susan Fish et de Marcel Masse, Ministre fédéral des Communications, les deux gouvernements ont accepté d'accorder une subvention destinée à développer les programmes en français qui passeraient ainsi à 70 heures par semaine. Lecture, théâtre, télévision se complètent. On objectera que leur influence varie selon les lieux. Il est certainement plus facile d'attirer des clients d'Ottawa au Salon du Livre que des habitants de Toronto où il n'y a qu'une librairie francophone, suffisante semble-t-il, puisque la librairie Mercier de Mississauga ne lui fait pas concurrence. Toutefois quand un mouvement est amorcé en un lieu, il n'est pas interdit de penser, à une époque de mobilité des populations, qu'il ira en se développant. Cela demande des efforts, du temps aussi, de la patience, et un sens aigu des exclusions à éviter. Le renouveau franco-ontarien doit éviter l'écueil du folklore vulgaire, mais en récupérant les dimensions historiques. Ce n'est pas simple. Une fois encore c'est à la revue *Liaison*, au numéro de décembre 1983, que nous allons emprunter les éléments d'une conclusion. Deux articles qui se font suite situent les limites du possible. L'un est l'aveu un peu désabusé d'un jeune Franco-ontarien qui a choisi d'être tel «sans trop savoir pourquoi, dit-il, et cela me pèse.» Car il est évident que pour la jeune génération la différence franco-ontarienne doit transparaître dans «le projet de société qu'ils élaborent... les idéaux désincarnés ne sollicitent pas l'actualité,» selon son expression. Sa conclusion c'est que pour avoir été excessif, il se sent désormais étranger à lui-même. Le second article qui nous intéresse est une interview du député de Sudbury-est, Eli Martel, qui se trouve

être un « francogène »\* un de ceux qui « n'auraient jamais dû être assimilés. » Eli Martel, leader parlementaire des néo-démocrates a quelques pointes pour le parti libéral et pour le parti conservateur au sujet de l'affaire manitobaine. Mais surtout il insiste sur la notion d'élargissement culturel, d'ouverture aux autres — aux « francogènes » en premier, « un aspect de la francophonie que nous n'aurions jamais dû nier », reconnaît Fernan Carrière, auteur de l'article — mais aussi aux autres communautés, même à la communauté anglophone : pourquoi pas des films français sous-titrés en anglais par exemple ?

En matière de bilinguisme, il ne faut jamais être excessif, sauf peut-être pour l'espoir. Alors à quand sur des écrans ontariens ou dans la presse, la vraie recette des fèves au lard — les gourgannes\*\* fraîches, que l'on fait mijoter avec du lard rissolé assaisonné d'un brin de sarriette ? Après un cocktail Ontario on doit se sentir le cœur en fête.

## NOTES

<sup>1</sup> G. Dulong et G. Bergeron, *Le Parler Populaire du Québec et de ses régions Voisines. Atlas Linguistique de l'Est du Canada* (Éditeur Officiel du Québec, coproducteur, Office de la Langue Française, 1980), vol. 4, pp. 1413-1418.

<sup>2</sup> Richard J. Joy, *Les Minorités des Langues Officielles au Canada* (Montréal : L'Institut de Recherches C.D. Howe, 1978).

<sup>3</sup> Charles Castonguay, *Aperçu démolinguistique de la francophonie ontarienne* (Ottawa : Centre de recherche en civilisation canadienne française, Université d'Ottawa, 1977).

<sup>4</sup> R. Lachapelle et J. Henripin, *La situation démolinguistique au Canada, Evolution passée et prospective* (Montréal : Institut de Recherches politiques, 1980).

<sup>5</sup> G. Vallières, M. Villemure, *Atlas de l'Ontario français* (Montréal, Paris : Études vivantes, Collection l'Ontario français — Production de l'équipe DOPELFO, 1981).

<sup>6</sup> Sheila McLeod Arnopoulos, *Hors du Québec, Point de Salut ?* (Libre Expression, 1982).

<sup>7</sup> *Statistiques Canada* : 1981 Census of Canada. Catalogues *Population Mother Tongue* (octobre 1982) et *Population Ethnic Origin* (novembre 1984).

<sup>8</sup> Statistiques regroupées dans l'article de Paul-François Sylvestre : « Ecrire pour être traduit ? » *Liaison*, Ottawa (mars 1984), p. 26. Voir aussi D. Marchidon et V. Pérez-McCall : « Presse ethnique et presse francophone ontarienne », *Liaison* (septembre 1984), pp. 33-35.

<sup>9</sup> Arthur Godbout, *L'Origine des écoles françaises dans l'Ontario* (Ottawa : éditions de l'Université d'Ottawa, 1977), p. 77.

<sup>10</sup> L'expression est de Claire Soucy dans *Le Nord*, (?) 23 mars 1983.

<sup>11</sup> Voir le bref article dans *Canada d'Aujourd'hui* (juillet 1983).

<sup>12</sup> *Rapport Annuel 1978*, Commissaire aux Langues Officielles : « L'Enseignement de la Langue Seconde... aspersion ou immersion ? » p. 40.

<sup>13</sup> Philippe Garigue, « L'invention d'une nouvelle culture franco-ontariennes à Toronto. » Conférence prononcée devant les associations franco-ontariennes de Toronto, 3 mars 1983.

<sup>14</sup> Prospectus : *Glendon*, Introduction, p. 2. Voir aussi : « The Spirit of Glendon. »

<sup>15</sup> P. Savard, *Cultiver sa différence*, Rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne (Ottawa, 1977).

<sup>16</sup> D. Foucart, « De l'écriture à la lecture, le Salon du Livre de l'Outaouais, » *Liaison* 34 (printemps 1985).

\* Expression employée par l'agence de sondage CROP de Montréal pour désigner les francophones d'origine qui ne parlent plus français à la maison.

\*\* Pourquoi et comment cette expression de marins a-t-elle survécu au Québec ?

## L'OPÉRATION *IF DAY* ET LA CAMPAGNE POUR LE SECOND EMPRUNT DE LA VICTOIRE

par André DOMMERGUES

Université de Paris X

L'année 1942 s'inscrit dans un contexte de graves revers à l'extérieur et de crise à l'intérieur. Le problème de la conscription tend à diviser le pays en deux camps antagonistes. La position du parti libéral demeure ambiguë. Poursuivant la mobilisation des ressources économiques et financières, le gouvernement lance le second emprunt de la Victoire. Montée à Winnipeg, le 19 février 1942, l'opération *If Day* est destinée à frapper l'opinion en son point le plus sensible, la crainte de l'invasion. L'hypothèse est actualisée avec un réalisme impressionnant grâce au concours de l'armée canadienne. Après un simulacre de *Blitzkrieg*, la capitale du Manitoba vit à l'heure nazie. En différents points de la ville contrôlée par les pseudo-SS, se déroulent des scènes caractéristiques de l'occupation. La radio, le cinéma, les journaux — notamment *The Winnipeg Tribune*, en partie imprimé en allemand et appelé pour l'occasion *Das Winnipeg Lügenblatt* — amplifient l'événement. Le succès de l'opération est indéniable : elle permet d'atteindre l'objectif financier : elle contribue aussi dans une certaine mesure à la victoire finale en aidant le pays à exorciser le démon de l'isolationnisme.

1942 was a time of severe defeats abroad and of crisis at home. The conscription issue split Canada into feuding factions. The Liberals' stand was unclear. The government continued to marshal economic resources and launched the second Victory loan. "If Day" was staged on February 19, 1942 as an operation aimed at arousing the fear of German invasion in the Winnipeg population. With the help of the Canadian armed forces, the show was realistically performed and the city lived for one whole day under a mock-Nazi occupation. The radio, the movie houses and the newspapers magnified the event. *The Winnipeg Tribune* became *Das Winnipeg Lügenblatt* and was partially printed in German. The operation was a success from a financial point of view. It also contributed to some extent to the final victory by exorcizing the evil spirit of isolationism.

L'opération *If Day* fut montée à Winnipeg en février 1942 dans un contexte de graves revers à l'extérieur et de crise politique à l'intérieur. Après l'entrée en guerre du Japon et le désastre de Pearl Harbour, le 7 décembre 1941, l'année nouvelle s'annonce difficile pour les alliés. Dans le Pacifique les défaites se succèdent. Les Japonais progressent sur un front de six mille kilomètres. En huit semaines d'offensive foudroyante, ils se sont rendus maîtres des Philippines. Les archipels Bismarck et Salomon sont attaqués. Le 15 février 1942 la garnison de Singapour avec cinquante-cinq mille hommes (quinze mille Anglais, treize mille Australiens, dix-sept mille Indiens) a capitulé sans condition. La reddition de la citadelle libre de deux cent mille soldats nippons et ouvre la route de l'Australie et de l'Inde. Le même jour on apprend que la population de Rangoun est évacuée et que Palimbang, centre d'une riche région pétrolière au sud de Sumatra, est tombé aux mains de l'ennemi. Quatre jours plus tard, le 19 février, le port de Darwin est bombardé. Tant que les Japonais possèdent

ront la maîtrise de l'air et de la mer dans le Pacifique, il sera impossible de leur résister.<sup>1</sup>

En Afrique les forces en présence poursuivent une bataille sans merci. Malgré des pertes élevées, Rommel a repris Benghazi le 30 janvier. Seule lueur d'espoir : en Russie ni Moscou ni Léninegrad n'ont été pris ; les troupes soviétiques sont parvenues à contenir l'avance allemande. Dans le bassin du Donetz elles sont passées à l'offensive et ont remporté des succès. Mais les Russes savent que la guerre n'est pas gagnée. A l'occasion du vingt-quatrième anniversaire de la création de l'Armée Rouge, le 23 février, Staline exhorte les combattants à redoubler d'efforts face à un ennemi implacable.<sup>2</sup>

Dans tous les océans, les meutes de sous-marins attaquent sans répit les convois alliés ; ils coulent navires de guerre, cargos et transports de troupes. De même que la bataille de l'Atlantique, la bataille de la Manche est incertaine. Les cuirassés Scharnhorst, Gneisenau et Prinz Eugen ont quitté la rade de Brest pendant la nuit du 12 février et ont franchi la Manche.<sup>3</sup> L'aviation britannique leur a fait subir des dommages au cours de la traversée mais ils ont rallié Heligoland où seront effectuées les réparations indispensables.

Le 15 février Churchill, après avoir cité en exemple à son peuple la Russie, les États-Unis et la Chine, déclare :

*You know I have never prophesied to you or promised smooth and easy things, and now all I have to offer is hard, adverse war for many months ahead. I must warn you, as I warned the House of Commons before they gave me their generous vote of confidence a fortnight ago, that many misfortunes, severe torturing losses, remorseless and gnawing anxieties lie before us.*<sup>4</sup>

La cohésion politique du Canada engagé dans la guerre depuis le 9 septembre 1939 est ébranlée par une crise nationale que le Premier Ministre souhaite conjurer. Le 27 janvier 1942, dans le discours du trône qu'il prononce devant la Chambre des Communes, Mackenzie King définit la riposte canadienne : la mobilisation des ressources en hommes et des richesses du pays doit être effective. Le Premier Ministre précise les objectifs majeurs : renforcer la marine, l'aviation et l'armée active ; développer le corps expéditionnaire canadien qui ne compte que deux cent soixante mille hommes à la fin de 1941 ; intensifier l'agriculture et la pêche pour assurer le ravitaillement des Britanniques ; réaliser une véritable révolution industrielle pour accroître la production des armes, des munitions et des engins militaires à destination des armées alliées.

Alors que dans leur ensemble les libéraux réagissent favorablement à ce discours, R.B. Hanson, chef de l'opposition conservatrice, s'insurge avec fougue contre la politique gouvernementale qu'il juge trop modérée. Il propose une motion de censure. En fait le différend porte sur une question capitale, la conscription.

Depuis plusieurs mois le pays tend à se diviser en deux camps irréconciliables, les conscriptionnistes et les anticonscriptionnistes. Les premiers, persuadés de l'extrême gravité de la situation et du rôle que le Canada doit assumer dans la guerre, préconisent des mesures radicales. La guerre totale exige un effort total. La mobilisation économique est importante certes et le gouvernement a obtenu des résultats satisfaisants. Toutefois il est indispensable de donner la priorité à la mobilisation

des ressources en hommes. Sur ce point le gouvernement a failli à sa tâche. A peine une semaine après la déclaration de guerre, les Américains ont pris des mesures pour pouvoir faire intervenir leurs troupes en n'importe quel point du globe. Ainsi sont-ils prêts à se battre au Canada. Au contraire les Canadiens, après vingt-neuf mois de guerre, n'ont pas l'obligation de servir en dehors de leur pays, si besoin est. On ne peut les enrôler pour défendre les États-Unis ou l'Alaska. De toute évidence le service national obligatoire pour la seule défense territoriale ne suffit pas.

Le noyau dur des conscriptionnistes est constitué par le « Comité pour la Guerre Totale » ou les « Deux Cents de Toronto ». <sup>5</sup> Arthur Meighen, ancien Premier Ministre conservateur, propose un gouvernement d'union nationale susceptible de resserrer les liens avec la Grande-Bretagne. Les communistes canadiens sont les alliés de ce clan : ils réclament la constitution d'une armée puissante et d'un corps expéditionnaire nombreux prêt à participer dès que possible à la libération de l'Europe.

Au pôle opposé les anticonscriptionnistes refusent la conscription obligatoire outremer. Ils sont fortement implantés au Québec, dont le Premier Ministre, J.A. Godbout, est un de leurs porte-parole. Pour faire contrepoids au « Comité pour la Guerre Totale, » la « Ligue pour la Défense du Canada » est fondée en février par neuf personnalités. Le docteur J.B. Prince en est le président. Dans son manifeste du 6 février la « Ligue pour la Défense du Canada » explique son opposition à la conscription : le premier et suprême devoir de chacun est de défendre le Canada ; le volontariat fournit deux fois plus d'hommes que n'en peuvent absorber les trois armes. Un petit pays de onze millions d'habitants ne peut être à la fois un arsenal et une réserve inépuisable de combattants. Or le Canada a déjà atteint l'extrême limite de son effort militaire. Toutes proportions gardées, il a participé à la guerre autant que les grandes nations belligérentes. La conscription serait dangereuse pour la nation : le Canada n'a pas décidé de « détruire sa structure interne » ou de « se saborder. » En conséquence la Ligue appelle les Canadiens à ne pas relever le Premier Ministre de ses engagements.

Afin d'appuyer leur thèse, les anticonscriptionnistes citent l'exemple de l'Australie. Dès le 25 janvier le Premier Ministre australien, John Curtin, affirme que l'ennemi est aux portes de son pays. Il effectue des démarches pressantes auprès de Londres et de Washington pour obtenir une aide immédiate. Il est urgent de défendre un littoral qui s'étend sur plus de trente mille kilomètres et une population de sept millions et demi d'habitants. L'Australie a envoyé ses meilleurs soldats combattre au Moyen-Orient, en Libye et en Rhodésie. Churchill a beau affirmer que les troupes australiennes sont libres d'aller défendre leur territoire, le manque de transports de troupes rend impossible leur transfert immédiat. <sup>6</sup> L'éditorialiste du *Devoir* manifeste son irritation : « Notre pays plus que jamais a besoin de protection efficace, il en a besoin tout de bon comme l'Australie en a besoin chez elle. » Le journaliste implore ses compatriotes de ne pas commettre l'erreur qui peut être fatale aux Australiens : « N'agissons point comme l'Australie. Au Canada de ne pas aller mettre ses œufs dans le même panier, fût-il du vannier anglais, de ne pas envoyer nos soldats outremer. » <sup>7</sup>

Face aux pressions extérieures et intérieures, le gouvernement décide de renforcer la défense territoriale au début de février. En plus du commandant de brigades, un état-major de brigade est institué dans chacun des onze groupes de la défense territoriale. Toutes ces brigades recevront l'armement des formations de combat et

seront assurées du concours d'auxiliaires et d'unités de réserve dont l'instruction sera accélérée. Désormais le service dans les unités de réserve n'exemptera plus du service militaire obligatoire les hommes susceptibles d'être appelés en vertu de la loi sur la mobilisation des ressources nationales.

Malgré ces mesures les anticonscriptionnistes ne relâchent pas leur harcèlement. Alors que cent cinquante mille hommes servent en dehors du Canada, Louis-Philippe Picard estime qu'au minimum quatre cent cinquante mille hommes sont indispensables pour assurer la défense immédiate du pays, à savoir cent mille hommes dans les Provinces Maritimes, cinquante mille hommes à Terre-Neuve, cent mille hommes dans la province du Québec et deux cent mille hommes en Colombie britannique.

Entre les deux blocs la position du parti libéral est ambiguë. Les députés libéraux ont été élus en 1940 avec un programme anticonscriptionniste. Ian Mackenzie, ministre des Pensions et de la Santé, estime qu'aucun avantage ne résultera de la conscription. Le 19 février, Charles Parent, député libéral de Québec ouest et sud, s'oppose en termes modérés mais fermes au service obligatoire outremer. Par ailleurs aucun député libéral ne se présente face à Arthur Meighen, candidat tory de la circonscription de York sud.<sup>8</sup> Quant au chef des libéraux, Mackenzie King, sans se déclarer ouvertement pour la conscription, il n'y est pas opposé par principe, si on le relève de ses engagements : trois ans plus tôt il a accepté une participation volontaire et modérée à la guerre. Maintenant, si on le lui demande, il est prêt à assurer de nouvelles responsabilités. Aussi le gouvernement prépare-t-il le projet d'un référendum qui aura lieu le 27 avril : « Consentez-vous à libérer le gouvernement de toute obligation résultant d'engagements antérieurs restreignant les méthodes de recrutement pour le service militaire ? »<sup>9</sup> Les anticonscriptionnistes font campagne pour le non ; les conscriptionnistes pour un oui franc et massif.

\*  
\*   \*  
\*

Sur cet arrière-plan de crise, en attendant la possibilité d'effectuer la mobilisation complète des ressources en hommes, le Premier Ministre poursuit la mobilisation des ressources économiques et financières. Il ajuste l'économie du pays aux nécessités de la guerre. A la fin de 1941 les salaires ont été réglementés afin de juguler l'inflation. La politique de contrôle des prix est accentuée en janvier 1942. Le fardeau des dépenses militaires s'accroît à un rythme accéléré. Du début des hostilités, en septembre 1939, jusqu'au 31 mars 1940 le budget de guerre s'est chiffré à 118 millions de dollars. Pendant l'année financière qui s'est écoulée, entre le 1<sup>er</sup> avril 1940 et le 31 mars 1941, les dépenses ont avoisiné 752 millions de dollars. Pour l'année suivante les crédits de guerre prévus s'élèvent à 1,45 milliard de dollars. Pour payer ces sommes ainsi que les dépenses afférentes à l'administration civile, l'État compte sur les impôts et l'épargne. Le dispositif fiscal est renforcé par la rigueur : rétrécissement des marges d'exonération, progression des taux d'imposition, taxation accrue des compagnies et de leurs bénéficiaires. Afin de disposer d'argent frais et de freiner la consommation des particuliers, l'État a recours à l'emprunt. Après le premier emprunt de la Victoire du 15 juin 1941 le gouvernement lance un second emprunt :

les registres ouverts le 16 février 1942 se clôtureront au plus tard le 7 mars, avec ou sans préavis, à la discrétion du ministre des Finances. Trois formules sont proposées : des obligations à 3 % à échéance le 1<sup>er</sup> mars 1954 ; des obligations à 2 1/4 % à échéance le 1<sup>er</sup> mars 1948 et des obligations à 1 1/2 % à échéance le 1<sup>er</sup> septembre 1944. W.G. Spinney, président du Comité National des Forces de Guerre, a fixé l'objectif minimal à 600 millions de dollars.

Le 15 février, au cours d'une émission spéciale de Radio Canada, le Premier Ministre et le Président Roosevelt lancent un appel pressant en faveur de l'emprunt. Mackenzie King, après avoir annoncé que le sort de l'humanité est en jeu, rappelle la nécessité pour chaque Canadien de contribuer à la victoire jusqu'à la limite de ses ressources. De son bureau de Washington le Président Roosevelt invite les deux peuples à marcher ensemble face au danger et à supporter des sacrifices communs.

D'une extrémité à l'autre du Canada cent soixante et onze comités locaux entreprennent de faire connaître l'emprunt et quinze mille vendeurs sont recrutés pour faire du porte à porte. Dans chaque agglomération l'ouverture de la campagne est annoncée selon des modalités différentes : salut au drapeau, allocution du maire, sonnerie de cloches, hurlement de sirènes, défilé de contingents de l'armée, invitation de personnalités étrangères, etc. Les comités rivalisent avec enthousiasme. A Toronto, sur la façade de l'hôtel de ville, on érige un thermomètre de soixante-dix mètres de haut sur lequel figurera chaque jour le résultat global des souscriptions. A Montréal la compagnie Néon hisse des mannequins géants représentant des soldats canadiens sur des toits d'immeubles. Au Forum de la ville des troupes du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et des États-Unis donnent un spectacle grandiose auquel se joignent des aviateurs chinois et des matelots de la Marine Royale hollandaise.

La palme de l'originalité revient sans conteste à Winnipeg que l'opération *If Day* projette au premier plan de l'actualité. Le projet est conçu par Herbert Richardson, président du comité régional du Manitoba pour la campagne des obligations de la Victoire. A la question que se posent plus ou moins ouvertement les Canadiens — Qu'arriverait-il si l'ennemi envahissait le territoire ? — Herbert Richardson propose une réponse spectaculaire : les habitants de Winnipeg seront témoins d'un simulacre d'occupation nazie.

Le publicitaire de talent a résolu de frapper l'opinion en son point le plus sensible, la crainte de l'invasion qui taraude les esprits. Ce n'est plus une simple hypothèse d'école. Dès le 26 janvier Mackenzie King affirme que les événements récents dans l'océan Pacifique et le torpillage des navires au large de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse doivent dissiper l'illusion selon laquelle le Canada est à l'abri d'attaques. Le Président Roosevelt confirme les craintes d'un débarquement ennemi en Alaska : « Invasion of Alaska is a perfectly possible military operation. It is high time to review the whole problem of Canadian defence. » En février l'amiral Dönitz lance l'opération *Neuland*. A la hauteur des Antilles et du golfe du Mexique les sous-marins allemands sont aux aguets. Le 16 février l'un d'entre eux torpille trois pétroliers et bombarde la raffinerie de la Standard Oil à Aruba. Pendant la nuit du 19 février un autre sous-marin pénètre dans le port de Trinitad et coule deux navires, ensuite il attaque Sainte Lucie.<sup>9</sup> La côte du Pacifique n'est pas épargnée par des raids. Elle est aussi vulnérable que la côte de l'Atlantique.

Le nom de code de l'opération *If Day* signale la validité de l'hypothèse. Comme toute opération militaire en temps de guerre, elle est préparée en secret. Sept sous-comités en coordonnent les différentes phases. La date retenue est le quatrième jour de la campagne de l'emprunt, le mercredi 19 février. La veille, le maire de Winnipeg, John Queen, s'est contenté d'annoncer qu'un exercice militaire aurait lieu le lendemain dans le cadre de la campagne pour l'emprunt. Un couvre-feu décrété pour la nuit du 18 au 19 février permet d'effectuer les ultimes préparatifs.

À l'aube, par une température de  $-12^{\circ}$ , des troupes canadiennes portant l'uniforme SS progressent le long des rives de l'Assiniboine et donnent l'assaut. Chasseurs et bombardiers survolent la ville à basse altitude. L'arrière-plan sonore est renforcé par des tirs nourris de batteries anti-aériennes et des explosions de mines placées sous la glace. Les soldats canadiens se regroupent sur la place du marché et sont rapidement contraints au repli stratégique. En deux heures et demie de *Blitzkrieg* Winnipeg est tombé. Aucun tué, aucun blessé : on a tiré à blanc. Les unités motorisées nazies ont le champ libre. Elles se ruent vers le centre de l'agglomération.

À dix heures les véhicules blindés s'immobilisent devant l'hôtel de ville. Des officiers SS accompagnés de soldats fortement armés gravissent le perron enneigé et envahissent le bureau du maire. Celui-ci ainsi que son secrétaire particulier et quelques conseillers sont arrêtés et conduits sous escorte au Fort Garry. Le même sort est réservé au Premier Ministre, John Bracknell, au Lieutenant Gouverneur, R.F. McWilliams, et au ministre norvégien, Wilhelm de Moregenstjerne. Des proclamations signées par le Gauleiter Erich von Neurenberg sont placardées sur les murs des principaux bâtiments publics : tout individu coupable de résister à l'armée d'occupation sera condamné à mort. Les carrefours sont gardés militairement. Des SS casqués, en uniforme vert olive, l'arme à la bretelle, défilent dans les rues, Winnipeg vit à l'heure nazie.

Comme prévu, en différents points de la ville se déroulent des scènes caractéristiques de l'occupation : au pont Saint-James des soldats fouillent brutalement les voyageurs dans un autobus ; le drapeau canadien est amené au Fort Garry et remplacé par un drapeau frappé de la croix gammée ; un jeune vendeur de journaux est assailli, sa marchandise est déchirée et des pamphlets nazis sont distribués ; des livres de la bibliothèque Carnegie sont confisqués et brûlés ; des officiers condamnent les portes d'une église anglicane et d'une église catholique, et affichent l'interdiction de pratiquer le culte ; l'institutrice de l'école paroissiale Saint-Mary est arrêtée dans sa classe ; des pillards font irruption dans le magasin de Dane MacIntosh, malmenent le propriétaire et emportent des manteaux en peau de bison.

Journalistes et photographes de presse sont présents. Quant au public, il est tenu à une certaine distance dans la mesure du possible. Les responsables souhaitent éviter tout incident. Les scènes dont la violence verbale ou physique peut susciter des réactions imprévisibles sont jouées à huis clos. L'épisode de la cafétéria est exemplaire. Les clients et les serveuses sont membres de la compagnie d'assurance Great-West Life et les intrus nazis jouent leur rôle à la perfection devant les caméras. Aucune personne non autorisée n'est admise à l'intérieur du bâtiment. Les autorités se souviennent de la débâcle survenue le 30 octobre 1938 aux États-Unis, lors de l'émission sur *La Guerre des Mondes* d'Orson Welles. En annonçant l'atterrissage des Martiens dans le New Jersey, la vedette de la chaîne CBS avait déclenché un phénomène de schizophrénie collective. La fiction était devenue réalité. Des

centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants terrorisés s'étaient enfuis à pied ou en voiture loin de leur domicile. A Winnipeg, pas de panique. Les photographies prises ce jour-là montrent les habitants en petits groupes ou alignés le long des trottoirs, stupéfaits, le visage tendu, parfois les larmes aux yeux. La journée se termine par une parade dans l'avenue Portage; les représentants des différentes organisations qui ont participé à l'opération défilent avec des bannières portant ces mots : « It must not happen here » et « Buy Victory Bonds. »

Les médias amplifient l'événement et lui assignent une portée nationale. Des bulletins d'information sont régulièrement diffusés par Radio Canada. Le jour même *Winnipeg Free Press* relate l'actualité en ces termes : « Blitz électrifiées Downtown Winnipeg » et « Winnipeg reels under crushing occupation. » Un article circonstancié évoque ce qui adviendrait aux Canadiens en cas d'invasion nazie. En conclusion le journaliste énumère les associations qui seraient mises à l'index par la Gestapo et dont les biens seraient confisqués : les clubs (Rotary, Kiwanis, Lions), les loges maçonniques, les Chevaliers de Christophe Colomb, les boy-scouts et les guides, les syndicats et fraternités, les organisations juives, etc. .

*The Winnipeg Tribune* résume la matinée en une autre formule frappante : « Nazi terror sweeps Manitoba. » Pour la seconde édition, le journal s'est germanisé. Il est devenu *Das Winnipegger Lügenblatt*.<sup>10</sup> Le journal d'occupation est imprimé en partie en allemand. Un avertissement en lettres gothiques géantes s'adresse aux lecteurs :

Falls Manitoba besetzt wäre.  
Dies muss hier nicht geschehen.<sup>11</sup>

La première page comporte un communiqué du Führer qui félicite le général d'Etat-major de sa brillante victoire à Winnipeg ainsi que des messages de congratulation de Mussolini et d'Hirohito. Dans un encadré le Gauleiter précise en dix points les règles de l'ordre nouveau auxquelles la population est désormais soumise.<sup>12</sup>

Sans doute l'équipe rédactionnelle a-t-elle craint que l'originalité de la présentation ne dérouté le lecteur et ne fasse perdre sa crédibilité au message. Aussi ne se contente-t-elle pas d'inventer une actualité canadienne en relation avec l'opération *If Day*, elle l'enracine dans le quotidien vécu outre-Atlantique. En page deux des reportages évoquent la situation en Tchécoslovaquie, en Norvège, en Belgique, en Hollande, en Grèce, en Pologne et en Yougoslavie. Les hordes nazies pillent, affament, déportent et massacrent les populations. Plusieurs documents signalent les exactions commises par l'occupant : avis de condamnations à mort, photographies de rafles ou d'exécutions de résistants. La véracité des propos et l'authenticité des images donnent au journal une cohérence poignante. Le climat d'angoisse et d'insécurité est tel que les lecteurs ne remarquent pas les artifices du montage. Ils entrent de plain-pied dans l'actualité tragique que leur présente la presse. L'hypothétique se fond dans le réel.

De nombreux journaux canadiens signalent l'opération *If Day*. Ils sont relayés par les actualités cinématographiques. En Amérique du Nord on peut estimer à quarante millions le public qui, dans les salles de cinéma, a assisté à l'opération de Winnipeg. Le 3 mars *Life* couvre l'événement en trois pages : vingt-deux photos disposées en séquence et accompagnées de brèves légendes rappellent les temps forts de la

journée. Le 9 mars *Newsweek* publie sur l'opération *If Day* un article dont l'humour n'est pas absent.<sup>13</sup>

\*  
\* \* \*

Par les moyens techniques utilisés et par le nombre des personnes qui y participèrent l'opération *If Day* fut un élément majeur dans la campagne en faveur du second emprunt. Celle-ci se poursuivit chaque jour, notamment par voie d'affiches ou de placards publicitaires dans la presse écrite — quelque quarante-huit journaux, magazines et revues. Soucieux de toucher un vaste public appartenant à toutes les catégories socio-professionnelles et à toutes les classes d'âge, les publicitaires firent preuve d'initiative et d'imagination. Les slogans et les formules dont voici un échantillon en français peuvent être classés selon cinq rubriques principales :

1. *La rentabilité et la sécurité du placement*

« Une obligation de la Victoire est le placement le plus sûr que vous puissiez faire. »  
« Ces obligations valent de l'argent comptant et, si besoin est, elles sont plus faciles à vendre qu'aucun autre titre. »  
« Votre prêt est garanti par toutes les richesses du Canada. »  
« Sécurité, rendement, facilité d'écoulement. »

2. *La nécessité du sacrifice*

« Le travail, les sacrifices, la farouche détermination de combattre avec les armes efficaces dont nous disposons nous apporteront la Victoire finale. »  
« Et maintenant écoutez ce que disent leurs femmes, ces bonnes vieilles mamans qui ne reculent devant aucune tâche, devant aucun sacrifice. »

3. *Le patriotisme et le sens de la solidarité nationale*

« Grâce à vos dollars nos combattants seront les mieux armés et les mieux équipés du monde. »  
« Personne n'a le droit d'être indifférent quand la patrie est en danger. »  
« Fournissez à votre pays le moyen de forger les armes de la Victoire. »

4. *La gravité du péril*

« Vaincre ou périr. Telle est l'alternative du Canada. Il n'y a pas de milieu. Tous les Canadiens comprennent la gravité de la situation. »  
« Songez au péril qui vous menace tous en ces jours angoissants. »

5. *La menace de l'invasion*

« L'ennemi est à nos portes. »  
« Etayons le rempart de nos libertés. »  
« Il faut, en aidant nos Alliés, écraser l'ennemi qui menace le Canada de deux côtés à la fois. »<sup>14</sup>

Que l'invasion vienne de l'est ou de l'ouest, elle apparaît comme une atteinte irréversible aux valeurs fondamentales qui fondent la culture canadienne : liberté,

religion, pluralisme de pensée. La remarque de George Lehman, gouverneur de l'État de New York, venu à Montréal pour participer à la campagne de l'emprunt, résume l'angoisse des peuples nord-américains :

*If we lose this conflict to barbarism, time will go back to medieval ages when man was merely a beast of burden, without rights, without hope and without dignity.*<sup>15</sup>

Près d'un demi-siècle plus tard il est légitime de s'interroger sur la nature et la portée de l'opération *If Day*. Uniformes, casques et emblèmes nazis avaient été prêtés par les studios californiens. Mais l'enjeu avait été si vital pour le pays qu'il serait incongru d'évoquer simplement la tradition hollywoodienne. Avec le recul du temps le caractère paradoxal de l'opération est mis en évidence. Certes une actualité avait été fabriquée artificiellement. Pourtant on ne saurait soupçonner les organisateurs de mystification ou de manipulation d'opinion telle qu'elle fut pratiquée par les services de Goebbels. L'opération *If Day*, loin de travestir la réalité, joua le rôle de révélateur. La simulation démasqua un maléfice, fit éclater une vérité. En cette année critique pour la survie de la civilisation occidentale, la fin justifiait les moyens.

Le succès de l'opération fut indéniable. Du point de vue financier, l'objectif fut atteint. Le 19 février la souscription des obligations à Winnipeg atteignit un chiffre record pour une seule journée : 3 195 000 dollars. Winnipeg fut la deuxième ville du Canada après Edmonton à avoir dépassé le quota fixé en début de campagne. L'examen des statistiques révèle une progression des souscriptions significative au Manitoba où l'opération *If Day* fut connue de tous. En 1941 la souscription au Manitoba s'éleva à 37 021 100 dollars. En 1942 elle s'éleva à 44 780 300 dollars, soit une augmentation de 20,95 % ; la moyenne générale d'augmentation fut de 18,54 %.<sup>16</sup> Le nombre des particuliers ayant souscrit passa de 56 011 en 1941 à 104 273 en 1942, soit une augmentation de 86,16 % ; la moyenne générale d'augmentation fut de 76,93 %.<sup>17</sup>

Du point de vue politique, l'opération *If Day* permit à de nombreux Canadiens de mieux évaluer les périls qui menaçaient leur existence même. Comme on pouvait s'y attendre, elle déplut à certains. *Le Devoir* omit d'en informer ses lecteurs. Mais les anticonscriptionnistes livraient un combat d'arrière-garde. Peu à peu la thèse interventionniste devenait de plus en plus crédible. L'opinion publique était prête à basculer. De nouveaux succès remportés par les forces de l'Axe ravivèrent la terreur latente. Deux mois plus tard, le 27 avril, la majorité des Canadiens accepta la conscription pour l'outremer ; 60 % d'entre eux répondirent oui à la question posée au référendum. Le Canada décida d'intensifier la lutte aux côtés de ses alliés. Dans une certaine mesure l'opération *If Day* contribua à la victoire finale en aidant le pays à exorciser le démon de l'isolationnisme.

## NOTES

<sup>1</sup> Cf. le discours de Churchill du 27 janvier 1942 in *The End of the Beginning, War Speeches by Winston Churchill*, Charles Eade, éd. (London : Cassel, 1943), p. 54.

<sup>2</sup> Winston Churchill adresse à Staline le message suivant : « On this proud occasion, I convey to you, the Chairman of the Defence Committee of the USSR, and to all members of the Soviet forces an expression of the admiration and gratitude with which the people of the British Empire has watched their exploits, and of our confidence in the victorious end of the struggle which we are waging together against the common foe. » *Ibid.*, p. 63.

<sup>3</sup> L'enjeu était si important que l'aviation effectua 3299 raids contre les trois cuirassés. Les pertes s'élevèrent à quarante-trois avions et deux cent quarante-sept hommes.

<sup>4</sup> *The End of the Beginning*, p. 54.

<sup>5</sup> Certains journaux, notamment *Winnipeg Free Press*, *The Globe and Mail* et *The Gazette* défendent le point de vue conscriptionniste.

<sup>6</sup> La Birmanie se trouve dans une situation identique. Ses troupes sont éloignées au moment même où le pays en aurait le plus besoin.

<sup>7</sup> *Le Devoir*, 31 janvier 1942, p. 1. Le 27 janvier Churchill assure que les alliés regagneront la suprématie navale dans le Pacifique. Il conjecture que le Japon n'attaquera pas l'Australie : « That would seem to be a very ambitious overseas operation for Japan to undertake in the precarious limited interval before the British and American navies regain [...] the unquestionable command of the Pacific Ocean. » *The End of the Beginning*, p. 30.

<sup>8</sup> Les Canadiens français emploient le terme « plébiscite » plutôt que référendum.

<sup>9</sup> Cf. John Costello et Terry Hughes, *The Battle of the Atlantic* (London : Collins, 1977).

<sup>10</sup> Traduction française : *La Feuille de Mensonges de Winnipeg*.

<sup>11</sup> Traduction : « Si le Manitoba était occupé.  
Il ne faut pas que cela arrive. »

<sup>12</sup> 1) This territory is now part of the Greater Reich and under the jurisdiction of Col. Erich von Neurenberg, Gauleiter of the Führer.

2) No civilian will be permitted on the streets between 9.30 p.m. and daybreak.

3) All public places are out of bounds to civilians, and not more than eight persons can gather at one time in any place.

4) Every householder must provide billeting accommodation for five soldiers.

5) All organizations of a military, semi-military or fraternal nature are hereby disbanded and banned. Girl Guide, Boy Scout and similar youth organizations will remain in existence but under direction and control of the Gauleiter and Storm troops.

6) All owners of motor-cars, trucks and buses must register at Occupation Headquarters where they will be taken over by the Army of Occupation.

7) Each farmer must immediately report all stocks of grain and livestock, and no farm produce may be sold except through the office of the Kommandant of Supplies in Winnipeg. He may not keep any for his own consumption, but must buy it back through the Central Authority in Winnipeg.

8) All national emblems excluding the Swastika must be immediately destroyed.

9) Each inhabitant will be furnished with a ration card and food and clothing may only be purchased on the presentation of this card.

10) The following offences will result in death without trial :

(a) attempting to organize resistance against the Army of Occupation.

(b) entering or leaving the Province without permission.

(c) failure to report all goods possessed when ordered to do so.

(d) possession of fire arms.

<sup>13</sup> Un automobiliste tout joyeux descendait Portage Avenue. Quelle ne fut pas sa surprise quand il se trouva coincé contre le trottoir par un autobus chargé de soldats en uniforme nazi. L'Albertain était la seule personne qui, trois kilomètres à la ronde, ignorait encore l'invasion. Les journalistes canadiens s'évertuaient parfois à faire sourire leurs lecteurs : « N-ice Work :

London, Feb. 19. (BUP) — Radio London said today that the Russians are using a new secret weapon. It is a pump, driven by an electric motor, which squirts cold water upon the Germans who are quickly covered with ice, in the below-zero weather. » *Winnipeg Free Press*, 19 février 1942, p. 10.

## L'OPÉRATION IF DAY

<sup>14</sup> Il convient de souligner que de leur côté les dessinateurs apportèrent une contribution importante à la campagne pour l'emprunt.

<sup>15</sup> Cf. l'article « M. Lehman et le *Medievalism*, » *Le Devoir*, mercredi 18 février 1942, p. 1.

<sup>16</sup> Au Canada le montant des souscriptions s'élève à 841483850 dollars en 1941, et à 997 503 300 dollars en 1942, soit une augmentation de 156019450 dollars.

<sup>17</sup> Huit mois et demi seulement séparent les deux emprunts, ce qui explique la diminution du montant moyen des souscriptions au Manitoba : 660,96 dollars en 1941 ; 429,45 dollars en 1942.

## TOWN PLANNING AND SOCIAL INTEGRATION IN VANCOUVER, BRITISH COLUMBIA

par Maryvonne NEDEJKOVIC  
Université de Caen

Les planificateurs urbains doivent tenir compte à Vancouver de la diversité ethnique et de la nécessité d'intégrer les groupes socioculturels. Ils doivent conserver l'héritage du passé et adapter le paysage urbain aux nouveaux besoins de loisirs pour permettre l'éclosion d'une société plus humaine.

Townplanners should take into account the following points : ethnic diversity, the desirability of improving the integration of socio-cultural groups, the preservation of the heritage of the past, the adaptation of the urban landscape to the development of new leisure possibilities. This should enable the birth of a more human society.

Vancouver is often referred to as "a setting in search of a city." Indeed, since Colonel Richard Clement Moody came to the West Coast of Canada in 1859 and became British Columbia's first town planner in response to a request of James Douglas, the first Governor of the Colony, the major components of the metropolis have undergone various processes of adaptation, though the perennial features of the first implantation ensure the stability of the initial pattern.

... There is abundance of room and convenience for every description of requisite in a sea port and capital of a great country. There are great facilities of communication by water as well as by future great trunk railways into the interior. . . There is good land for garden ground if one may judge after the forest and rich meadow land surrounding it. It is raised above the periodical flats and yet the low lands (which will be most coveted as commercial sites, docks, quays, etc.) are close adjoining and easily made available. (in *Planning the Canadian Environment*, "The Patron Saint of Town Planning in British Columbia" by H. Peter Oberlander, p. 39).

Right from the start, the geographical features and natural beauty of the site triggered in town planners a genuine concern for the environment and a taste for an urban aesthetics directly derived from its natural harmony. This may account for the striking organic equilibrium of the modern city in spite of the changes that have come over the Vancouver landscape in the past century. Usually when social considerations and economic purposes are opposed, the individual is given less credit for direct social influence. But Vancouver's most valuable and valued urban traits are due not only to the softness of its climate and the natural beauty of its setting but also to the prosperity of the region allied with its architects and designers' taste for "timber, light and new," as Barry Downs described Vancouver's regional style in 1972. (*The Canadian Architect*, March 1984, p. 27) If one pays attention to the evolution of contemporary Vancouver, one cannot but be astonished at the sprawling of new suburbs with relatively low concentrations of inhabitants as if the mushroom-

ing phenomenon, common to expanding large towns, was felt both as a search by a minority of recreational areas and unspoiled sights and as individual quests for personal harmony and comfort far from the overcrowded traditional areas. While the density per square mile varies between 50 to 400 inhabitants at most in privileged areas — i.e. the Fraser Valley, the land along Vancouver Island, along the Sunshine Coast, the waterfront throughout the Georgia Strait region and the Squamish Valley with the Garibaldi region — the density is over 4,000 inhabitants in the West End. (Those figures are quoted by Walter Hardwick in *Vancouver*, p. 64)

One can easily imagine that such dispositions in land occupation reveal social uneasiness, if not a civilization crisis, as if the quality of life was no longer found in the vicinity of the Inner City, of the Centre of Power, but on the contrary was looked for in the re-discovery of natural values considered as vital by the already wealthy people. The "Rurban invasion of Exurbia," as Hardwick calls it, is then a typical phenomenon of a post-industrial megalopolis which has come to a point of social saturation in its core, and at core. This shifting-away from what was considered so far as the city of "power," the financial, management and political centre of British Columbia, seems to be the sign of a deep evolution in people's social and ethical ideals. If the beautiful natural setting of a state capital is not enough, if the unique scenic drives and magnificent urban open spaces are no longer praised as they should be by a part of the elite, one can wonder if urban life, as conceived by the 19th century town-planners has not come to an end. One can always put forth the everlasting quarrels over the need for reform of the physical layout of the city; one can argue about the political opportunity of the TEAM's (The Election Action Movement) action in a collective critique of the land management policy; one can denounce the "new feudalism" in urban land "which applies not only to raw land on the fringe" but which "operates inside the city as well" (as James Lorimer puts it in *Urban History Review*, vol. XI, n° 1, June 1983, "Citizens and the Corporate Development of the Contemporary Canadian City," p. 7). One can denounce the actual fact that "land for all urban uses in most Canadian cities now generates high profits for its owners and has high prices for its users (*ibid.*). All these manifestations are but the epiphenomena of a deeper crisis. It is as if the post-war social urban ideal more preoccupied with practical-social questions than with abstract-aesthetic ones was suddenly looked at as an offence not so much to nature as to Man himself. The new approach is the opposite, both of the technocratic planning and of the humanist.

Apparently people resent Vancouver being viewed as the "Terminal City," a legacy of the Canadian Pacific Railroad. The once necessary strict planning forced upon nature by the necessity of the only fast means of transportation was replaced way back in the 1930s by the City Beautiful Movement; but if the principles of the Bartholomew Plan — as it is referred to — take nature into account with respect paid to aesthetics, it remains that the logical, practical coherence of the first implantation is due to what is now called the "gridiron plan" of "one private corporation and its associated land companies" (see Trevor Boddy, "The Terminal City," in *The Canadian Architect*, March 1984, pp. 17-18). Trevor Boddy reminds us that

The CPR (Canadian Pacific Railroad) was granted the land upon which most of downtown Vancouver sits, located their station in the 1880s to attract maximum benefit, then played a key role in downtown development matters ever since. Residential districts such as Shaughnessy, maintenance of the gridiron plan,

even the very names of the streets are reminders of the all-important role that the railroad played in guiding the city's evolution.

Thus, proximity and centralization which had been a classic policy before the 1930s along with a concentrated clustering around the factories, enterprises and all activities of the city is no longer praised. The movement towards the inner city which once provided an easier access to cultural activities, including children's education, to social life and economic opportunities, is no longer fostered by the arrival downtown of rural families giving up farming for jobs available in the city, a place of comforts and security. For nowadays, fast means of reliable private and public transportation (cars, buses, subways, coaches, trains, jets) as well as new communications' technology such as radio, telephone, television and computers, have made it possible to decentralize and disperse what was concentrated in central city and its close vicinity. Thus town planning had to take this new pattern into consideration, the decision about where to work being no longer associated with the decision about where to live.

Despite the relative energy crisis with its resulting fluctuations in cost, and the loss of time spent in commuting every day, some day workers will feel free of living in a setting which fits their inner tendencies. This is not mere utopia. One day, the present pattern of movement from residence to work and back, which is an obvious progress when compared with the previous situation, will disappear in its turn to give place to dispersed units of surveyance and control of robots and computers. In the same way as the non-metropolitan resident is no longer suffering from cultural and social isolation thanks to the diversity of programmes shown on the T.V. ranging from sporting events to concerts, theatre drama and movies to political debates, local and world news — very soon the non-metro — politan worker will be able to get varied information from computer terminals without moving from his house. Consequently, more time will be saved for leisure, and thus life indoors and outdoors will be deeply modified : indoors life is very likely to become more active than in the past, being not so much devoted to resting and relaxing, while outdoors life will probably be equally divided between physical activities, personal search for self-balance, or social contacts, and solely economic activities. One positive aspect is that the extra-urban resident will have easier access to all the available benefits one could only get by living in the inner city, or close to it. But the negative aspect of it is that, if he is not used to social relationships, he may feel trapped at home for lack of personal human contacts with other people. Thus life in new towns should be organized so that people of all conditions find multiple ways of keeping in touch with each other if they fell the need. Recreational centres for children, teenagers and adults, places where to meet informally, should exist so that collective and individual needs co-exist without eliminating each other.

Besides education and information, another positive aspect is that technocratic planning will no longer infringe upon private lives since the separation of professional and private life which will promote suburbs that are wholly residential will be due not so much to economic factors as to technology itself. Thus, the now increased social — if not ethnic — segregation will logically regress : the capacity to escape the city has, up to now, mainly been due to the economic level of the inhabitants. In a near future, technology will fill in, at least, the gap installed by differences in incomes. In fact, things will not be so simple, for if one compares the social class

patterns with Vancouver's urban landscape right from the start, one will deduce from the various social studies that there is a close inter-connexion between economic factors, educational standards and the social and political philosophy of each class. Walter Hardwick quotes Gibson's study concerning Vancouver's social founding groups :

Gibson [ . . . ] identified four primary groups and demonstrated the relationships between these groups and the distinct district characteristics of the city. [ . . . ] Gibson argues that these differences as expressed in early years became manifest in the urban landscape throughout the city. (*op. cit.*, "Socially Distinctive Neighbourhoods," pp. 113-114)

The first three groups had capital but though all of British, Canadian or American origin, they had varied cultural backgrounds and business experience, which made the difference. As for the fourth group, it was made up of the minority ethnic populations, particularly the Asian immigrants. While the first three groups spread mainly into the Point Grey, Mount Pleasant, South Vancouver, Strathcona and Grandview, i.e. areas with high-income status, the fourth group was concentrated in the inner east-side ghettos (*op. cit.*, *ibid.*). Hardwick concludes :

The morphological consequence of this segregation in population was, from the very beginning, a sectoral pattern of residence, which is still discernible in civic voting patterns, in traditional socio-economic dimensions, and even in the varying degree to which people from the different parts of the city make use of and participate in downtown activity. (p. 114)

It is true that society in British Columbia in general, and in Vancouver in particular, is a multi-ethnic society comprising over 24 nationalities and Vancouver can in many ways be proud of its liberal policy of integration developed in accordance with "melting pot" social theory. John Norris, in *Strangers Entertained* lists the ethnic groups in British Columbia according to the Census of 1961. Apart from the English, Scottish, Irish and other people from the British Isles, the other ethnies are as follows in decreasing order : German, Scandinavian, French Canadian, Dutch, Native Indian, Italian, Ukrainian, Chinese, European, Russian, Polish, Austrian, Hungarian, Japanese, Finnish, Czech and Slovak, French, other Asian, Jewish, Negro. As can be guessed the ethnies with small numbers are integrating more quickly than the others. The British population remains the leading group ; thus they are sure that the white English-speaking group as a whole remains in the majority. This may explain why the ethnic segregation mentioned by Hardwick is not due to any objection to racial integration on the part of most whites of all income groups ; it is rather due to psychological attitudes reinforced by educational and linguistic barriers. Most immigrants, fearing change and the depreciation of their self through the depreciation of their customs have a natural tendency to look for a community spirit in grouping themselves together in marginal areas. Socially, new communities such as those around Vancouver, allied with new communications technologies could offer opportunities to British Columbians to facilitate ethnic and socio-economic integration. But, if local zoning, or what some call "apartheid pockets" are already under attack, and if new town-plannings aim at distributing housing for lower-income families in various parts of a metropolitan area or in suburban areas without changing the initial "mood" of the existing community, it remains that the socio-cultural adjustment depends mainly on the working conditions offered to those minorities. The problem of the choice of residence

is not so much impeded by outer social pressure as by ethnic and economic needs. John Norris (*op. cit.*) reports of the Portuguese who

have been grouped together residentially [...] in the East End of Vancouver because, for many, this has been the only place they could afford to live in the City until recent times. (p. 150)

Moreover minorities such as the Portuguese, the Italians or the Chinese, have, by tradition, the greatest respect for group unity and till they have assimilated new techniques to replace physical proximity, their geographical concentration will remain the symbol of the close links which keep them together. Mutual aid, omnipresent in specialized organisations for migrants, co-opératives, joint ownerships of orchards or marketing agencies, social and cultural centres, sports clubs, contributes to the building-up of an infrastructure needing space and buildings. The "mateship" between immigrants increases as there are many encouragements for ethnic grouping, already strong because of tight family ties.

In spite of those ethnic concentrations, all emigrants are not all low-income families; if newcomers are still coming in numbers, it is because they still regard British Columbia as the state of opportunity and still consider they have a chance to be incorporated into the economic system, and thus gain some social status.

The challenge today is to help the children born of ethnic or economic minorities, to leap over the post-industrial stage which is gradually vanishing from the scene, and encourage them to integrate themselves within a modernizing society. Modern town-planners should take into account the technological force of impact we have mentioned, making it possible to give the concepts of liberty and equality a new turn, opening new vistas no longer limited by space or time. The geographical decentralization of the Inner Town and the dispersal of minority groups should be but the first steps towards social adjustments. Far from advocating any pulling down of old areas such as Shaughnessy or any reshaping of Vancouver's general pattern as the Baird's report advised, architects should carefully plan the restoration of old houses such as Georgian courts, Tudor homes along with California bungalows, which are the major historical housing stocks of Vancouver. This will not prevent them from promoting the innovation of a new urbanism in satellite-towns. Besides, architects should take care not to respond to the requests of individual developers without taking into consideration the harmony created by previous developments. For Vancouver being a city filled with immigrants, architecture should be "more than life style packaging" as Trevor Boddy puts it. (*The Canadian Architect*, March 1984, p. 21) The careful and learned preservation of old districts and houses conveys "a sense of continuity with local designers of the past" (*id.*, p. 21), thus giving a historical background to contemporary inhabitants, engendering in itself a feeling of stability and security to those in search of a soil in which to root themselves.

That is why we agree with Roger Todhunter when he reproaches the professional groups of urban designers, architects and landscape architects with carelessness. In the long run this will become damageable to Vancouver and its ethical and social development :

This lack of context and concern for the overall urban form tends to leave a checkerboard effect on the urban fabric. Witness the extensive condominium projects along Vancouver's Fairview Slopes. This housing area overlooking the

False Creek development is a smorgasbord of housing styles and types. Georgian courts and Californian-style villas are placed next to modern townhouses. This leaves an impression of the area which is visually confusing. The open space system abandons the traditional street. Each project is totally inward looking and neglects the pedestrian who does not live in the particular development. (Roger Todhunter, "Vancouver and the City Beautiful Movement" in *Habitat*, vol. 26, n° 3, 1983, p. 13).

Following the same trend, Michael J. McMordie regrets the early harmony and creativeness of the town due to a close connection between art, decoration and architecture. Modern town-planners should be aware of the living evidence of Vancouver's energy and dynamism through the 1920s when the British Columbia Art League, founded in 1921 prepared the way for the success of the first Vancouver architects committed to Modern buildings, namely Peter Thornton, R.A.D. Berwick and C.E. Pratt (quoted by Michael J. McMordie, in *The Canadian Architect*, March 1984, "Modern Architecture in Vancouver," p. 22). To him, the impulse triggered by the B.C. Art League should be maintained, at least in its search for cohesion and balance :

Comprehensive in its interests, the B.C. Art League embraced study and promotion of the arts and crafts, industrial and civic design, landscape, architecture and town planning. Its efforts, joined to those of industry and organized labor, helped bring into existence the Vancouver School of Decorative and Applied Arts which from its beginning reflected the interests of the league. (p. 23)

Many a Canadian critic, knowing their city as "a city of noble and innovative houses and locale of Canada's finest domestic architects" (see Trevor Boddy, "Terminal city," in *The Canadian Architect*, March 1984, p. 17) is distressed about the project, among others, concerning B.C. Place announced by Premier Bennett in January 1980 as "a great central showpiece" for the province. (*id.*, p. 18) Arthur Erickson and San Francisco urban designer Rodney Friedman are to carry out this project apparently heavily subsidized, and closely enmeshed with politics. The consequence is, Trevor Boddy says, that

the crown corporation is legally empowered to ignore all city zoning and urban design guidelines. (*op. cit.*, p. 19)

If such is truth, and if "uninspired, coolly professional plans" (p. 18) are to modify Vancouver's outlook, one can only wonder whether the quality of life looked for by the elite outside Vancouver is not to be reinforced, this in a near future. If the traditional images of man-made beautiful forms are submitted to the general crisis of values, the social risk thus engendered will be that no one — and especially those having no knowledge of art — will know anymore what a well-balanced area is or an harmonious new town is supposed to look like. If deliberately broken lines and aggressive forms are to shape a new environment; if megastructures are to dominate man with airy heights, one can easily foresee that people will not feel at ease and at home in this modern world built more to verify theories than to give shelter to a new and happier generation of men and women.

Architects and city-planners should be aware that through the shaping influence of their more or less visionary plane, the future and equilibrium of a new society is being framed. If the time of the City Beautiful Movement is over, if Howard's (1850-1928) "Garden City" is no longer the canon of Beauty, if Le Corbusier's post-modern

megalopolis once called "The Radiant City" is no more considered as "Radiant" nor as future-oriented, where then can one find the criteria which will serve as standing points to a new social utopia backing a new social order mirrored into a new organisation of life?

Will the future structures be the reflection of a social disorder, the wealthy fearing the proximity of the needy, and the learned fluctuating between the middle classes' and the elite's areas according to the immediate rentability of their knowledge? Will designers come back to the pure, the natural, the simple elsewhere than in the senseless "purity of design," or in a useless flight toward untamed nature? Will modern artists integrate modern materials such as iron-glass and new artificial fibres or will they turn back to natural fibres for fear they won't be able to control new processes? Will modern architects plead on in favour of huge buildings defying nature in their proportions but with lots of glass to reflect light and nature; or will they come back to small humane private housing or small family units surrounded by large wooded areas in which they can incorporate volumes and colours fitting such an environment? Are they to renovate the existing structures or are they to shape new satellite-towns around Vancouver?

As many questions bring into the open the major conflict one is confronted with when one has to exercise one's choice: how to maintain a physical contact with the natural elements when society is to be shaped by an intellectual technology? How to avoid the social gap ahead between the new technocratic elite in possession of an almighty power, the declining industrial infrastructure based on wires, work and wealth, and the regressing social class of unskilled and skilled manual workers who are inexorably turned out by machine technology and computers? Should the old areas of business, now inappropriate, be cleared of the remnants of the dead industrial society; or are they to be kept and destined to new activities, thus becoming "zones of transition" with a positive role to play? We have in mind Vancouver's inner city and old suburbs which remind us of the first hundred years of the city. Their presence emphasizes the transitory nature of changes and are a means of comparison, thus of reference, in doubtful periods. They are the living testimony of a successful evolution from the start up to now, and consequently are an encouragement to further changes.

Some parts, such as the Burrard Inlet Waterfront, are already used for hotels, railyards and deep-sea docks, and remain nevertheless a reference to the founding of the city, when Vancouver played the role of an active warehouse and market-place. With False Creek to the south, the Burrard Inlet Waterfront together with some old residential neighbourhoods such as Strathcona has been "zoned" for commercial use and waterfront recreational activities. According to various sociologists, it seems that, with an increase in free time among the working population, people-oriented waterfront uses will be expanding rapidly. Most likely sites such as those mentioned will be more and more oriented towards residential uses or towards quaternary industries devoted to new economic activities already labelled "market of leisure." Walter Hardwick, in "Recreational Waterfront" gives an exhaustive study of the various points of view of the people working for the preservation and management of the waterfront. Besides, he notices the change in mentalities occurring among the population itself:

As long as population was low and competition for beaches minimal, little conflict

arose. Now with a metropolitan population in excess of one million, the use of the shoreline has become a public issue. (in *Vancouver*, p. 164)

If he regrets the previous lack of concern for the shore management in its correlation with public purposes, he acknowledges the contemporary efforts towards such perspectives :

The question of recreational use of waterfront has been placed into perspective in a recent report on Vancouver's southern shorelines. Planners of the Greater Vancouver Regional district juxtapose industrial, residential, and recreational uses. Interestingly, the residential uses might well be the highest short-term economic use; however, on the long haul, the recreational need will be paramount. (p. 164)

Not that this liking for waterfront activities was born from this civilization of leisure. In fact, shortly after the city was founded the English Bay and Kitsilano bathing beaches were set aside for public use. Later on, Spanish Banks and the foreshore park were added. (see *op. cit.*, p. 162) But nowadays the tendency among the land management people seems to be a "specialization" of beaches, "some wilderness, and some highly urban," (*op. cit.*, p. 168) this land management being apparently increasingly accepted since not all urban people agree with the wilderness beach such as Wreck Beach on Point Grey. One more contradiction in this society which fears the crowd but whose gregariousness is so strong that it prevents it from realizing its wish for solitude.

Because of this ambivalent attitude, the quaternary sector will be related to production in a new way, for it will be part of what is called nowadays the "economic of information." The proportion of time available rising constantly, many an active person will have to face new social relations no longer based on rivalry or competition in work relations but based on inter-personal contacts between individuals or within groups. People will have to share in leisure and pleasure and at the same time they will have to maintain a certain privacy, i.e. they will have to learn how to live with one another and devise new values and new goals. How to conciliate economy with this new social prospect is not obvious; for in a first time, society will have to cope with "unoccupied" time, i.e. the unproductive and unrewarding free time of the sub-employed and unemployed.

How then may the new ethos promising rising standards of living and the coming of a hedonistic way of life come to terms with the first victims of leisure? Is the price to pay an increase in crime and drug addiction? Is it the innovation of new treatments for the mentally disturbed or the socially rejected?

Environmental criminologists are warning classical architects that the prevention of petty crimes, theft and assault, could be avoided by a better understanding of the connection between motivations and environment. In *Saturday Night* of January 1983, Ronald Labonte in his article "Crime Stoppers" sums up the situation in clear terms; he is speaking of Tumbler Ridge, an "instant town" at 860 kms northeast of Vancouver :

A community with a population in flux will experience a crime rate higher than that in a more stable community because historic and emotional bonds that might deter crime do not exist. Stabilizing the population tends to decrease crime;

mobility tends to increase it... The larger social context that sustains the high crime rate is summed up by Brantingham as 'the absence of any meaningful sense of community.' (p. 7) (Patricia Brantingham is Professor of criminology at Simon Fraser University.)

Launched in autumn 1980 by the provincial ministry of municipal affairs the Crime Prevention Through Environmental Design (or CPTED as it became known), is fundamentally based on the idea of "defensible space," thus reshaping a residential environment in which individuals and their neighbourhood are the best "target hardening," i.e. the best improved building security, better than locks and alarm systems. In such surroundings, free time can be spent in organizing psychological or real barriers such as the creation of a disuasive landscape, or in encouraging socialization among residents. This new social and psychological land management started in the U.S.A. in the late 1960s when sociologists, psychologists, law enforcers and architects began to be interested in ways to control crime. As Rhonda Birenbaum reminds us, the present day Canadian project is the application of the ideas of the American architect Oscar Newman who brought together crime, the physical pattern and the social design of a community. (see *Habitat*, vol 26, n° 2, 1983, pp. 2-8, "Crime Prevention Through Environmental design.") His book *Architectural Design for Crime Prevention* (1976), is certainly a "must" in the analysis of "crime generators." In Great Britain too, "community architecture," as it is called, has been given a "green light" by the Government and Royal Institute of British Architects, and as the *Times* puts it this "community architecture" reveals that :

A fundamental change has come about in the role of the architect : he is no longer a *provider* but an *enabler*, helping people to help themselves. He has more concern for the process of building than the final product, although that, too, is often superior in quality as a result of involving users. (*The Times*, April 18, 1985, p. 11)

\* \* \*

As technology and communications technology are constantly changing our perception of the outside world, they are to be integrated within a more human society. There will be no conflict between technology, culture and individuality if they are given the opportunity to become closely interconnected in an environment with specific humane and proportionate dimensions. The new equilibrium is to be looked for in the shaping of a practical world in which open vistas could stimulate the release of human energy in creativeness and futurist visions.

**BIBLIOGRAPHY**

- Birenbaum, R. "Crime Prevention through Environmental Design." *Habitat*, 26, 2 (1983), pp. 2-8.
- Boddy, T. "Vancouver Post-Terminal City." *The Canadian Architect* (March 1984).
- Gerter, L.O. (ed.) *Planning the Canadian Environment*. Montreal : Harvest House, 1968. Paperback ed., 1972.
- Hardwick, W. G. *Vancouver*. Don Mills : MacMillan, 1974.
- Kneivitt, C. & N. Wates. "Power to the People of the Twilight World." *The Times*, April 18, 1985.
- Laboute, R. "Crime Stoppers." *Saturday Night*, January 1983.
- Lorimer, J. "Citizens and the Corporate Development of the Contemporary Canadian City." *Urban Historical Review*, XII, 1 (June 1983).
- McMordie, J. "Modern Architecture." *The Canadian Architect* (March 1984).
- Norris, J. *Strangers Entertained. A History of the Ethnic Groups of British Columbia*. B.C. Centennial 1971 Committee, 1971.
- Oberlander, H. P. "The Patron Saint of Town Planning in British Columbia," in L.O. Gerter (ed.), *Planning the Canadian Environment* (see above).
- Todhunter, R. "Vancouver and the City Beautiful Movement." *Habitat*, 26, 3 (1983).

## COMPTES RENDUS

Frances G. HALPENNY et Jean HAMELIN. **Dictionary of Canadian Biography/Dictionnaire Biographique du Canada**. Vol. V, 1801-1820, University of Toronto Press, Presses de l'Université Laval, 1983. 1069 p. cartonné \$ 45. Vol. VIII, 1851-1860, University of Toronto Press, Presses de l'Université Laval, environ 1000 p. décembre 1985. cartonné \$ 60.

Nous avons déjà consacré un long compte rendu dans le N° 13 de la revue à la nouvelle publication du *Dictionnaire Biographique du Canada* à l'occasion de la parution du volume XI en 1982, le 7<sup>e</sup> d'une longue série entamée en 1966.

Deux nouveaux tomes viennent compléter l'édifice : le volume V (en 1983) et le volume VIII (annoncé pour décembre 1985). En attendant la sortie du volume XII on voit donc le volume VIII combler l'un des derniers trous de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle mais il convient d'insister surtout sur le très riche complément qu'offre le volume V. Couvrant les deux premières décennies de ce même siècle, selon le critère de classement des biographies avec lequel nous sommes familiers, ce tome reflète en réalité une période-charnière de l'histoire canadienne. Il s'agit en effet d'une époque de changements rapides et profonds qui eut une importance capitale puisque s'y forge la nation d'aujourd'hui. L'impact de la perte des colonies américaines et les effets de la Révolution française sur le rôle de la Grande-Bretagne dont la puissance impériale s'effrite tandis que s'imposent les Etats-Unis, la guerre d'Indépendance américaine, la vague migratoire des Loyalistes, la guerre de 1812 constituent autant d'événements marquants sur la scène nord-américaine et constitutifs du sentiment national au Canada. La présence des réalités politiques ne doit pas faire oublier l'expansion du secteur économique et commercial avec l'émergence d'une nouvelle classe marchande. Ce volume V vient ainsi refléter à merveille l'établissement des nouvelles élites politiques et économiques qui ont modifié le paysage canadien en provoquant certes des conflits entre monde ancien et monde nouveau mais en préfigurant le visage du Canada contemporain.

On ne peut que se féliciter que cette série du *DBC/DCB* continue avec régularité de proposer des volumes à la documentation riche et rigoureuse mais qui savent conserver aussi, grâce à la vivacité de leur style, la lisibilité nécessaire pour convaincre un très vaste public désireux de se référer aux jalons successifs de l'histoire du Canada.

Jean-Michel LACROIX

Philippe BARBAUD. **Le choc des patois en Nouvelle-France. Essai sur l'histoire de la francisation au Canada**. Sillery : Presses de l'Université du Québec, 1984. 204 p.

Le livre présenté par Philippe Barbaud est remarquable au moins à un double

titre : l'originalité de la thèse défendue et le caractère systématique de la méthode utilisée. L'auteur renouvelle l'approche sur la question historique du fait français en Amérique du Nord. A la lumière des développements récents de la linguistique, l'émergence de la langue française au Canada était-elle scientifiquement prévisible? Ce livre, qui s'adresse aussi bien au non spécialiste de linguistique, exploite le concept chomskyen du « locuteur fictif » pour étudier le statut de « sujet parlant » de chaque catégorie sociologique d'immigrants.

Il s'agit, dans un premier temps, de se faire une idée aussi exacte que possible du parler des colons français du xvii<sup>e</sup> siècle. Ainsi, un vaste tour d'horizon, région par région, des pratiques linguistiques des Français à cette époque rappelle que dans notre pays, et ce jusque vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, seulement un habitant sur cinq était francisant.

Les études actuelles sur le bilinguisme permettent par ailleurs de jeter un regard neuf sur le problème de la confrontation des masses parlantes — entièrement patoisantes, semi-patoisantes et francisantes — au moment de l'influx des nouveaux immigrants à partir de 1663. En outre, la notion de « langue maternelle » conduit l'auteur à s'interroger sur le rôle joué par les femmes dans le phénomène de transmission de la langue, et ce dans leur statut évolutif de filles, d'épouses et de mères. En élargissant le cadre théorique de sa recherche par une perspective démolinguistique, branche de la sociologie du langage, l'auteur applique les concepts linguistiques aux données démographiques pour étudier les relations entre langue d'usage et langue légitime.

Par une argumentation serrée — et réussie — Philippe Barbaud démontre que l'essor a priori paradoxal de la langue française au Canada ne saurait être expliqué en termes comptables par de simples chiffres sur l'immigration. Cette expansion ne relève pas non plus d'un phénomène d'évolution lente et progressive mais, au contraire, doit être interprétée comme un événement à caractère « catastrophique » (au sens mathématique du terme) issu du conflit, du « choc » des idiomes utilisés par les différents immigrants. Le phénomène de francisation est ainsi étudié par un examen approfondi des différentes variables en œuvre dans ce processus d'assimilation linguistique. On notera qu'en 1663, la francisation avait déjà atteint un stade avancé chez les Canadiens de souche puisque « presque 70 % des foyers de la Nouvelle-France (faisaient) déjà partie du domaine d'influence de la langue légitime. »

Le phénomène historique considéré n'est pas le seul centre d'intérêt de ce livre qui devrait susciter la curiosité de tous ceux qui s'interrogent sur l'avenir du bilinguisme au Canada.

Michèle LANC

Clément LÉGARÉ et André BOUGAÏEFF. **L'empire du Sacre québécois : étude sémiolinguistique d'un intensif populaire.** Sillery : Presses de l'Université du Québec, 1984. 276 p.

D'emblée, les auteurs de *L'empire du Sacre québécois* s'inscrivent en faux contre

le jugement selon lequel cette catégorie de jurons spécifiquement québécois ne servirait qu'à pallier des déficiences lexicales chez leurs utilisateurs. Ils proposent ainsi une réflexion sur « les aptitudes créatrices du sacreur » et sur les fonctions du sacre. Qu'est-ce que sacrer ? Comment les Québécois sacrent-ils ? Pourquoi sacrent-ils ? Quel est le statut sémantique du sacre ?

A. Bougaïeff présente une description morphosyntaxique des différentes variantes de sacres. On pourra parfois reprocher à sa tentative d'interprétation du fonctionnement syntaxique du sacre un certain manque de rigueur (voir la distinction entre « Noms de qualité » et « Noms ordinaires, » par exemple).

C. Légaré montre les formes du sacre comme des unités linguistiques originales, hautement expressives, chargées d'un contenu émotionnel. Les lexèmes religieux utilisés pour le sacre sont des formes dématérialisées, vidées de leur sens d'origine, qui ont essentiellement un rôle d'intensif (d'où le sous-titre de l'ouvrage : « Etude sémiolinguistique d'un intensif populaire »). En utilisant ces formes condamnées autrefois pour leur valeur blasphématoire et/ou leur non-conformité aux règles du bien parler, les locuteurs veulent à présent marquer leur « Québécoïcité. »

Le large éventail des approches utilisées pour l'étude de ce point de langue particulier fait de cet ouvrage un exemple de la façon dont l'étude du langage place inéluctablement le chercheur au carrefour des sciences humaines.

Michèle LANG

**Carol Lee BACCHI. Liberation Deferred? The Ideas of the English - Canadian Suffragists, 1877-1918.** Toronto : University of Toronto Press, 1983. IX + 203 p.

L'interrogation du titre — « Liberation deferred ? » — pose d'emblée la problématique du livre. Il importe, en effet, de savoir si et en quoi les idées du Mouvement canadien pour le vote des femmes contribuèrent à freiner la libération de ces dernières.

Carol Lee Bacchi montre comment un nombre important de femmes et d'hommes, venus des différents courants de réforme — Evangile social, croisade pour la Prohibition, réformisme séculier — adhèrent au Mouvement et en devinrent la composante essentielle, reléguant dans un rôle minoritaire les féministes qui l'avaient fondé.

Deux idées-forces structurent le livre : 1) les deux groupes militant pour le vote féminin — féministes et réformateurs — appartenaient à une élite professionnelle et urbaine, à la recherche d'une aire d'influence dans une société minée par les méfaits de l'industrialisation et une culture bourgeoise étriquée et terre à terre ; 2) cette élite, à l'exception d'une infime minorité féministe, défendit le vote féminin, non pas par souci égalitaire mais comme un moyen pour assurer le passage de réformes d'assainissement qui, en permettant d'éviter un bouleversement social, perpétueraient les valeurs de la classe dans laquelle cette élite se recrutait ; elle donna donc dans un « féminisme maternel, » visant à assurer au Canada l'avenir eugénique d'une race saine et heureuse dans un monde nouveau.

Carol Lee Bacchi pèse les gains et les pertes qui s'ensuivent pour la cause des femmes. Si le Mouvement pour le vote féminin gagna en respectabilité et remporta une victoire relativement facile, le féminisme fut perdant au niveau idéologique puisque l'exaltation de l'influence de la mère — force moralisatrice par excellence, investie d'une mission privée et publique — accrut la polarisation sexuelle des rôles et découragea toute réflexion ou théorisation libératrice.

Affirmer, toutefois, que les activistes canadiennes ne réussirent pas la révolution sociale des femmes est une conclusion non appropriée contre laquelle s'insurge l'auteur en rappelant que cette révolution ne fit jamais partie des objectifs visés.

La démonstration est progressive et rigoureuse, mettant en lumière les clivages fondamentaux entre les activistes du vote féminin et les fermières de l'Ouest ainsi que les ouvrières du secteur industriel. L'évaluation est nuancée, soutenue par de fréquents parallèles avec le Mouvement féministe aux Etats-Unis. Le livre s'inscrit dans la ligne des récentes publications qui ont étudié à la fois les points forts et les faiblesses du Mouvement des femmes au Canada. La bibliographie, dans laquelle on notera l'importance des sources manuscrites, est suivie d'un intéressant essai bibliographique qui fait le point sur les différentes ressources concernant les mouvements de réforme en Amérique du Nord.

Ginette CASTRO

Gilles PRONOVOST. **Temps, Culture et Société**. Québec : Presses de l'Université du Québec, 1983. XVII + 333 p.

*Temps, Culture et Société* est ancré dans les préoccupations historiques et épistémologiques qui, selon l'auteur, font partie intégrante de la problématique actuelle du loisir et de la recherche afférente.

Dans une première partie, essentiellement factuelle, Gilles Pronovost propose une analyse socio-historique du loisir, limitée à quatre « pays » occidentaux : la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la France et le Québec. Démonstration est faite que toute approche socio-historique du loisir s'enracine dans les transformations radicales qu'ont connues les sociétés industrielles depuis cette rupture fondamentale que fut la révolution industrielle : la conquête du temps par les ouvriers et sa consécration comme une dimension importante de la culture et du loisir ; la formation, au xx<sup>e</sup> siècle, d'une culture ouvrière révélant, au sein du monde du travail, une profonde conscience du nouveau type de système social ; enfin, au xx<sup>e</sup> siècle, l'émergence de la culture de masse, impliquant un comportement beaucoup plus passif du public puisqu'elle est née de l'univers marchand des sociétés industrielles et a été prise en charge par un nombre croissant de professionnels, opérant dans un cadre institutionnel, public ou privé. Articulée autour de quatre éléments fondamentaux — système culturel, acteurs sociaux, codes d'organisation et rythmes —, l'analyse propose des éléments de diversification en fonction des contextes nationaux. En ce qui concerne le Québec, une importance particulière est accordée à la problématique religieuse du loisir, au xix<sup>e</sup> siècle, et à la société libérale de consommation après le passage à une vision séculière. La sacralisation par l'image d'un monde rural en

totale contradiction avec les modes de vie réels et, jusqu'aux années 1960, l'inexistence d'un cinéma québécois indépendant, dans un marché saturé par la production cinématographique américaine, sont attribuées aux croisades moralisatrices du clergé et de la presse catholique.

Comme le souligne l'auteur, on ne peut pas parler de professionnalisation sans mentionner les idéologies du loisir. De la rationalisation de ces dernières sont nées les sciences du loisir. La deuxième partie de l'ouvrage, essentiellement théorique, fait surgir une pensée scientifique sur le loisir, tributaire du tracé historique qui a été étudié préalablement. Cette insistance sur l'historicité du phénomène exprime une inquiétude envers l'absence de mémoire historique chez bien des chercheurs et constitue une mise en garde contre l'enfermement dans les catégories actuelles de la connaissance, compte tenu du fait qu'il n'y a pas d'objet fini en sciences humaines. S'inspirant des théories de Bachelard et Habermas, Gilles Pronovost souligne les obstacles épistémologiques fondamentaux et rappelle que l'application des sciences humaines n'a pas un caractère uniquement technique. En matière de loisir, la question de la connaissance appliquée est éminemment politique en raison des différents intérêts impliqués. L'intervention culturelle devrait mettre à profit le caractère émancipateur du savoir et faire une place plus importante à la participation du public, libérant le loisir d'une mainmise professionnelle ou étatique.

Cette volonté d'affranchissement et d'élargissement du savoir s'exerce au service des sciences du loisir. Dans ce domaine, les exigences de l'auteur sont à la mesure de sa foi. Celle-ci le conduit à affirmer que, le loisir étant un élément de notre culture, tout développement de la recherche en la matière constitue une progression de notre compréhension de la dynamique culturelle des sociétés actuelles. Les sciences du loisir, regard porté sur la culture, font partie de la culture elle-même et sont appelées à y jouer un rôle important.

Pareille conclusion est un défi que ne devraient pas manquer de relever les chercheurs en civilisation contemporaine. Ils apprécieront, dans ce livre, la rigueur scientifique de la méthode et un appareil de références convaincant dont les éléments clefs sont les tableaux récapitulatifs ou chronologiques et une importante bibliographie thématique.

Ginette CASTRO

**Gilbert STELTER & Alan ARTIBISE. *The Canadian City, Essays in Urban and Social History*. Ottawa : Carleton Library Series, 1984. 500 p.**

Cet ouvrage est la réunion de vingt contributions d'autant d'auteurs différents ou presque. Il a les vertus et les faiblesses de ce type de livre. Multipliant les aperçus intéressants, il ne peut proposer aucune vision synthétique, et les périodes chronologiques couvertes par les textes varient beaucoup, à l'exclusion, toutefois, des périodes antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle. Certaines contributions sont originales ou peu connues, d'autres comme celle de Michael Katz, sont la reprise d'ouvrages désormais classiques. Le mérite du livre est d'attirer l'attention sur les nombreuses dimen-

sions de la recherche historique urbaine au Canada, puisque même les études féministes y ont leur place sous la plume de Suzanne D. Cross. Bien des pages sont donc très stimulantes et témoignent d'une approche résolument interdisciplinaire.

P. GUILLAUME

Benoît LACROIX, Jean SIMARD. **Religion populaire, religion de clercs ?** Colloque du 30 septembre-1<sup>er</sup> octobre 1982 à l'université Laval. Québec : Institut Québécois de Recherche sur la Culture, 1984. 444 p. (Coll. « Culture Populaire », 2).

Benoît LACROIX, Madelaine GRAMMOND. **Religion populaire au Québec, typologie des sources, bibliographie sélective (1900-1980)**. Québec : Institut Québécois de Recherche sur la Culture, 1985. 175 p. (Coll. « Instruments de Travail », 10).

Nous ne pouvons que saluer ces deux ouvrages imprimés par l'Institut Québécois de Recherche sur la Culture. Leur lecture ne peut être que bénéfique à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux manifestations religieuses et à la culture populaire de cette région du monde.

Le premier livre est la publication des Actes d'un Colloque qui s'est tenu à Québec durant l'automne 1982. Celui-ci est le douzième d'une longue série de colloques qui se sont déroulés depuis 1970 dans différentes universités du Québec ou de l'Ontario, et dont le thème central a toujours été la Religion populaire.

Nous trouvons ici réunis une vingtaine de spécialistes en histoire, sociologie, psychologie, littérature... Nous avons droit, à l'occasion, à un approfondissement théorique sur la question toujours incontournable et jamais close du lien de la religion populaire avec les grandes organisations religieuses. Mais ce colloque présente surtout des communications sur des phénomènes les plus divers. Celles-ci sont regroupées sous cinq intitulés : 1) perspectives historiques, 2) les expressions non écrites, 3) les genres de vie, 4) les classes sociales, 5) les rites de passages.

Certaines interventions abordent le phénomène d'une façon plus globale : « Religion populaire en Nouvelle-France » de Pierre Hurtebise ; « Religion populaire, religion de clercs ? Du Québec à la France, 1972-1982 » de Guy Laperrière ; « Pour une approche différenciée de la religion populaire selon les genres de vie » de Fernand Harvey ; « Religion populaire et classes sociales » de Jean-Claude Falardeau ; « Religion populaire, religion vécue » de Jean-Paul Montminy... Mais il y a aussi des approches sur des réalités très spécifiques. Souvent passionnantes, elles nous font entrer dans le Québec à la fois insolite et quotidien : « Les mouvements de tempérance » de Nive Voisine ; « L'Eglise du Sacré-Cœur de Marie à Québec » de Vivian Labrie ; « Les peintures votives de Sainte-Anne de Beaupré » de Nicole Cloutier ; « Le coutumier des religieuses » de Viviane D'Allaire ; « Les rites de l'Ordre de Jacques Cartier » de Georges Tissot ; « Les testaments de la région de Québec » de Marie-Aimée Cliche...

Certes les termes de « peuple » ou de « classes populaires » ont une significa-

tion souvent variée et parfois imprécise, l'appréhension définitive du phénomène de la religion populaire reste encore très problématique, mais nous avons accès à des domaines parfaitement inconnus pour le chercheur français... et peut-être québécois.

Le deuxième livre se présente encore plus comme un instrument de travail indispensable pour celui qui entreprend une recherche sur les questions religieuses au Québec. Il regroupe toutes les publications (thèses, articles, livres...) qui concernent la religion populaire dans la province de 1900 à 1980. L'intérêt est donc évident. En quelques pages préliminaires, les auteurs nous font par ailleurs découvrir que, pour comprendre la religion populaire, les sources imprimées ne suffisent pas. Il y a aussi les sources visuelles, orales ou manuscrites qu'il faut savoir repérer et étudier.

Ces deux ouvrages différents dans leur conception, leur présentation et leur intérêt ont en commun certaines caractéristiques. Ils soulignent la spécificité de la religion populaire au Québec, marquée par un catholicisme envahissant toute la vie publique. Et ce catholicisme a lui-même ses propres spécificités; il est caractérisé par ses origines post-tridentines et par son histoire où prédominent la tradition orale et l'influence déterminante des clercs.

Raymond COURCY

**M.G. HESSE. Gabrielle Roy par elle-même.** Préface de Alain Stanké. S.I. Traduit de l'anglais par Michelle Tisseyre. Montréal, 1985. 179 p.

La préface, qui développe le rôle joué par l'éditeur auprès de G. Roy dans les dix dernières années de sa vie, s'enrichit de lettres et billets inédits, en reproduction d'autographe, ainsi que de photographies également inédites : elle offre par là un aspect émouvant. L'étude de Madame Hesse force la sympathie par une admiration de bon aloi envers son héroïne, et une solide information. Le premier chapitre, biographique, s'intitule, abusivement, « L'évolution d'un écrivain. » Les suivants comportent chacun, pour une œuvre ou un groupe d'œuvres, un résumé entrecoupé de commentaires pertinents, dont il ne faut toutefois attendre aucune révélation ni interprétation neuve, mais des mises au point parfois assez complètes, par exemple sur *La Montagne secrète* et les conceptions artistiques de la romancière. Un appendice a été ajouté pour rendre compte de *La Détresse et l'enchantement*, l'autobiographie parue en 1984; il contredit le chapitre initial quant au déroulement du premier voyage de G. Roy en Europe, sans que l'auteur s'en explique. Par ailleurs l'ouvrage prête peu à discussion, car, aux questions habituelles, il apporte les réponses ordinaires, et s'abstient d'en poser d'autres. Publié en anglais sous le simple titre *Gabrielle Roy*, il a été traduit en un français sujet à de fréquentes défaillances. Ce n'est donc pas Gabrielle Roy « par elle-même » qui se présente à nous. Du moins, un tel parcours, attentif et lucide, à travers son œuvre entière, devrait lui attirer des fidèles encore plus nombreux.

Jean MARMIER

[Collectif] Textes recueillis par Xavier PONS et Marcienne ROCARD. **Colonisations : Rencontres Australie-Canada**. Service des Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1985. 172 p.

Ce recueil d'articles rassemble les actes du colloque organisé à Toulouse les 15, 16 et 17 mars 1984 par nos collègues toulousains X. Pons et M. Rocard. Leur intérêt respectif pour l'Australie et le Canada explique cette organisation conjointe d'une rencontre qui a permis à deux mondes opposés d'être ici rassemblés. En effet, ce volume où alternent textes sur l'Australie et le Canada est unifié par la thématique de la colonisation. On sait que le fait colonial, en tant que réalité historique, a profondément marqué voire laissé des séquelles dans ces deux sociétés anciennement sous le contrôle de la Grande-Bretagne. Cette réalité essentielle ne perd pas de son actualité puisque la colonisation prend aussi des formes plus subtiles, plus intérieures de domination culturelle et, à ce titre, on peut s'interroger sur le sort de l'écrivain qui doit partir à la conquête de l'espace fictionnel, prendre possession d'un espace. Sur ce plan on peut certainement rapprocher les expériences canadienne, acadienne ou australienne. Ces actes à dominante littéraire constituent un dossier précieux de plus dans les études du Commonwealth.

Jean-Michel LACROIX

**Mires**. Revue de communication interculturelle. Poitiers : OAVUP, 1985. 130 p.

L'OAVUP (Office audiovisuel de l'Université de Poitiers) animé par nos collègues H. et F. Marchessou vient de lancer une nouvelle revue de communication interculturelle intitulée *Mires* et qui vise à encourager — par le biais de différents langages — la prise de conscience des problèmes d'identité. La première livraison, sortie au printemps, se présente sous la forme d'un multigraphié (format 20,7 x 29,2 — pas d'ISBN) mais le texte est justifié et la couverture est de belle facture.

Les responsables de la revue garantissent l'unité thématique du présent volume centré sur l'accueil fait à la langue de l'autre malgré la variété des langages abordés (poésie, théâtre, traduction, vidéo, informatique) et par-delà la diversité des aires culturelles concernées.

À côté de la présentation d'une pièce véhiculant les problèmes d'identité de jeunes immigrés portugais de la deuxième génération, d'un texte sur les différents types de conduite des harkis en France ces vingt dernières années, du témoignage d'une enseignante d'anglais effectuant des remplacements dans un collège pilote de Bordeaux qui regroupe essentiellement des enfants étrangers du centre-ville et de la banlieue ou d'une présentation de l'enseignement des arts plastiques par l'informatique, nous retenons quelques contributions relevant plus directement des études canadiennes : deux extraits de poèmes d'E. Birney et de A.M. Klein traduits par Héléne Marchessou, un essai sur le cerveau bilingue (écrit par le neurologue cana-

dien Wilfer Penfield — traduit par François Marchessou) affirmant que les élèves bilingues obtiennent des résultats meilleurs que leurs camarades unilingues et un texte de Naïm Kattan (trop connu des canadianistes pour qu'il faille le présenter) sur sa condition personnelle d'exilé volontaire qui, en adoptant une autre langue, a dû modifier son rapport avec la réalité.

Jean-Michel LACROIX

Margaret ATWOOD. *The Handmaid's Tale*. Toronto : McClelland and Stewart, 1985, 324 p.

Le dernier roman de Margaret Atwood marque dans son œuvre un tournant qui n'est pas sans rappeler celui qui a conduit Doris Lessing du réalisme à la new SF. L'action se situe dans les dernières années du xx<sup>e</sup> siècle dans l'état totalitaire et théocratique de Gilead installé à l'emplacement des Etats-Unis. Le décor semble être inspiré par Harvard et Cambridge, Mass. La guerre fait rage un peu partout et le Canada offre un asile peu sûr face à l'exigeant voisin. La ville elle-même, enfermée dans ses murs, semble échapper aux combats mais engendre la claustrophobie. L'auteur impose magistralement sa dystopie, son univers clos et hiérarchisé à l'extrême, fondé sur la systématisation de l'institution des « Handmaids, » mères-porteuses placées auprès des couples de Commanders et de Wives stériles, à la fois privilégiées et contraintes, réduites à une mission purement biologique dans une société où toute naissance devient un exploit collectif. Dans ce monde cruel les interdits sont multiples mais non totalement définis, tout îlot de liberté est subversif et menacé de représailles terribles : torture, exécution parfois collective ; « Particucution, » exposition des corps accrochés au mur d'enceinte. On se trouve en face d'une monstrueuse récupération de certaines conquêtes féministes dénaturées à l'intérieur d'un puritanisme devenu fou. C'est un monde d'où la culture et l'amour sont bannis, où l'individu est constamment menacé, même celui qui peut se croire au-dessus des services secrets, la redoutable police politique des « Eyes. » Tandis qu'une tout aussi mystérieuse résistance se développe avec ses martyrs, toutes les hypocrisies par lesquelles les dirigeants mêmes essaient d'échapper à l'allévation générale tout en profitant des avantages matériels du pouvoir sont imaginées avec une ironie caustique et une virtuosité qui sont du meilleur Atwood. La succession des nuits avec leurs rêves et leur évasion imaginaire ponctue la morne routine quotidienne. Une série de flashbacks permet de reconstituer le passage de la démocratie au totalitarisme et l'histoire d'Offred séparé brutalement de Luke et de leur fille, se demandant sans cesse s'ils existent toujours, si elle existe toujours pour eux. Le personnage d'Offred qui a été attribué au Commander Fred, Of-Fred, est aussi une victime « offered, » et n'est pas vraiment bon teint, « off-red, » le rouge étant la couleur de l'uniforme des Handmaids. L'une des subtilités du roman est que son point de vue n'est pas exactement le nôtre car il combine acceptation et critique. La dernière section parodie férocement les communications savantes, éclaire partiellement le destin d'Offred mais aussi nous force à reconsidérer l'organisation de récit : l'ordre des passages devient moins certain, d'autres lectures semblent possibles, le roman devient partiellement aléatoire. Pas un moment l'intérêt ne fléchit, le regard demeure lucide,

à la fois impitoyable et plein de compassion, le récit emporte l'adhésion. Sans aucun doute cet essai dans un nouveau genre est un coup de maître.

Jacques LECLAIRE

**Paul STUEWE. *Clearing the Ground. English-Canadian literature After Survival*. Toronto : Proper Tales Press, 1984. 110 p.**

Le court ouvrage de Stuewe comporte trois parties et se divise en treize très brefs chapitres conçus plutôt comme des esquisses que comme des études exhaustives.

La thèse de l'auteur apparaît dès le début de la première partie et elle est fréquemment reprise : l'influence de N. Frye a malheureusement été déterminante dans le développement de la critique universitaire au Canada. Considérant, à tort ou à raison, que la littérature canadienne ne pouvait prétendre qu'au statut de sous-littérature, Frye a encouragé ses disciples à ne l'aborder que pour son contenu informatif et comme expression de la vie canadienne. C'est cette orientation qu'on retrouve dans presque tous les ouvrages critiques et dans les revues dites savantes. On la remarque dans les journaux et les magazines destinés à un public plus large. Ce parti pris thématique influence en retour la création littéraire qui se préoccupe inévitablement de contenu et de message canadiens plus que de technique narrative et d'écriture.

Dans une deuxième partie, l'auteur montre trop brièvement et très superficiellement que cette valorisation du contenu s'est faite aux dépens de la forme et qu'elle a contribué, par exemple, à majorer l'importance littéraire de Grove et à négliger celle d'Ostenso ou de Stead. Elle a de même contribué à dissimuler la médiocrité de Callaghan et, inversement, à minimiser la valeur de Ross, de Buckler, de MacLennan et de Wilson.

La troisième partie veut être pratique en même temps que démystificatrice. Stuewe replace la littérature dans son contexte socio-économique : elle est un métier pour ceux qui s'y adonnent et une industrie pour les éditeurs et les libraires. Il regrette que le petit monde littéraire canadien soit un peu trop une société d'admiration mutuelle, mais il souhaite aussi une intervention plus directe de l'Etat dans le commerce du livre canadien.

L'ouvrage critique à juste titre l'orientation trop exclusivement thématique de la plus grande partie de la production critique canadienne anglaise, mais il n'est pas prouvé que la faute en incombe à Frye : la tendance à privilégier le contenu plutôt que l'écriture est probablement inévitable dans les littératures minoritaires qui ne peuvent pas autrement définir leur spécificité. Pour être convaincante, la démonstration de la deuxième partie demanderait plus d'une trentaine de pages : il n'est pas évident que les préoccupations formelles d'un Stead ou d'un MacLennan soient plus grandes que celles de Grove ou de Callaghan.

Quant à la partie constructive du livre, elle est davantage une série d'ébauches et de recettes qu'une réflexion méthodique. D'autres Canadiens comme Davey et

Hutcheon ont heureusement montré qu'il existait d'autres voies que l'analyse superficielle du contenu pour faire signifier et pour évaluer les œuvres littéraires canadiennes.

Pierre SPRIET

**Stanley FOGEL. A Tale of Two Countries. Contemporary Fiction in Canada and the United States.** Toronto : E.C.W. Press, 1984. 143 p.

Fogel voit l'univers littéraire en noir et blanc : d'un côté, il y a la littérature américaine d'avant-garde représentée par Gass et Coover; de l'autre, il y a la pâle littérature canadienne avec ses écrivains conservateurs et donc médiocres. Le critère qui permet de reconnaître la valeur d'un écrivain est simple : c'est son hostilité aux institutions sociales. L'artiste ne peut être que critique et contestataire; il doit déconstruire et non construire. C'est la thèse explicite du premier chapitre.

Un deuxième chapitre analyse brièvement l'œuvre des « bons » Américains. Il est construit en opposition à un quatrième chapitre dans lequel Fogel analyse rapidement l'œuvre de deux « mauvais » écrivains canadiens, R. Davies et M. Atwood. L'un et l'autre sont rétrogrades au point de s'inspirer de modèles britanniques; en outre, Davies se pose en humaniste raffiné et Atwood s'intéresse aux mythes canadiens et peut à juste titre être soupçonnée de nationalisme culturel. L'un et l'autre sont donc mauvais.

Entre le chapitre sur les bons Américains et les mauvais Canadiens, Fogel glisse une brève étude sur Kroetsch, le seul écrivain canadien qui soit touché par la grâce contestataire et déconstructiviste. Il constitue donc le trait d'union entre les deux littératures. Tout n'est pas irrémédiablement perdu puisque certains Canadiens reçoivent le message américain.

L'ouvrage de Fogel ne peut prétendre ni à l'objectivité ni à la tolérance. Il apparaît plutôt comme l'acte de foi d'un converti à la déconstruction et qui ne jure plus que par elle. Il a donc honte de la littérature canadienne qui en est encore aujourd'hui à chercher son identité et à célébrer son accord avec des mythes nationaux ou régionaux au lieu de prêcher la révolution. A ses yeux, elle ne peut donc être que rétrograde et dépassée.

La démonstration de Fogel n'est pas probante mais elle contribue pourtant à souligner les difficultés d'une littérature minoritaire : elle est condamnée à chercher sa voie dans un enracinement spatio-temporel que les littératures « impérialistes » peuvent considérer comme rétrograde. Le paradoxe, c'est peut-être que l'impérialisme culturel américain prend dans le livre de Fogel les couleurs inattendues de la contestation et de l'élitisme : pour être à l'avant-garde de la révolution culturelle, il faut s'opposer aux goûts et aux aspirations de la masse soumise. Fogel ne semble pas s'apercevoir qu'il a remplacé un critère de valeur nationale ou morale par un autre critère tout aussi peu littéraire et tout aussi moral : la conformité de l'œuvre aux normes d'une idéologie à la mode.

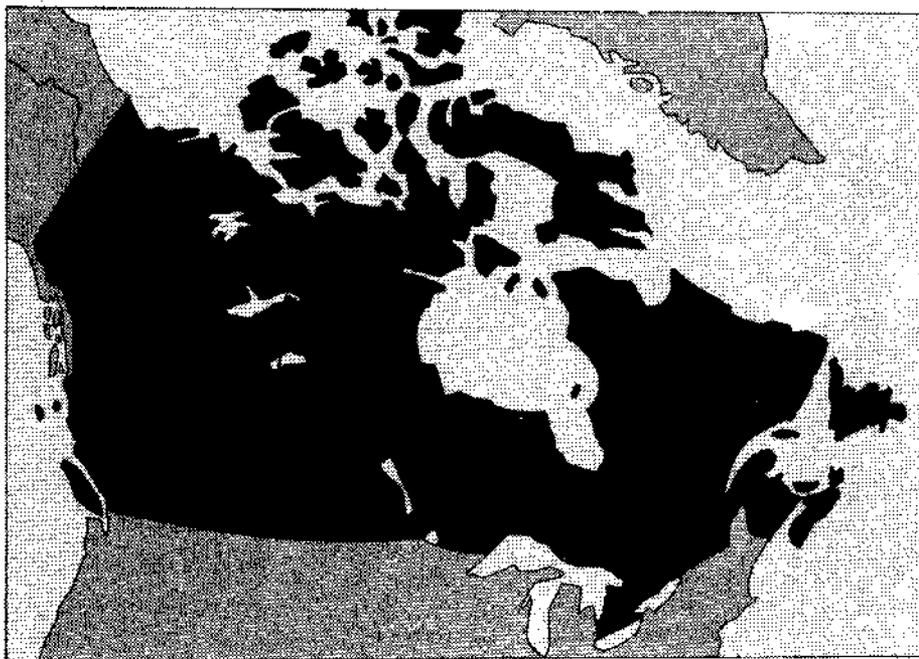
Pierre SPRIET

Pierre GUILLAUME  
Jean-Michel LACROIX  
Pierre SPRIET

# CANADA

ET

# CANADIENS



PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX